



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

1126

Soc. 20485 e. 93
24









BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE LAON



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE LAON

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE LAON.

—
TOME XXIV.
—



(Année 1879-1880.)

ON SOUSCRIT :

A LAON, chez tous les Libraires.

PARIS :

Librairie de DUMOULIN, Quai des Augustins

—
1882



SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE LAON.

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX DE L'ANNÉE 1879-80.

MESSIEURS,

Vous avez bien voulu, avec une bienveillance dont je sens tout le prix et je pourrais dire tout le poids, me charger du rapport prescrit par notre règlement sur les travaux de la Société. Je comprends, mieux que personne, les difficultés de ma tâche, aussi m'appliquerai-je strictement à vous rappeler les divers sujets traités dans le volume 1879-1880, en les remettant, autant que possible, sous vos yeux. Ceci dit, et sans autre préambule, vous ne trouverez pas mauvais que j'entre de suite en matière.

Le bulletin débute par un intéressant mémoire de notre Vice-Président sur l'indiscontinuité et l'unité de plusieurs grandes sépultures du département de l'Aisne. Personne n'ignore les découvertes cimetériennes faites depuis un certain nombre d'années. Bizarre contraste ! les choses même les plus profondément enfouies, destinées en apparence à échapper pour toujours à nos investigations, sont venues étendre le cercle de nos

connaissances, nous éclairer sur les mœurs, les coutumes de nos devanciers d'il y a bien des siècles. C'est bien avant dans le sol que des chercheurs infatigables ont retrouvé les armes, les outils, les instruments de guerre ou les ustensiles de la vie ordinaire de populations qui, autrement, eussent été presque entièrement oubliées. Au regard de la science, la mort est devenue la vie. Sous son égide, on a pu, sans dépouiller le respect du tombeau, fouiller ces cendres et en faire sortir toute une nomenclature de connaissances nouvelles. Aujourd'hui, tous ces éléments divers, soigneusement coordonnés, ont permis de reconstruire les époques disparues. Dans ces découvertes multiples, variées, des règles ont été établies, des lois tracées, et l'on peut, désormais, s'avancer sûrement dans cette voie largement frayée. C'est ce que, dans son étude analytique, notre savant collègue s'est particulièrement attaché à mettre en lumière.

Au nombre des constatations sépulcrales du département de l'Aisne, M. Fleury cite celles de Verly (arrondissement de Vervins) présentant les trois époques gallo-romaines et mérovingiennes, premier et deuxième moyen-âge et enfin derniers siècles. De Verly nous passons à Chassemy (canton de Braisne) où des trouvailles importantes furent faites en 1866 et 1868, décrites par M. Edouard Piette et comprenant trois couches superposées d'inhumation. A ces deux nécropoles s'ajoutent pour les compléter et fixer, s'il en était besoin encore, les données scientifiques, les grandes sépultures de Caranda et Sablonnières du canton de Fère-en-Tardenois, et celle d'Arcy-Sainte-Restitue dans le canton d'Oulchy-le-Château en Soissonnais. Ainsi ces découvertes successives, présentant des caractères étroitement similaires, établissent la coexistence sur le

même sol, à des distances plus ou moins considérables, de mêmes générations perpétuant, dans leurs ensevelissements, leurs usages les plus caractéristiques. Ces superpositions funéraires si régulières, s'étageant d'une manière si méthodique, sont devenues pour ceux qui ont voulu les étudier comme les rayons d'un musée où chacun peut trouver, aux divers points de vue historique, artistique, religieux, l'explication de points longtemps obscurs. Maintenant, quelles furent les raisons de ces emplacements funéraires dont les uns furent si considérables qu'ils durent recevoir les dépouilles mortelles des peuplades circonvoisines ? Telle est la question que se pose M. Fleury en terminant son instructif travail et à laquelle il ne peut répondre que par des conjectures. Un jour viendra où le dernier lambeau du voile qui nous a si longtemps caché ce monde subterranéen sera soulevé. Suivant l'espoir exprimé par notre Vice-Président, les documents qu'il fournit en feront sortir d'autres, et l'esprit d'observation, d'analyse, généralement appliqué aujourd'hui à ces investigations, en présage le succès entier et final.

Nous avons, pour notre part, dit quelques mots des peintures en fer forgé de la porte de la première chapelle du collatéral nord du chœur de la cathédrale. Cette très-ancienne ferronnerie présentait des motifs curieux. Quelques parties manquaient déjà quand nous l'avons étudiée. Depuis, les dégradations se sont encore accrues. M. Midoux a assuré, par son crayon mieux que nous ne pouvions le faire par notre description, le souvenir de deux de ces belles peintures du XIII^e siècle, rares aujourd'hui, aux cannelures perlées, aux incrustations quadrilobées et dont les rinceaux se déroulent si gracieusement, tout entremêlés de roses et de pommes de pins.

Une notice de M. Jadart, membre de l'académie de Reims, nous permet de revendiquer, presque comme une de nos illustrations locales, l'historien de l'Ordre de saint Benoit, le précurseur des paléographes modernes, le célèbre Mabillon. En effet, s'il appartenait au diocèse de Reims par sa naissance, il dut son éducation littéraire et religieuse à Clément Boucher, abbé commendataire de l'abbaye de Thenailles-en-Thiérache, au diocèse de Laon. Celui-ci, chanoine de Reims et fort peu connu d'ailleurs, vit son nom sauvé d'un complet oubli par l'éclat qui entourait celui de son protégé.

Quelques années après, ce fut au Laonnois que Dom Mabillon, déjà profès de l'abbaye de Reims, vint demander le repos et le rétablissement d'une santé compromise par des études trop ardues. L'antique abbaye de Nogent-sous-Coucy était, après plus de cinq siècles, encore toute remplie du nom de Guibert, l'historien de la première croisade, l'autobiographe naïf et fécond à qui nous devons le récit si curieux et si vivant de la commune de Laon. Qui peut dire quelle fut l'influence du bénédictin du XII^e siècle sur le jeune moine du XVII^e. Ce que l'on sait, c'est que le jeune Mabillon s'éprit de ce souvenir. Encore obligé de renoncer à toute étude sérieuse, il employa les loisirs que lui laissait la maladie à rechercher les dépouilles du célèbre abbé. Ce fut ainsi qu'il préluda aux recherches archéologiques qui remplirent sa vie. On ignore quel fut le résultat de ses investigations et si le mécompte, qu'il éprouva en ne retrouvant plus les ossements du savant moine, fut adouci par quelque découverte curieuse. Le futur annaliste de Cîteaux amassait, en outre, silencieusement autour de lui tous les documents de l'histoire du monastère. On sait quelles racines multiples et profondes la grande famille bénédictine poussa dans nos

contrées. Saint-Vincent de Laon, Saint-Jean, Foigny, Saint-Nicolas-aux-Bois, Vauclerc, en sont la plus éclatante démonstration. Quoique les bibliothèques de ces abbayes, surtout celle de Saint-Vincent, eussent été saccagées pendant les guerres des Anglais, elles renfermaient encore d'incalculables richesses et l'esprit si connu de fraternité et de réciprocité laborieuse des Bénédictins dut mettre entre les mains du jeune Mabillon des manuscrits précieux qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il quitta Nogent souffrant encore, et, après avoir traversé Corbie et St-Denis, il vint à Saint-Germain-des-Prés où il entra dans sa véritable voie sous les auspices de D. Luc d'Achery, l'auteur de ce précieux spicilege qui a sauvé de l'oubli et mis à la portée de tous tant de découvertes et de chroniques enfermées dans les chartriers : la grande chronique de Centule du moine Hariulf, la vie de saint Eloi si curieuse pour l'antiquaire et le liturgiste, la chronique du Hainaut et celle de Lobbes si intéressante pour notre histoire locale.

Le maître dut sympathiser promptement avec l'élève que ses supérieurs lui envoyaient. Grand admirateur lui-même de Guibert de Nogent, Dom Luc d'Achery avait réuni, dans un gros in-folio familial à tous ceux qui se sont occupés depuis deux siècles de notre histoire locale, non seulement les œuvres historiques du célèbre moine, mais tout ce qui avait survécu de ses œuvres religieuses : commentaires de la Bible, le curieux traité de *Pignoribus sanctorum*, enfin des notes précieuses sur les trois livres de la vie de Guibert de Nogent où nous trouvons des fragments de cette chronique du chanoine inconnu de Laon, dont les scrupules d'éditeurs érudits, mais cette fois mal inspirés, (*Rerum gallicarum scriptores*) nous ont ravi le texte original.

C'est à lui que nous devons également l'impression des trois livres d'Herman sur les miracles de Notre-Dame de Laon, sans prix pour nous.

Dom Mabillon, à Saint-Germain, vécut donc beaucoup avec notre passé. Nos contrées, si riches en faits et en personnages de la vieille France, offraient à ses études un champ inépuisable.

Les travaux de l'historien et de l'antiquaire ne rattachaient pas seulement le savant bénédictin au Laonnois. Outre les relations fraternelles qu'il entretenait avec nos monastères cisterciens de St-Jean, de St-Vincent, de Vauclerc et de St-Nicolas-aux-Bois, les liens d'une amitié, qui dura autant que sa vie, l'unissaient à un magistrat issu d'une des plus honorables familles de Laon, M. Marquette, l'ainé, conseiller au présidial de cette ville. Une correspondance intime et fréquente s'établit entre eux. Les lettres de Dom Mabillon formaient, au moment de sa mort, une collection nombreuse que M. Marquette envoya au biographe de son savant ami, Dom Ruinart. Elles font partie aujourd'hui du manuscrit laissé par ce dernier et recueilli par la bibliothèque nationale. D. Mabillon vint plusieurs fois à Laon pour le visiter, notamment en 1683 et 1690. Ce fut, pendant le premier de ces voyages, qu'il alla à Liesse, et qu'il écrivit, sur ce pèlerinage, des notes dont nous trouvons la simple mention dans ses ouvrages, mais dont l'original n'est malheureusement pas parvenu jusqu'à nous.

Vous vous rappelez, Messieurs, la lecture qui vous a été faite par M. le docteur Journal d'une notice biographique sur M. Thibesard, ancien fondé de pouvoir du Receveur général de l'Aisne. Après nous avoir montré ce que fut le collaborateur dévoué de M. de Campeau, notre confrère nous a fait voir comment le financier était doublé

d'un fervent adepte des sciences naturelles, partageant ses loisirs entre la botanique, la géologie, la minéralogie et l'entomologie. Chez M. Thibesard, l'amour de la science ne fut pas un sentiment égoïste, il le prouva dans la manière dont il assura, après lui, l'avenir de ses collections, fruits des patientes recherches de toute sa vie. Le musée de Laon eut sa large part dans ces dispositions dernières. Ses legs à un grand nombre d'établissements de bienfaisance témoignèrent de sa constante sollicitude pour toutes les souffrances humaines. M. le docteur Journal, en esquisant les traits principaux de cette vie si simple, si modeste, mais si bien remplie, a payé, en notre nom à tous et on pourrait dire à celui de la ville de Laon, un juste tribut de reconnaissance à l'homme de bien et au travailleur infatigable.

M. Mangin, inspecteur des contributions indirectes, que la plupart de nous ont connu et dont la cordialité et l'aménité des rapports n'ont pas besoin d'être rappelées ici, a, en quittant Laon, fait à notre Société une précieuse communication. Le hasard, ainsi qu'il le dit lui-même, ayant fait tomber entre ses mains les originaux manuscrits de certaines pièces comptables relatives au départ d'Enguerrand VII, sire de Coucy, pour la Hongrie, M. Mangin voulut nous faire profiter de cette heureuse trouvaille, sentant très justement, qu'en matière historique, il n'est pas de détail qui n'ait son prix. On voit dans ces vieux parchemins, qu'au mois d'avril 1396, le duc d'Orléans ordonna, au profit d'Enguerrand et de plusieurs autres chevaliers, diverses sommes pour leur entrée en campagne et desquelles il est donné bonne et valable quittance. Ces documents, absolument inédits, présentent un intérêt tout particulier par leur rapprochement avec les Coucy qui ont occupé une place si importante dans notre histoire locale.

Notre Président, M. Combier, a fait l'historique complet de toutes les transformations de l'ancien évêché de Laon et de son appropriation aux diverses nécessités du service judiciaire. Cette description, reposant sur des documents irréfutables, sera très-appréciée de tous ceux qui prennent intérêt à l'étude des monuments de cette région et, en particulier, de ceux que leurs fonctions appellent plus spécialement au Palais-de-Justice.

Sous ce titre : Un village du Soissonnais à la fin du dernier siècle, Vasseny, ses mœurs, ses habitudes, M. l'abbé Baton a fait une œuvre des plus originales. C'est, à vrai dire, le *livre de raison* de cette petite localité, formant, à trois lieues de Soissons, une oasis de calme, de simplicité, de sentiments de famille, d'amour du travail. Avant le tableau, le cadre, avant les personnes, la description des lieux où elles se meuvent, tel est l'ordre suivi par l'auteur qui nous renseigne d'abord sur la situation topographique du village, sur la place publique, l'église des XII^e et XIII^e siècles, le presbytère. Passant alors aux acteurs de ces scènes champêtres, M. Baton met en relief, d'après les données du manuscrit de M. l'abbé Robert, ancien curé de Vasseny, le caractère vraiment patriarcal des habitants de ce petit coin de terre, leurs habitudes religieuses, leur labeur quotidien, leur moralité, leur éloignement des procès. Dans cette vie quelque peu austère, il est fait cependant aussi la part des délassements auxquels chacun se livre avec entrain, mais sans jamais dépasser les limites des convenances. Tout, dans ce récit, est pris sur le vif. On y reconnaît l'esprit d'observation d'un homme qui a longtemps vécu dans ce paisible milieu, qu'il a aimé et où il a été aimé. Rien n'est laissé de côté dans ces notes de chaque jour, auxquelles M. l'archiprêtre de Laon a su, par sa rédaction empreinte de tant de finesse et

d'élégance, donner un charme si communicatif. Nature du sol, langage et noms propres, mobilier, vêtements, nourriture, soins des malades, funérailles, etc..., tout est là, et il semble, après avoir lu cette notice, que l'on a passé une partie de sa vie au milieu de ces braves gens. Le chapitre des fiançailles a toute la fraîcheur d'une idylle. Quelle que soit l'affection d'un père pour ses enfants, il ne peut se dissimuler entièrement leurs défauts, c'est ainsi que M. l'abbé Robert, si bienveillant qu'il fut pour ses ouailles, s'est vu forcé de reconnaître qu'il y avait une ombre à ce tableau si brillant, — la perfection n'est pas de ce monde ! — une toute petite ombre, l'exagération d'une bonne qualité. Enfin, il faut bien le dire, chez quelques-uns de ces bons campagnards, les sentiments d'ordre et d'économie approchaient parfois de si près l'avarice, qu'ils se confondaient avec elle. Et, à ce sujet, nous trouvons quelques jolies révélations sur les cachettes ingénieuses des thésauriseurs et sur les découvertes inattendues faites à leur mort. Cette spirituelle et humoristique étude de M. l'abbé Baton est à relire, et, je puis m'en porter garant, elle ne vous fera pas moins de plaisir la seconde fois que la première.

M. Edouard L'Hôte, membre correspondant de notre Société, a, sous une forme intéressante, ravivé divers souvenirs historiques, archéologiques et littéraires de notre région. Après avoir rappelé la destruction de plusieurs monuments de ce département : la tour de Louis d'Outremer à Laon, le castel de Beaumé, le prieuré de Bucilly, l'abbaye de Bonnefontaine, M. L'Hôte signale un certain nombre d'autres actes de vandalisme commis en France. Il pense avec raison que c'est en flétrissant ces procédés barbares qu'on en préviendra le renouvellement. Il fait remarquer qu'il appartient aux Sociétés

Nanteuil-la-Fosse, canton de Vailly : belle pierre tombale, portant gravées les effigies et armoiries de François de Mussent et d'Andrée de Goberville, sa femme, fonts baptismaux, bénitier en pierre, tête sculptée de l'intérieur du clocher ; — des reproductions de fragments de peintures murales, qui décoraient l'étage supérieur de la maison si curieuse de la *Ruelle à la Vaute* ; — des dessins des chapiteaux, corbeaux et fonts baptismaux de l'église de Margival, aussi du canton de Vailly ; — des dessins de l'église de Trucy, canton de Craonne — et, enfin, quinze autres dessins représentant les portes et les remparts de Laon. Il semble que le crayon de notre sympathique collègue soit infatigable comme son dévouement à la Société toujours aussi complètement assuré.

M. Combier vous a fait profiter d'une intéressante trouvaille qu'il avait faite dans les archives du greffe, d'un *livre de raison laonnois*, renfermant des détails assez piquants sur la vie simple et les habitudes pleines de bonhomie d'une famille bourgeoise de cette ville, à la fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle.

M. l'abbé Baton a fait passer sous vos yeux, deux chartes datées de 1313 et 1596, concernant le chapitre de Soissons et les reliques de saint Crepin-le-Grand.

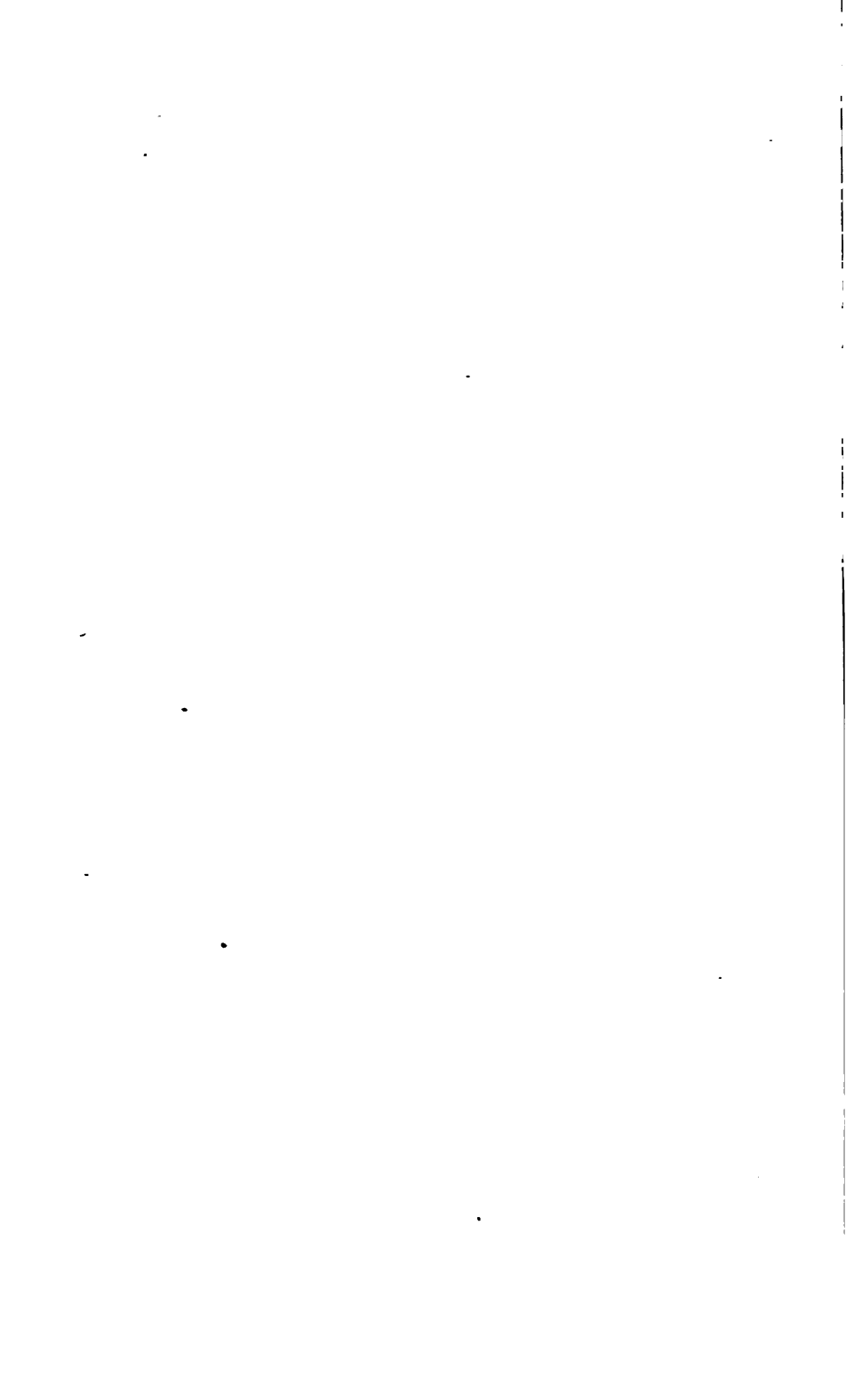
Mais vous ferez mieux de vous reporter à ces procès-verbaux eux-mêmes, qui n'ont pas la sécheresse et l'aridité que vous leur supposez peut-être. Vous y trouverez la preuve de la vitalité de notre Société, qui continue sans interruption l'œuvre de conservation des souvenirs historiques et archéologiques pour laquelle elle a été instituée.

Plusieurs dons ont été généreusement faits à la Société par M. Defer, Midoux, Damour, Guillaume-Noullet, et je consigne ici la nouvelle expression de votre reconnaissance.

J'en aurais fini, Messieurs, si, à l'une de nos dernières séances, M. Cortilliot ne nous avait donné lecture de l'examen rétrospectif qu'il a fait des travaux de votre Société depuis sa fondation. Vous avez tenu à vous emparer de suite, je le comprends, de cette analyse si complète, si intéressante et à la faire vôtre par son impression dans votre prochain Bulletin. Ces succès obtenus par nos devanciers doivent être pour nous un encouragement à les suivre dans la voie qu'il nous ont si bien tracée. Passé oblige ! Dans ce vaste champ de l'histoire et de l'archéologie de notre contrée, il reste encore beaucoup à glaner. Mettons-nous donc à l'œuvre et commençons, sans plus tarder, notre vingt-cinquième volume.

A. DE FLORIVAL.

Laon, 31 mars 1882.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE LAON.

ANNÉE 1880.

1^{re} PARTIE

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PREMIÈRE SÉANCE.

17 Janvier 1879.

Présidence de M. COMBIER, Président.

Avant l'ouverture de la séance, M. le Président annonce à la Société qu'elle vient de perdre un de ses membres les plus distingués et les plus dignes de regret, l'honorable M. de Beauvillé, décédé le 16 janvier. M. Combier fait de vive voix son panégyrique et termine en conviant MM. les Sociétaires à l'honneur de rendre un dernier hommage à celui qui sut se concilier l'estime et l'affection de ses collègues.

M. le Président lit une lettre de M. Ch. Loriquet sur la polémique suscitée par des travaux de nature à altérer le caractère de la cathédrale de Reims.

L'honorable secrétaire général de l'Académie nationale de Reims prie la Société académique de donner toute la publicité possible aux conclusions du rapport lu dans la séance du 13 décembre 1878 demandant la conservation de la galerie de la façade septentrionale de ce monument historique, l'un des plus curieux et des plus admirables de la France entière. Ce rapport imprimé est remis à M. Menche de Loisme qui veut bien se charger d'étudier *de visu* cette délicate et importante question.

Enfin M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

Mémoires de la Société historique, littéraire, artistique et scientifique du Cher. 2^e Série. 1^{er} vol. 1866.

— Idem. 2^e vol. 1873.

— Idem. 3^e vol. 1876.

Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai. T. XXXIV. Séances publiques des 5 novembre 1876 et 16 août 1877.

Mémoires de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix. T. XI. 1878.

Séance de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix. 1878.

Bulletin de la Société archéologique de Vervins. T. V. 1877.

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe. 2^e Série. T. XVIII, 1^{er} et 2^e trimestres de 1878.

Bulletin de la Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de La Lozère. T. XXXIX. Octobre et novembre 1878.

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie.
N° 3, année 1878.

Bulletin scientifique du département du Nord et
des pays voisins. 2^e Série. 1^{re} Année. Novembre 1878.

Société industrielle de Saint-Quentin et de l'Aisne.
Bulletin n° 20. Octobre 1878.

Société Linnéenne du Nord de la France, 7^e année.
T. IV. Octobre 1878.

— Idem. novembre 1878.

— Idem. décembre 1878.

Mémoires de la Société historique, littéraire,
artistique et scientifique du Cher. 3^e Série. 1^{er} vol. 1878.

Congrès international des sciences anthropologiques
1878. Rapport sur la paléontologie 11 période néoli-
thique ou de la pierre polie par M. Emile Cartailhac.

La Semaine Sainte à Séville en 1878, par l'abbé
Corblet. (Extrait de la Revue de l'Art chrétien.)

M. Filliette donne lecture du compte de l'année
1878. Voici l'extrait de ce document :

Le compte arrêté et approuvé par la Société pour
l'année 1877 présentait un solde actif de 1,232 fr. 53

Le total des recettes de l'année. . 722 fr. 90

Total général actif. . 1,955 fr. 43

Le total des dépenses. 1,580 fr. 75

Il reste en caisse 374 fr. 68

La Société entend, approuve et remercie son
honorables trésorier.

M. de Florival lit le 2^e chapitre de son *Etude sur
les verrières de Notre-Dame de Laon*. Notre collègue
ne s'est pas contenté de décrire avec le plus grand

soin, en citant les textes sacrés, les 22 panneaux qui forment la lancette droite du chevet. Il fait encore des remarques ingénieuses sur le symbolisme et sur les manières des peintres verriers et des miniaturistes des XII^e et XIII^e siècles, des parallèles heureux entre les célèbres monuments de Chartres, du Mans et de Bourges, en s'appuyant sur les savants travaux des R.R. P.P. Cahier et Martin et de MM. de Lasteyrie et Viollet-le-Duc. Si, malgré les recherches les plus persévérantes, les renseignements historiques font défaut, l'auteur a presque réussi à combler cette lacune importante par l'érudition, en donnant un grand développement à l'iconologie, à l'esthétique et à l'archéologie. Au fur et à mesure de sa lecture, M. de Florival fait passer sous les yeux de MM. les sociétaires, les reproductions par l'héliogravure des dessins de M. Midoux, dont un certain nombre figurera au Bulletin.

M. Midoux présente et offre au musée de la Société, un beau fragment de sculpture polychrome du XIV^e siècle : une tête de Sainte voilée et couronnée, trouvée par lui dans une cave de la rue St-Martin à Laon. — Remerciements.

DEUXIÈME SÉANCE.

7 Février 1879.

Présidence de M. COMBIER, Président.

M. le Président dépose les ouvrages suivants :

Société géologique du Nord. Annales V. 1877-1878.

Histoire de l'abbaye de Thenailles, ordre de Prémontré, par Amédée Piette. 1878.

Revue des Sociétés savantes des départements. 6^e Série. T. VII. Janvier-février 1878.

— Idem. Mars-avril 1878.

Bulletin scientifique du département du Nord et des pays voisins. 2^e Série — 1^{re} année. — Décembre 1878.

Bulletin de l'Académie du Var. Nouvelle série — T. VIII. 1877-1878.

Bulletin de la Société académique de Boulogne. T. II — 6^e Série. — 2^e et 3^e trimestres 1878.

Bulletin de la Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère. T. XXIX. Décembre 1878.

Mémoires de la Société académique de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer. T. IX. 2^e fascicule. 1879.

Puis, il signale à l'attention de MM. les sociétaires, les Annales V de la *Société géologique du Nord*. Ce volume est remis à M. l'abbé Baton qui fera une communication, s'il y a lieu.

M. Ernest Lemaître, avocat à Laon, est présenté comme membre titulaire, par MM. Combier et Filliette.

M. Midoux donne communication à la Société des inscriptions de deux chapelles placées dans le bas-côté gauche de la cathédrale, inscriptions qu'il a pu lire en enlevant l'empâtement de badigeon qui les recouvrait.

Chapelle n^o 1, contiguë à celle de la Vierge, inscription insérée dans le mur cachée par une armoiré :

Je vous requiers très humblement
 Vous tous qui passes par icy
 Que vous dictes devotement
 Robert dieu face mercy
 Quisquis ades. tu morte cades.
 Sta. respice. plora.
 Sum quoderis. modicum cineris.
 Pro me precor ora.

Chapelle n° 3, 1° sur la corniche, au-dessus de la porte et sur une seule ligne (inscription peinte en noir, avec initiales rouges) :

*Cui Labor Æternam Vitam Dedit. Ipse Videtur
 Signasse. Ut Bene Sit Nonne Laboris Opus.*

2° Dans un cartouche en forme de pilastre ionique, (inscription gravée ainsi que les suivantes) :

Labor omnia vincit

A gauche, au-dessous de l'un des triangles vermiculés :

Improbis, et duris urgens.

De l'autre côté :

in rebus egestas.

(Virg. Géorgiques).

3° Au-dessous du bandeau de l'archivolte de la porte :

*Nil capi difficile est quin quærendo investigare
 Possit.*

4° Sur le panneau gauche, au-dessus d'un grand cartouche fleurdelisé :

Nil sine magno....

De l'autre côté : *Vita labore dedit mortalibus.*

(Hor. Sat. I. 9. V. 59) —

Cette communication est accueillie avec un vif intérêt.

La séance est terminée par une communication verbale faite par M. Matton :

Sur l'inventaire des Archives ecclésiastiques de l'Aisne, et particulièrement sur le fond du chapitre de St-Quentin.

TROISIÈME SÉANCE.

14 Février 1879.

Présidence de M. COMBIER, Président.

Ouvrage offert :

Travaux de l'Académie nationale de Reims. — 61^e volume. N^o 1-2. Année 1876-1877.

M. le Président donne lecture de la circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique, annonçant que la 17^e réunion des Sociétés savantes aura lieu à la Sorbonne au mois d'avril prochain. Des lectures et des conférences publiques seront faites les 16, 17, 18. Le 19 avril, M. le Ministre présidera la séance générale, dans laquelle seront distribuées les récompenses accordées aux Sociétés et aux savants.

M. le Président invite MM. les membres de la Société qui seraient dans l'intention d'assister aux séances de la Sorbonne et d'y faire des communications, à se faire inscrire.

Sont inscrits pour des lectures, MM. Edouard Fleury et de Florival; comme délégués, MM. Combiér, de Sars, Filliette, Mangin et Brismontier.

M. le Président annonce que M. le Préfet de l'Aisne

VIII

a bien voulu le tenir au courant des démarches faites par M. Henri Martin, auprès de l'Administration des monuments historiques, afin d'obtenir les fonds nécessaires pour entreprendre la restauration de l'ancienne porte de Paris, et la promesse faite par M. Boeswilwald, architecte et inspecteur général, de rédiger un rapport qui sera immédiatement adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

L'assemblée vote des remerciements à ces Messieurs et la Présidence honoraire de la Société académique est offerte à M. Séblin, Préfet de l'Aisne.

M. le Président lit ensuite une lettre de M. J. Liblin, directeur de la *Revue d'Alsace*, sollicitant le concours des Sociétés savantes de la France. Sur la proposition de son Président, la Société envoie le témoignage de sa vive sympathie, et, dérogeant à ses habitudes, souscrit à un abonnement d'un an à cette utile et patriotique publication.

Enfin, M. le Président dépose sur le bureau le LVI^e volume des travaux de l'Académie nationale de Reims année 1876-1877).

M. Ernest Lemaître est nommé à l'unanimité membre titulaire.

M. Midoux fait trois propositions dont voici le résumé :

1^o Il demande que le tableau d'Ange Tissier, qui est depuis longtemps oublié dans une chapelle de la cathédrale, soit, par mesure de conservation, transporté dans la salle du chapitre et ajouté à son œuvre.

2° Que les sculptures intéressantes exposées en plein air dans la cour humide de la bibliothèque de Laon soient préservées d'une ruine prochaine, et rentrées, en attendant mieux, dans le vestibule où elles étaient autrefois.

3° Que la porte Royer ne serve plus aux illuminations de la fête communale, qu'on enlève le faux appareil de lattes dont elle est revêtue depuis plus de 10 ans, que les trous à boulins servant à l'établissement des échafaudages soient bouchés, qu'enfin elle reprenne et conserve son ancien caractère, car, selon lui, son éclairage est sans effet, occasionne une assez grande dépense à la ville, et fera perdre à ce pittoresque monument la belle couleur que le temps lui a donnée.

Après échange d'observations, l'assemblée prend en considération les deux premières propositions faites par M. Midoux, la dernière lui semblant intéresser plus particulièrement l'Administration municipale.

Il est décidé que M. Combier, Président, fera une démarche auprès de MM. les membres du Conseil de fabrique de la cathédrale, pour leur faire prendre soin de l'œuvre d'un artiste de talent, qui fut pour nous presque un concitoyen, puisqu'il fit une partie de ses études au séminaire de Laon.

Notre collègue M. de Sars, membre du Conseil municipal, veut bien se rendre auprès de M. le Maire, en faveur des sculptures qui furent offertes au Musée de la ville, alors qu'il était placé sous le patronage de la Société académique, et fondé par l'initiative et avec les dons de quelques-uns de ses membres.

QUATRIÈME SÉANCE.

28 Février 1879.

Présidence de M. COMBIER, Président.

Ouvrages offerts :

Dictionnaire topographique du département de l'Eure par M. le marquis de Blossville. Paris 1878.

Dictionnaire topographique du département de la Mayenne par Léon Maître. Paris 1878.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans. T. XIX. — 1877. — 3^e et 4^e trimestres.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, T. XX. 1878. — 1^{er} et 2^e trimestres.

Bulletin scientifique du département du Nord et des pays voisins. 2^e Série. — 2^e année.

Congrès archéologique de France. 44^e session. Séances générales tenues à Senlis en 1877.

M. le Président lit la circulaire que M. Turquet, Sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, adresse aux Sociétés savantes des départements qui doivent se réunir à la Sorbonne en avril prochain.

Dans cette 3^e réunion, MM. les délégués devront s'occuper spécialement :

De l'inventaire des richesses d'art de la France ;

De l'étude des arts industriels au moyen-âge ;

De l'enseignement du dessin et de l'organisation des écoles dans les départements.

Aucun membre ne se fait inscrire pour représenter la Société dans cette section.

Il résulte des informations prises par M. le Président, que le *Sacré-Cœur*, peint par Ange Tissier, n'a figuré sur aucun des inventaires de la cathédrale, qu'il est la propriété de M. Tévenart, et que notre vénérable archiprêtre en a disposé selon son droit. Cependant il est utile d'ajouter cette œuvre presque inconnue à la liste des tableaux religieux peints par cet artiste.

M. l'abbé Baton, au nom de M. de Sars, retenu à la séance du Conseil municipal, annonce à la Société que M. le Maire ne s'oppose en aucune manière à ce que les sculptures qui sont dans la cour du Musée soient rentrées sous le vestibule en attendant qu'on puisse leur donner une place plus convenable.

A cet effet, M. le Président offre les chapelles du palais de justice pour y installer un Musée spécial d'art et d'archéologie répondant aux besoins et aux études de la Société académique.

Cette proposition est reçue par acclamation.

M. Midoux communique les dessins suivants qu'il a faits dans la petite église de Nanteuil-la-Fosse, canton de Vailly :

1° Une belle pierre tombale portant gravées, les effigies et armoiries de François de Mussent et de Andrée de Goberville, sa femme, qu'il a trouvées entièrement cachées sous un banc.

2° Les fonts baptismaux de cette église.

3° Un bénitier en pierre,

4° Une tête sculptée, en bas-relief, découverte par lui dans l'intérieur du clocher.

CINQUIÈME SÉANCE.

14 Mars 1879.

Présidence de M. COMBIER, Président.

Ouvrages offerts :

Exposition universelle de 1878 à Paris. Catalogue de la section anglaise, 1^{re} partie.

— Idem. Catalogue de la section anglaise, 2^{me} partie.

— Idem. Catalogue des Colonies Anglaises.

— Idem. Catalogue de la section des beaux-arts. Grande Bretagne.

— Idem. Catalogue officiel des œuvres d'arts, des produits de l'industrie et de l'agriculture. Section Belge.

Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers. 2^e Série — T. IX. 11^e livraison. 1878.

Romania — n° 29. Janvier 1879.

Au début de la séance M. le Président donne lecture de la lettre par laquelle M. Séblin, préfet de l'Aisne, remercie la Société et accepte le titre de Président honoraire qu'elle a bien voulu lui conférer.

M. Combier lit ensuite une lettre de M. Georges Lecoq relative aux *Conférences littéraires et scientifiques de Picardie* et demandant de correspondre avec

la Société académique, puis il communique les statuts de la Société qui vient de se fonder à cet effet à Amiens.

La compagnie décide que ces statuts seront examinés et qu'une décision sera prise ultérieurement.

M. le Président revient sur la proposition qu'il a faite dans la dernière séance et dit qu'avant de songer à l'installation d'un *Musée d'archéologie* dans les chapelles du Palais de Justice, il serait indispensable que la restauration en fût complète, que si le travail de consolidation est terminé, il reste beaucoup encore à faire pour arriver à l'exécution du projet de M. Boeswilwald, puis il donne quelques détails sur le devis dressé par M. Gautier, architecte, chargé de la direction et de la surveillance des travaux. M. Combier termine en rappelant que cette restauration est due au *Conseil général de l'Aisne*, et notamment à l'initiative de MM. Waddington, Henri Martin et Vinchon. Enfin il espère que l'Etat, qui a déjà tant fait pour la conservation des monuments historiques que nous admirons, voudra bien accorder le crédit nécessaire pour terminer l'œuvre si bien commencée et rendre à une destination utile un monument unique en son genre dans notre diocèse.

La Société partage les espérances de son honorable Président.

M. Combier a fait dans les archives du greffe une trouvaille qui a son importance pour nous : c'est un *Livre de raison laonnois* donnant les détails les plus minutieux et les plus sincères sur la vie intérieure d'une famille bourgeoise vivant à Laon à la

fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle. Dans *l'étude* qu'il a faite de ce journal écrit sans prétention, M. Combiér a fait ressortir la naïveté et la douce bonhomie de ces gens qui purent rester calmes et comme indifférents pendant les grands événements de cette époque si tourmentée.

Après cette intéressante lecture, M. Midoux communique le dessin qu'il a fait de la *Ruelle Rouge à Laon*. Notre collègue a voulu conserver le souvenir de la dernière clôture du cloître dont on demande aujourd'hui la démolition au Conseil municipal.

SIXIÈME SÉANCE.

28 Mars 1879.

Présidence de M. COMBIÉR, Président

Ouvrages reçus :

Mémoires historiques sur l'arrondissement de Valenciennes publiés par la Société d'agriculture, sciences et arts. T. VI. — 1879.

Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. — 7^e Série. — T. X. — 1878.

Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry. — Année 1877.

Bulletin de la Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère. — T. XXX. — Janvier et février 1879.

Revue agricole, industrielle, littéraire et artistique.

Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Valenciennes (Nord). T. XXXI, 80^e année. 1878.

MM. Combier et Ernest Lemaître présentent à la Société M. Glinel comme membre titulaire.

M. Combier lit un rapport de M. Taiée sur le 2^e volume des *Antiquités et monuments du département de l'Aisne* par M. Edouard Fleury.

M. Midoux annonce qu'il a découvert dans une maison de la rue Châtelaine appartenant à M. Damour, négociant, une petite pierre tombale provenant de l'abbaye St-Vincent de Laon, qui porte l'inscription suivante :

ROGERVS
EPISCOPVS
LAVDVNENSIS.

Notre collègue a la promesse que cette pierre sera donnée prochainement au Musée par son propriétaire M. Damour.

M. Midoux communique ensuite le plan et le dessin qu'il a fait de l'ancien cimetière de Loisy, près de la ferme dépendant de Besny, où se voient plusieurs cercueils en pierre sortis de terre, quatre de ces sépultures ouvertes récemment, ne renfermaient que des ossements et aucun mobilier funéraire.

SEPTIÈME SÉANCE.

4 Avril 1879.

Présidence de M. COMBIER, Président.

Ouvrages reçus :

Société Linnéenne du nord de la France. N° 79. —
1^{er} Janvier 1879. — 8^e année.

— Idem. N° 80. — 1^{er} Février 1879. — 8^e année.

— Idem. N° 81. — 1^{er} Mars 1879. — 8^e année.

Bulletin scientifique du département du Nord. 2^e
Série. — 2^e année. N° 3. Mars 1879.

Bulletin de la Société historique de Compiègne.
T. 4^e 1878.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences,
belles-lettres et arts d'Orléans. T. XX. — N^{os} 3 et 4.
1878.

M. Midoux fait les communications suivantes :

1^o Une obole en argent de Philippe III, trouvée au
milieu d'ossements humains dans une tranchée faite
rue des Chenizelles, près du dernier contrefort du
chevet de l'*Eglise St-Michel*, ce qui prouverait selon
notre collègue que le cimetière de cette ancienne
paroisse s'étendait de l'est au midi.

2^o Le relevé qu'il a fait d'une maison située à Laon,
rue Sérurier, 34, ancienne rue *Veschef*. Elle porte
sur sa façade l'inscription :

FAIT LE XXV^e

DAPVRIL 1587.

gravée dans un cartouche placé entre les écussons
des familles Paris et Marquette.

Dans le grenier on lit :

EN CEST ANNEE
1587 FUT BATIE
PAR GUILLE PARIS
E SA FEMME : M :
MARQUETTE.

3^o Une remarquable pointe de flèche en silex taillé et une hachette en silex poli trouvées dans un déblai de la partie nord de la *citadelle*, ces deux instruments des premiers âges sont offerts par M. Midoux au musée de la Société académique. Remerciements à notre collègue.

M. Glinel, présenté à la dernière séance, est reçu à l'unanimité membre titulaire.

HUITIÈME SÉANCE.

25 Avril 1879.

Présidence de M. COMBIER, President.

Ouvrages reçus :

Comité archéologique et historique de Noyon.
Comptes-rendus et mémoires lus aux Séances. T. V. —
1^{re} partie, 1874.

— Idem. T. V. — 2^e partie, 1878.

Inscriptions tumulaires de l'église de Noyon.

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie.
Année 1878. — n^o 4.

Bulletin de la Société historique et archéologique
de Langres. N^o 11. 1^{er} Janvier 1879

Album de Caranda. Les fouilles d'Arcy-Ste-Restitue. 1878.

M. le Président lit une lettre par laquelle M. le Préfet informe la Société qu'une bibliothèque composée d'ouvrages militaires se forme à Amiens sous le patronage de M. le général commandant qui prie la Société de vouloir bien contribuer à cette utile création en lui adressant ceux de ses Bulletins renfermant des documents historiques relatifs aux places fortes et aux sièges dans le département de l'Aisne. Après examen et discussion, il est décidé que M. le Président offrira au nom de la Société les *Mémoires sur la Ligue dans le Laonnois* par Ant. Richart.

M. le Président lit ensuite la lettre de M. Lonchamp, employé civil du génie, accompagnée d'une reproduction photographique du plan de Laon qu'il a dressé et dont il a fait hommage à la bibliothèque de la ville. La compagnie s'empresse de rendre justice à l'habileté de M. Lonchamp et des remerciements lui sont votés, M. le Président se charge de lui en transmettre l'expression.

M. le Président termine ces communications en donnant quelques détails sur les nouvelles publications du *Comité historique et archéologique de Noyon* et en en faisant ressortir les côtés intéressants.

M. l'abbé Baton communique deux chartes concernant le *Chapitre de Soissonset les Religieux de Saint-Crépin-le-Grand*. Ces parchemins, d'une écriture nette et lisible, sont datés de 1313 et 1596. Notre collègue après en avoir lu la traduction donne de

curieux renseignements sur les droits et usages de ce puissant chapitre.

M. Midoux fait passer sous les yeux de MM. les Sociétaires un plan manuscrit de la *Ville et Chateau de Guyse en Picardie* qu'il a acquis pour le publier. Ce document inédit doit dater du règne de Louis XIV.

NEUVITIÈME SÉANCE.

9 Mai 1879.

Présidence de M. COMBIER, Président.

Ouvrages reçus :

Fibromes intestitiels de l'utérus, par le docteur Abeille. Paris 1878.

M. Peigné Delacourt offre à la Société un second atlas de cartes cantonales du département de l'Aisne et une lithographie de l'abbaye royale de Morienval près Crépy-en Valois.

M. le Président donne lecture d'une lettre sur une publication ayant trait à la Renaissance en France.

M. le Secrétaire du Ministère des Beaux-Arts adresse une circulaire relative au mode d'envoi des Bulletins de la Société par l'intermédiaire de M. le Ministre de l'Instruction publique. Il sera répondu que le Secrétaire s'est conformé aux conditions matérielles réglementaires qui lui ont été précédemment indiquées.

M. Midoux présente à MM. les Sociétaires les dessins qu'il a faits des fragments de peintures murales qui dé-

coraient l'étage supérieur de la maison si curieuse de la *Ruelle à la Vaute*. Ce sont : des jambes nues, deux têtes de chiens, des rideaux, des fleurs, divers ornements et moulures dans le style de la Renaissance. Notre collègue fait remarquer que cette maison du XII^e siècle était située près de la *rue des Prêtres* (aujourd'hui Ste Geneviève), et presque en face de la maison dans laquelle les frères Le Nain naquirent à la fin du XVI^e siècle.

Le même membre offre au nom de M. Guillaume-Noulet, architecte, pour le musée de la Société, un chapiteau trouvé parmi les matériaux de cette construction romane dont une partie importante est aujourd'hui complètement transformée. Remerciment.

M. le Président présente un sceau de Bulle du Pape Innocent IV trouvé à la citadelle de Laon, et donné à la Société par un officier que les Sociétaires remercient de ce don.

DIXIÈME SÉANCE.

23 Mai 1879.

Présidence de M. COMBIER, Président.

Ouvrages reçus :

Romania. N° 30, avril 1879.

Bulletin de la Société académique de Brest. 2^e Série.
T. 5. 1877-1878.

Bulletin scientifique du département du Nord. 2^e Série. 2^e année. N° 4. Avril 1879.

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe. 2^e Série. — T. XVIII. 3^e et 4^e trimestres 1878.

Bulletin de la conférence littéraire et scientifique de Picardie. Nos 1 et 2. Janvier-février ; Mars-avril 1879.

Bulletin de la Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère. T. XXX. Mars et avril 1879.

Mémoires de la Société nationale académique de Cherbourg 1879

Société industrielle de Saint-Quentin. [Bulletin n° 21. — Janvier 1879.

Revue des Sociétés savantes des départements. 6^e Série. T. VII. Mai-juin 1878.

Rapport adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, sur les archives nationales pour les années 1876 et 1877, par M. Alfred Maury.

Journal des libraires, 1^{re} année, n° 5, 1^{er} mai 1879.

Id. Id. n° 6, 15 mai 1879.

Abonnement :

Revue d'Alsace. Janvier-février-Mars. 1879.

Dans les ouvrages reçus, signalons l'analyse et le compte-rendu du dernier Bulletin de la Société académique de Laon, inséré dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île de France*.

MM. Mangin, de Florival et Midoux présentent M. Petit, trésorier-payeur général de l'Aisne, comme membre titulaire. L'élection aura lieu, suivant les statuts, à la prochaine séance.

M. Mangin, inspecteur des contributions indirectes

à Laon, étant nommé sous-directeur à Avesnes, la Société académique se trouve privée du concours de l'un de ses membres les plus actifs. Elle manifeste le regret que lui cause ce départ qui lui enlève un sociétaire qui, dans son court séjour, avait, grâce à ses excursions, trouvé dans notre département quelques objets curieux dont il a enrichi notre musée.

M. Midoux constate, comme l'avait fait le précédent bibliothécaire, l'impossibilité de placer nos volumes et nos archives de manière à obtenir un classement définitif, et de rédiger un catalogue. Il est convenu que notre collègue s'entendra avec M. Ledoux, entrepreneur, au sujet des travaux à faire pour remédier à cet inconvénient.

M. Midoux attire l'attention de la Société sur le fâcheux état des contreforts de la *Chambre des Notaires* (ancien hôtel-Dieu), et pense qu'il serait utile d'avertir les intéressés de la nécessité de réparations urgentes.

M. Midoux lit des détails intéressants sur les *Gloches des paroisses et des couvents de Laon* et fournit à l'appui les mémoires des charpentiers qui donnent leur nombre au moment de la Révolution et les sommes dépensées pour leur descente.

ONZIÈME SÉANCE.

6 Juin 1879.

Présidence de M. TAIÉE, Vice-Président.

M. Petit, trésorier-payeur général, est nommé membre titulaire à l'unanimité.

M. le bibliothécaire-archiviste présente le devis de M. Ledoux, entrepreneur à Laon, pour la construction d'une vitrine destinée à l'agrandissement de notre bibliothèque. Après examen et discussion, ce devis est adopté.

M. Midoux lit ensuite l'inventaire qu'il a dressé des pierres sculptées provenant du musée municipal de Laon, destinées à être déposées dans les chapelles du Palais de Justice.

M. l'abbé Baton lit une analyse très-complète de l'intéressante étude de M. l'abbé Robert, ancien curé de Wasseny, sur cette commune, ses habitants, leurs mœurs et leurs coutumes à la fin du XVIII^e siècle. Ce curieux manuscrit a été confié à M. Midoux par M. Marchal-Raoul, propriétaire à Laon.

DOUZIÈME SÉANCE.

20 Juin 1879.

M. SÉBLINE, préfet de l'Aisne, président honoraire de la Société, assiste à la séance.

Ouvrages reçus :

Etablissement des Lombards à Laon, par Amédée Piette.

Conjectures sur les médailles baptismales de l'antiquité chrétienne au moyen-âge, par l'abbé Corblet. 1879.

Iconographie du baptême, par l'abbé Corblet. Paris 1879.

A l'ouverture de la séance, M. le Président

Combiér adresse à M. le préfet quelques respectueuses paroles de bienvenue. M. le Préfet témoigne à la Société académique tout l'intérêt qu'il porte à ses travaux, et dit que pour sa part, il est tout disposé à les encourager par son concours et son appui.

M. l'abbé Baton lit la dernière partie de son étude sur la monographie de l'abbé Robert, curé de Wasseny.

M. Matton lit une note sur l'agriculture dans la généralité de Soissons.

Le D^r Journal lit la biographie de M. Thibesard, naturaliste, décédé à Laon, bienfaiteur de plusieurs établissements publics de notre localité.

M. Midoux communique 45 dessins représentant les portes et les remparts de Laon.

Le même membre présente une étude complète de *l'Eglise de Trucy*, canton de Craonne, et annonce que M. Delahaigue, chanoine de Soissons, récemment décédé et originaire de Trucy, a légué une somme de 4,500 francs pour la restauration du sanctuaire de ce remarquable monument où plusieurs chapiteaux viennent d'être découverts en enlevant une boiserie sans valeur.

M. Midoux dit « qu'il est certain que cette somme ne sera pas dépensée en embellissement du goût le plus douteux, comme on l'a fait dans quelques églises de nos environs qui sont, et pour toujours, défigurées, mais qu'elle sera, selon le vœu du donateur, entièrement consacrée à consolider et restaurer sobrement un monument précieux qui a perdu une grande partie de son unité et de son caractère, alors que l'on refit sa sacristie et son clocher. »

Après avoir examiné ces nombreux dessins, M. le Préfet promet d'appuyer auprès du Conseil général la demande de secours qui lui sera présentée par la commune de Trucy pour arriver à l'exécution complète du projet de restauration de son intéressante église.

TREIZIÈME SÉANCE.

4 Juillet 1879.

Présidence de M. COMBIER, Président.

Ouvrages reçus :

Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube. — 3^e Série. T. 15. Année 1878.

Mémoires de la Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise. T. 11. 1878.

Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise. T. X. 2^e Partie 1878.

Mémoires de l'académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens. 3^e Série. T. V. 1879.

Mémoire de l'académie des sciences, lettres et des arts d'Arras. 2^e Série. — T. X. 1879.

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie. N^o 1. Année 1879.

Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres. 1^{er} Mai 1879.

Bulletin scientifique du département du Nord et des pays voisins. 2^e Série. — 2^e Année. — N^o 5. Mai 1879

Annales de la Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure. 1878.

Revue agricole, industrielle, littéraire et artistique. Janvier, février et mars 1879.

Etude historique sur le séjour de Jeanne d'Arc à Elincourt-Sainte-Marguerite, par Georges Lecocq. 1879.

Archives de la commission scientifique du Mexique publiées sous les auspices du ministère de l'Instruction publique. T. 1^{er}, 1^{re} livraison. Paris 1864.

— Idem. T. 1^{er}, 2^e livraison. Paris 1865.

— Idem. T. 1^{er}, 3^e livraison. Paris 1865.

— Idem. T. 2^e, 1^{re} livraison. Paris 1865.

— Idem. T. 2^e, 2^e livraison. Paris 1866.

— Idem. T. 2^e, 3^e livraison. Paris 1866.

— Idem. T. 2^e, 4^e livraison. Paris 1866.

— Idem. T. 2^e, 5^e livraison. Paris 1867.

— Idem. T. 3^e, 1^{re} livraison. Paris 1867.

— Idem. T. 3^e, 2^e livraison. Paris 1869.

Revue d'Alsace. Avril-mai-juin 1879. Abonnement.

Programme des concours ouverts par la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille, pour l'année 1879.

Programme des prix proposés par la Société académique de Nantes, pour l'année 1879.

M. Combier fait la lecture d'une note sur la Sainte Face de Laon, par M. Le Brun-Dalbanne, publiée par la Société académique de l'Aube.

M. Midoux offre à la Société deux monnaies romaines trouvées à Laniscourt : Néron et Maxence.

QUATORZIÈME SÉANCE.

18 Juillet 1879.

*Présidence de M. COMBIER, Président.***Ouvrages reçus :**

Mémoires de la Société des antiquaires du centre.
VII^e Vol. 1877.

Mémoires et documents publiés par la Société
archéologique de Rambouillet. T. 4. 1877-1879.

Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest.
1^{er} Trimestre de 1879.

Bulletin de la Société des sciences historiques et
naturelles de l'Yonne. — 32^e Vol. Année 1878.

Bulletin scientifique du département du Nord et
des pays voisins. 2^e Série. — 2^e Année. — Juin 1879.

Bulletin de la Société d'agriculture, industrie,
sciences et arts du département de la Lozère. T. XXX.
Mai et juin 1879.

Bulletin de la Société archéologique du midi de la
France. Séances du 26 novembre 1878-au 18 mars
1879 inclus.

Répertoire des travaux de la Société de Statistique
de Marseille. T, 38^e. 1879.

Académie des sciences et lettres de Montpellier.
Mémoires de la Section des lettres. T. VI. — 3^e
fascicule. Année 1877.

Revue des Sociétés savantes des départements, 6^e
série. T. VIII. Juillet-août 1878.

Revue historique et archéologique du Maine,
T. V. 2^e liv. année 1879.

Comptes-rendus de la Société française de Numismatique et d'archéologie. 2^e Série. T. I. — Seconde partie. 1878.

M. le président lit une lettre de M. Mangin accompagnant le manuscrit de sa *Notice sur Enguerand VII, dernier descendant des Sires de Coucy*.

Il est décidé que ce travail sera soumis à la commission de lecture qui l'examinera dans sa prochaine réunion.

M. le Président lit ensuite le nouveau programme de l'*Annuaire de l'archéologie française* qui, à partir du 1^{er} janvier 1880, prendra le titre d'*Année archéologique*.

M. le Président rappelle qu'une décision a été prise par la Société relative à la publication des nombreux documents inédits que possèdent les archives du greffe de Laon, et qu'il les mettra à la disposition de MM. les Sociétaires qui voudraient les étudier et les annoter de manière à en commencer la publication dans le Bulletin de 1880.

M. le Président termine en annonçant que M. le Maire de Laon vient de recevoir une belle coupe en porcelaine de la manufacture de Sèvres, accordée à la ville par le Ministère de l'Instruction publique, sur la proposition de M. Turquet, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. Cette coupe simple et élégante est signée BRUNEL. P.

M. Glinel lit la première partie d'une notice biographique et bibliographique sur *Alexandre Dumas* père. Dans ses préliminaires notre collègue qui a puisé ses renseignements aux sources mêmes a pu rectifier

quelques erreurs commises par les nombreux biographes du plus fécond de nos romanciers et par Dumas lui-même.

M. Midoux rend compte de la manière dont s'est effectué le déménagement d'une partie des collections archéologiques du musée de Laon pour leur transport dans les chapelles du Palais de Justice.

Sur la proposition de notre collègue une gratification est accordée aux ouvriers qui ont été mis à sa disposition par M. le Maire.

QUINZIÈME SÉANCE.

1^{er} Août.

Présidence de M. COMBIER, Président.

Ouvrages reçus :

Mémoires historiques sur l'arrondissement de Valenciennes, publiés par la Société d'agriculture, sciences et arts. T. V. 1878.

Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne. Année 1877-1878.

Mémoires de l'académie du Gard. Première partie. Année 1877.

— Idem. Deuxième partie. Année 1877.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans. 52^e Vol. — trimestre 1879.

Bulletin de la Société académique de Boulogne. T. 2^e. 4^e trimestre 1878.

SEIZIÈME SEANCE.

22 Août 1879.

Présidence de M. COMBIER, Président.

Ouvrages reçus :

Mémoires de l'académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen. 1879.

Société industrielle d'Amiens. Programme des questions mises au concours pour l'année 1879-1880.

M. Midoux communique les dessins qu'il a faits des chapiteaux, corbeaux et fonds baptismaux de *l'Eglise de Margival*, canton de Vailly. En même temps, il signale l'état de ruine de la charpente et de la toiture de son clocher, et demande l'appui de la Société auprès du Conseil général. La commune et la fabrique étant sans ressources, il y a danger, et il faut une réparation urgente.

M. le Président, qui a visité il y a peu de temps cette église, a constaté aussi le mauvais état de la charpente et regrette de ne pouvoir rien faire officiellement. Il sait que M. Fischer a adressé une demande de secours au Conseil général, mais que, remise au moment de la clôture de sa dernière séance, celle-ci fut envoyée à la Commission départementale et qu'alors il y a lieu d'espérer une prompte et favorable solution.

M. Midoux signale au *Presbytère de Trucy* une copie du portrait peint de Flamin, dernier abbé de Cuissy.

Le même membre offre *l'Histoire de l'Abbaye*

de Saint Jean des Vignes de Soissons, par Charles de Loüen, 1710, au nom de M. l'abbé Millon, curé de Trucy. — Remerciements.

DIX-SEPTIÈME SÉANCE.

26 Septembre 1879.

Présidence de M. COMBIER, Président.

Ouvrages reçus :

Bulletin de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons. 2^e Série. T. 8. 1878.

Annuaire de la Société philotechnique, T. 39^e, année 1878.

Le département de l'Eure à l'exposition universelle de 1878. Par Charles Fortier.

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe. 2^e Série. — T. XIX. — XXVII. T. de la collection. 1^{er} fascicule, années 1879 et 1880.

Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Valenciennes. 31^e Année. T. 32. — Juillet et août 1879.

Abonnement :

Revue d'Alsace. Juillet-août-septembre 1879.

M. le Président dit qu'il a cru devoir convoquer extraordinairement les sociétaires pour leur donner connaissance d'une découverte de plus de 1100

Bulletin de la Société académique de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer. T. 3^e 1^{er} Trimestre 1879.

Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Valenciennes. Revue agricole, industrielle, littéraire et artistique. T. XXXII. Avril, mai et juin 1879.

M. le Président donne quelques indications sur des travaux intéressants publiés dans divers ouvrages récemment reçus.

M de Florival présente les épreuves des planches reproduisant les dessins de M. Midoux qui doivent accompagner la 3^e partie de son étude des vitraux de la cathédrale. Il met les clichés à la disposition de la Société qui fera un choix pour son Bulletin.

Après avoir entendu M. Filliette, la compagnie qui approuve les observations de son trésorier, décide que sept planches seulement seront imprimées, ses finances ne lui permettant pas l'impression d'un plus grand nombre.

M. Midoux fait une communication sur de nombreux objets offerts au musée de la Société par un de ses amis, M. A. Defer, cultivateur à La Hérie. Ce sont :

Une hache polie,

Une hachette polie,

Des monnaies romaines frustes,

La jambe et le pied d'une statuette,

Des cubes nombreux provenant d'une mosaïque,

Une meule romaine,

Un pavé carré,

Un petit vase noir,

Smithsonian report 1877.

Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai.
T. 35. 1879.

Mémoires de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. 3^e Série. T. 5. Année 1878-1879.

Mémoires de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand. T. 20. 1878.

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie, n^o 2. 1879.

Bulletin n^o 22. Société industrielle de Saint-Quentin et de l'Aisne. Mai 1879.

Bulletin n^o 13 de la Société historique et archéologique de Langres. Août 1879.

Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France, 6^e année. 1^{re} liv. Janvier-février 1879.

— Idem. 2^e liv. Mars-avril 1879.

— Idem. 3^e liv. Mai-juin 1879.

14^e Bulletin. Société des sciences et arts, agricoles et horticoles du Havre. 1879.

Bulletin de la conférence littéraire et scientifique de Picardie. Juillet-août 1879.

Bulletin de la Société d'agriculture, industrie, sciences et arts de La Lozère. T. 30. Juillet et août 1879.

Bulletin scientifique du département du Nord et des pays voisins. 2^e Série, 2^e année. N^o 7. Juillet 1879.

Bulletin scientifique de département du Nord et des pays voisins. 2^e Série. 2^e année. N^o 8. Août 1879.

Revue des Sociétés savantes des départements. 6^e Série. T. 8. Septembre à décembre 1878.

Revue agricole, industrielle, littéraire et artistique de la Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Valenciennes. T. 32. Septembre et octobre 1879.

Par abonnement :

Revue d'Alsace. T. 8. Octobre-novembre-décembre 1879.

Ouvrage reçu par le bibliothécaire :

Etudes Saint-Quentinoises par Ch. Gomart. T. 5. 1874-1878.

Trois photographies reproduisant le plan, la façade, les coupes transversale et longitudinale de l'église de Saint-Michel en Thiérache, par M. Gautier, architecte à Laon. — Remerciments.

Lecture par M. Combier d'un travail de M. Ed. Fleury, sur *l'Unité et l'Indiscontinuité de plusieurs grandes sépultures dans l'Aisne*.

M. Midoux communique un extrait du procès-verbal de la Séance du 22 août 1879 de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, dans lequel M. Léopold Delisle, dit que la chronique du XV^e siècle que possédait Fauchet et à laquelle il a emprunté le récit des amours du châtelain de Coucy et de la Dame de Fayel, était considérée comme perdue et qu'elle est déposée à la Bibliothèque nationale sous le N^o 5003 du fonds français.

M. Midoux dit qu'il serait urgent d'établir dans le cimetière de la ville un *ossuaire* destiné à recevoir les ossements humains si nombreux, mis à découvert chaque fois qu'on fait une fouille ou une tranchée, dans l'intérieur et autour de nos anciennes églises

paroissiales. « Il y a là, dit-il, une question de convenance et de respect, qui sera acceptée par tous. »

La Société est unanime à reconnaître la justesse du vœu de son collègue, mais elle ne peut prendre une délibération, la réalisation de ce projet appartenant exclusivement au Conseil municipal de Laon.

La Société procède au renouvellement de son Bureau pour l'année 1879-1880.

M. le docteur Journal déclare que ses occupations l'empêchent absolument de continuer les fonctions de Secrétaire des séances.

Sont nommés :

MM. Combier, Président.

Taiée, Vice-Président.

Ed. Fleury, Secrétaire général.

Glinel, Secrétaire des séances.

Midoux, Bibliothécaire-Archiviste.

Filliette, Trésorier.

DIX-NEUVIÈME SÉANCE.

21 Novembre 1879.

Présidence de M. COMBIER, Président.

M. le Président énumère diverses brochures qui ont été adressées à la Société.

Il signale le *Bulletin de l'Académie de Reims* qui, dans son 59^e volume (1875-1876), contient une étude de M. Soulié, sur Racine, et des recherches sur l'authenticité du Grand Testament de Saint-Remi ; et la *Romania*, où se trouve une critique de M. Paris sur le Roman du châtelain de Coucy.

M. le Président a reçu des lettres dont il donne communication à la Société.

Plusieurs membres font passer sous les yeux de leurs collègues différents ouvrages pouvant, soit par leur rareté, soit par les figures dont ils sont ornés, intéresser la science bibliographique.

M. Glinel continue la lecture de ses « Notes biographiques et bibliographiques sur Alexandre Dumas père. »

M. le Président communique à MM. les Sociétaires une lettre de M. Charles Desmaze, conseiller à la Cour d'appel de Paris, demandant la reproduction, dans le Bulletin de la Société, d'un travail manuscrit dont il est l'auteur et qui a pour titre : « Picardie, Saint-Quentin en Vermandois, son histoire, sa population. — Ses rues, ses maisons et leurs propriétaires au xviii^e siècle. — Ses enseignes. — Nécrologie de son chapitre. — Ses maires (1557-1879) » ; ce travail porte pour devise : *Nosce Patriam*. M. Combier donne lecture d'une partie de ce travail et en explique l'économie et l'esprit.

La Société se réserve de décider ultérieurement, si elle insérera dans son Bulletin l'étude de M. Ch. Desmaze.

M. Midoux dépose sur le bureau différents objets

provenant d'une découverte faite à la Villette, sur les terrains de l'Ecole normale primaire en construction ; il donne des indications sur la nature de ces objets.

En creusant et en retournant le sol pour les fondations de l'Ecole normale, des ouvriers terrassiers ont mis à découvert une sépulture guerrière, probablement celle d'un chef.

Le corps, enfoui à 2 mètres de profondeur, était recouvert de terre végétale et surmonté de quelques tuileaux. La tête se trouvait au nord, les pieds au midi, les armes du côté droit.

Ces armes qui ne sont pas intactes, comprenaient : une épée de 0^m77 sur 0^m05, tranchante des deux côtés ; un pommeau en bronze doré, cloisonné, avec incrustations de verroterie de couleur grenat ; la garde en bronze doré. La poignée, en bois, devait être décorée d'incrustations de cuivre. Le fourreau se composait d'une gaine en bois, avec garniture de bronze aux extrémités. Le scramasax a 0^m46 de longueur, sa lame 0^m34 de longueur sur 0^m05 de largeur et 0^m01 d'épaisseur. Son poids est de 690 grammes. Cet arme était caraxée, c'est-à-dire creusée de deux sillons sur chaque face près du dos. Deux couteaux, armes de combat et domestiques, de 0^m18 de longueur ; la lame a 0^m09. La hache ou francisque, qui a conservé dans sa douille les traces du bois dans lequel elle était emmanchée. Une agrafe en fer, où l'on voit encore nettement imprimée la trace du linge qui y adhérerait. Un silex.

M. Midoux qui a pris la peine de déterminer et de

nettoyer ces objets réservés au Département, en vertu des stipulations du cahier des charges des travaux, estime que cette sépulture se rattache à la période franco-mérovingienne. Il manifeste le désir que ces objets aillent s'ajouter aux collections de notre Musée municipal.

La Société se rallie au vœu exprimé par M. Midoux et le remercie de son utile intervention et de son intéressante communication.

La séance est levée.

VINGTIÈME SÉANCE.

26 Décembre 1879.

Présidence de M. COMBIER, Président.

M. Glinel, secrétaire des séances, donne lecture du procès-verbal de la séance du 21 novembre dernier, qui est adopté.

M. le Président appelle l'attention de la Société sur le Bulletin de la Société historique de l'Eure, qui contient une étude de M. le vicomte de Pulny sur l'art préhistorique dans l'Ouest et notamment en Haute-Normandie.

M. Filliette fait observer à cette occasion que le Bulletin des Missions catholiques renferme plusieurs articles intéressants sur ce même sujet.

Communication est donnée par M. le Président des conditions du Concours proposé par la Société philotechnique, pour la délivrance du prix Auguste Martin, en 1880.

Il convient de signaler, parmi les écrits dont il a été fait hommage à la Société, les Notes et Documents de M. G. Lecocq, sur la ville de Saint-Quentin, dans la 2^e moitié du **xv^e** siècle, et un Rapport sur l'activité de la Commission impériale archéologique, pour l'année 1876, publié par ordre suprême, à Saint-Pétersbourg en 1879.

Sur la proposition de M. Midoux, la Société décide qu'il sera fait les démarches nécessaires pour obtenir, par voie d'échange, l'envoi de « l'Art Chrétien », de M. l'abbé Corblet qui, ainsi que l'a fait remarquer notre honorable archiviste, est un savant de premier ordre.

M. le Président donne lecture d'une Note de M. Henri Jadart, membre de l'Académie de Reims, sur « les Relations de Dom Jean Mabillon avec le pays laonnois », Note dont la Société apprécie tout l'intérêt.

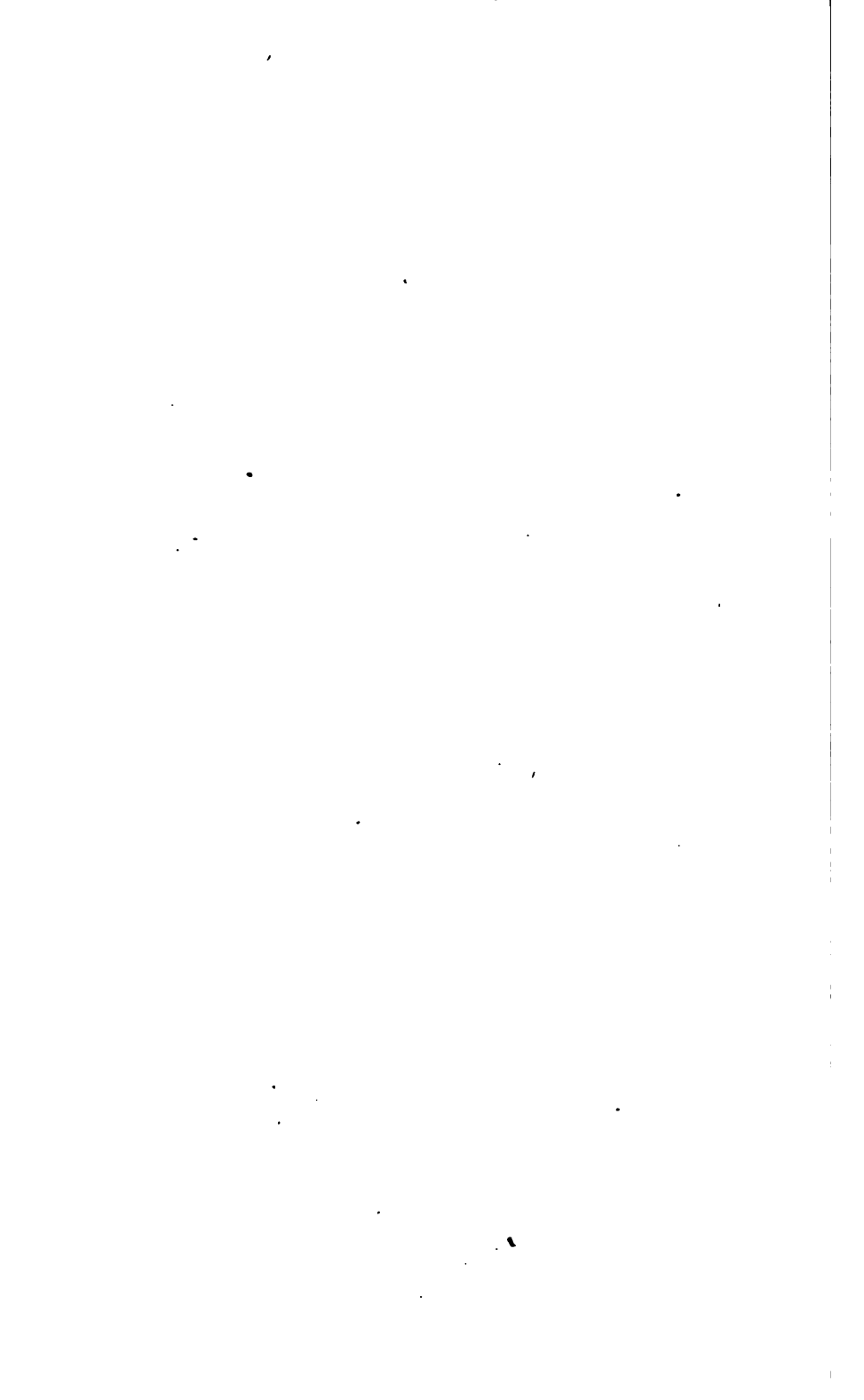
M. Midoux communique son étude sur la Chapelle des Templiers de Laon et sur ses pierres tombales. Ce monument précieux, dont l'âge est souvent discuté par les archéologues, a été dessiné dans tous ses détails par notre collègue qui pense que la construction de sa partie la plus ancienne ne doit pas remonter plus loin que le commencement du **xii^e** siècle.

Le même membre fait passer sous les yeux de

MM. les sociétaires ses dessins des anciennes églises de Saint-Martin-au-Parvis (x^e siècle), de Saint-Pierre-au-Marché (xi^e siècle) et d'une partie du côté méridional de l'église paroissiale de Saint-Martin (xii^e siècle), pour montrer les différents profils, figures et ornements de la corniche romane à corbeaux, dans la même ville.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.





BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADEMIQUE
DE LAON.

ANNÉE 1879.

2^e PARTIE
MÉMOIRES COMMUNIQUÉS.

DE L'INDISCONTINUITÉ
ET DE L'UNITÉ
DE PLUSIEURS GRANDES SÉPULTURES

du
DÉPARTEMENT DE L' AISNE.

Un grand fait à la fois historique et archéologique, inaperçu jusqu'ici par la science et qui jusqu'ici encore semble n'appartenir qu'au seul département de l'Aisne, vient d'apparaître tout récemment, et, ce qui est rare en fait de découvertes quelconques, il s'assoit solidement et authentiquement sur des preuves nombreuses, concordantes et faisant de suite corps

de doctrine. Je veux parler de l'unité et de l'indiscontinuité de quelques grandes nécropoles qui, depuis trente ans seulement, ont été ou découvertes ou fouillées de seconde main, au sein de notre sol départemental. Il y a dix ans à peine, on ne savait encore reconnaître dans les vieux cimetières de Vorges, de Verly, de Novion-le-Vineux, de Chaillevet, de Lizy, de Brie, etc, etc, que les éléments mortuaires habituels aux époques gallo-romaine et mérovingienne qu'on ne séparait même pas toujours scientifiquement. La science toute moderne de l'analyse, qui avait fait tant de progrès en chimie, était singulièrement en retard quant à ce qui touchait à l'archéologie où l'empirisme et l'hypothèse dominaient en maîtres absolus. On manquait, d'ailleurs, il faut le reconnaître, de faits assez nombreux, donc de moyens de contrôle, donc d'une méthode sûre.

En fait d'archéologie mortuaire, un premier renseignement utile au point de vue de l'indiscontinuité des vieilles nécropoles avait été fourni par une coupe sur le cimetière de Verly (canton de Wassigny, arrondissement de Vervins), en 1861 et lors du redressement de la traversée du village. Cette tranchée dans un talus du chemin mit à jour une riche sépulture dont une curieuse coupe mortuaire, longtemps visible et facile à l'étude, fit apparaître, entassées les unes sur les autres dans un ordre régulier, normal et non encore violé, les dépouilles mortelles des hommes 1° des temps gallo-romain et mérovingien, ceux-ci avec mobilier et sépulcres typiques de pierre ; 2° des premier et deuxième

moyen-âge; 3^e enfin des derniers siècles. Sur cet étage supérieur était assise une église assez jeune et accompagnée de son cimetière moderne qui couronnait tous ces terrains si souvent remués et qui avaient crû en volume et dans des proportions connues grâce à l'insertion successive de générations très nombreuses et ne s'attendant pas à fournir à la science le spectacle instructif de leur superposition qui ne s'est jamais arrêtée jusqu'à aujourd'hui. Donc à Verly la couche la plus profonde, par conséquent la plus vieille, était en apparence gallo-romaine ; mais là la fouille n'ayant pas été entreprise et conduite avec tout le soin et les précautions prudentes que nous constaterons ailleurs et bientôt, et l'attention n'étant point encore attirée en 1861 sur les investigations préhistoriques, tout ce qui a pu sortir des tranchées de Verly a pu ou ne pas être vu, ou ne pas être décrit (1) ; mais, quoique je fusse arrivé le dernier sur le théâtre de cette découverte, la coupe mortuaire de la *Rue aux tessons* (vieux lieu dit significatif), m'avait vivement frappé, et elle me sert utilement de prolégomène à la constatation du phénomène de très longue prolongation ininterrompue des inhumations dans des nécropoles plus vastes et mieux étudiées dont je parlerai bientôt.

J'ai fait ressortir en son temps la valeur de cette découverte importante, bien qu'on ne pût encore, en raison de son isolement, en tirer qu'une vague

(1) Excellente étude sur la sépulture de Verly, par M. Pilloy, dans le T. XIII des Bulletins de la Société académique de Laon.

indication. Ce pouvait être tout simplement une singularité locale, une espèce d'accident particulier à un seul point du pays.

Si maintenant nous passons du nord de la Thiérache à l'est du Soissonnais, nous arrivons aux années 1866 et 1868 et au village de Chassemy (canton de Braine, arrondissement de Soissons), séparé de Verly par un large intervalle de plus de soixante kilomètres et assis sur le sable entre Braine et Vailly. Là, au confluent de la Vesle et de l'Aisne, sur une assez haute falaise, à droite de la première de ces rivières, nous trouvons une immense sépulture qui a de tout temps fait parler d'elle, à cause des riches débris qu'elle a fournis aux curieux de la contrée et qui consistaient surtout en bijoux de l'époque gallo-romaine ; mais elle va nous apporter des renseignements infiniment plus utiles sur sa longue indiscontinuité.

De nouvelles trouvailles faites vers 1866, firent espérer des fouilles profitables. Le propriétaire du champ crut à des trésors enfouis jadis et oubliés en terre, et la nécropole de Chassemy fut réellement retrouvée ; mais mal fouillée, remuée à tort et à travers et sans méthode, si elle fut fertile en objets nombreux et de valeur archaïque, elle ne devint indicative sérieusement et réellement utile pour la science qu'au moment où M. Edouard Piette, alors juge de paix à Craonne et un instant correspondant de notre Société, put, vers 1869, étudier en détail les produits des fouilles, les classer et en restituer les armes, vases, etc., à leur véritable époque de fabri-

cation. Dans deux brochures datées de 1872, M. Edouard Piette décrivait trois couches mortuaires d'inhumations : 1° avec foyers et armes de pierre ; 2° de l'âge les dolmens ; 3° des Gaulois autonomes et dont les vases, ustensiles, armes et chars se prouvaient par la comparaison et leur identité parfaite avec la céramique, l'armurerie et la carrosserie qui, en ce moment-là même, fournissaient leurs produits datés avec certitude depuis peu de temps, dans les nombreuses sépultures gauloises de la Champagne si voisine de Chassemy où avaient été trouvés aussi de magnifiques vases et bijoux gallo-romains et des témoignages également nombreux et importants de la céramique et de la bijouterie mérovingiennes. Donc le domaine des faits authentiques s'élargissait sensiblement dans le sens de l'identité et de l'indiscontinuité de deux de nos grandes sépultures antiques. Malheureusement, à part les brochures de M. Edouard Piette qui, d'ailleurs, n'eurent point ici de publicité locale, la grande découverte de Chassemy ne fut point connue de notre Société, tandis que celle de Soissons ne s'en occupa qu'en de rares et incomplètes mentions. De plus, les riches et nombreuses épaves de cette nécropole disparurent de suite et quittèrent le pays, après avoir été dessinées par MM. Edouard et Amédée Piette, et elles allèrent, inutilement pour nous, enrichir le musée national de Saint-Germain.

Je viens de dire que la sépulture mixte de Chassemy paraît s'arrêter aux temps mérovingiens. Je répète d'abord qu'elle a été mal fouillée et non à fond. Par conséquent, il peut se faire que, comme la nécropole

de Sablonnières que je vais aborder, elle aurait pu peut-être fournir des témoignages de temps plus jeunes. Il faut ajouter qu'elle fut abandonnée à une époque qu'on ne peut préciser, mais qui paraît ancienne, le village ayant changé de place, au cours du moyen-âge, pour profiter de voies plus faciles et plus directes qu'on ouvrit entre le port de Vailly sur l'Aisne et la ville de Braine sur la Vesle. Une église, qui a toutes les apparences d'un édifice du XII^e siècle, fut bâtie sur un côté du chemin nouveau et fit désertier le cimetière antique et trop éloigné, car toute église abritait dès lors un cimetière sous son ombre.

Voilà donc déjà deux faits contingents, le second donnant du corps à l'induction tirée du premier, celui de la trouvaille de Verly.

Tout à coup et coup sur coup éclatent en moins de cinq ans les découvertes et les fouilles des deux grandes sépultures mixtes de Caranda et Sablonnières, du canton de Fère-en-Tardenois dans la Brie-Champenoise, et de celle de Arcy-Sainte-Restitue dans le canton d'Oulchy-le-Château en Soissonnais. J'ai été assez heureux pour pouvoir suivre de près ces entreprises si bien menées et si richement productives, pour en connaître et vous en faire connaître tous les détails aux dates successives de l'ouverture des fouilles, de leur perpétration et de leur clôture. Vous n'en avez pas oublié les importants résultats archéologiques. Je n'ai plus par conséquent à y revenir, et les splendides planches de l'Album de M. Moreau, planches qu'on doit au talent de M. Pilloy

qui fut longtemps notre collègue, me dispenseraient, d'ailleurs, d'une description qui n'aurait pas de but dans une étude spéciale et consacrée à un autre ordre d'idées et de recherches. Il me suffira de rappeler ici que ces trois nécropoles, séparées entre elles par une courte distance de six kilomètres en ligne droite qui passe par le centre de ces emplacements funéraires, se montrèrent, à la lettre, pétries de détritits humains, et qu'elles s'unissaient intimement en un point de ressemblance et d'unité sur lequel il faut appeler toute l'attention des studieux, parceque c'est là le fait vraiment tout à fait nouveau que je signalais dès la première ligne au début de ce mémoire. Elles ont chacune, et comme celles de Verly à notre nord, de Chassemy à notre est, servi de centre aux inhumations d'innombrables générations qui avaient occupé sans discontinuation les mêmes positions de notre sol, depuis l'âge sans histoire des hommes de la pierre polie jusqu'à ceux de l'époque franco-mérovingienne, en passant par la sépulture close des dolmens, par celle du Celte et du Gaulois autonome, et par celle du Gallo-Romain soit incinéré à la mode du vainqueur, soit inhumé dans la terre d'après les prescriptions du nouveau rite funéraire et imposé par la religion chrétienne. A quelques variantes près, les fouilles de Caranda, de Sablonières et d'Arcy-Sainte-Restitue avaient fourni les mêmes objets et les mêmes formes typiques se classant régulièrement et chronologiquement dans une longue et même série d'époques facilement reconnaissables et scientifiquement, historiquement et archéologiquement cataloguées aujourd'hui.

Il faut cependant, et dans l'intérêt de la preuve de pérennité d'un même cimetière, constater que, si celui de Caranda s'arrête à l'époque mérovingienne, l'art carlovingien, s'inspirant de l'influence byzantine, se prouve dans de beaux bijoux à Sablonières, tandis que les médailles du moyen-âge ainsi que la poterie mortuaire et vernissée du XV^e siècle se rencontrent en plus dans le cimetière d'Arcy-Sainte-Restitue qui reçoit encore aujourd'hui les morts en les superposant ou les insérant dans toutes les couches funéraires des temps même sans histoire, promiscuité étrange et souvent complète de cette immense sépulture mixte au sein de laquelle tant de civilisations diverses ont enfoui pêle-mêle leurs coutumes, leurs rites, leur art et leurs enfants, exactement comme dans un musée funèbre autant que compliqué où elles auraient compté, ce semble, que la science viendrait un jour chercher, retrouver et interroger leur existence et ses mystères.

Dans nos pays si riches en hypogées de tous les temps, — les Romains sont partout, et l'on compte en ce moment plus de quatre-vingt cimetières mérovingiens dans notre département de l'Aisne, — la vaste nécropole d'Arcy-Sainte-Restitue fournit le seul exemple, et partout ce sera le rare exemple d'un ossuaire aussi complexe, on peut dire aussi complet et resté aussi fidèle à sa destination antique et primitive, la mort, qui l'a créé à l'aurore des civilisations, le tenant encore ouvert dans les dernières années du XIX^e siècle.

Il n'y a donc plus un fait local et isolé, mais un

grand ensemble régional dont le premier témoignage s'est révélé à Verly au fond de la Thiérache, et dont la cinquième preuve est fournie à Caranda, limite extrême de notre Brie champenoise. On peut donc encore affirmer et tenir pour certain qu'il y eut de toute antiquité et dans le département de l'Aisne, — je parle seulement de la contrée que j'ai pu étudier tout spécialement, — qu'il y eut, dis-je, des emplacements qui, désignés probablement par des raisons locales difficiles à distinguer et surtout à spécifier dans l'état de nos connaissances archéologiques, ethniques et historiques, furent choisis par les premiers habitants du sol pour servir de centres de réception aux dépouilles mortelles des membres de la tribu qui succombaient ou violemment ou naturellement. Une fois adoptées pour une ou plusieurs raisons que nous n'entrevoions pas encore, car ce sujet d'étude est trop nouveau ; une fois consacrées par des rites funèbres qu'on ne connaîtra jamais, mais qu'on ne peut mettre en doute, et probablement par des conventions dont témoignent les habitudes durables et attestées par les faits accumulés à Chassemy, Caranda, Sablonnières et Arcy, c'est-à-dire en un espace très étroit de terrain, ces nécropoles reçurent tous les morts relevés dans un certain rayon de pays et ne furent plus abandonnées qu'à un moment où de nouvelles circonstances locales forcèrent à modifier une coutume profondément enracinée, évidemment parce qu'elle était consacrée par les diverses religions qui durent se succéder sur ce sol.

Ainsi, comme exemples, la création plus ou moins récente de petits centres stables d'habitation, de villages qui eurent à la longue leur autonomie, leur administration municipale distincte aux temps gallo-romains, l'érection d'une église et l'ouverture d'un nouveau cimetière aux temps chrétiens, furent des raisons sérieuses pour l'abandon de la sépulture antique. Caranda n'est plus qu'un chétif moulin à eau éloigné de villages qui ne datent peut-être que du moyen-âge, au plus loin de l'ère mérovingienne. La sépulture considérable de Sablonnières cessa de donner son hospitalité aux morts de tout un petit canton, lorsque la ville de Fère et chaque paroisse circonvoisine se construisirent des églises du V^e au VII^e siècle probablement, de même que j'ai montré tout à l'heure comment la population de Chassemy reporta ailleurs son centre religieux et par conséquent d'inhumations pour profiter d'une amélioration de sa viabilité. Quant à l'immense nécropole d'Arcy-Sainte-Restitue, elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours comme celle de Verly, parce que le village, moderne relativement, s'est adossé au mamelon siliceux qui a servi d'emplacement mortuaire depuis l'origine de nos civilisations les plus primitives. S'il y fut trouvé, dans les fouilles d'avant la révolution et de 1877-1878 un nombre phénoménal (en la première occasion plus de cinq mille,) de sépulcres mérovingiens de pierre, ce n'est pas le seul village d'Arcy qui à lui seul a pu remplir de ses morts ces sarcophages impérissables, mais toute la contrée environnante qui, à un moment donné, s'est fractionnée en de petits

groupes administratifs ayant tous aujourd'hui leur église à cimetière. Ce qui le prouve, c'est l'exiguité du cimetière actuel d'Arcy : il couronne le seul sommet de cette colline dont la totalité, pentes et contre-pentes, terrains adjacents et même éloignés, recélait ces sépultures innombrables et à triple couche qui toutes viennent récemment de livrer leurs lugubres mystères.

Etant solidement établis en grandes masses les caractères essentiels d'une ressemblance, intime dans une durée presque indéfinie, entre les cinq nécropoles de Verly, Chassemy, Caranda, Sablonnières et Arcy-Sainte-Restitue, dans les objets divers qui en sont sortis, et enfin dans l'abandon qui a fait de trois d'entre elles des solitudes restées inaperçues jusqu'à tout à l'heure sous leurs enfouissements, cherchons si leur ressemblance dans leur situation externe a pu motiver leur choix, aux temps anté-historiques, comme centres mortuaires. Le cimetière mixte de Verly fut ouvert au haut d'une colline, sur son versant oriental et au-dessus d'un ruisseau. Celui de Caranda s'étage, non loin de l'Ourcq, sur un mamelon dont il utilise aussi les pentes. La nécropole de Sablonnières occupe les déclivités d'un vallon qui domine l'Ourcq encore. La sépulture d'Arcy-Sainte-Restitue n'avoisine pas un cours d'eau, mais s'étale sur un tertre de sable dont elle pave de tombes le flanc surtout du sud-est. L'hypogée de Chassemy s'est assis sur la déclivité d'un contrefort de montagne au seul endroit où le terrain se relève en falaise au-dessus de la Vesle qui, depuis Fismes et au delà, et jusqu'à sa rencontre

avec l'Aisne, court toujours entre des bords très bas, annuellement inondés et par conséquent marécageux. Voilà l'identité frappante du gisement de ces cinq musées funéraires. Cette identité géologique et géographique a-t-elle pu motiver jadis le choix de ces emplacements voués à la mort, l'un à perpétuité, les autres pour une si longue durée de siècles ?

En un sujet aussi nouveau tout est encore à étudier, à chercher, à trouver. L'hypothèse doit être bannie. Il fallait constater avant tout et réunir en faisceau les documents à comparer entre eux. Peut-être ceux que je fournis en feront-ils sortir d'autres un jour.

Cependant, dès aujourd'hui, ce groupe de faits nouveaux et loyalement exposés semble autoriser cette déduction scientifique : Si les centres de sépultures n'ont pas changé, les populations sont toujours restées fidèles à leur place de première élection motivée par une cause locale et jugée favorable.

ED. FLEURY

Vorges, 20 avril 1878.

UNE PORTE DE LA CATHÉDRALE DE LAON

La porte figurée dans la gravure ci-contre exécutée d'après un dessin de M. Midoux donne accès dans la première chapelle du collatéral gauche du chœur et qui fait pendant à la sacristie. Les jambages, qui ne présentent aucun motif d'ornementation, sont surmontés de corbeaux moulurés qui soutiennent le linteau.

Cette ouverture est fermée par une porte massive en chêne de deux mètres cinquante centimètres de hauteur sur un mètre cinquante centimètres de largeur, peinte d'une couleur brun clair. Les vantaux, d'inégale largeur, sont séparés par une colonnette de même bois, chanfreinée, à base carrée et tore arrondi, surmontée d'un chapiteau à feuillages crossés. Les pentures en fer forgé sont au nombre de quatre. Elles appartiennent, comme la porte, au XIII^e siècle et sont, comme elle, empâtées par la peinture. On voit encore le cuir sur lequel elles étaient appliquées, et qui produisait une adhérence si complète. Les bandes de ces pentures, anciennement dorées,

mesurent uniformément cinq centimètres de largeur. Elles sont fixées par des clous à grosses têtes biseautées. Chaque vantail est soutenu par deux pentures de forme identique, mais présentant des différences marquées avec celles du vantail juxtaposé. Celles du haut sont intactes, les autres ont été plus ou moins détériorées.

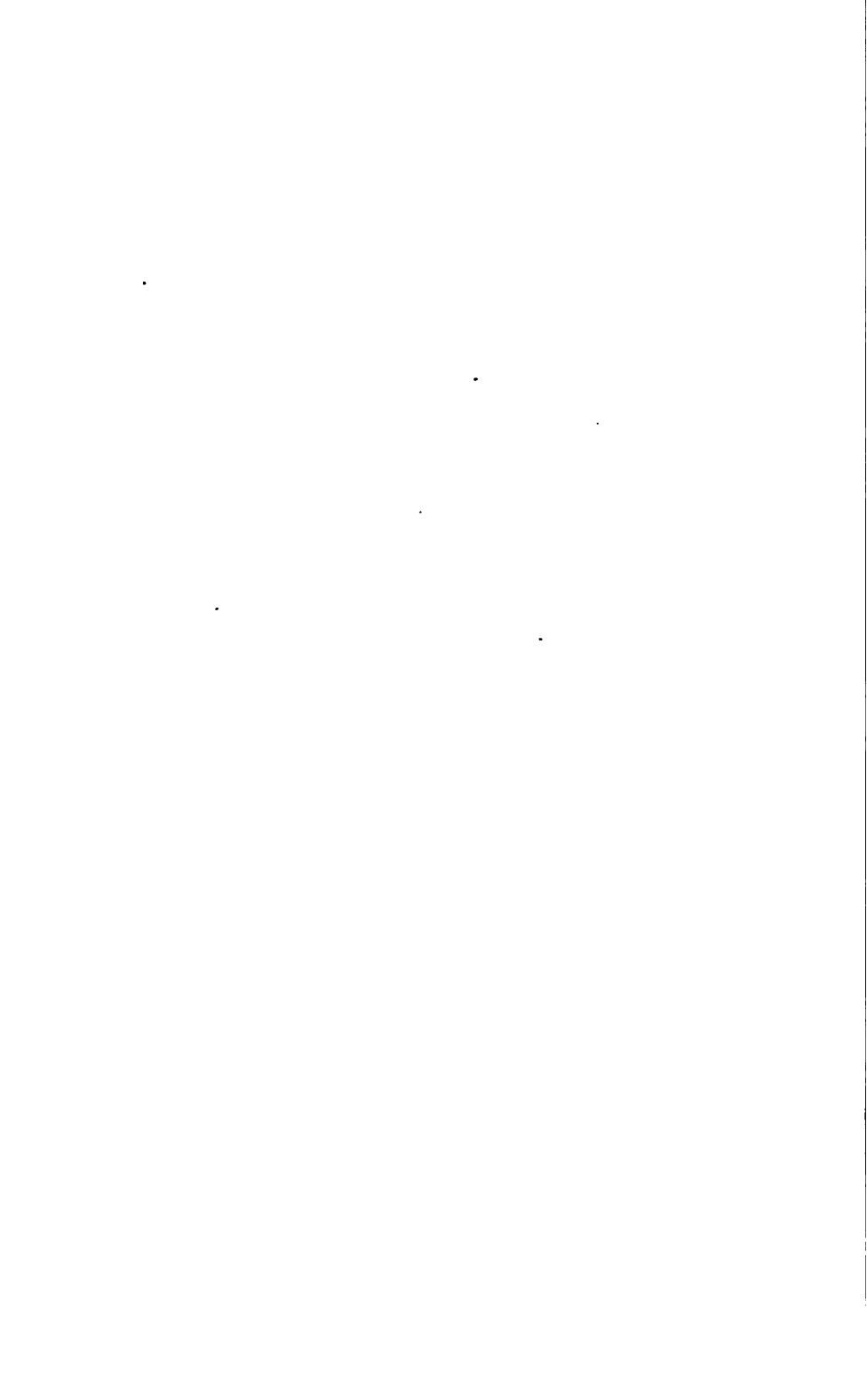
La bande de la penture supérieure du vantail de droite est ornée sur les côtés de deux lignes de cannelures longitudinales perlées, et, au milieu, d'incrustations quadrilobées également perlées. Cette bande est divisée en trois parties par deux renflements à moulures desquels s'échappent quatre rinceaux aux gracieux enroulements, s'épanouissant à leur extrémité en une rose à cinq lobes. Les rinceaux sont entremêlés de tiges droites, adhérant sur la moitié de leur longueur à la bande principale, s'infléchissant alors et se terminant par un fruit dont la forme pyramidale et les divisions rappellent celles de la pomme de pin. A l'extrémité de la penture s'allonge une autre tige droite surmontée du même motif qu'encadrent deux petits rinceaux à la pointe triflée. La penture inférieure du même vantail a été brisée à la base de ses derniers rinceaux, elle offrait, ainsi qu'il est dit plus haut, la même disposition que celle dont nous venons de faire la description.

La penture supérieure du vantail de gauche présente moins de développement que celle qui lui fait face. Elle s'en distingue par une tige s'échappant du milieu de deux rinceaux et finissant en fer de

lance ainsi que par l'absence de la rose aux cinq lobes. La bande est décorée de cannelures longitudinales mélangées d'incrustations quadrilobées toutes perlées.

Le heurtoir fixé à une rondelle découpée en dents de scie a aujourd'hui disparu. Il ne reste de la serrure en bois que la gâche qui n'offre pas d'intérêt. Audessus de cette gâche se trouve un anneau qui servait à tirer et à fermer la porte.

A. DE FLORIVAL.



LES RELATIONS DE DOM JEAN MABILLON

AVEC LE PAYS LAONNOIS.

Clément Boucher, abbé de Thenailles, d'une famille originaire de Rozoy-sur-Serre, est le premier protecteur de Jean Mabillon : ses dignités, ses générosités à Reims. — Séjour de Dom Mabillon de 1656 à 1658 dans l'abbaye de Nogent, près Coucy : mention de son départ. — Relations de D. Mabillon avec M. Marquette l'aîné, conseiller au Présidial de Laon ; leur correspondance se trouve à la Bibliothèque Nationale dans les papiers de Saint-Germain-des-Prés. — Voyages de Mabillon, à Laon, à Liesse et à Soissons, en 1683 et en 1690. — Service célébré à Laon aussitôt la mort de Mabillon.

L'estime et la vénération qui entourent la mémoire de Mabillon donnent un vif intérêt aux moindres détails qui concernent ce grand homme. Les savants du monde entier louent en lui une profonde érudition jointe à la plus scrupuleuse exactitude, une piété éclairée qui double le mérite de sa foi et en centuple le prestige, une humilité pleine de douceur et d'aménité qui fait de sa vie un incomparable modèle. Mais combien plus précieux encore doit être le

souvenir de ses vertus dans la France dont il est une des gloires, et dans les pays voisins de son berceau ! S'il appartient au pays de Reims par son enfance, ses études et sa profession religieuse, il eut aussi de nombreux rapports avec le pays de Laon : son premier protecteur était abbé de Thenailles ; il habita, au sortir de St-Remy, le monastère de Nogent aux environs de Coucy ; il fut le correspondant et l'ami de M. Marquette, conseiller au Présidial ; il entretint de fréquentes relations avec les Bénédictins de St-Jean et de St-Vincent ; lui-même visita plusieurs fois le pays Laonnois, ses fameuses abbayes, ses manuscrits et ses archives. A tous ces titres, il peut être intéressant pour la Société académique de Laon de recueillir, en un mémoire succinct, ce qui a trait dans l'histoire du Laonnois à la mémoire de Mabillon.

I

Clément Boucher, abbé de Thenailles, premier protecteur de Mabillon.

Le 41^e abbé de Thenailles, Thomas Boucher, était issu d'une famille originaire de Rozoy-sur-Serre, et fut aussi doyen du chapitre St-Laurent de ce bourg. (1) Son successeur dans la crosse fut, en 1624, Clément Boucher, sous-diacre du diocèse de Laon, chanoine de Montfaucon, chapelain de Louis XIII, chanoine de N. D. de Reims. Ce personnage, comblé de dignités,

(1) *Amédée Piette*, Hist. de l'abbaye de Thenailles, ordre de Prémontré, in-8, Soissons, 1878. pages 94, 100, 113.

est ainsi désigné dans les notices que Weyen a consacrées aux membres du chapitre métropolitain :

« Clemens Boucher subdiac. Laudunens. diocesis. can. Eccles. collegiatæ Sti-Germani Montisfalconis diocesis. Remens. In propria auth. ordin. 8 august. 1605 per resigna. eam permut. cum Joanne Aubert archid. majore ad dictum can. Montisfalc. Legitur capellanus Regis Ludovici 13, 1627. Necnon abbas de Thenailles ordinis præmonstrat. 1634. — Obiit Remis can. veteranus Rem. 28 August. 1666, sepultus prope portam capituli in ambitu processionis. — Fundavit in seminario Remensi locum seminariani cujus alternativa pertinet ad capit. Rem. et Capitulum Rositens. » (1) L'abbaye de Thenailles et la prébende de Reims passèrent de l'oncle au neveu : Clément les avait obtenues après Thomas ; Nicolas succéda à Clément et devint prévôt de cette puissante compagnie. La pierre tombale en marbre noir, qui recouvrait les restes des membres de la famille Boucher dans le préau de la cathédrale, se trouve aujourd'hui parmi les dalles qui pavent une arrière-cuisine d'une propriété de Cormontreuil, près Reims. (2) Les Boucher, comme tant d'autres notabilités de ce temps, seraient aujourd'hui oubliés, si l'un deux, Clément Boucher, ne s'était signalé par sa générosité vis-à-vis du jeune Mabillon, humble étudiant alors du collège des Bons

(1) Bibl. de Reims, mss. de Weyen intitulé *Dignitates Ecclesiæ metropolitanæ Remensis* p. 13.

(2) Propriété de Madame Delbeck-Barrachin. — Cette pierre, de 56^e carrés, contient 19 lignes, et relate les titres, dates et noms des Boucher.

Enfans de l'Université Rémoise. Ce chanoine, racontait M. Gillot, célèbre professeur, à Dom Ruinart, « étoit grand aumônier, il entretenoit douze pauvres durant toute l'année et faisoit une rente de cinquante écus parisis par moitié tous les six mois aux capucins. » Ses libéralités s'étendirent, on ne sait comment, sur l'enfance du futur bénédictin arrivé à Reims en 1643 à l'âge de onze ans : il le recueillit dans son logis et le fit étudier depuis la sixième jusqu'en rhétorique inclusivement ; à la suite des humanités, il le fit entrer au séminaire où il avait fondé une bourse. Les soins de Clément Boucher pour Jean Mabillon furent pleins de prévenances, car il en tirait peu de services et « il l'entretint, raconte D. Ruinart, de tout ce qu'il eut besoin. » (1)

Le zèle de Clément Boucher, sa générosité pour les œuvres de bienfaisance à Reims lui firent négliger le bon entretien de son abbaye de Thenailles : car « d'après le témoignage des religieux qui se sont occupés de l'histoire de leur ordre, jamais plus mauvais abbé ne fut placé à la tête d'un monastère. » (2) Le funeste régime des commendes explique cette incurie, singulière assurément de la part d'un chanoine charitable, usant sans scrupule dans sa ville des revenus de son abbaye de Thiérache délabrée et languissante. Cependant les *Annales de Prémontré* ajoutent : « Cet abbé nous est cher par ce seul motif qu'il a entretenu avec beaucoup de

(1) *Vie de Mabillon*, par D. Ruinart, in-12, 1709, p. 10. — *Dom Jean Mabillon*, par H. Jadart, in-8, 1879, p. 13, 17, 179, 180.

(2) A. Piette, *Hist. de l'abbaye de Thenailles*, p. 100.

bonté le jeune Mabillon faisant ses études à Reims. » (1) La postérité recueille aussi son nom, associé à l'enfance de ce jeune paysan de Saint-Pierremont, devenu l'une des gloires de l'érudition française, le successeur et l'élève de Dom Luc d'Achéry.

II.

Dom Mabillon à Nogent.

L'antique abbaye de Notre-Dame de Nogent (2), célèbre par son fameux abbé le chroniqueur Guibert de Nogent, fut choisi comme résidence au jeune profès Jean Mabillon, dans le cours de l'année 1656. Les supérieurs de la congrégation de Saint-Maur envoyaient ce sujet de grande espérance dans ce couvent solitaire, afin que l'air pur, la tranquillité et le calme aidassent à le guérir d'une maladie de langueur. Mabillon pleura en quittant la majestueuse abbaye de Saint-Remy, qu'il échangeait pour un monastère désert, dont l'église et les bâtiments claustraux avaient été ruinés par les guerres de la Ligue. (3) « Il s'accoutuma néanmoins, raconte

(1) « Vir in hoc nobis unice carus quod juvenem Mabilionem Remis studentem aluerit perbenigne. » Voir sur ce point les *Ann. Præmonstr.* T. II. p. 959, et la *Gallia Christiana*, t. IX, p. 687.

(2) Aujourd'hui dépendance de la commune d'Auffrique (Aisne), canton de Coucy-le-Château (Jadis au diocèse de Laon).

(3) On trouve une vue ancienne de Nogent dans le *Monasticon Gallicanum*, collection de planches in-folio, éditées par D. Germain, rééditées in-4°, par M. Peigné-Delacourt, chez V. Palmé.

D. Ruinart, à cette vie champêtre et, trouvant dans les Pères du monastère une charité tout à fait compatissante à son mal et une tendresse de cœur à laquelle il ne se serait point attendu, il commença à goûter les douceurs d'une solitude entièrement éloignée du commerce du monde. » « Plus tard, repassant dans sa mémoire la vie innocente qu'il avoit menée en ce lieu, il prenoit plaisir avec ses amis à s'appeler *Frère Jean de Nogent*, pour se représenter à luy-même les grâces qu'il avoit reçues de Dieu dans ce monastère. » (1) Pendant ce séjour à Nogent, Mabillon reçut à Soissons, de l'évêque Charles de Bourlon, les ordres mineurs et le Sous-Diaconat, le 22 septembre 1657, puis le Diaconat, le 15 juin 1658. (2) Le départ de Mabillon pour l'abbaye de Corbie suivit de près cette dernière cérémonie : on trouve en effet, à la Bibliothèque Nationale, dans les papiers de Dom Ruinart, ce billet qui lui fut adressé de Nogent en 1709, comme renseignement sur la vie de son maître qu'il composait alors :

« † Le Révérend Père Dom Jean Mabillon demouroit à Nogent. En 1658 il en sortit au mois de juillet pour aller demeurer à Corbie, et il est marqué sur le journal du dépositaire qu'on luy donnât 5 l. pour viatique. Je crois qu'il fut fait diacre en cette année, car il est dit dans le mesme journal : payé pour les

(1) D. Ruinart. op. cit. p. 25, 26.

(2) Les lettres de ces ordres, délivrées par ce prélat à Mabillon, se trouvent à la Biblioth. Nation., cab. des Manuscrits. Fonds Français, N° 19639, in fine.

lettres de diacre du frère Jean Mabillon 1¹ 10^s.
Voilà tout ce qu'on peut dire à Nogent de ce grand homme pour ce qui regarde ce tems là. » (1)

Mabillon n'avait pas recouvré la santé dans la solitude de Nogent et il ne put s'y appliquer à l'étude, mais il manifesta ses dispositions naturelles pour les recherches historiques en recueillant tous les documents relatifs au monastère et à ses environs. « Rien ne lui coutoit, dit D. Ruinart, quand il espéroit faire quelque découverte. C'est ce qui le porta une fois à dépaver presque toute l'Eglise, dans l'espérance de découvrir le tombeau du fameux Abbé Guibert, qu'on luy avoit assuré être enterré dans ce lieu. » (2) Curieux souvenir du grand bénédictin dans cette première étape de la vie claustrale, qu'il allait poursuivre à Corbie et à Saint-Denys pour paraître à 32 ans, sur le champ de l'érudition parisienne, à Saint-Germain-des-Prés. Quand il mourut dans cette fameuse abbaye, en 1707, plein de jours, de vertus et de gloire, il avait conservé la simplicité du moine de Nogent.

III.

Correspondance entre Mabillon et M. Marquette.

La famille Marquette occupe un haut rang parmi les souvenirs judiciaires et charitables de la ville de Laon : les historiens et les biographes de la région

(1) Bibl. Nat. cab. des Man.-Français, N° 19639, f° 400.

(2) D. Ruinart, p. 27.

ont noté les honorables services de ses membres dans le cours des deux derniers siècles. (1) L'un deux, M. Marquette l'aîné, était conseiller au présidial du vivant de Mabillon, et habitait aux environs du couvent des Cordeliers. Une correspondance d'un caractère tout intime s'était établie entre le bénédictin et le magistrat : leurs nombreuses lettres sont conservées au cabinet des Manuscrits dans les papiers de D. Ruinart, auquel M. Marquette envoya toutes les siennes après la mort de son saint ami ; un billet de lui, daté de Laon le 14 avril 1708, annonce qu'il a chargé de ce dépôt le prieur de St-Jean de Laon qui se rendait à Saint-Germain-des-Près. (2) Il serait donc facile aujourd'hui de réunir et de publier une série d'intéressantes missives, peignant sur le vif le charme des relations affectueuses d'un moine érudit et d'un homme de robe généreux.

Une de ces lettres, égarée on ne sait comment, est conservée à la bibliothèque de Reims : (3) Mabillon écrivait à M. Marquette pour souhaiter à son ami et à sa femme « une heureuse année, pleine de toutes sortes de grâces et de bénédictions du ciel. » L'aimable bénédictin ajoutait : « Je scay que ce sont celles ci que vous recherchez davantage, et que vous n'estimez les autres qu'en tant qu'elles nous peuvent servir de moyen pour faire de bonnes

(1) *Melleville*, Hist. de Laon. Table.

(2) Bibl. Nat. Fonds Français, 19649 et 19639 *passim*-f° 219, le billet de M. Marquette à D. Ruinart.

(3) Son texte se trouve p. 189 de l'Etude sur Mabillon. Reims, 1879.

œuvres. » Quel éloge plus frappant et plus sincère peut-on rencontrer du digne conseiller au présidial Laonnois ? M. Marquette avait un parent novice à l'abbaye de St-Faron de Meaux : Mabillon s'intéressait à lui, non moins qu'à un frère Denis, religieux pénitent détenu au Mont-Saint-Michel. Ce dernier inspira une vive sollicitude au grand érudit, et cette détention fut peut-être l'occasion d'un de ses plus remarquables écrits : *les Réflexions sur les prisons des Ordres religieux* (1). Cette étude, relative à la tenue des prisons et à l'amélioration des détenus, formerait, aujourd'hui comme au XVII^e siècle, un traité pratique de réforme pénitentiaire : le régime cellulaire tempéré y est proposé comme un remède salutaire et comme une correction efficace, si l'on y joint la discipline d'un travail continu et moralisateur.

En 1690, Mabillon vint à Laon durant l'automne visiter son ami, après lui avoir annoncé son voyage en ces termes : (2) « Monsieur, quelque peine que jaye de quitter notre cher enfant (le frère Denis), je suis comme contraint d'aller faire un tour au pays pour voir un père qui a près de cent ans.... (3) je partirai d'ici jeudi prochain à cheval par St-Faron pour estre à Soissons, Dieu aidant, samedi de bonne heure. Je tascherai d'aller à Laon pour avoir

(1) Œuvres Posthumes de Mabillon, in-4^o, 1724, T. II, p. 321 à 335.

(2) Lettre du 26 août 1690 — Fonds Fr., 19649. — f^o 126.

(3) Etienne Mabillon mourut à St-Pierremont (cant. de Buzancy, Ardennes) le 23 mai 1692, âgé de 104 ans.

le bien de vous voir quoyque je n'en sois pas tout a fait assuré... Ce voyage sera d'environ trois semaines. » — M. Marquette recevait trois semaines après une nouvelle lettre datée de Reims, dans laquelle Mabillon lui disait : « J'arrivai à Soissons il y a eu samedi huit jours, je pars pour Sedan et j'espère avoir l'honneur de vous aller voir au retour. »

Mabillon était déjà venu à Laon au mois d'octobre 1683, au retour de son voyage en Allemagne, qu'il termina par un parcours en Alsace et en Lorraine. De Sedan, il arriva à Charleville, puis à Reims où il séjourna avant de retourner à Paris ; il a consigné lui-même dans son *Itinéraire en Allemagne* (1) la mention de son trajet par Laon et Soissons :

«..... Demum lustratis Remis, beatissimæ Virginis Lætitiensis ecclesiam, de qua forsan aliqua in fine hujusce libri a nobis observata referentur, convenimus: ubi actis Deo opt. max. pro felicis itineris successu gratiis, Laudunum, deinde Suessiones, ac postmodum Meldas, ubi illustrissimum Antistitem, qui nostro etiam itineri faverat, salutavimus, profecti, tandem Parisios sani et incolumes nos recepimus. »

La suite du récit indique la trouvaille à Soissons d'une inscription romaine dans les débris d'un pressoir, mais il ne relate rien malheureusement des notes consignées par Mabillon sur le célèbre sanctuaire de N. D. de Liesse.

(1) *Itineris Germanici descriptio*, au Tome IV des *Analectes*, in-4°, 1685, p. 90 et 91,

IV.

*Correspondance entre Mabillon et les
abbayes du Laonnois.*

M. Marquette ne fut pas le seul personnage du Laonnois qui entretint des relations avec Mabillon : la correspondance bénédictine révélerait de fréquents envois de communications entre St-Jean, St-Vincent, St-Nicolas-aux-Bois, Vauclerc et l'archimonastère de St-Germain-des-Près. Mabillon avait acquis un tel ascendant par le seul prestige de son érudition qu'il était consulté sur toutes sortes de points d'histoire, de liturgie ou de diplomatique. D. Ruinart nous a conservé les lettres que lui adressait de Vauclerc en 1708, relativement à la mémoire de Mabillon, Fr. J. Bap. de Noyville, religieux de cette abbaye du pays Laonnois (1). Un autre bénédictin, D. Fossart, religieux de St-Jean de Laon, donna également au biographe de Mabillon les renseignements les plus circonstanciés sur ses relations avec l'illustre érudit ; il lui avait fidèlement transmis, le 30 décembre 1707, les témoignages de vénération qu'avait fait éclater la nouvelle de la mort de ce grand homme : (2) « La nouvelle reçue, écrit-il, j'ai envoyé à St-Vincent, à St-Nicolas-aux-Bois, à Vauxclerc, surtout au chapitre de Notre-Dame où il avoit des amys. Monsieur le

(1) Bibl. Nat. Fonds Français, 19639, f^{os} 227 et 228.

(2) Mabillon mourut à St-Germain-des-Près le 27 décembre, jour de la fête de son patron St-Jean l'Évangéliste, après une cruelle maladie d'un mois.

doyen et beaucoup d'autres personnes ont assisté à la grande messe que j'ai ditte, et j'aurais voulu faire plus pour marquer mon estime et ma vénération pour l'illustre deffunct. » (3) C'est ainsi que l'on apprit à Laon presque immédiatement la mort de Mabillon, et que tous ceux qui l'avaient connu s'y associèrent au deuil des savants de la France entière. L'humble moine, membre de l'Académie des Inscriptions, léguait à sa patrie et à sa congrégation l'héritage de vertus et d'œuvres dignes des hommages de tous les temps.

(1) Bibl. Nat., Ibid., f^{es} 109 et 110.

HENRI JADART,

Membre de l'Académie de Reims.

Reims, 1^{er} décembre 1879.

y a trois sorte de gens qui étudient l'histoire, les premiers sont ceux qui en veulent seulement avoir une notice commune, les seconds veulent en avoir une connaissance fondcière et les troisièmes la veulent sçavoir dans la perfection.

Dans les premiers, il suffit qu'ils lisent l'abrégé de M^r Sponde qui est le meilleur qui ce soit fait en ce genre.

Pour les seconds, il faut qu'ils commencent par cet abrégé ou par un plus court, ce que j'aimerois mieux pour apprendre la chronologie et pour prendre une teinture des principes et du gros de l'histoire. Il y a plusieurs de ces abrégés que j'aimerois mieux que M^r Sponde à cause qu'ils sont plus exacts, ayant été faits depuis lui. La Chronologie du Père Labbe en 6 petits volumes in-12 est fort bonne, mais elle n'est pas raisonnée. Ceux qui ont la mémoire imaginative bonne peuvent se passer du premier, ceux qui ne l'ont pas si bonne se trouveront mieux du dernier, à cause que les matières y sont liées et raisonnées d'une manière assez agréable et courte. On peut lire cet abrégé tout au long auparavant que commencer d'autres lectures, afin d'avoir tout d'abord une idée grossière de toute l'histoire, ou bien le lire par deux ou trois siècles, et ensuite lire les originaux des premiers auteurs qui ont composé l'histoire : les premiers sont Eusèbe et Saint Epiphane, les seconds sont Socrate et Sozomene, ensuite l'histoire de Théodore, de Procope et de Philostorge. Voilà pour la Grèce jusqu'au sizième siècle. Il faut lire pour l'Europe, Grégoire de Tours, Bède et Paul Diacre, Adon de Vienne, Reginon, Lambert de Scafnabourg, Guillaume de Malbesburie, Mathieu de Paris, Anastase le Bibliotécaire de la vie des Papes, et la suite de Platine. Pour l'Espagne, il faut lire Saint Euloge et Rodericus Tole-tanus ; il faut aussi lire par siècle les actes des Conciles. Vous me direz que voilà bien de la besogne pour un homme qui n'a gueres de tems, mais il faut en passer par là si l'on veut sçavoir les choses à fond, et ne se point laisser emporter aux passions et aux préjugés d'un écrivain particulier. L'histoire entière de Baronius peut suppléer en quelque chose à cela, mais il tourne les choses souvent d'une telle manière

que, si l'on n'est bien sur ses gardes, on se laisse emporter à des illusions, quoiqu'en vérité on ne sçauroit assez louer ce grand homme, mais enfin il n'est pas lui-même lorsqu'il est question de la grandeur de la cour Romaine. Pour abrégér tout ce travail, après l'abrégé susdit, on pourroit lire l'abrégé des Conciles en deux volumes inf° et la grande histoire de Baronius en se détachant de toute sortes de préjugés.

Mais après tout, mon R. P., eu égard au peu de commodité et de temps et de livres que l'on a ordinairement dans nos monastères, je crois que le plus expédient est de lire l'abrégé du Père Briet qui coûtera 6 ou 7 l., l'abrégé des Conciles en 2 volumes qui coûtera 18 ou 19 l., par M. Bail (?), et ensuite de lire Bellarmin avec les corrections du Père Labbe sur les Ecrivains ecclésiastiques en 2 vol. qui coûtent 8 ou 9 l., et enfin lire par ordre de temps le Epitres de Saint Augustin, de Saint Jérôme, de Saint Ambroise, de Saint Grégoire, de Pierre Damien, de Saint Bernard, d'Estienne de Tournays, de Pierre de Bloys, dont les Epitres sont en partie dans le recueil des ouvrages de ces Pères et partie dans la Bibliothèque des Pères. De cette lecture vous en tirerez cet avantage pour ce qui regarde les lettres des Saints Pères, qu'outre les points d'histoire que vous y apprendrez, vous trouverez d'excellents fruits pour la conduite.

Voilà ce que ma plume peut porter. Je vous prie de regarder ceci non pas comme une règle que vous deviez suivre, mais comme une marque du respect et de l'affection, mon R. Père, de votre très humble et très obéissant religieux

F. JEAN MABILLON M. B.

Suscription :

Au Révérend Père François Le Moine, Prieur de l'abbaye de Saint-Thierry, proche Reims.

(Copie manuscrite et inédite conservée à la Bibliothèque de la Ville de Reims.)

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR M. THIBESARD,

*lue à la Société académique de Laon par le Docteur
Emile Journal.*

MESSIEURS,

La Société académique a provoqué, par son initiative et par celle de quelques-uns de ses membres les plus actifs, la création du musée de Laon. C'est ce dont on peut se convaincre par la lecture de nos premiers bulletins. Mais nos prédécesseurs n'ont pas abandonné l'œuvre qu'ils avaient commencée ; leurs efforts et leur sollicitude ont sans cesse tendu à accroître le développement et l'importance de l'établissement dont ils avaient contribué à doter la ville. Eh ! Messieurs, où la nécessité d'un musée se faisait-elle mieux sentir qu'au centre de cette région, si riche en souvenirs historiques, en œuvres artistiques, en productions naturelles de tous les âges ? Aussi, comprend-on qu'en raison de cette abondance de curiosités, un de nos confrères, par son crayon habile, s'attache à représenter avec la plus scrupuleuse et la plus admirable exactitude, les restes, malheureuse-

ment trop souvent près de disparaître, de nos anciennes richesses monumentales religieuses, militaires et civiles, tandis qu'un autre, dévoué depuis longue date aux recherches archéologiques, à pu élever un véritable monument où il conserve, par la description et par le dessin, les antiquités historiques du département de l'Aisne.

Notre Société, Messieurs, n'a jamais négligé la prospérité du musée de Laon ; aussi s'empresse-t-elle d'accueillir avec intérêt tout ce qui peut l'enrichir, et trouve-t-elle convenable de témoigner sa gratitude envers tous les bienfaiteurs de cet établissement.

C'est à ce titre, Messieurs, que dans une séance précédente, elle a pris la résolution de conserver, au moins par une notice biographique, le souvenir de M. Thibesard, ancien fondé de pouvoirs du trésorier payeur général de l'Aisne. M. Thibesard, en effet, sans avoir fait partie de notre Société, est cependant devenu un de nos collaborateurs par les dons importants dont il a bien voulu enrichir le musée de notre ville. C'est sa vie que je viens vous esquisser aujourd'hui, tout en regrettant que vous n'ayez pas choisi un plus habile biographe.

M. Thibesard a parcouru une carrière de 80 ans. Malgré ses nombreuses années, sa vie n'offre pas de ces vicissitudes qui la rendent accidentée et qui en allongent le récit. Il a mené une existence calme, partagée entre les travaux sédentaires de l'employé et les excursions pacifiques du naturaliste. C'est dire que M. Thibesard n'a pas d'histoire. Il en est, dans ce cas, des hommes comme des peuples : on n'en est pas moins heureux.

Né le 27 février 1798, à Douai, où son père était garde du génie, dans une situation de fortune assez aisée, le jeune Thibesard fit ses études au collège de sa ville natale ; il y eut des succès , et l'obtention du baccalauréat à la fin de sa scolarité vint couronner ses efforts. Puis il fut entraîné à l'étude sérieuse des mathématiques et du dessin ; il s'y livra quelque temps avec ardeur, en compagnie d'un de ses amis, devenu plus tard répétiteur à l'école polytechnique. Son intention était de s'adonner à l'architecture, quand le général du génie de Tholozé, qui protégeait son père, ayant apprécié les qualités du jeune Thibesard, crut devoir le proposer à son beau-frère, M. Remy de Campeau, receveur général des Hautes-Alpes, à Gap, comme capable de lui rendre des services importants par son intelligence, par son zèle et par son instruction. C'était en 1821. Ainsi, à 23 ans, pour M. Thibesard la voie était toute tracée. Il devait ainsi heureusement échapper aux luttes que, dans tant de professions, l'ambition intrigante, poussée par *l'auri fames*, engage à l'aide de tous les moyens licites ou non, contre les concurrents qui la gênent. Débarrassé de toutes les inquiétudes que causent parfois le choix et le début d'une carrière, M. Thibesard s'attacha à M. Remy de Campeau, et malgré son intelligence, malgré son amour du travail et ses connaissances, il se résigna pendant 35 années à occuper la position fort honorable, mais néanmoins modeste et délicate de fondé de pouvoirs du beau-frère de son protecteur. C'est en cette qualité qu'on le trouve à Gap, à Angoulême, à Chartres, puis à Laon, où il arrive en 1844,

suivant partout M. de Campeau, et l'accompagnant même dans sa retraite en 1857, jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1870.

Sans doute, le magnifique spectacle sans cesse varié que présentent au touriste nos Alpes-Françaises, la richesse botanique et minéralogique exubérante de cette région, ont dû frapper vivement le jeune Thibesard, pendant son séjour à Gap. Il est probable que cette circonstance détermina son goût pour l'histoire naturelle. Une fois entraîné par la puissante attraction qu'exerce l'étude de la création, on ne lui échappe plus. M. Thibesard devait rester toute sa vie naturaliste. Le temps que lui laissaient ses absorbantes occupations de fondé de pouvoirs, était tout entier consacré à ses chères études. Il partageait ces heures délicieuses entre diverses sciences toutes également aimées : la botanique, la géologie, la minéralogie, l'étude des coquilles et surtout celle des insectes. Debout dès l'aurore, notre savant naturaliste s'adonnait au classement, à la préparation des richesses qu'il avait conquises dans ses excursions. Mais, combien était-il plus heureux quand, sous l'équipement de l'herboriseur ou du géologue, il pouvait admirer, au lieu même de leur production, les objets d'infinité variété que la nature offre à nos regards. Plus heureux encore quand, grâce aux loisirs des vacances ou de la retraite, il pouvait pousser ses courses attrayantes vers quelque-une de ces pittoresques contrées que nos touristes vont si souvent chercher au loin, tandis qu'il en est tant d'incomparables en France, lieux aux sites variés à l'infini, où l'on trouve

des montagnes abruptes séparées par des gorges étroites, où l'on rencontre tantôt le lit des torrents creusé sur des roches escarpées, tantôt de calmes rivières serpentant en filet argenté dans les prairies des vallées. Chaque année, quand l'heure du repos avait sonné pour lui, il recommençait ses excursions chéries dans la France méridionale. Des mois entiers s'écoulaient ainsi en Corse, dans les Pyrénées, dans les Hautes et dans les Basses-Alpes. Armé du bâton ferré dit alpenstock, muni du marteau du géologue et de la boîte du botaniste, M. Thibesard, se livrait à ces aimables sciences auxquelles on pourrait à juste titre appliquer ce qu'un illustre Romain disait des belles-lettres : « Elles fortifient notre jeunesse, elles font l'agrément de notre vieillesse ; elles embellissent, pour ainsi dire, notre bonheur ; elles nous fournissent, dans le malheur, un refuge et une consolation. Elles nous plaisent à la maison, elles ne nous causent aucun embarras au dehors, et cependant elles nous suivent la nuit, elles ne nous abandonnent ni dans nos voyages ni même dans les champs. »

M. Thibesard, quoique d'une faible constitution, était cependant un marcheur infatigable. Son âge avancé ne le fit pas renoncer à ses voyages annuels. Enfin, une de ces lésions qui marchent *pede claudo*, mais pour étreindre et suffoquer progressivement leur victime, une maladie organique du cœur avait atteint notre naturaliste. Ses amis, guidés par une prudente sollicitude, le détournaient d'entreprendre sa dernière excursion. Mais, a dit le poète :

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter :
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

M. Thibesard voulut revoir ses montagnes. Il est atteint mortellement : *hæret lateri lethalis arundo*. N'importe, le vieil ami de la nature fera néanmoins son dernier pèlerinage à ces lieux qui ont été l'objet du culte de toute sa vie. En septembre, il part, mais il revient bientôt, vaincu par le mal, suffoqué par la dyspnée, par les palpitations, et ne rentre à Laon que pour s'étendre sur le lit de douleur où le tient une longue agonie de quatre mois, à laquelle il succombe le 23 mars 1878.

Voilà, Messieurs, la vie simple, modeste, mais bien remplie que vous m'avez chargé de retracer à grands traits. Quand j'aurai ajouté que M. Thibesard était l'un des membres les plus actifs de plusieurs sociétés savantes qui déplorent sa perte, notamment de la Société Entomologique et de la Société botanique de France, quand j'aurai dit que ceux qui l'ont connu, ce sont leurs expressions, le tenaient pour un homme fort instruit, pour un causeur agréable et spirituel, qu'il était très-obligeant et d'un commerce facile, que sa société était recherchée par tous ceux qui étaient à même de l'apprécier, j'aurai épuisé tout ce que mon sujet comporte.

Avec des goûts simples, avec un patrimoine d'une certaine importance et une position qui aurait largement suffi à une existence plus dispendieuse que

la sienne, M. Thibesard, qui n'avait pour ainsi dire de passion que celle de l'étude de la nature, acquit une fortune assez considérable. Sans famille, sans héritiers directs (il était resté célibataire), il sut faire le plus noble usage de sa fortune. Par ses dispositions testamentaires, après avoir consacré des legs importants à quelques amis, il sut donner une large part à divers établissements scientifiques et à des œuvres de bienfaisance. La plupart des localités où il a parcouru sa carrière, garderont le souvenir de sa mémoire. Les bureaux de bienfaisance de Douai, sa ville natale, où sa mère est inhumée ; de Bouchy (Nord), de Gap (Hautes-Alpes) ; d'Angoulême, où son père mourut et repose ; de Sierck, où celui-ci naquit, n'ont pas été oubliés, non plus que les hospices civils de Douai, la salle d'asile, la Société de Secours mutuels et la ville de Laon ; l'Association de bienfaisance pour l'extinction de la mendicité à Gap, etc, etc. La Société Entomologique, dont il faisait partie depuis 1846, la Société Botanique de France, l'École normale primaire de Laon, le Musée de Douai, participèrent également à ses libéralités.

Dans sa longue carrière, M. Thibesard avait formé des collections remarquables d'histoire naturelle. Il ne voulut pas que ces richesses qu'il avait amassées avec tant de peine, fussent, après sa mort, dispersées et perdues. Il les légua à divers établissements scientifiques, et assura leur conservation, en affectant des rentes à cet usage. Le muséum de Douai hérita ainsi de son magnifique herbier et d'ouvrages de botanique ; le musée de Laon, de ses collections de coquilles

terrestres, fluviatiles et marines, de lépidoptères européens et exotiques, de coléoptères et d'hémiptères, et de catalogues et de livres d'histoire naturelle. Enfin, détail touchant, il n'oublia pas les deux petites communes de Rabou et de Chaudun, des environs de Gap, qu'il avait connues dans ses excursions annuelles. Il leur laissa une rente comme souvenir d'un botaniste pour les pauvres, ainsi qu'à un curé de campagne chez lequel il recevait parfois une modeste mais cordiale hospitalité.

En terminant, on me pardonnera peut-être d'exprimer le vœu que les collections zoologiques très-importantes que nous laisse M. Thibesard, jointes aux nombreux objets (fossiles, minéraux etc.) que la bibliothèque de Laon possède déjà, mais dont malheureusement la plupart ne sont ni étiquetés, ni classés, puissent former un jour, le noyau d'un musée d'histoire naturelle qui, après un classement convenable, sera, non pas relégué dans quelques armoires où il resterait inutile, mais exposé dans des vitrines commodément disposées, afin que tous ceux qui par goût ou par nécessité, étudient la nature, puissent le consulter tout à leur aise.

Dr EMILE JOURNAL.

ENGUERRAND VII

SIRE DE COUCY

*(Pièces inédites concernant son départ pour la Hongrie
et sa mort.)*

Froissart, Dom Lelong, le Bénédictin Clément, le maréchal Boucicault, Bachelet, Lalouette, Duplessis, Zurlauben, de Barante et d'autres auteurs ont suffisamment mis en relief la vie et les hauts faits d'Enguerrand VII, sire de Coucy, pour que son éloge ne soit plus à faire. Grâce à eux, on sait qu'il fut du nombre des seigneurs donnés en otage aux Anglais pour la délivrance du Roi Jean, qu'il devint gendre du Roi d'Angleterre et maréchal de France, qu'il se distingua, en Italie, au service du Pape dans ses dissensions avec les Visconti, disputa, les armes à la main et à l'aide des troupes d'Armand de Cervoli, au duc d'Autriche, des biens qui lui appartenaient du chef de sa mère, refusa, deux fois, l'épée de connétable, après la mort de Dugueslin et la mort de Clisson, rompit avec l'Angleterre, après celle d'Edouard III,

son beau-père, combattit vaillamment les Anglais en France, reçut Charles VI en son château de Coucy (1) dès qu'il eut été chargé, avec le connétable et le

(1) Voici une sentence de rémission rendue par Charles VI durant son séjour à Coucy : Charles savoir faisons à tous présent et avenir que la femme de Baudet Lefèvre, poure homme qui sont chargées d'enfans demeurant à Aulers près de Coucy auquel nous estions et à heure de notre disner, onst pris deux escuelles d'estain, lesquelles avecques autres avoient été empreuntées pour faire notre service, lesquelles escuelles, il avoit muciees souz sa houpelande et sin estoit yssus hors dudit chastel et estoit alé en un hostel en la ville du dit lieu de Coucy et la survint un des sergens de notre très-cher et aimé cousin le sire de Coucy lequel trouva ledit Baudet et luy demanda que faiz tu cy, lequel Baudet respondit je me chauffe et en disant ces paroles le dit sergent aperceut lescuides deux escuelles que le dit Baudet avoit muciees comme dit est et incontinent fu priz par le dit sergent et autres et mené en dit chastel es prisons de notre dit cousin et lui estant en icelles prisons laissa cheoir en une fosse qui estoit es dites prisons une escuelle d'argent dorée signée au seing que sont signées noz autres escuelles, laquelle il avoit prise audit chastel et laquelle escuelle fut trouvée et rendue avec les dites deux autres escuelles d'estain à noz gens et officiers pour nous, par lequel fait le dit Baudet est détenu prisonnier es dites prisons comme dit est en voie de y morir, se par nous ne lui est sur ce pourveu de notre grâce, en nous suppliant humblement que comme le dit Baudet ait toujours esté homme de bonne vie et honnête conversation sans oncques mais fait repris d'aucun autre vilain méfait et aussi que les dites escuelles ont esté rendus comme dit est, il nous plaise a lui sur ce impartir notre grâce et miséricorde. Nous inclinons à sa supplication pour considération des choses dessus dites à y cellui Baudet Lefèvre avons quitté remis pardonné quittons remettons et pardonnons de notre grâce

maréchal de Sancerre, de commander l'armée destinée à l'expédition d'Angleterre (1380), prit part au siège de Turin, et enfin, après bien d'autres événements, courut, en 1396, à Nicopolis, au secours du roi de Hongrie, en guerre avec les Turcs. Politique prudent et d'un grand sens, *seigneur de la Chrétienté le plus rempli de grâces et de persuasion, le plus usité et coutumier en toutes choses*, c'est à Enguerrand que le duc et la duchesse de Bourgogne confièrent, à l'occasion de cette guerre, la tutelle de leur fils, Jean de Nevers, parti avec lui pour com-

espécial et autorité royale tout le fait dessus dit s'il est ainsi comme dit est avec toute peine offense et amende corporelle criminelle et civile que pour occasion de ce il porroit estre dit encouru et que il devrait souffrir et soustenir et le restituons à sa bonne fame et renommée et à ses biens. Si donnons en mandement par ces présentes au maistre de notre chastel a qui la cognoissance dudit fait appartient au bailli de Vermandoy et a tous noz autres justiciers, officiers. et subjeez ou à leurs lieutenans présens et avenir et à chacun deulx et comme à lui appartiendra que de notre présente grâce, quittance et rémission laissent forcent et sueffrent le dit Baudet Lefèvre joir et user paisiblement et perpétuellement, sans pour ce le molester travailler et empescher, ne faire ou souffrir estre molesté, traveillé ou empeschée en corps ne en biens, ores ne ou temps avenir en aucune manière; au contraire, mais son corps emprisonné comme dit es et ses biens saucuns en sont pour ce pris, saisis arrestez, lui mettent ou facent mettre à pleine délivrance ces lettres veues et pour ce que ce soit chose ferme et estable a toujours nous avons fait mettre notre scel à ces présentes sauf en autres choses notre droit et l'autrui en toutes donné à Coucy le XXIII^e our de mars l'an de grâce mil CCC IIII^{xx} et six de notre règne le septième. (*Communiqué par M. Matton.*)

battre les infidèles. On connaît les succès éclatants par lesquels se signalèrent, grâce au sire de Coucy, les barons français au début de cette campagne, et les désastres effroyables qui, malgré lui, la terminèrent le 28 octobre 1396. Victime de la témérité aveugle des jeunes chevaliers, dont il tenta vainement de tempérer l'ardeur, il fut tué sur le champ de bataille, selon un auteur, il fut fait prisonnier, selon un autre, tomba malade et mourut en Bithynie en 1397, au moment où il recevait la nouvelle de son rachat.

Voilà ce que rapporte l'histoire.

Voici, peut-être, ce que, jusqu'à ce jour, elle ne nous a pas appris. C'est un détail, mais un détail qui a sa valeur, ayant trait au voyage d'Enguerrand en Hongrie et au retour de son corps. Sans contredit, il est indispensable de connaître l'ensemble des événements, leur enchevêtrement, leurs causes et leurs effets. Cela suffit, en général, dit-on, au point de vue de la science historique proprement dite, mais au point de vue économique et pratique, la grande histoire est souvent imparfaite. Quand on veut s'initier, par exemple, aux voies et moyens employés, en ces temps là, pour obtenir de l'argent et pour transporter des troupes, le plus souvent elle garde le silence. Il en a été ainsi, je le crains fort, pour cette poignée de chevaliers, envoyée à l'aide de Sigismond. L'histoire, examinée de haut, n'en dit rien. Descendre dans le détail devient donc nécessaire si l'on veut savoir à quelle source ils ont puisé des fonds pour leur voyage, qui en a payé les

frais, comment s'effectuaient ces paiements. Un hazard heureux a fait tomber, entre mes mains, les originaux manuscrits de certaines pièces comptables, qui répondront, jusqu'à un certain point, à ces préoccupations d'un intérêt inférieur, j'en conviens, mais réel. Je donnerai l'analyse de ces documents avant d'en donner la copie.

Le 17 avril 1396, le duc d'Orléans ordonne la distribution de 1,450 francs, entre Enguerrand et plusieurs chevaliers qui vont avec lui en Hongrie. Sur cette somme, 200 fr. sont alloués à Enguerrand. Le surplus est réparti entre quatorze autres seigneurs. L'ordonnance est signée, pour le duc, par Jehan de Roussoy. Elle est adressée au conseiller Jehan le Flamant, qui requiert le trésorier Jehan Poullain de l'exécuter. Le 18 août, plusieurs chevaliers signent des quittances de sommes reçues soit personnellement, soit, sans doute, par procureurs, car plusieurs des signatures ne sont pas celles des bénéficiaires. Il paraît résulter de leur rédaction que certains chevaliers acceptent ces sommes comme dons et certains autres comme prêts. Deux d'entr'eux reçoivent, directement, le 22 avril, de Godeffroy Lefèvre, valet de chambre du duc d'Orléans, commis à la garde des deniers de ses coffres, 100 liv. tournois, pour considération de leurs services et pour aides. Après la défaite, le duc d'Orléans paie à frère Guillaume Pierre, ermite du duc de Berry, les frais d'un voyage en Turquie, décidé pour obtenir des nouvelles du comte de Nevers, de Henry et Philippe de Bar, du sire de Coucy et autres sei-

gneurs. Il envoie, ensuite en Allemagne et en Hongrie, Jacques Wilay, châtelain de St-Gobain, pour ramener les corps d'Henry de Bar et d'Enguerrand. Il ordonnance une somme de 200 fr. dans ce but. Que de faits, de noms, et même de sentiments ces papiers de comptes ne révèlent-ils pas malgré leur sécheresse ! Au surplus, voici la copie textuelle de ces précieuses pièces :

17 Avril 1796. Nous fils de France duc d'Orléans conte de Valois et de Beaumont. A nostre amé et feal conseiller Jehan le Flament salut et dilection. Savoir vous faisons que nous avons ordené la somme de quatorze cens cinquante frans estre paiée, baillée et distribuée à noz officiers et personnes cy après nommez, selon les parties et portions qui s'en suivent, lesquelles leur avons donné de grâce especial et donnons, par ces lettres pour leur aidier à supporter les frais despens qu'il leur convient et conviendra faire pour le voyage de Hongrie où ils proposent et entendent présentement aler à l'aide de Dieu en la compagnie de beau cousin de Coucy. C'est assavoir a noz amez et feaulx chevaliers et chambellans messire Enguerran de Coucy deux cens frans, messire Guille Ruant, cent frans, messire Regnault de Pacy cent frans, à messire Loys de de Gyac cent frans, item à Guiot de Roussay deux cens frans, Robert de Marchant cent frans, Jehan de Montigny dit Friant cent frans, Poulain nostre panetier cent frans, le Baudrain de Canny cent frans, Lancelot de Langon cent frans, à Gieffroy de Lucgeres cinquante frans, Philippe de Bouterville dit Sanglier

cinquante frans, le Petit Beaurouroy cinquante frans, le bastard de Renty soixante frans, a Huet de Sancourt quarante frans, lesquelles parties cy-dessus déclarées montent à ladite somme de quatorze cens cinquante frans. De toute manière estroitement enjoignons que pour la cause dessus dicte, vous par Jehan Poulain nostre trésorier faites paier, bailler et distribuer y ceulx quatorze cens cinquante frans aux dessus nommez selon la teneur de nostre présente ordonnance sans délai. Et nous voulons que par rapportant ces présentes avecques recongnissances des parties dessus dites, cest assavoir chacun selon sa portion devant divisée, y celle somme totale soit alloeé ès comptes de nostre dit trésorier et rabatué de sa recepte par nos amez et feaulx gens de noz comptes a Paris sans aucun contredit, nonobstant ordonnances, mandemens ou deffenses quelconques a ce contraires. Donné à Paris le XVII^e jour d'avril, l'an de grâce mil CCC quatre vingt et seize par monseigneur le duc messire Jehan de Roussoy présent.

BUNO.

Au dos. Trésorier accomplissez le contenu en blanc de ce mandement en payant la somme de quatorze cens cinquante frans aux personnes et pour les causes contenues en y celui et tout pour la forme et manière que mon dit seigneur le mande par icelles. Donné soubz mon signet et sain manuel le XXV^e jour d'avril l'an mil CCCC III^{xx} et XVI.

FLAMENT.

18 avril 1396. Saichent tuit que je Goffroy de Lucgeres escuier pennetier de monseigneur le duc d'Orléans confesse avoir eu et receu de Jehan Poulain trésorier de mon dit seigneur la somme de cinquante livres tournois lesquels mon dit seigneur ma donnez de grâce espécial pour moy aidier à supporter les fraiz et despens qu'il me convient et conviendra faire pour le voyage de Hongrie ou je propose et entent présentement aler en la compaignie de Monseigneur de Coucy si comme il appert par lettres de mandement de mon dit seigneur le duc donné le XVII^e jour de ce présent mois d'avril de laquelle somme de cinquante livres tournois dessus dite je me tiens pour content et bien païé et en quitte mon dit seigneur son dit trésorier et tout autres, tesmoing mon scel et saing manuel mis cy dessoubz le XVIII^e jour d'avril l'an mil CCCC III^{xx} et seize.

JOYE DE LUCGERES.

18 Avril 1396. Saichent tuit que je Saingler de Boutarvillier escuier pennetier de Monseigneur le duc d'Orléans confesse avoir eu et receu de Jehan Poulain trésorier de mon dit seigneur la somme de cinquante frans lesquels mondit seigneur ma donnez de grâce espécial pour moy aidier à supporter les fraiz et despens qu'il me convient et conviendra faire pour le voyage de Hongrie ou je propose et entent présentement aler à l'aide de Dieu en la compaignie de Monseigneur de Coucy si comme il appert par lettres de mandement de mon dit sei-

gneur le duc données le XVII^e jour de ce présent mois d'avril de laquelle somme de L livres tournois dessus dite je me tiens pour content et bien païé et en quitte mon dit seigneur son dit trésorier et touz autres tesmoing mon scel et saing manuel mis en dessoubz le XVIII^e jour d'avril l'an mil CCC IIII^{xx} et seize.

SANGLIER.

22 avril 1396. Jehan de Gemage et Guillaume Quièret confessent avoir eu et receu de Godefroy Lefèvre varlet de chambre de Monseigneur le duc d'Orléans et commis de par lui à la garde des deniers de ses coffres, la somme de cent livres tournois lesquels ledit seigneur leur a donnez pour une fois de grâce espécial et y celle somme départir entre eulx cest assavoir au dit Jehan soixante livres tournois et audit Quièret quarante livres tournois, pour considération des services qu'ils lui ont faiz et aussi pour leur aidier à supporter les fraiz et despens qu'il leur convient et conviendra faire en ce présent voyage de Honguerrie de laquelle somme de cent livres tournois ils chacun pour sa portion se trouvent a bien paiez et enquittent le dit seigneur ledit Godefroy et tous autres et promettent et obligent et renoncent etc. Fait l'an mil CCC IIII^{xx} et seize le samedi XXII^e jour d'avril après misericordia domini.

MALELIVRE. J. DE GEMAGE.

18 avril 1396. Huet de Saucourt escuier et serviteur de Monseigneur le duc d'Orléans confesse avoir

eu et receu de Jean Poulain trésorier de mon dit seigneur, la somme de quarante francs d'or qui donnez lui ont esté par le dit seigneur pour une fois lui aidier à faire ses despens et missions qu'il lui conviendra faire en alant au voyage de Honguerrie de laquelle somme il se tient a bien paié et en quinte le dit seigneur son dit trésorier et tous autres et promest obliger et fait l'an mil CCC IIII^{xx} et seize le mardi XVIII^e jour d'avril, après mie du chaleigne.

JAROTTENU.

18 avril 1396. Saichent tuit que je Guillaume Poulain escuier pennetier de Monseigneur le duc d'Orléans confesse avoir eu et receu de Jehan Poulain trésorier de mon dit seigneur la somme de cent livres tournois lesquels mon dit soigneur le duc m'a donné de grâce especial pour moy aidier à supporter les fraiz et despens qu'il me convient et conviendra faire pour le voyage de Hongrie ou je propose et entens présentement aler à l'aide de Dieu en la compagnie de Monseigneur de Coucy si comme il appert par lettres de mon dit seigneur le duc données le XVII^e jour de ce présent mois d'avril de laquelle somme de C. livres tournois dessus dite je me tien pour content et bien paié et en quitte mon dit seigneur son dit trésorier et touz autres tesmoing mon scel et saing manuel mis en dessoubz le XVIII^e jour d'avril l'an mil CCC IIII^{xx} et seize.

G. POULAIN.

18 avril 1396. Jehan de Beaucouray escuier donneur Monseigneur d'Orléans confesse avoir eu et receu

de Jehan Poulain trésorier de Monseigneur d'Orléans cinquante franz d'or que le dit seigneur lui a donnez pour une fois pour le voiage de Hongrie ou il va desquels L franz il se tient apurez quittant le dit seigneur son dit trésorier et autres se oblige le mardi XVIII^e d'avril après misericordia domini l'an mil CCC III^{xx} XVI.

N. DUBREUIL.

N. JOURBOUT.

23 septembre 1396. Loys fils de roy de France duc d'Orléans, conte de Valois et de Beaumont a nostre amé et féal conseiller Jehan le Flament salut et dilection nous voulons et vous mandons que des deniers de noz finances, vous par nostre amé et féal trésorier général Poulain faictes et délivrez à nostre amé escuier d'escuierie Jehan de Tillières la somme de vingt frans que nous avons ordonnez lui estre baillié pour aler présentement en Bavaois par devers nostre très chier et très amé oncle le duc de Bar, pour certaines besongnes qui en chargées lui avons. Et par rapportant ces présentes avecques quittances souffisant de nostre dit escuier, nous voulons y celle somme de XX francs estre alloé ez comptes de nostre dit trésorier et rabatue de sa recepte par nos amez et feaulx gens et noz comptes sans aucun contredit ou difficultés, nonobstant quelconques ordonnances, mandemens ou deffenses a ce contraires donné à Paris le XXIII^e jour de septembre l'an de grâce mil CCC III^{xx} et seize.

Trésorier accomplissez de point en point le contenu en blanc de ces présentes faisant mention de

Jehan de Tillières escuier d'escuierie de monseigneur le duc en lui paiant la somme de vingt frans pour les causes et par la forme et manière que contenu est en y celles escript soubz mon signet et saing manuel le XXIII^e jour d'octobre l'an mil CCC III^{xx} et seize.

13 décembre 1396. Loys fils de France duc d'Orléans conte de Valois et de Beaumont a nostre amé et féal conseiller Jehan le Flament salut et dillection. Nous voulons et vous mandons que des deniers de noz finances par nostre amé et féal trésorier général Jehan Poulain vous faictes paier et délivrer à frère Guillaume Pierre hermite de nostre très chier et très amé oncle le duc de Berry la somme de quarante frans que nous lui avons donnez et donnons par une fois de grâce espécial pour luy aidier à supporter les fraiz et despens qui lui convient faire pour aler au pais de Turquie enquérir et savoir certaines nouvelles de noz très chiers et très amez cousins le conte de Nevers, messire Henry et Philippe de Bar le sire de Coucy et autres seigneurs estans audit pais de Turquie. Et par rapportant ces présentes et quittance dudit hermite la dite somme de XL francs sera aloée éscomptes et rabatue de la recepte de nostre dit trésorier par noz amez et féaulx gens de noz comptes sanz aucun contredit ou difficulté nonobstant ordonnance mandement ou deffense à ce contraire. Donné à Paris le XIII^e jour de décembre l'an de grace mil CCC III^{xx} et seize.

18 janvier 1397. Loys fils de Roy de France duc d'Orléans, conte de Valois et de Beaumont. A nostre

amé et féal conseiller Jehan le Flament salut et dilection. Nous voulons et vous mandons que à nostre chier et bien amé Jacques Wilay, châtelain de St-Gobain, vous par Jehan Poulain nostre trésorier général faites paier et bailler et délivrer ces lettres veues sans délai des deniers de noz finances la somme de deux cens frans, lesquels nous lui avons donnez et ottroyez de grâce especial, donnons et octroyons, par la teneur de ces lettres pour lui aidier à supporter les fraiz et despens qu'il fera en certain voyage qu'il a proposé faire présentement es pasties d'Allemagne et de Hongrie pour le fait de la délivrance des corps de noz très cher et très amez cousins Messire Henry de Bar et le seigneur de Coucy prisonnier es mains des Turcs et nous voulons que par rapportant ces présentes avecques recongnoissance sur ce dudit Jacques les deux cens frans dessus diz soient alloez es comptes de nostre dit trésorier et rabatus à sa recepte par nos amez et féaulx gens commis à l'audition de noz comptes à Paris sans contredit nonobstant ordonnance mandement ou deffenses quelconques à ce contraires.

Donné à Paris le XVIII^e jour de janvier l'an de grâce mil CCQ III^{xx} et seize par Monseigneur le duc vous présent.

BUNO.

De par Jehan le Flament conseiller de Monseigneur le duc d'Orléans Jehan Poulain trésorier général dudit seigneur accomplissez le contenu es lettres de mandement de mon dit seigneur attachées à ces présentes soulz mon signet faisans mention de

Jacques Wilay chastellain de St-Gobain en lui peiant la somme de deux cens livres tournois pour les causes et tant par la fourme et manière que le dit seigneur le mande par ses dictes lettres. Donné souz mon dit signet et saing manuel le XXVII^e jour de janvier l'an mil CCC III^{xx} et seige.

J. FLAMENT.

19 janvier 1397. Saichent tuit que je Jacques Wilay escuier chastellain de St-Gobain confesse avoir eu et receu de Jehan Poulain trésorier général de Monseigneur le duc d'Orléans la somme de deux cens frans lesquels mon dit seigneur ma donnez de grâce especial pour moy aidier à supporter les frais et despens que je fere en certain voyage que je me propose présentement faire ès parties d'Alemaingne et de Hongrie pour la délivrance des corps de messire Henry de Bar et du sire de Coucy prisonniers ès mains des Turcs, si comme il appert par mandement de mon dit seigneur donné le XVIII^e jour du présent mois de janvier de laquelle somme de II^e frans dessus dite je me tienz pour content et bien païé et enquitte le dit seigneur son dit trésorier et touz autres tesmoing mon scel mis en dessoulz le XIX^e jour de janvier l'an mil CCC III^{xx} et seige.

Pour copie conforme,

MANGIN.

LE PALAIS DE JUSTICE DE LAON.

Le décret du 2 novembre 1789 mit, comme on le sait, les biens ecclésiastiques à la disposition de la nation. Celui des 17-24 mars, même année, ordonna l'aliénation aux municipalités de 400 millions de biens domaniaux et ecclésiastiques. Enfin le décret des 19-27 juillet 1792 prescrivit la vente des ci-devant palais épiscopaux.

Mais, on ne songea même pas à vendre le palais épiscopal de Laon. Loin de là, les officiers municipaux de cette ville émettaient le vœu de voir déterminer, par l'Assemblée nationale, la fixation du siège épiscopal du département à Laon. (1) « Ils envisageaient cette fixation comme devant entraîner celle des séminaires et maisons d'éducation, et ils priaient le Corps administratif de concourir, avec eux, pour appuyer la préférence qu'ils réclamaient en faveur de leur ville. » Mais l'assemblée départementale décida qu'il n'y avait pas lieu de délibérer sur cette question. (2) Soissons qui, comme Laon, avait eu jusqu'alors un

(1) Procès-verbal des séances de l'administration du département de l'Aisne, p. 16 — Séance du 15 juin 1790.

(2) Id. — Séance des 15 et 16 juillet 1790.

évêque, réclamait, de son côté, la conservation du siège épiscopal. De là, un conflit dont un écrivain local éminent a rendu compte. (1) L'Assemblée nationale se prononça en faveur de Soissons, qui n'était pas le point central du département, mais qui était privé, depuis la nouvelle organisation, de son Bailliage, de l'Intendance et de diverses autres administrations.

La déchéance de Mgr de Sabran, dernier évêque de Laon, et celle de ce vieillard, si énergique dans son orthodoxie, Mgr de Bourdeilles, évêque de Soissons, suivirent de près cette résolution de l'Assemblée. Le 2 février 1791, l'abbé Flamin, supérieur de Cuissy, était déclaré élu évêque du département, et, sur son refus, l'abbé Marolles, curé de St-Jean, à Saint-Quentin, était élu en sa place, et acceptait.

Mais, pendant ces discussions entre deux villes, et ces orages spirituels, que devenaient les bâtiments de l'ancien évêché de Laon ?

Un rapport du procureur général, du 17 novembre 1791, mentionne que le district de Laon a son administration placée provisoirement à l'ancienne maison épiscopale. (2) Cette administration y demeura jusqu'à l'an 8 (1799-1800), époque à laquelle elle prit possession de l'ancienne abbaye de Saint-Jean. (3) Elle s'établit au rez-de-chaussée de cette abbaye, dans

(1) *Le Clergé du département de l'Aisne*, par M. Fleury, T. 1^{er}, p. 143 et suivantes.

(2) Procès-verbaux des séances de l'administration du département de l'Aisne, T. 3. p. 57.

(3) Mémoire de M. le président Lecointe 12 septembre 1858

la partie du grand bâtiment longeant l'ancienne arqueruse où avaient été tenues, jusque là, depuis l'an 4, les audiences des tribunaux civil et criminel. (1)

Quel était donc l'état de ces immenses bâtiments au moment (1880-1881) où ils allaient donner asile aux ministres de la justice des hommes après avoir abrité les ministres de la justice de Dieu ?

Notons ici, que c'est au seul point de vue de leur appropriation comme Palais de Justice que nous nous occupons ; nous croyons utile de parler néanmoins des phases diverses de cette appropriation. La question archéologique et historique sera traitée autre part.

Sauf quelques modifications intérieures, ils se trouvaient dans l'état où les avait laissés Mgr de Sabran.

L'Évêché appuyait, au côté gauche de l'église cathédrale, sa porte antique, à deux entrées, qui sera décrite ci-après. Il tenait à l'abside de cette cathédrale par une tourelle, du pied de laquelle partait une ruelle, que ferme aujourd'hui une porte condamnée, mais qui, en ce temps là, aboutissait à la rue du Cloître. C'est dans cette ruelle qu'aurait eu lieu, suivant une opinion sérieuse, le meurtre de l'évêque Gaudry. (2)

(1) Conseil général, 1800. — Mémoire de M. Lecoinge 12 septembre 1858 : Les tribunaux sont entrés en possession des bâtiments de l'Évêché en 1800-1801, mais ils n'ont joui du jardin qu'en 1807 en vertu d'une lettre du receveur des domaines du 4 mars de cette année là. (Voir la note D.)

(2) On a prétendu que Gaudry avait été tué dans la ruelle Rouge et que cette ruelle tirait son nom de cet assassinat. Il est plus probable que cette ruelle a reçu son nom du couvent

Par derrière, l'évêché était voisin du séminaire dont un mur, placé au même endroit que le mur actuel le séparait. Tout le jardin lui appartenait. Quelques uns des évêques ou l'un d'eux seulement avaient concédé, pendant leurs absences momentanées, aux séminaristes, la faveur d'user d'une partie de ce jardin pour leurs récréations. Une porte avait été ouverte pour en faciliter l'accès. Elle fut supprimée et murée par le dernier évêque, Mgr de Sabran, qui reprit possession exclusive du jardin, et cela vingt ans au moins avant l'installation du tribunal. (1) On peut donc dire que l'aspect général des lieux était le même en 1789 qu'en 1877. L'Etat prit possession, en 1790, de l'évêché et du séminaire ainsi séparés. En 1792 et 93, il plaça, dans le séminaire, des prisonniers de guerre autrichiens, qui n'avaient aucun accès dans le jardin de l'évêché, et, dans l'évêché, furent installés, comme on l'a dit, en vertu d'un bail fait par l'État au département les administrations du district et du département, jusqu'en 1800-1801. (2)

A partir de cette époque, l'histoire de l'un des plus vieux évêchés de France est une histoire assez terne de réparations et de remaniements. Trois faits historiques importants et douloureux doivent être cependant des Templiers qu'on appelait les moines Rouges, couvent à la porte duquel elle aboutit. (A)

(1) Mémoire manuscrit de M. Lecoinge, ancien président du tribunal de Laon, en date du 12 septembre 1858.

(2) Des détails importants relatifs à l'ancien évêché se trouvent rapportés dans un mémoire relatif à l'église cathédrale écrit par M. Cotenet, architecte, pour la fabrique de cette église, et dont nous donnons quelques extraits aux notes (B).

dant mentionnés : la fonte des cloches de la cathédrale opérée en 1805 dans le jardin du palais, et les invasions de 1814 et de 1870 !

Dès 1801, les loyers et frais d'entretien des tribunaux de 1^{re} instance et maisons d'arrêt s'élevaient à 3000 fr. (1) Ils augmentèrent chaque année. On comprend, que, dès le début, la question financière, elle-même, fut incertaine et irrégulière. Tout n'était-il pas à organiser ou à réorganiser ? Avec le nouveau siècle commençait une nouvelle ère, non seulement pour les sentiments et pour les idées, mais pour les choses les plus matérielles. Ainsi, en même temps que le Conseil général proclamait le rétablissement du culte catholique dans le département de l'Aisne (1802), il demandait la prompte organisation des nouveaux services judiciaires.

Mais ce vœu ne put être écouté et exaucé qu'après la promulgation du décret du 9 avril 1811, par suite duquel le département devint concessionnaire gratuit des bâtiments de l'évêché, du séminaire et de l'abbaye de Saint-Jean (2). Devenu propriétaire, le département s'empessa d'accomplir un projet dont, vainement, depuis 1802, il sollicitait l'exécution.

Un des objets qui, sans doute, vous paraîtra digne de votre attention, dit, en 1811, M. le Préfet de l'Aisne, au Conseil général, et qui, depuis longtemps fixe la mienne, est

(1) Conseil général, 1801.

(2) Ce décret concédait la pleine propriété aux département arrondissement et commune des édifices et bâtiments nationaux *actuellement* occupés pour le service de l'adminisiration, des cours et tribunaux, et de l'instruction publique.

la restauration du palais de justice de Laon..... Je crois, Messieurs, répondre à vos intentions en vous proposant d'affecter à cette dépense 18,432 fr, 07 montant des devis que j'ai fait dresser. Je vous présenterai le plan des réparations projetées au tribunal de Laon, qui offre une distribution mieux entendue du local, de nouvelles pièces qui n'existaient point et qui sont nécessaires à l'action de la justice, telles qu'une salle de jurés, une de témoins, une chambre particulière pour contenir les accusés ; enfin un grand changement dans l'auditoire actuel dont l'immense étendue et la nudité très défavorable à la voix de l'orateur, demandent une tenture et une distribution qui en diminue la longueur et l'élévation.

Le plan dressé par M. Cottenet, architecte départemental, fut admis et exécuté. Il avait respecté le vieil escalier et la rampe de fer ouvragé, qui conduisait à la chapelle haute et aux anciens appartements de l'évêque ; et il avait maintenu dans leur état et leurs ténèbres antiques les cuisines et offices de l'évêché, où, jusqu'en 1860, on a pu admirer, debout et à sa place, la magnifique cheminée de la grande cuisine, sculptée aux armes de Mgr du Bourg. Les parties essentielles de cette cheminée sont conservées avec soin. Ces offices étaient situés sous la salle des audiences ordinaires du tribunal. Ils servaient de débarras et de cellier. On y avait construit un calorifère à air chaud. Mais, détail lugubre à noter, les bois de justice et leur triste cortège de paniers et de fers sanglants, y ont longtemps trouvé asile, placés, chose étrange, sous les pieds mêmes des magistrats !

Nous avons vu le palais tel qu'il avait été approprié, en 1811, par M. Cottenet. A gauche, en entrant, le service de l'Instruction et du Parquet, au premier

étage, mal conçus, mal combinés et gênés ; au-dessous, au rez-de-chaussée, un sombre logement de concierge. L'ancienne chambre du chapitre servait de cour d'assises. L'entrée était celle qui sert aujourd'hui à la Cour et aux Jurés. Le siège de la Cour était à l'opposé du siège actuel. Les magistrats s'y trouvaient comme encaissés, mais, du moins, à l'abri des courants d'air. Puis, venaient la chambre des jurés, celle des témoins, des cellules pour les accusés, et enfin la chambre du conseil et le cabinet du Président des assises. Il existait le long de ce cabinet et de cette chambre un appentis recouvrant un escalier par lequel on descendait au jardin. Cet escalier manque aujourd'hui. Le reste du premier étage était occupé par la salle d'audience du tribunal, la chambre du conseil, dans une portion de bâtiment en retour d'équerre, parallèle à la chapelle, le vestiaire d'où l'on descendait au jardin et le greffe. Les greniers servaient à des dépôts d'épicerie de quelques marchands de la ville ; la chapelle basse avait, pendant longtemps, été louée à un marchand de vins. La chapelle haute recélait les vieilles archives du bailliage et des anciennes justices seigneuriales.

Avec le temps on chassa peu à peu les marchands du temple, et les magistrats établirent, en grande partie, à leur compte, une glacière qui, plus tard, fut reprise par la ville de Laon.

Mais jusqu'en 1860, les travaux de l'architecte Cottenet subsistèrent, c'est à dire pendant 50 ans. Durant ce long laps de temps ces vieux bâtiments furent-ils respectés dans toute leur intégrité et ne

furent-ils témoins que des luttes judiciaires ? Non. En 1814, ils subirent les outrages de l'invasion, et, en 1823, ceux d'une regrettable ignorance de la science archéologique.

En 1814, les troupes des puissances alliées occupèrent le Palais de Justice, et le détail des dévastations et des dégradations commises pendant leur séjour, nous a été conservé par un procès-verbal authentique dressé le 15 avril 1814 (1) et aussi lamentable qu'instructif.

En 1823, M. le Procureur du Roi demanda qu'une somme de 8,333 fr. 38 fut affectée à la construction d'une nouvelle entrée.

L'extrait du rapport de la commission d'utilité publique en dira plus et mieux, sur cette question, que nous ne pourrions le faire.

Il prouve que le goût et la juste appréciation de l'architecture ancienne n'étaient ni du côté du magistrat ni du côté de l'architecte, mais bien au sein du Conseil général qui, dès cette époque, encore inconséquent des règles archéologiques, avait le tact et le langage des meilleurs archéologues de nos jours. Ce rapport s'exprime ainsi :

« Votre commission d'utilité publique chargée de vous faire un rapport sur la demande d'une somme de 8,333 fr. 38 formée par M. le Procureur du Roi, à l'effet de construire une nouvelle entrée au Palais de Justice, l'ancienne présentant des indices de vétusté qui sont, dit-on, alarmants, et en exigeant la prompte démolition, a examiné avec attention et les localités et les devis.

(1) Voir ce procès-verbal, note C.

« Votre commission après examen approfondi a reconnu que l'entrée actuelle est composée de deux parties bien distinctes, celle qui se présente lorsque l'on aborde le palais et qui remonte à des époques reculées de la monarchie. Elle offre, en effet, quelques indices de dégradations très faciles à réparer, d'autant plus que ces indices purement extérieurs et superficiels, n'ont porté et ne porteront longtemps atteinte à la solidité de cette partie de l'édifice.

« L'autre est d'une époque plus rapprochée de nos jours et a été appliquée après coup, c'est une succession de constructions en moellonnage, en colombage faites sans plan et pour les besoins du moment, cette partie est plus désagréablement dégradée, mais ce n'est pas encore dangereux.

« L'abandon de ces bâtiments pourrait occasionner par la suite quelques craintes, si l'aridité ou toute autre cause étrangère parvenait à détacher quelques pièces nécessaires à l'ensemble.

« La démolition doit en être ordonnée, mais peut être ajournée jusqu'à la réunion de l'an prochain.

« En revenant à la première partie, il est facile de la restaurer, et l'on conserverait par ce moyen un édifice qui, à l'avantage de la solidité, joint celui d'être parfaitement d'accord avec les constructions de la cathédrale et de former ainsi un ensemble monumental qui se rallie aux souvenirs de la monarchie et que l'étranger et le voyageur ne peuvent considérer sans un vif intérêt.

« Le plan proposé très agréable comme construction moderne a l'extrême désavantage d'offrir aux yeux une telle discordance avec ce qui l'entoure, que le bon sens en murmurerait et le goût en serait désagréablement affecté.

« En supprimant les toits, les cheminées, toutes les constructions secondaires, réduisant l'entrée et la fermeture à la primitive construction dont les traces sont visibles, ouvrant les baies de toute la grandeur qu'elles occupaient originairement et les fermant par des grilles simples imitant si l'on veut dans leurs parties dormantes les hermes des anciens manoirs où si l'on aime mieux les anciens écussons, tout sera d'accord,

l'économie, la solidité, le bon goût et l'objet que l'on se propose.

« Il serait à craindre, au contraire, que si l'on exécutait le plan proposé et joint au devis, cette construction n'en nécessitât d'autres auxquelles il serait difficile de subvenir. C'est ce qui est arrivé au Palais de Justice de Paris, il a fallu masquer par des constructions modernes les anciennes qui ne se trouvaient plus en rapport avec ce qui avait été réparé ou reconstruit. En conséquence, la commission à l'honneur de vous proposer de rejeter la demande et de demander un nouveau plan suivant les vues proposées par le conseil, et de recommander à l'architecte un peu plus d'économie dans le devis qui accompagnera le nouveau plan, plusieurs parties ayant paru susceptibles de graves diminutions et le prix des matériaux abandonnés à l'entrepreneur étant sensiblement trop faiblement estimés.

« Le Conseil adopte le rapport. »

L'année suivante M. le Procureur du Roi demanda des fonds « à l'effet de supprimer la construction appliquée sans plan et suivant le besoin contre la porte d'entrée du Palais qui présentait dans l'intérieur du Palais un aspect peu agréable et dont le délabrement faisait craindre quelque accident. »

Dans le but de dégager la porte de constructions étrangères à sa première érection, et de la restaurer convenablement, le Conseil prit l'arrêté suivant, modèle, aussi rare que touchant, de confiance et et d'aménité :

Le Conseil général s'en rapportant pleinement aux lumières de M. le Procureur du Roi et à son amour pour le bien public, alloue la somme de deux mille francs pour être employée aux démolitions et réparations de la porte d'entrée du Palais de Justice, conformément à la demande de ce magistrat. (1824)

Mais, quand on eut mis la pioche dans les constructions *postiches*, on constata, avec regret, qu'il fallait abattre une partie du bâtiment principal, puis, en définitive, que la démolition entière de la porte et des murs adjacents était devenue indispensable. Le projet de construction de l'entrée actuelle fut donc soumise au Conseil et adopté par lui ; et, malgré les vœux des hommes de goût qui le composaient, et qui, d'abord, avaient fait décider que *« les portes et le mur seraient remplacés par une grille qui fermerait la cour dans toute sa longueur, »* on vit s'élever cette masse de pierre lourde, sans art, et sans accord avec le reste du monument, qui subsiste encore mais dont la suppression, demandée et rejetée, de nouveau en 1841, fut demandée une troisième fois ainsi que son remplacement par une grille par quelques membres du Conseil, en 1872. (1)

(1) Extraits des rapports du Conseil général.

1825. — Vous avez chargé votre comité d'utilité publique d'examiner quel était le résultat de la démolition des constructions *postiches* appliquées contre la porte du Palais de Justice, afin de vous décider après cette opération sur la réparation ou la reconstruction de ce monument.

Il paraît que d'après la manière dont ces constructions qui ne semblaient qu'appliquées au bâtiment principal que la prudence a exigé de pousser les démolitions au delà de ce que vous aviez fixé.

Aujourd'hui la démolition entière de la porte et des murs adjacents est devenue nécessaire.

Il vous a été présenté un plan de reconstruction qui ne vous a pas paru convenir à sa destination.

Votre comité vous propose d'adopter l'arrêté suivant :

En 1828, une question plus grave s'agita au sein du Conseil général. La municipalité de chaque chef-lieu d'assises est tenue de fournir un logement au Président des assises. La ville de Laon avait rempli son obligation, d'abord au moyen de l'achat d'une maison, ensuite au moyen d'une location. Mais ces divers modes d'exécution avaient des inconvénients sous le rapport du choix, des prix, des convenances. Le Conseil municipal proposa au département de le loger dans la portion de l'évêché occupée, alors, par le Parquet et l'Instruction, en offrant de se charger de l'entretien. Un devis fut soumis au Conseil général qui répondit négativement à la suite d'un rapport se basant sur des raisons d'économie. (1)

La démolition de la porte d'entrée du Palais de Justice de Laon déjà commencée sera parachevée, les portes et les murs seront remplacés par une grille qui fermera la cour dans toute sa largeur, elle sera dessinée d'une manière continue sans autres distinctions pour les baies que celles que nécessite la solidité. Elle sera donnée à faire par adjudication et ne devra pas excéder six mille francs. 2,500 fr. ont déjà été votés par le Conseil général pour cet objet et le Conseil votera le surplus dans sa prochaine session.

Le Conseil adopte le rapport.

1826. — Le nouveau projet de construction d'une entrée au Palais de Justice a été dressé par M. Cottenet. Ce projet vous est soumis : la dépense a été restreinte dans les limites que vous avez fixées (6323 fr. 32).

1872. — M. l'architecte évalue, en outre, à 4,000 fr. la dépense de remplacement, par une grille, du portail du palais..... L'étude de la suppression de ce portail a eu lieu d'après la demande que vous en avez faite dans votre séance du 4 avril dernier.

(1) 1828. — La commission que vous avez chargée d'examiner

A partir de ce rejet d'une idée, qui n'était pas, sans doute, arrivée à maturité, on fit au Palais, des travaux divers et de détail, mais dont il importe de conserver mention dans nos notes, pour se rendre un

l'aile droite du Palais de Justice, relativement au logement du Président des assises et au projet d'établir ce logement dans l'aile droite de l'ancien palais épiscopal, a l'honneur de vous déclarer qu'à l'extérieur, ce bâtiment, d'une construction extrêmement solide, ne présente et quant aux murs et quant aux toitures, aucune dégradation de quelque importance : que ce bâtiment est occupé : 1^o par le cabinet de M. le juge instructeur et ses dépendances et 2^o par une partie du cabinet du Parquet de MM. les gens du Roi et ses dépendances également ; que déjà on reconnaît la nécessité d'établir alors un nouveau local destiné aux instructions dont on présente d'avance le devis qui serait bien autrement considérable et par conséquent augmentation de dépenses.

En examinant le devis, il ne s'agit pas d'appropriation suivant la lettre du ministère, mais d'une construction tellement importante qu'elle formera un rez-de-chaussée et deux étages avec une quantité de cheminées, croisées, persiennes, trois escaliers de 21, 24, 27 marches, deux gros murs, etc., pour un logement qui n'est occupé que quelques jours dans l'année par un magistrat qui vient sans faste et sans suite.

Déjà le département avait fait l'acquisition d'une maison principale dans la ville, elle l'avait meublée, il en est résulté une dépense considérable, mais le président était isolé, les locaux se dégradaient ainsi que les meubles par défaut de continuité d'habitation. Il y a eu autorisation de s'en défaire et cette opération n'a pas eu lieu sans une perte notable. Le moyen par lequel on a remplacé ce logement est celui suivi par toutes les villes résidences de Cours d'assises ; on a loué un appartement convenable et convenablement meublé dans une maison de la ville, le président n'éprouve aucun des désagréments dont il a été parlé ci-dessus et qui résulteraient

compte exact des transformations sans nombre de l'intérieur de cet édifice (1).

Ce n'est que 25 ans après, en 1853, que fut repris le projet de loger au Palais de Justice le Président des assises. Il fut convenu que le département recevrait de la ville de Laon une somme de 20,000 fr. dont 15,000 seraient dépensés pour établir convenablement, dans le Palais, le logement de ce magistrat, et les 5,000 restant, seraient un capital représentant, par son revenu, l'entretien du mobilier de ce logement (2). Ces travaux étaient achevés en 1855.

En étudiant ce projet de logement du Président, et, surtout, après avoir ainsi déplacé le cabinet d'Instruction et entravé ses relations incessantes avec le Parquet, M. le Préfet Castaing et M. l'architecte Touchart conquirent, il faut le dire à leur honneur, le remaniement complet de l'installation de tous les services.

Dès 1855, le plan de l'appropriation, si remarquable, dont jouit actuellement la Justice du chef-lieu, était dressé par l'architecte, proposé par le Préfet et adopté par le Conseil général, composé en 1855,

nécessairement de la mesure proposée ; de plus elle imposerait au département une charge qui ne le concerne pas et constituerait pour la ville une dépense qui deviendrait par sa perpétuité beaucoup plus onéreuse que celle actuelle.

Il y a donc économie à se refuser à cette proposition. Votre commission vous propose de déclarer qu'elle n'en sera pas prise en considération.

(1) Voir la note D.

(2) Conseil général : 1853

comme en 1823, des hommes les plus intelligents du pays. Le Conseil d'alors, plus heureux que celui de 1828, avait trouvé dans M. Touchart un architecte pratique et de bon goût. Il n'hésita pas à consacrer plus de 90,000 fr. à cette restauration utile. Dès 1859, les divers services étaient installés. Seule, la salle des assises attendit plus longtemps son appropriation. L'administration des monuments historiques soulevait des objections. Cependant, en 1861, toutes les difficultés furent levées et bientôt, l'ensemble fut achevé et tel qu'on le voit aujourd'hui, c'est-à-dire, à gauche, en entrant, au premier étage, le logement du Président des assises, la chambre du conseil de la Cour, la chambre des jurés, la salle d'audience de la Cour, la salle des Pas-Perdus, la chambre des avocats et avoués. En face, au rez-de-chaussée, au lieu et place des anciens offices, les services du Parquet et de l'Instruction, en haut la salle des audiences du tribunal, et, en retour d'équerre, à droite, le greffe et les archives. Il y manque pourtant une salle d'autopsie, pour laquelle le Conseil général avait bien voulu voter 1000 fr. en 1866, lesquels n'ont pas été appliqués à cet effet. (Voir note E.)

Toutefois, il est à remarquer que la salle des assises ne fut complétée qu'en 1870, époque à laquelle on ouvrit deux anciennes fenêtres ogivales, qui avaient été très-anciennement fermées pour établir une vaste cheminée, dont on retrouva les vestiges, en commençant les travaux.

Le souvenir de cette belle appropriation mérite d'être conservé. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à

grouper, dans nos notes, les différentes phases qu'elle a traversées. (1)

Remarquons, en passant, qu'au milieu de ces abatages et remaniements de murs, d'entrefends, de planchers, etc, on fit peu de découvertes intéressantes.

On trouva pourtant un certain nombre de pierres sculptées que les ouvriers avaient employées comme moellons. Elles ont été mises de côté. Mais détail piquant, en détruisant un vieux papier de tenture, on aperçut les restes d'un grand et beau tableau à l'huile représentant un sujet à peu près erotique. Pudiquement, il est vrai, on avait tourné la peinture du côté de la muraille. D'où venait ce tableau et qui donc l'avait placé là ? Quel hasard profane s'était permis de l'introduire dans l'enceinte sacrée de l'Évêché ?

Parallèlement à cette question de restauration du Palais, s'instruisait une question de revendication du jardin de l'Évêché. Nous avons omis de dire qu'en 1822 les magistrats de Laon avaient éprouvé un véritable malheur. Par arrêté du 30 décembre de cette année là, le Préfet de l'Aisne avait prescrit l'adjonc-

(1) Voir note E.

En général la restauration a été trouvée excellente. Néanmoins, quelques personnes auraient préféré un escalier extérieur, aboutissant à la salle des Pas-Perdus, qui, de cette manière, aurait été intacte, sans solution de continuité et véritablement magnifique.

On dut sacrifier, pour cette restauration, la portion de bâtiment, parallèle à la chapelle, et qui servait de chambre du conseil au tribunal (Voir *Étude sur le Bailliage présidial de Vermandois*, p. 188 et suivantes).

tion d'une porte de jardin du Palais-de-Justice au pensionnat du petit séminaire qui venait d'être créé. C'étaient des étrennes et un adjuvant donnés à ce futur pensionnat, au détriment et au grand désespoir des magistrats. Ils durent courber la tête. Mais, en 1855, Mgr. l'Evêque ayant transporté à Soissons le séminaire ou école secondaire ecclésiastique jusqu'alors installée à Laon, voulut le conserver pour une maîtrise qui devait remplacer le séminaire. Le tribunal réclama la jouissance du jardin tout entier pour raisons graves de service, surtout depuis que le Parquet, l'Instruction, en même temps que la salle d'audience, donnaient sur le jardin. Assurément, les cris et les jeux des élèves devaient troubler les travaux judiciaires, qui ont besoin de silence et de tranquillité. La question fut tranchée, en 1865, en faveur du tribunal.

Rien n'est plus propre à faire bien connaître cette question que de mettre, sous les yeux du lecteur, les extraits des séances du Conseil général, qui eux-mêmes, sont le reflet des mémoires et des observations de M. le Président Lecointe (1). On lira, nous en sommes sûr, ces extraits avec le plus grand intérêt. Pour être aussi complet que possible, disons que, dans ce jardin, sous les fenêtres du cabinet actuel de l'Instruction se trouve un immense puisard en pierre de taille, où se déversaient les eaux de la cuisine et dans lequel on a découvert de vieilles hures de sanglier. On y remarque aussi derrière l'abside de la chapelle, comme les débris

(1) Voir note F.

des bases de deux tours rapprochées l'une de l'autre et qui pourraient signaler une ancienne porte de défense. (Voir note B.)

Enfin, depuis 1870, le Conseil général de l'Aisne a bien voulu s'occuper de la restauration d'un des monuments les plus rares peut-être qui soient en France, et que possède l'ancien évêché de Laon. Nous entendons parler de la chapelle ou plutôt des deux chapelles superposées fondées par Gaultier de Mortagne, de 1154 à 1174, et dédiées à St-Jacques et à St-Nicolas.

Leur description n'est pas, on le comprend, de notre compétence, mais, en historien fidèle, qu'il nous soit permis de terminer cette notice en disant que l'initiative de cette restauration est due à MM. Waddington, sénateur, président du Conseil général, Henri Martin, sénateur, vice-président de ce Conseil, et Vinchon, alors conseiller pour le canton de Laon ; et qu'elle est parfaitement dirigée par MM. Boësiswald et Gauthier. Ces chapelles pourraient servir aujourd'hui à l'installation d'un musée d'archéologie. (1)

(1) Ce vœu a reçu un commencement d'exécution. La ville y a fait transporter une certaine quantité de pierres antiques et curieuses, et la Société académique de Laon y a déposé les dons qu'on a bien voulu lui faire. — Voir *Étude sur le Bailiage de Vermandois*, p. 188. — Voir note G.

NOTES (1)

A. (page 58.) — La cour de justice criminelle, séant à Laon, département de l'Aisne, réunie en la chambre du conseil.

Où M. le syndic en ses dires et observations.

Considérant qu'il paraît dépendre de l'édifice dans lequel elle est établie et qui formait autrefois l'évêché de Laon, un passage qui communique de la grande cour dans la rue du Cloître en longeant le bout oriental de l'église lequel passage est fermé par une porte à chaque une de ses entrées sur la cour de la rue.

Considérant que les clefs de ces portes ont été remises au concierge gardien du local affecté au service de la cour lors de son établissement pour être ce passage à sa disposition comme il avait été à celle de l'administration centrale récemment établie dans le même lieu.

Considérant que Nicolas-Joseph-Félix Delvincourt-Savart, paraît s'être mis en possession de ce passage et avoir enlevé les serrures notamment de la porte donnant sur la grande cour et barricadé intérieurement cette porte par laquelle il est actuellement impossible de sortir du palais de justice, sans qu'il apparaisse de la même impossibilité d'y entrer.

Considérant qu'il importe à l'état comme propriétaire de l'édifice, que le passage qui paraît être une dépendance de sa propriété lui soit fidèlement conservé, sauf à la cour à déterminer le mode et la durée de son ouverture au public ainsi qu'elle avisera.

(1) La plupart de ces notes ont été communiquées par M. Midoux.

Considérant enfin, que la sureté de ses dépôts exige que nul autre que les personnes préposées à leur garde, ne puisse arbitrairement s'introduire dans le local qui lui est affecté.

Arrête que M. le préfet de ce département sera prié de vouloir bien faire cesser l'obstacle apporté par ledit Delvincourt-Savart, à ce libre usage du passage dont il s'agit et toute possibilité de sa part de s'introduire par icelui autrement que le public dans ce palais de justice à laquelle fin M. le président est chargé d'adresser à M. le préfet copie de la présente délibération.

B. (page 58.) — Il a existé de tout temps derrière le chœur de l'église Notre-Dame, une porte donnant dans la cour du ci-devant évêché, d'abord occupé par les administrations civiles et aujourd'hui par les tribunaux, sur un pallier d'escalier, sur lequel il se trouve à droite une seconde porte qui donne ouverture sur un ancien passage ou ruelle qui aboutit par une autre issue sur le cloître.

Cette église ainsi que le ci-devant évêché étoient dans la possession immémoriale de se servir de ces portes derrière le chœur et de cette ruelle, elles étoient non seulement utiles aux communications journalières de l'église, de Mgr. l'évêque, du chapitre et du public dans nombre d'occasions, mais encore pour le service du culte religieux, notamment pour les processions qui avoient lieu depuis Pâques jusqu'à la Nativité, usage interrompu depuis la suppression du chapitre, elles servaient aussi aux cérémonies funèbres des évêques.

Elles étoient également utiles aux habitants du cloître, qui souvent privés d'eaux avoient la facilité de s'en procurer par cette ruelle au puits de l'évêché qui en fournit de bonnes et d'abondantes, surtout en cas de feu et autres cas imprévus.

Cette ruelle a été de tout temps entièrement libre et utile pour les réparations de l'édifice, et pour y introduire indifféremment par la cour de l'évêché ou par le cloître, les ouvriers, les matériaux et les échaffaudages nécessaires aux réparations derrière le chœur.

Cette ruelle toute entière reste à la disposition de l'acqué-

reur, qui s'est contenté d'avoir obtenu la clef de la porte donnant sur le cloître, et de tenir celle qui donne dans la cour des tribunaux, fermée en dedans par des bois qu'il y a placé contre, au moien de quoi il peut à volonté, de jour comme de nuit, s'introduire dans cette cour, cette porte sur l'évêché avoit sa serrure qui a été retirée par cet acquéreur, sous le prétexte qu'elle ne tenoit pas, et la clef en a été remise le 6 ventose au 13. 25 février 1805, à des administrateurs de la fabrique, par le concierge de la cour de justice criminelle, qui en fut constitué gardien par M. le secrétaire général du département, lorsque cette administration quitta ce local pour s'établir dans l'abbaye de Saint Jean.

Dans l'état actuel des choses et au moyen de ce que la cour de justice criminelle, le tribunal civil, et le tribunal de paix occupent avec leurs greffes et leurs dépôts, tous les emplacements du ci-devant évêché, il est très important de rendre cette ruelle libre au public et que les issues en soient soigneusement fermées à des heures indiquées.

Outre le préteux avantage qu'en retireroient les voisins de cette ruelle, en y passant pour aller puiser dans le puit de cette cour l'eau qui leur est nécessaire et dont ils manquent souvent, ce passage rendu public seroit extrêmement utile au service criminel de ces tribunaux voisins de la maison d'arrêt, et dispenseroit les gendarmes, les officiers ministériels et les prévenus d'un très long circuit. Tous passent à côté de cette porte sur le cloître, et sont obligés de faire le tour par cette rue du Cloître, le Marché, la rue du Manche de la Herse, le Parviz, la ruelle Bancigny, la rue de l'Hôtel Dieu, la rue Véchef et la place de l'Évêché, ce qui exige un tems considérable, et procure quelquefois aux prévenus, la facilité de s'échapper.

Ce passage ne seroit pas moins préteux aux juges, aux employés des greffes, aux avoués, aux plaideurs et au public qui de quelques côtés qu'ils arrivent dans la cour des tribunaux, n'y ont d'autre entrée qu'en traversant la place qui conduit à la porte de l'évêché, laquelle n'est pas tenable une partie de l'année tant à cause des frimats et de sa position au

nord, qu'à cause de l'impétuosité des vents qui y règnent, et qui y sont renvoies par l'édifice de la cathédrale placé au midi, les personnes faibles et agés ne peuvent la traverser sans danger une partie de l'année.

La liberté de ce passage ou ruelle, dont les clefs seroient confiées en mains surres, seroit limité pour son ouverture et sa cloture à des heures indiquées, ces précautions d'après l'expérience du passé, feroient la surreté de l'église et des dépôts prétieux des tribunaux, il est très instant de pourvoir à la fermeture de cette porte.

Des différentes caves du ci-devant évêché, on communiquoit aux souterrains de cette édifice du côté du nord, les ouvertures en ont été murées par précaution

C. (page 62.) — Cejourd'hui quinze avril mil huit cent quatorze.

Nous, procureur du gouvernement provisoire près la cour d'assise du département de l'Aisne, et près le tribunal de première instance de l'arrondissement de Laon, avertis que l'emplacement du palais de justice qui a été occupé jusqu'ici par les troupes des puissances alliées, vient d'être évacué et qu'il y a été commis des dévastations et des dégradations, que l'intérêt public exige de constater, nous sommes rendus au palais de justice, accompagnés du greffier en chef desdites cours d'assises et tribunal de première instance, où étant, avons mandé, Remi-Charles Duval, concierge de la cour d'assises, et Jean-Marie-Eléonore-Remi Parent, concierge du tribunal de première instance, à l'effet de nous indiquer les places dans lesquelles il a pu être commis des dévastations et dégradations, et de nous déclarer les faits qui sont à leur connaissance.

Et sur l'indication desdits Duval et Parent, qui nous ont dit que les excès ont commencé dès le huit mars dernier, veille de la bataille de Laon, jour auquel une grande quantité de soldats étrangers se sont introduits dans le palais de justice, nous sommes entrés d'abord dans l'ancien greffe de la ci-devant cours criminelle où nous avons reconnu que les

portes d'entrée, tant de la pièce principale que des cabinets adjacens, ont été forcées et démontées ainsi que celle d'une armoire qui se trouve dans un des cabinets et les rayons qui étaient tant dans la pièce principale que dans les cabinets et que tous les papiers ont été bouleversés, confondus et dispersés au point qu'il en a été trouvé sur le rempart et que par conséquent il s'y trouvera beaucoup de pièces manquantes.

Nous sommes passés ensuite dans deux places contigües au greffe, dont l'une servant au dépôt des archives, l'autre au dépôt des pièces de convictions, nous avons reconnu que dans la première, la majeure partie des papiers était jetée à terre et dans le plus grand désordre et que l'on avait enlevé de l'autre toutes les pièces de conviction, ce qui doit s'entendre même de celles qui ont été inventoriées par le receveur du domaine. Les portes de l'une et de l'autre place ont été brisées.

Le concierge de la cour d'assises nous a fait observer que dans la première des deux places dont il vient d'être parlé, il y avait une petite armoire renfermant 1^o Le tapis servant à couvrir le bureau de l'auditoire de la cour d'assises; 2^o Deux rideaux blancs; 3^o Les bulletins des lois; 4^o Ceux de la cour de cassation. Nous avons vérifié que tous ces objets ont disparu, à l'exception seulement de quelques volumes de bulletins des lois.

Dans le cabinet du ministère public de la cour d'assises où nous sommes entrés ensuite, la porte a été forcée et nous avons trouvé les papiers épars sur le parquet.

Dans les pièces suivantes qui sont : La chambre des jurés, celle des témoins et celle du conseil, les portes ont été forcées et brisées et le tapis de la table qui était dans la chambre du conseil a été enlevé.

Dans l'auditoire, les tapisseries qui couvraient le mur contre lequel la cour siège, ont été arrachées et mises hors d'état de servir, ainsi que les tapis de pieds tant du siège des magistrats que de la place du ministère public. Le bureau des magistrats a été brisé en partie. Les tapis des deux tables du ministère public et du greffier ont été coupés en partie.

L'amphithéâtre, ou barre, servant à placer les accusés, a été brûlé, d'après la déclaration qui nous a été faite.

La balustrade qui sépare la cour d'assises avec le public est presque entièrement détruite.

Dans l'antichambre de l'auditoire, une croisée donnant sur le jardin, a été cassée en majeure partie.

La porte du chartrier a été fracturée, mais non pas ouverte.

Arrivés à l'auditoire du tribunal civil, nous avons trouvé la porte principale fracturée et la serrure de cette porte démontée.

On a brisé une armoire en placard, ainsi que d'autres petites armoires qui se trouvent dans les bancs du barreau. Ces bancs sont démontés en partie. Deux tiroirs des bureaux ont été enlevés et leurs tapis détruits.

Dans la chambre du conseil, le tapis qui couvrait le bureau a été enlevé.

Dans la chambre d'instruction, on a également enlevé le tapis de la table principale et le tiroir d'une petite table, et il a été commis diverses dégradations au foyer et au parquet. Ces dégradations proviennent de l'incendie qui s'est manifesté dans cette place pendant l'occupation des soldats étrangers.

Dans la chambre des dépôts de la police correctionnelle, où étaient resserrés les pièces de conviction, les deux portes ont été forcées et brisées. Une grande armoire à quatre battants dont chacun fermait à double serrure, a été démonté, les papiers et les pièces de conviction qui étaient renfermés dans cette armoire ont été enlevés.

Dans le vestiaire, les robes et ornemens des juges ont été enlevés ou déchirés en partie.

La porte d'entrée de l'antichambre du vestiaire a été forcée et la serrure enlevée, ainsi que la porte et la serrure de la même antichambre donnant sur l'escalier.

La porte d'entrée du greffe a été forcée, le chambranle et la serrure démontés, deux petites armoires fermant à clef, ont été fracturées et leurs serrures enlevées. Un bureau a été renversé et les tiroirs fermant à clé forcés; une autre table, un tiroir fermant à clé a été fracturé. On a enlevé les objets que renfermaient lesdits tiroirs et armoires.

La porte d'un cabinet tenant au greffe a été forcée. Nous y avons trouvé répandu à terre une grande quantité de papiers que le greffier nous a dit faire partie de ceux qui étaient dans le greffe, où il y a encore quelques liasses.

La porte étant au bas d'un escalier qui donne dans une tourelle voisine de l'église de Notre-Dame a été fracturée.

Six stères de bois de charme, destinés à la consommation du greffe et qui se trouvaient dans une place située au delà du cabinet dont il vient d'être parlé ont disparu. Il y avait dans la même place des pièces de conviction ; celles entr'autres qui appartenaient au procès d'un nommé Moissonnier, qui n'ont plus été retrouvées.

La porte du bûcher a été forcée ; trente stères de bois qui s'y trouvaient ont été pris et consommés.

On a forcé les portes de plusieurs voutes et remises attenantes au bûcher, dans lesquelles étaient renfermés les instruments d'exécution qui ont été détruits dans la majeure partie.

Nous avons vérifié, en outre, que dans les différentes places et corridors ci-devant désignés, beaucoup de carreaux de vitres ont été cassés, et qu'il manque trois garnitures de foyer, trois douzaines de chaises, huit encriers, plusieurs bancs et une vingtaine de chandeliers.

De tout quoi avons fait et dressé le présent procès verbal que le greffier en chef et lesdits Duval et Parent ont signé avec nous, après lecture faite, leudit jour et an.

D. (page 68.) — 1833. — Les travaux de réparation à faire au palais de justice de Laon, ont été adjugés au prix de 3,525 fr. 27.

Vous avez alloué en 1832 2,000 fr., reste à allouer sur 1833 1,702 fr. 54.

Mais, je vous prie de vouloir bien accorder la somme de 2,400 fr. La différence servira à payer les ouvrages qui n'ont pas été prévus au devis, mais qui sont également nécessaires.

1834. — Réparations. Crédit de 2,764 fr. 22, sur l'exercice 1835.

1835. — Arrête :

Il est ouvert pour réparation au palais de justice de Laon, un crédit de la somme de 2,764 fr. 62.

1837. — Plan et devis de l'architecte.

Salle du conseil, vestiaire et les dépendances nécessaires se trouvent à la suite.

Alloue pour dépenses une somme de 11,000 fr.

L'architecte profitant de la disposition des lieux, qui lui permet de descendre cette partie en contre bas, s'est décidé à surbaisser ce plancher d'un mètre, par ce moyen, l'estrade réservée aux juges se trouve naturellement formée, etc.

1838. — Alloue pour la couverture du bâtiment de la cour d'assises, la somme de 3,168 fr., et pour réparation des autres parties de la couverture de ces bâtiments la somme de 630 fr.

1839. — Cave sous le logement du concierge : une voûte en briques de quatre pouces nous a paru indispensable sous les deux premières travées, le plancher étant entièrement pourri; mais sous les deux autres travées, les bois sont encore assez sains pour durer quelques années. Nous avons d'ailleurs pensé qu'un soupirail percé sur le rempart donnerait dans cette cave un courant d'air, l'assainirait et empêcherait la pourriture du plancher. — 500 fr.

Remplacement d'une partie de l'escalier en bois, qui conduit au greffe, par des marches en pierres; mais les planches et madriers étant en bon état, nous croyons qu'une réparation que nous avons évaluée à 25 fr., pourra suffire pendant un grand nombre d'années.

Un pilier de la citerne et qui posait sur la glaise, auprès d'une source, a glissé. Cette réparation ne peut-être différée; il en est de même de la reprise d'un mur dans le cellier et du remplacement à neuf d'une croisée. — 348 fr. 74.

1841. — Les travaux de réparations et de blanchissement des murs, la construction d'une cloison sous l'escalier de la porte de la cour d'assises, pour former un bûcher, le plafonnement du palier, le revêtement de la poutre et un nouveau carrelage de ces différents lieux.

On avait demandé en outre le changement total de la porte d'entrée et son rétablissement dans une forme moderne plus élégante.

Alloue pour les travaux de réparations énoncés 948 fr. 31.

A rejeté le changement et la restauration de la porte.

1845. — La chambre des jurés, la chambre du conseil et le cabinet du président des assises, sont dans un état qui ne permet pas de retarder plus longtemps des réparations dont la nécessité a été souvent signalée.

Vote de l'allocation de 1,000 fr. pour les réparations à faire à la cour d'assises.

Les archives du tribunal de l'arrondissement de Laon, les registres de l'état civil et les pièces à conviction sont déposés dans des chambres toujours humides dont les murs salpêtrés annoncent assez combien l'air s'y renouvelle difficilement par de rares et étroites ouvertures.

M. le préfet a pensé qu'une allocation de 300 fr. serait suffisante, en la consacrant à l'agrandissement du greffe actuel et à une disposition devenue meilleure et plus facile des registres et pièces dont la conservation nous préoccupe.

Conclusions adoptées.

1852. — Vote une somme de 800 fr. pour compléter le crédit annuel de 3,800 fr. Etablissement d'un cabinet pour le président du tribunal de Laon.

1853. — Le département recevra de la ville de Laon, une somme de 20,000 fr. dont 15,000 fr. seront dépensés dans une partie des bâtiments du palais de justice, pour y établir convenablement le logement de MM. les présidents des assises, et les 5,000 fr. restant, seront un capital représentant, par son revenu, l'entretien du mobilier de ce même logement.

Conclusions adoptées.

Rapport sur le besoin d'une bibliothèque dans le cabinet de M. le président du tribunal de Laon.

Vote une somme de 250 fr. pour la dépense.

1855. — Les travaux d'appropriation du logement du président de la cour d'assises, dans le palais de justice, ont été exécutés cette année.

E. (page 70.) — 1855. — Les inconvénients que présente la distribution actuelle des services et le mauvais état de certaines parties du palais de justice de Laon, m'ont déterminé à faire étudier un projet de remaniement général de cet édifice. Je vous sou mets ce projet, dont la dépense est évaluée à 90 000 fr. et dont le but principal serait de faire converger les divers services sur un même point, d'établir une salle des pas perdus par laquelle on aurait accès au tribunal civil, à la cour d'assises, à la chambre des avocats et à celle des avoués, avec un seul et grand escalier construit de manière à dégager l'entrée de la chapelle, et non loin duquel se trouveraient le parquet, la chambre d'instruction et le greffe. Vous pourrez, je pense, consacrer à ces travaux, sur l'exercice 1856, un premier à-compte de 30,000 fr.

En vous occupant de ce palais qui fut pendant tant de siècles la demeure des célèbres évêques de Laon, il nous était pourtant facile d'exciter votre intérêt, en faisant appel aux souvenirs historiques que redisent si énergiquement encore ces restes précieux de vieilles ogives de voûtes et de murs armoriés; mais nous avons craint de nous laisser entraîner quelque peu pour que nous puissions nous arrêter à la part artistique.

1856. — Les travaux de restauration du palais de justice de Laon, pour lequel vous avez voté l'année dernière un crédit de 30,000 fr., n'ont pu jusqu'à présent être adjugés. Je ne puis qu'approuver la demande d'une allocation de 30,000 fr. sur les fonds de l'exercice 1857.

M. le ministre d'état a bien voulu, sur ma demande, et selon le désir exprimé en votre délibération du 3 septembre 1855, consentir à classer parmi les monuments historiques l'ancien palais épiscopal de Laon.

Mais, tout en assurant, de la sorte, la conservation d'un édifice fort remarquable au double point de vue de l'art et de l'histoire, le gouvernement ne s'est point engagé, quant à présent du moins, à concourir à sa réparation. Les dépenses considérables auxquelles donne lieu la restauration de la cathédrale de Laon, ne lui permettant pas d'ajouter de nou-

veaux sacrifices à ceux qu'il s'impose pour le département.
Vote 30,000 fr.

1858. — Les travaux de restauration et d'appropriation générale des bâtiments du palais de justice de Laon, adjugés le 9 juillet dernier, après une instruction minutieuse, sont maintenant en cours d'exécution. Il y sera affecté cette année une somme de 30,000 fr. le tiers de la dépense évaluée. Je vous proposerai de voter, pour 1859, un crédit de 60,000 fr. qui serait imputable sur les fonds de l'emprunt.

1859. — Les travaux de restauration générale du palais de justice de Laon, déjà entrepris l'année dernière, sont maintenant fort avancés, et le tribunal civil a pu reprendre possession des parties, notablement améliorées, qui étaient affectées à son usage. Malheureusement, à raison des formalités qu'il faut accomplir quand il s'agit de monuments historiques, les travaux de la salle de la cour d'assises n'ont pu encore être commencés.

Dans un rapport spécial, M. l'architecte départemental de Laon fait connaître que le remaniement complet des bâtiments du palais de justice entraîne la suppression des calorifères..... Il lui paraît nécessaire d'établir un calorifère général.....

1860. — Les travaux de la restauration générale du palais de justice de Laon se sont continués; mais il a été reconnu nécessaire d'en exécuter qui n'avaient pas été prévus, dans l'impossibilité où l'on s'était trouvé d'indiquer à l'avance, notamment, les parties défectueuses que l'on découvrirait lors de la démolition des bâtiments à modifier. Le devis supplémentaire qu'a présenté M. l'architecte départemental, s'élève à la somme de 40,000 fr.; mais la commission des monuments historiques n'ayant pas encore pu donner son avis sur les travaux à exécuter au bâtiment de la cour d'assises, et les pièces devant passer par deux ministères, et peut-être trois, je ne prévois pas qu'il soit possible d'entreprendre la restauration pendant la campagne prochaine.

1861. — Les motifs d'ajournement des travaux n'existant plus, je pense qu'il serait de la plus grande utilité de re-

prendre la restauration que vous avez cru devoir commencer.

.... de vous proposer, pour l'exécution des travaux compris dans le devis qui vous a été présenté l'année dernière, montant à 40,000 fr., d'inscrire au budget de 1862, une allocation de 15,000 fr.

.....

L'ensemble de la dépense s'élève à la somme totale de 101,500 fr. sur quoi il a été payé sur divers exercices 90,000 fr.

.....

Par une dépêche du 14 mars dernier, S. E. M. le ministre d'Etat a informé M. le préfet qu'il consentait à ne pas ajourner plus longtemps l'appropriation desdits bâtiments. En conséquence, votre commission vous propose de voter les fonds nécessaires pour commencer les travaux. La dépense totale a été à 40,000 fr. M. le préfet vous demande, d'ailleurs, sur le budget de 1862, 15,000 fr. affectés à cette dépense.

1862. — Les travaux complémentaires de restauration du palais de justice de Laon, ont été adjugés vers la fin de l'année dernière et conduits avec activité, etc.

1865. — Réparations des combles. Revêtement des soubassements aux murs extérieurs des bâtiments du tribunal civil, etc.

1866. — Réparations aux bâtiments et construction d'une salle d'autopsie. — Vote 1,000 fr.

1867. — 500 fr. pour travaux d'entretien aux bâtiments du palais.

F. (page 71.) — 1857. — Ne pas ouvrir de nouveau crédit, mais rattacher au budget de 1858, le crédit de 30,000 fr. ouvert au budget de 1857. — Voté.

A l'occasion du projet de vente des bâtiments de l'ancien séminaire de Laon, repris par l'Etat, une question de propriété intéressant le palais de justice a surgi. On a rappelé, et les documents existant aux archives de la préfecture constatent, qu'en 1822, une partie du jardin dépendant du palais de justice a été mise, par l'un de mes prédécesseurs, à la

disposition de l'évêque diocésain, pour être annexée au séminaire contigu et servir de préau aux élèves de cette école ecclésiastique. Le séminaire étant supprimé et l'Etat ayant repris possession des bâtiments qu'il avait temporairement concédés, il semble naturel que le département reprenne aussi la jouissance de la portion du jardin annexée sans titre régulier à ces bâtiments.

..... Votre commission a été d'avis, à l'unanimité, que la partie du jardin qui a été détachée, en 1822, du palais de justice pour être mise temporairement à la disposition du séminaire, n'a jamais cessé d'appartenir au département, que la revendication doit être faite par tous les moyens de droit.

1859. — Le conseil, reconnaissant plus que jamais que la portion de terrain revendiquée est de la plus grande utilité pour le palais de justice, et bien convaincu d'un autre côté de l'équité et de la justice de sa réclamation, renouvelle l'autorisation de plaider précédemment donnée à M. le préfet.

1860. — Avant 1789, le palais épiscopal de Laon, ainsi que son jardin et le séminaire, étaient contigus. Ces deux propriétés bien distinctes étaient séparées par un mur. Les lois de 1791 et de 1793, déclarèrent l'Etat propriétaire de ces deux bâtiments. Les bâtiments du palais épiscopal et son jardin entier, furent plus tard loués aux tribunaux, en vertu d'une lettre du receveur des domaines du 4 mars 1807. Quant aux bâtiments du séminaire, ils furent affectés à une autre destination.

En 1811, l'Etat, ne voulant pas conserver à sa charge l'entretien du palais épiscopal et du jardin qui en dépendait, dont les tribunaux étaient locataires, en fit concession au département qui y maintint le service des tribunaux. Cette concession fut réalisée par décret du 9 avril 1811, et par procès-verbal de remise des lieux du 27 mai de la même année. En 1816 et 1817, le département fit réparer sur ses fonds le mur séparatif et originaire des deux propriétés. Les bâtiments de l'ancien séminaire qui, à cette époque encore, étaient restés isolés de l'ancien évêché et de son grand jardin passèrent, en vertu d'un acte de 1817, des attributions du ministère de la guerre dans celles du ministère de l'intérieur.

Le 22 novembre 1822, il intervint une ordonnance royale qui affecta à une école secondaire ecclésiastique du diocèse les bâtiments et dépendances de l'ancien séminaire. Puis, par un arrêté du 2 décembre 1822, le préfet délégua M. le maire de Laon pour faire la remise à Mgr. l'évêque, des bâtiments et dépendances de ce séminaire. M. le maire, au lieu de se borner à faire cette remise pure et simple, abandonna, sans aucun droit, à une époque où les ecclésiastiques dominaient, dans l'intérêt de la formation et de la prospérité de cette école, non-seulement les bâtiments, mais encore une partie du jardin dépendant du palais de justice. Cela résulte, Messieurs, du procès-verbal dressé à cet effet le 18 décembre 1822 : M. le préfet, par un arrêté non moins irrégulier à la date du 30 décembre 1822, consacre cette aliénation illégale. Dès ce moment, il fut construit un mur nouveau qui remplaça l'ancien et sépara le jardin du palais de justice en deux parties.

Le 24 octobre 1855, l'Empereur rendit un décret qui autorisa le transfert à Soissons, de l'école secondaire ecclésiastique de Laon. Puis, en exécution des décisions du ministre des finances, des 26 décembre 1855 et 16 avril 1856, il fut procédé, le 12 juin 1856, à la remise entre les mains de l'Etat, non seulement dudit bâtiment, mais encore du jardin qui avait été détaché, en 1822, de la propriété contiguë du palais de justice, mais qui n'avait pas cessé d'en faire partie légalement malgré la jouissance attribuée à tort et par tolérance aux bâtiments de l'ancien séminaire, etc.

1862. — Avant 1789, le palais épiscopal de Laon, son jardin et le séminaire étaient placés sous la même main et dépendaient des propriétés du diocèse. Ils faisaient partie des domaines du clergé et ils furent atteints par les lois de 1791 et 1793, qui déclarèrent l'Etat propriétaire de ces établissements.

En 1811, l'Etat, qui avait d'abord loué pour le service des tribunaux l'évêché et ses dépendances, en conservant la charge de l'entretien, aima mieux en faire la concession au département, qui y maintient les services judiciaires. Cette conces-

sion fut réalisée par décret du 9 avril 1811, et le procès-verbal de la remise des lieux fut dressé le 27 janvier de la même année.

A partir de cette époque, le département posséda sans trouble et sans réclamation, non seulement les bâtiments qui formaient l'ancien palais épiscopal, mais encore, et dans toute son étendue, le jardin qui y était annexé et qui était séparé du séminaire par un mur.

Le 22 novembre 1822, une ordonnance royale affecta à une école secondaire ecclésiastique pour le diocèse de Laon et Soissons, les immeubles qui formaient l'ancien séminaire, et le 18 décembre de la même année, le préfet consacra, par un arrêté dont on ne peut contester la légalité, l'abandon fait par M. le maire de Laon délégué pour opérer la remise de cet établissement à Mgr. l'évêque, d'une portion du jardin du palais épiscopal, etc.

1864. — Revendication du petit séminaire de Laon.

1865. — ... M. le ministre des finances m'a fait connaître, le 23 septembre dernier, que par décision du 12 du même mois, il avait autorisé l'abandon des prétentions élevées au nom de l'Etat à la propriété de ce jardin, et par un procès verbal de remise du 16 novembre suivant, le département de l'Aisne est rentré en possession de cet immeuble : Cette remise donnera lieu au déplacement et à la reconstruction du mur séparatif du jardin, etc.

G. (page 72.) — Déclaration que donnent à nos seigneurs de l'assemblée générale du clergé de France, qui sera tenue en l'année 1730, et à Messieurs du bureau du diocèse de Laon Messieurs Jean-François Barbier et Charles-François Philippes, chapelains de la chapelle de St. Jacques St. Christophe, des biens et revenus de ladite chapelle, pour satisfaire à la délibération de l'assemblée générale du Clergé de France du 12 décembre 1726. Lesdits biens consistent en cent soixante verges de terre labourables et une vigne de trente verges. Le tout au terroir de Lierval. Le tout affermé douze livres par an. pour le terme de neuf ans payable à la St. Martin d'hiver

par bail passé pardevant Le Nain, notaire à Laon, le 13 juin 1738, au profit de Louis Canart, demeurant audit Lierval. Plus, une autre pièce de terre sise au terroir de la Neuville-sous-Laon, contenant dix quartels ou environ, affermée pour neuf ans, à Nicolas Lebure, laboureur, demeurant à Semilly-sous-Laon, par bail par devant Le Nain, notaire à Laon, le 13 juin 1728, pour la somme de seize livres par an, payable à la St. Martin d'hyver, suivant ledit bail.

Lesdites deux sommes faisant celle de vingt-huit livres, sont à partager entre les deux chapelains, qui ont, outre la somme susdite, chacun deux années de seigle.

Nous soussignés, et Charle-Francois Phelippe, chapelains de la chapelle St. Jaque St. Christophe, à l'évêché de Laon, certifions et affirmons la présente déclaration véritable, sous les peines énoncées en la délibération de l'assemblée générale du clergé, du 12 décembre 1726. De laquelle déclaration nous avons remis le présent double entre les mains de M. le syndic du diocèse de Laon, avec copie des baux, contract et autres pièces y énoncées, le tout aux fins portées par ladite délibération, déclarants au surplus sous les mêmes peines qu'il n'y a ny contre lettre ni reserve au sujet des dits baux si n'est celles qui y sont exprimées; en foy de quoy nous avons signé le présent.

A Laon, le 22 juin 1728.

PHELIPPE.

Extrait de la déclaration fournie pour la chapelle de St. Jacques et St. Cristophe, fondée en la chapelle de l'évêché.

MM. Jean-François Barbier et Charles-François Phelippe, titulaires.

M. l'évêque de Laon, colateur de plein droit.

Revenus :

Cent-soixante verges de terres, et trente verges de vignes à Lierval, affermés pour neuf ans, à Louis Canart, par bail passé devant Le Nain, notaire à Laon, le 13 juin 1728, à la redevance de douze livres cy 12 l.

Une pièce de terre de dix quartels sur le terroir de la Neu-

ville-sous-Laon, affermée pour neuf ans, à Nicolas Lefèvre, devant ledit Lenain, le 13 juin 1728, à la redevance de seize livres cy 16 l.

Quelques petits héritages, proche Beufcourt, affermés au nommé des Bove à la redevance de vingt-cinq sols. 1 l. 5 s.

Une prestation de quatre asnées de seigle due par le chapitre de l'église cathédrale de Laon à prendre sur les dîmes de Poilly, estimée vingt-quatre livres cy 24 l.

Total des revenus, cinquante-trois livres quinze sols cy 53 l. 15 s.

La dite somme de cinquante trois livres quinze sols, fait pour chacun deux, vingt-six livres dix-sept sols, six deniers.

Veu par nous, députés au bureau diocésain du diocèse de Laon, la déclaration des biens et revenus de la chapelle de St. Jacques et St. Christophe fondée en la chapelle de l'évêché, ensemble le présent extrait qui a été fait de ladite déclaration suivant lesquels les revenus de ladite chapelle montent annuellement à la somme de cinquante-trois livres quinze sols cy 53 l. 15 s.

Le bureau a arrêté que les revenus de ladite chapelle seront employez dans le pouillé du diocèse pour ladite somme de cinquante-trois livres, fait au bureau le 1^{er} décembre 1729.

Collationné par le soussigné secrétaire de la chambre ecclésiastique du diocèse de Laon.

BARBIER.

A Laon, ce 26 janvier 1756.

Déclaration des revenus attachez à la chapelle de St. Jacques et St. Christophe, fondée en l'évêché de Laon.

Cette chapelle a deux titulaires sçavoir : MM. Jean Portes et Hubert-François Barbier ; ces deux chapelains jouissent :

1^o De quatre asnées de seigle, payables par le chapitre de Laon, sur une prestation dont ledit chapitre jouit à Pouilly.

2^o D'une rente de treize livres, payable à la St. Martin d'hiver, par Jean-François Mairesse, maître perruquier de Laon, et Marie-Margueritte-Laurence sa femme, pour quelques pièces de terre et une vigne de vingt-quatre verges,

UN VILLAGE DU SOISSONNAIS

A LA FIN DU DERNIER SIÈCLE.

VASSENY, SES MŒURS, SES HABITUDES.

On a entrepris, depuis plusieurs années, de faire connaître les *livres de raison* (liber rationum.)

Charles de Ribbes, dans son livre des familles et de la société en France avant la révolution, dit que
« il serait difficile d'affirmer l'existence de nombreux
« livres de raison dans des provinces autres que celles
« du midi de la France ; les recherches se sont peu
« portées sur ce genre d'observations, et il ajoute :
« il y aura sans doute matière à bien des décou-
« vertes quand les familles voudront faire quelques
« recherche, dans leurs archives. »

M. Combier, comme s'il avait voulu réaliser cette prophétie de M. Ch. de Ribbes, a communiqué à la Société académique de Laon un travail très intéressant sur un de ces livres de raison appartenant à une famille de notre région.

De mon côté, je trouve dans un manuscrit de l'abbé Robert, ancien curé de Vasseny, non pas un livre de raison d'une famille particulière, mais une notice sur le village de Vasseny, dans laquelle je remarque une foule de détails et de renseignements

curieux sur les mœurs de cette partie de notre département avant la grande révolution et au commencement de ce siècle. J'ai pensé qu'une analyse substantielle de cette notice pourrait vous intéresser et je viens vous la communiquer.

L'abbé Robert, ayant habité pendant cinq ans un pays voisin de Vasseny, avait été à même d'étudier ce village et ses habitants.

« La singularité de ces gens, leurs mœurs patriarcales, leur costume antique, leur langage singulier, leur sobriété, leur décence, leur rudesse, leur parcimonie, leur amour exclusif du travail, tout, chez ce peuple, lui avait fait désirer de devenir curé de Vasseny. »

De leur côté, les Vassenisiens avaient entendu dire tant de bien de l'abbé Robert, qu'ils souhaitaient le voir parmi eux. Ce double vœu fut exaucé.

C'était le bon temps encore, mais il devait être de courte durée. « Je n'oublierai jamais l'antique Vasseny, dit l'abbé Robert, j'y fus plus qu'un roi ; j'y avais une nombreuse famille de sujets aimés et aimants. » A la fin du XVIII^e siècle, Vasseny rappelait encore, comme nous allons le voir, la vie des anciens patriarches. Ce petit coin, formant comme un oasis au milieu d'un monde si éloigné de l'antique simplicité, ravissait les regards et faisait la joie du bon curé.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE. — HISTOIRE.

Le travail que j'analyse commence par quelques détails topographiques et historiques

Vasseny est à trois lieues au levant de Soissons, à une lieue nord de Braine, deux nord-est de Vailly, quatre au couchant de Fère-en-Tardenois. Il borde la route de Paris à Reims, dont il est distant de neuf lieues.

Les fameux moulins de Quinquenpoix, sont à la limite des territoires de Vasseny, Ciry et Chassemy.

Saint Ouen, né à deux lieues de Vasseny, en était seigneur, ainsi que de Sancy (Saint icy), son lieu de naissance.

Plus tard, la maison de Morienne eut la vicomté de Vasseny. Mais les droits utiles et seigneuriaux avaient été donnés aux abbayes de St-Médard de Soissons, de St-Ived de Braine et de Chartreuve. La première avait six muids de vin à prendre dans les celliers; la deuxième, la septième gerbe de dîme sur un canton du territoire; la troisième, avait le même droit qu'elle céda aux curés, qui avaient la quatorzième gerbe de dîme sur la totalité du territoire, indépendamment de celle levée par St-Ived. Cette dernière abbaye et celle de St-Médard possédaient un vinage qui ne préjudiciait pas à la dîme du vin dûe au curé. Chacune des trois abbayes avait un *auditoire* à Vasseny avec la justice seigneuriale. De beaux *presoirs à cages et banneaux* établis également par elles étaient un bienfait pour le pays; ils ont été démolis au préjudice des vignobles, et rien ne les remplacera; elles avaient aussi les *lots et ventes*.

Cette terre était un démembrement de la comté de Braine. Les seigneurs avaient conservé un fief près de l'église.

Vasseny avait une place publique magnifique. On l'appelait le Champ de Mard (Champ de St-Médard). C'était un carré entouré de quatre rangs de saules et peupliers. Au milieu, un jeu de paume où venaient jouter les joueurs des environs. On y jouait aux quilles, aux boules, au tamis. C'était le lieu de réunion de tous les habitants, le dimanche, après les vêpres. Cette place fut vendue comme appartenant à une ferme de Couvrelle.

CHAPITRE II.

ÉGLISE.

Vasseny a une belle église, composée d'une abside, d'un chœur, de deux transsepts, d'une nef, de deux collatéraux et d'un porche. L'abside est pentagonale, à voûtes élevées, soutenues par des nervures à dos de carpe rayonnant autour d'une clef de voûte en couronne de feuillage. Les fenêtres sont ogivales, geminées, avec rose à six lobes.

Le clocher est très remarquable : c'est une tour carrée avec double contrefort, percée d'une baie sur chaque face au premier étage ; à l'étage supérieur, s'ouvrent deux baies plus petites accolées et ornées d'une riche végétation. Le toit est à quatre pignons découpés à jour et percés d'un gracieux mélange de roses et d'ogives. Les angles sont terminés par des gargouilles en pierre. Ce clocher est du XII^e siècle, le reste de l'édifice est du XII^e et XIII^e. (l'abbé Ledouble, *État religieux*.)

Le clocher de Vasseny, fait une masse énorme qui n'est cependant portée que par quatre piliers singu-

lièrement bâtis. Ils n'ont qu'un parement de dix pouces d'épaisseur et le vide est rempli de terre foulée. On s'en aperçut en 1788, lorsqu'on fit refaire en sous-œuvre un des quatre piliers.

L'abbé Robert suppose que tous les piliers de l'église sont faits de même, et il donne à l'appui de son opinion l'enfoncement de l'église au-dessous du sol du cimetière; on aura, dit-il, pris la terre sur l'emplacement même de l'édifice, pour remplir le vide des piliers. Mais l'exhaussement du cimetière, qui se remarque, non-seulement à Vasseny, mais en bien d'autres endroits, peut s'expliquer d'une toute autre manière.

Il y avait dans ce clocher trois fortes cloches; une quatrième fut enlevée pendant les guerres de religion. En ces temps malheureux, tous les environs de Vasseny furent pillés et incendiés. Les murs du presbytère et ceux du bas-côté de l'église à l'arcade de la chapelle de St-Druon, portent encore des traces d'incendie.

On rapporte qu'à l'approche de l'ennemi, on fit aux murs du cimetière des meurtrières que l'on voyait encore du temps de l'abbé Robert; il en fut de même à Couvrelles et autres villages des environs.

Les habitants de Vasseny s'étaient réfugiés dans l'église et le clocher où ils soutinrent un siège en règle. On tira du canon contre l'église et surtout contre la tourelle qui renferme l'escalier du clocher. Les habitants se défendirent longtemps. Pour les réduire, l'ennemi amassa à l'entrée de la tourelle des

matières inflammables et y mit le feu. Les marches de l'escalier, le mur extérieur du bas-côté ainsi que l'arcade de la chapelle St-Druon furent calcinés. Le feu se propagea et réduisit en cendres beaucoup de maisons. La tourelle et les murs furent criblés de balles ; et il suffisait, peu d'années avant 1789, de passer à la claie la poussière du clocher et du transept qui donne sur le presbytère pour se procurer du plomb. Les balles « sont d'un calibre moins fort d'un tiers que celles d'à présent. »

En 1740, la cure de Vasseny était redoutée à cause de son clocher ; on croyait qu'il avait fléchi, et c'est pour cela qu'un énorme contrefort avait été construit dans la cour du presbytère.

M. Bichon venait d'être nommé curé de Vasseny. Effrayé des bruits qui couraient sur le peu de solidité de l'église, il refusa d'abord de s'y rendre. On insista, et pour le mettre à même de faire au clocher les réparations nécessaires, on lui donna, pendant trois ans, la desserte de Montgru. On consulta un architecte du voisinage, qui avoua qu'il ne pourrait rien faire qui valût cette antique construction. On eut la malheureuse pensée, pour alléger la masse du clocher, de détruire les ouvrages à jour qui décoraient ses quatre faces, et qui formaient « une grande fenêtrée avec un rideau de dentelle. »

L'église dédiée sous l'invocation de St-Rupert, évêque de Worms, a pour patron secondaire St-Druon, qui a donné son nom à son pays natal, en Flandres. On vient l'invoquer dans les maladies des bêtes à laine, parce que, dans le monastère qu'il habitait, son

occupation était de paître les troupeaux. On croit qu'il eût le même emploi à Epretelle, ferme de la paroisse de Vasseny, dépendant de St-Ived de Braine, ordre de St-Benoit, dans lequel St-Druon avait fait profession.

En 1790, le comte d'Egmont avait donné à l'église un tableau ayant pour sujet la résurrection. L'abbé Robert, qui ne nomme pas l'auteur de ce tableau, dit que c'était un chef-d'œuvre d'un des plus célèbres peintres du temps. Le comte d'Egmont se proposait de doter l'église de Vasseny d'une grille de chœur; mais, à cette époque troublée, les riches titrés se virent obligés de chercher au loin une terre hospitalière, et l'église dut se passer de grille.

CHAPITRE III.

CURE.

La cure séculière était à la nomination du prieuré simple de St-Remy, de Braine. Le curé en était gros-décimateur.

Au commencement du XVIII^e siècle, M. de Ferbos fut pourvu de la cure de Vasseny. Alors, les grosses dîmes appartenaient aux abbayes de St-Médard, St-Ived et de Chartreuse; à elles incombait aussi l'entretien du chœur et cancelle et du clocher. Le curé les somma de réparer et de meubler la sacristie. Sur leur refus, il les poursuivit en parlement, et elles furent condamnées comme gros décimateurs aux réparations et entretien.

Les abbayes se concertèrent et abandonnèrent à la

cure toutes les dîmes et les charges. Celle de Char-
treuve avait en outre six septiers de blé sur la ferme
de St-Médard (Epretelle), elle les abandonna égale-
ment au curé.

Voici un trait qui prouve l'attachement des habi-
tants pour leur curé, et le sentiment de justice qui
les animait. Je cite textuellement : « Le dernier curé
« reçoit son brevet de traitement qui doit être acquit-
« té en assignats. C'était un samedi. Le porteur
« d'ordres en parle à un des anciens qu'il rencontre;
« celui-ci voit aussitôt ses collègues dont le gouver-
« nement patriarcal allait expirer. Le lendemain,
« après les vêpres, on donne le coup de cloche. Le
« curé était rentré chez lui; il en sort pour aller
« auprès du porche, savoir ce dont il s'agit. Les
« femmes et les jeunes gens lui disent que l'assem-
« blée se tient dans l'église. Le curé, étonné de cette
« réunion, rentre chez lui. Les habitants occupent
« leurs places ordinaires. Les anciens avec le maire
« et le procureur de la commune, se retirent dans
« la chapelle de St-Druon; ils confèrent, font une
« délibération. On s'assure que le curé est chez lui.
« On lui députe Antoine et Pierre Foilliard, avec Ni-
« colas Droux. Ils entrent et disent : Monsieur, la
« commune nous charge de vous faire part de ce qui
« va vous être lu. — Lisez, maître d'école. Et il lit :
« La commune, assemblée en l'église, Jean Claude
« a dit : Messieurs, jamais papier ne vaudra argent ;
« M. le curé est doté de 1,200 fr. de cette misérable
« monnaie; il ne vivra pas de cette somme; nous
« sommes d'avis de lui faire en nature, blé, vin,

« bois, la valeur de 800 fr., argent d'à-présent.
« Quelqu'un est-il opposant ? Après un moment de
« silence, personne ne contredisant, nommez trois de
« nous qui allons porter à notre pasteur l'acte que
« *Follet* a écrit sur l'autel. »

Tous avaient signé. On voulut donner un épilogue à cette marque d'attachement.

Comme la fête patronale du curé était proche, les vieillards se proposent de la lui souhaiter la veille, escortés des jeunes hommes non mariés. Le curé était avec sa famille ne s'attendant à rien. Une vive fusillade le fait tressaillir. Entre Michel Tangre, portant une bouteille de liqueur, garnie de nœuds de rubans roses. Les vieillards font leur compliment cordial au curé, qui lit sur l'étiquette de la bouteille : *Parfait amour.*

Citons encore un fait qui a rapport à M. Bichon, dont il vient d'être question. Il était à peine installé à Vasseny, au grand contentement de tous les habitants, que le feu prend aux bâtiments de la cure et menace l'église. Les vitraux éclatent, les plombs en fusion tombent sur ceux qui essaient de porter secours. Déjà, la flamme pénètre jusque dans le sanctuaire, et la charpente va prendre feu. Le pieux curé veut mourir sous les décombres de son église ; il se prosterne au pied de l'autel. Cependant, Brocheton, charpentier habile, dirige les travailleurs et parvient enfin à se rendre maître de l'incendie. Les bâtiments du presbytère sont réduits en cendres ; mais l'église et le village sont préservés.

Les habitants abordent M. Bichon et demandent

qu'un *Te Deum* soit chanté puisque l'église et le village ont été préservés des fureurs d'un incendie qui menaçait de tout détruire.

On s'assemble ensuite, et un des vieillards s'exprime ainsi : « Notre vénérable curé est ruiné, et il n'y « pense pas. Notre village, composé de cent ménages; « aurait à se reprocher d'avoir vu son pasteur ruiné, « tandis que chacun ici a les matériaux nécessaires « pour les réparations, et que nous ne manquons « pas d'ouvriers pour les faire. » Chacun fait ses offres, et le lendemain on est à l'ouvrage. Le curé, étonné de voir tant d'ouvriers et de voitures qu'il n'a pas demandés, s'informe de ce que l'on prétend faire. « Le village va tout rétablir, répond-on. » Et tout fut remis en bon état sans un sou de dépense pour M. Bichon. C'était en février, et chacun pouvait plus facilement qu'en une autre saison donner son temps et couper le bois nécessaire.

CHAPITRE IV.

HABITUDES RELIGIEUSES.

On ne manque jamais à un office divin. On se ferait un scrupule de voyager un dimanche ou un jour de fête.

Pendant l'octave de la Fête-Dieu, il y a salut chaque soir. C'est le temps des travaux de la campagne. Les hommes emportent avec eux aux champs un habit de toile bien blanche, et les femmes un tablier et une coiffe propre. Au premier coup du salut, on quitte

lès champs, on ne rentre pas à la maison, mais on se dirige vers l'église. Les instruments de travail sont déposés en faisceaux autour du porche ; on met les habits propres et on entre à l'église.

Les habitants de Vasseny assistaient très dévotement à l'office divin. Personne ne savait mieux les *rubriques* que Pierre Foilliant, dans la famille duquel les fonctions de choriste se transmettaient de père en fils. Tous faisaient pieds-nus l'adoration de la croix. Après les ténèbres du Jeudi Saint, on distribuait à chacun des assistants des petits pains gros comme des noix. On les mangeait à l'église. C'étaient ce qu'ils appelaient les Agapes, ou le repas des premiers chrétiens, en mémoire de la dernière Cène.

Vasseny conservait beaucoup d'anciens usages. Le lendemain de la Toussaint, commémoration des Morts, à huit heures précises du soir, les sonneurs tendaient l'autel en noir, on allumait tous les cierges des autels, et un luminaire devant le *Ténébreau*. On ouvrait la porte qui donnait sur le cimetière ; on plaçait le drap des morts sous le porche à l'entrée du cimetière, et chacun à genoux sur la tombe de ses pères faisait une prière pendant qu'on sonnait toutes les cloches. C'était un très ancien usage local.

A la messe, le jour de St-Druon, les bergers de beaucoup de villages des environs, le manteau sur l'épaule et la houlette à la main, déposaient sur l'autel des petits pains à bénir, comme cela se pratique ailleurs le jour de St-Eloi.

CHAPITRE V.

SOL. — PRODUCTIONS.

Ce pays; un des plus riches du Soissonnais, est environné de villages *meublés* de bonne société; c'est un séjour très agréable. Il est situé dans une riche plaine, sur une route magnifique. La Vesle longe son territoire et embellit le paysage.

Les habitants sont à peu près tous propriétaires; le village ne compte pas de pauvres. Chacun possède terres, prés, chènevière, bois, vignes, de bons jardins et des vergers. Les terres de Vasseny se trouvent en plaine, moitié en bon sable, moitié en terre franche; il y a aussi des terres fortes et de bons limons. Les vignes sont en trop bonnes terres; elles furent jadis en provins, mais on fut obligé de les mettre en haute vigne à cause de leur trop forte végétation. Les bois sont bien garnis; on les coupe tous les dix ans, on en fait des échalas de sept pieds de haut, et de moindres de cinq pieds. Les prés sont moitié secs, moitié frais, à cause des vannes des moulins de Quinquenpoix qui font refluer la rivière de Vesles. On fait peu de prairies artificielles. Les terres de la plaine, au moyen de *riboulis* (parce-qu'on fume fort), rapportent presque toutes chaque année, haricots, fèves de marais et pois. On excepte les sables qui donnent en soles, des seigles et des avoines en quantité. Il n'y a pas un arbre dans les vignes et les terres, mais le tour du village est couvert d'arbres à fruits de toute espèce.

Derrière des haies très élevées poussent des noyers, des pommiers, des poiriers ; ensuite les cerisiers, très élevés de tige de peur qu'on n'y monte facilement. Enfin, les vignes touchaient aux maisons.

La terrible gelée de 1788 mit le village à découvert. Au printemps on commença à remplacer les arbres que la gelée avait fait périr. L'intendant de Soissons envoya des commissaires. Il fut prouvé que bon an, mal an, les arbres gelés produisaient un revenu de 7 à 8 mille francs. On portait chaque samedi de l'année à Soissons, pour près de 120 fr. de fruits, et on en conservait jusqu'aux nouveaux. Un nommé Foilliart, avait cinq énormes poiriers de gros certeau qui lui rapportaient en moyenne 300 fr. par année.

Pour réparer le désastre de la gelée de 1788, le comte d'Egmont permit de prendre dans ses pépinières autant d'arbres à fruits qu'on en voudrait. On fit venir du parc célèbre de St-Martin-d'Ablois, des greffes de toutes espèces variées à l'infini. Beaucoup de ces greffes ne réussirent pas, et parmi les cerises, il n'y eut que la grosse guigne blanche qu'on réussit à acclimater.

D'après le conseil du curé de Vasseny, au lieu d'abattre les noyers gelés, on les scia entre deux terres, et on vit sortir de très beaux jets des racines que la gelée n'avait pas atteintes.

On vante, avec raison, les haricots de Soissons ; les plus recherchés sont ceux de Vasseny ; ce sont les plus gros, les plus aplatis, les plus blancs. On les plante avec beaucoup de précautions dans une terre bien remuée et bien fumée.

On récolte beaucoup de vin et des fruits excellents.

CHAPITRE VI.

TRAVAIL.

Chaque ménage a sa charrue, sa voiture, un cheval pour le moins. Diction de la contrée : Les hayes de Vasseny valent plus que les murs de Soissons. La moitié des ménages a une fortune à peu près égale. Cette fortune se conserve, grâce au travail assidu, à la sobriété, à la haine du luxe.

Nulle part, on ne cultive la terre aussi soigneusement. Aussitôt qu'on s'aperçoit que l'herbe pousse dans un champ, on le laboure. Ils mettent en pratique le conseil de La Fontaine : *Travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque le moins*. Aussi, hommes, femmes, enfants, tous travaillent à l'envi. L'enfant de sept ans promène son petit frère plus jeune ; mais se promener ne serait pas travailler ; on lui donne un panier qu'il remplit d'herbe cueillie le long des haies ; après un temps donné, il doit le rapporter plein.

A neuf ans, le garçon a quitté la promenade et le panier ; il porte la hotte, et tout fier de sa charge, il nargue son frère plus jeune qui ne porte que le panier enfantin. Mais le porte-hotte rencontre-t-il le grand jeune homme de treize ans, qui déjà laboure un champ, il s'arrête pensif, s'indigne de son travail obscur, critique un sillon, et se fait fort d'en tracer bientôt sans faire de *veaux*. S'il entre dans les vignes,

il y trouve un nouveau sujet de tristesse ; un autre homme de treize à quatorze ans, sait déjà manier rapidement la bêche, et travaille côte à côte avec son père qu'il égale presque. Le pauvre porte-hotte passe, et on l'entend dire : pourquoi ne suis-je pas encore assez fort ? Un tel, mon camarade, coupe au bois, façonne les ramiers, va à la charrue et aux vignes et je suis presque aussi grand que lui ! Le jeune *laboureur-vigneron-bûcheron*, ne revient qu'au crépuscule, comme son père et sa mère, il salue tous ceux qu'il rencontre, mais sans s'arrêter. On lui voit toujours sous le bras quelques ramilles, quelques herbes, car il n'est pas permis de rentrer chez soi les bras bal-lants.

La petite fille a aussi promené le petit frère ; à huit ans, elle a gardé la vache à la longue longe ; à dix, on l'a admise, à sa grande joie, à la veillée. A douze ans, c'est elle seule qui s'occupe de la vacherie, du laitage, de la propreté de la maison ; la mère n'a plus que la surveillance.

Il faut voir, au coup de l'Angelus du soir, tout un village sortir simultanément des vignes, des bois, des terres ; ils obéissent au son de la cloche, comme les soldats au son du clairon. Les hommes en veste, en pantalon solide, les cheveux retroussés sous un bonnet rouge de laine, s'avancent gravement en devisant sur l'ouvrage de la journée, sur la pluie et le beau temps ; ceints d'un porte-serpe, la bêche sous le bras gauche, ils soutiennent de la main droite un petit fagot posé sur la tête. Les femmes et les filles portent la hotte dans laquelle se place la bêche et un

petit fagot ; elles sont chaussées de *houzelles*, coiffées en toile grossière, le tablier retourné et rempli d'herbe ; elles cheminent aussi sérieuses que les hommes. Point de cris, de vociférations, de ricane-ments le long du chemin. L'excès du travail, le besoin du repos commandent la tranquillité. La grande fille a eu une heure pour arranger les bestiaux, préparer la soupe. La soupe est fumante sur une table ronde à peine plus grande que la soupière de terre qu'elle supporte. La famille entre, étend le bras, fait le signe de la croix, mange vite et se couche promptement. A six heures du soir en hiver tout le monde est couché. En été, une heure après que le soleil a disparu, on rentre au logis, on se couche à la nuit pour se lever au petit jour.

Vasseny se passait de domestiques dont on aurait cependant eu bien besoin, on suppléait aux bras mercenaires en forçant le travail. Aussi, à cinquante ans, on paraît vieux. Cependant, ces rudes travailleurs ne marchent pas courbés comme les paysans champenois, parce qu'à Vasseny on ne se sert que de la bêche, tandis qu'en Champagne on se sert du hoyau.

Si, par paresse, un habitant tombait dans la misère, on n'avait pour lui aucune pitié. S'il était forcé de vendre ses terres, on les lui payait ce qu'elles valaient, car on ne voulait pas abuser de son indigence. Quand il avait tout vendu, hors sa maison qu'on lui laissait toujours, un dimanche, au sortir de la messe, les anciens prenant un air sévère, lui disaient : « Le métier de paresseux vous était réservé ; tenez, voilà le cornet, achetez un chien, et soyez le pâtre de nos

bestiaux ; vous vous procurerez ainsi du pain à manger, vous ferez travailler vos enfants, et 40 fr. par mois vous aideront à vivre et à les établir.

On a une sorte de culte pour les anciens usages, et on ne change pas plus ses habitudes que ses instruments de travail. Les femmes, du temps de l'abbé Robert, ne se servaient encore que du *touret à bras*. Un vieillard apperçut une fille, qui, toute fière, allait à la veillée portant un *touret à pied*. « Fi ! lui dit-il, brisez ce métier de paresseuse. Qu'allez-vous faire d'une de vos mains ? le pied n'est pas fait pour filer. Bientôt, je le crois, vous ferez filer, au lieu de filer vous-même. »

Vous ne trouveriez nulle part d'hommes aussi avarés de leur temps. Dans la saison des fruits, on faisait la cueillette après l'ouvrage des champs ; on partait de nuit pour Reims. On y arrivait à 4 heures du matin, on faisait son marché, et on était de retour à Vasseny à 6 heures. Sans perdre de temps on préparait le marché de Soissons pour le lendemain. Point de dépense en voyage : les hommes portaient leurs provisions, les chevaux leurs rations.

Dans les vieilles d'hiver, aux caves, partout ailleurs lieux d'indécence et souvent de corruption, tout se passe à Vasseny dans le meilleur ordre. Les mères et aïeules président. On n'y chante pas, on n'y médit guère, on parlerait mal de sa propre famille, mais on s'y égaie honnêtement tout en travaillant. Les grands garçons, au sortir de leur école particulière où ils vont pendant deux heures chaque soir apprendre à compter et à écrire, viennent à la

cave à huit heures ; ils dévident et mettent en échecaux les bobines des fileuses. A neuf heures, chacun tire de son panier son pain et ses pommes ; on fait collation, sans boire. A onze heures la séance est levée ; chacun gagne son gîte sans troubler le silence de la nuit. Ailleurs, au sortir de la veillée, on n'entend que vociférations, propos et chansons deshonnêtes de gens qui ne se font aucun scrupule de troubler le repos public ; à Vasseny tout est calme et décent.

S'il sont laborieux, les habitants de Vasseny sont avides de placer le produit de leur travail. Il ne se tient pas de marché à Soissons, Braine et Vailly qu'on ne les y rencontre. Ils sont les plus pressés de vendre, et toujours les premiers partis ; ils fuient ceux qui voudraient retarder leur départ ou ralentir leur marche. On dîne, et on se remet à l'ouvrage comme les autres jours, et on ne se rappelle l'absence du matin que pour racheter le temps perdu en se livrant plus ardemment au travail.

Dans toutes les villes, on distingue, au marché, les habitants de Vasseny. On leur donne des sobriquets différents, mais qui sont toujours à la louange de ce peuple sobre et laborieux. On rit un peu cependant de leur costume suranné, de leur attitude, de leur parler goguenard, de leur air de satisfaction. Mais jamais on n'a trouvé à les reprendre sur l'exactitude de leurs poids et mesures. Ce qui se pèse a le poids légal auquel on ajoute une cuiller d'étain, ce qui se mesure est soigneusement arrangé à la main. C'est ainsi qu'ils vendent : noix, pommes de terre, fruits,

fèves, pois, et les fameux haricots de Soissons qui sont une des plus fructueuses récoltes de Vasseny.

CHAPITRE VII.

MORALITÉ.

Cette paroisse était un modèle de moralité, de probité, de soumission aux *bonnes lois*.

Le libertinage y était inconnu. Il doit en être de même en tout endroit, où l'oisiveté est bannie, et à Vasseny, nous l'avons dit, les enfants sont occupés dès qu'ils peuvent agiter les pieds et les mains, partout où règne la sobriété, partout où le luxe est exclu.

Les vieillards aiment à vanter les belles mœurs de leurs concitoyens, et on ne pouvait citer que deux personnes qui avaient manqué aux lois de la pudeur.

Il n'en était pas de même dans un village voisin, (Muret) qui avait un château dont les oisifs valets gâtaient les mœurs. Les filles qui avaient *fauté* ne pouvaient se lever à l'église quand on présentait le pain à bénir, et il leur était défendu de laisser tomber les pans de leur coiffe pendant la bénédiction. On pouvait ainsi compter les coupables, et leur honte se renouvelait chaque dimanche et chaque jour de fête.

Les femmes de Vasseny pouvaient marcher la tête haute, et ne donnaient prise à aucune médisance; l'anecdote suivante nous prouvera qu'elles savaient se rendre justice à l'occasion.

Un jour un voisin rieur mit à la porte de Jean,

la veille de sa fête, une fleur jaune. On raille Jean qui n'entendait pas la plaisanterie, et on essaie de l'égayer ; on n'avait pas d'autre but, car sa femme est des plus honnêtes, et ne mérite aucun reproche. Le grand R. était là avec sa femme et d'autres personnes. Le grand R., gros railleur, dit à sa femme : on nem'a pas mis le bouquet, sans doute. — Non, répond-elle, tu ne t'appelles pas Jean, et je suis de Vasseny.

Cette noble assurance et cette légitime fierté électrisent le bon curé, et il s'écrie : « Admirez donc encore ces fières romaines ! On trouve sous le chaume
« autant de noblesse de sentiment que dans les palais des grands ; et dans un siècle d'immoralité, la
« pudeur, la décence et l'honneur ont encore des
« asiles sûrs au village. Ouvrez les registres des actes
« de naissance de Vasseny, vous serez étonné de
« voir encore à tous les actes, — né de mariage légitime. Dans les villes on ferait un gros registre
« particulier des actes des naissances illégitimes. La
« religion, attaquée par certains philosophes qui bouleversent les esprits et les trônes, a un empire
« que n'auront jamais les lois les plus sévères. »

CHAPITRE VIII.

COSTUME.

On est habillé à Vasseny comme on l'était il y a 200 ans, de façon, dit l'abbé Robert que, près des autres, les gens de Vasseny font caricature (1). Une

(1) Les femmes de Vasseny et celles des villages voisins, de Chassemy, par exemple, ne se ressemblent pas, celles-ci,

filles héritent des habits de sa mère, et s'en sert tels quels, quelle que soit la différence de la taille et de l'embonpoint. Les femmes brisées par un travail aussi prématuré que permanent n'ont pas la taille svelte, ni le teint fleuri.

En hiver, les hommes sont vêtus d'étoffes communes de laine. On ne prend pas garde à la couleur des pièces qui font disparaître un trou. La forme de ces habits ne variait pas. Je me rappelle que dans un autre village, à Villers-sur-Fère, en 1844, je retrouvai des habits du siècle précédent, conservés avec le plus grand soin. C'étaient des habits de cérémonie qui se transmettaient de père en fils et qu'on ne portait qu'aux jours les plus solennels. Je vois encore arriver à l'église deux vieux frères âgés d'environ quatre-vingts ans, en veste de drap blanc à longs et larges pans, culotte courte, bas blancs, le tricorne

grandes, droites, bien faites, le teint frais comme à la ville, et mises comme des citadines, faisaient un contraste frappant avec leurs voisines de Vasseny; celles-ci accoutumées à un travail rude et continu, dès la plus tendre enfance, sont courtes, épaisses et ont la peau tannée. A Chassemy, pas de travail des champs pour les femmes et peu pour les hommes, dans un territoire tout de sable aride et presque stérile.

Le comte d'Egmont occupait les femmes de Chassemy à filer le beau chanvre de Courville. On les payait à raison du bien filé. Avec ce fil on faisait de la toile qu'on partageait en telle quantité que chaque famille en recevait au-delà de ses besoins. Les femmes nettoyaient, sarclaient les jeunes bois plantés sur ce mauvais sol. Au total, le comte faisait vivre les habitants de Chassemy. Leur principale ressource est une bonne et vaste prairie qui leur permet d'élever des bestiaux.

sur la tête ; ils s'avancent gravement, je dirais volontiers majestueusement. Tous les regards étaient tournés sur eux, mais personne ne riait devant cette exhibition solennelle du costume d'un autre âge.

Les habitants de Vasseny ont des gants sans doigts recouverts en toile dans la paume de la main, et sont, les jours ouvriers, coiffés d'un bonnet rouge. Cette coiffure donna lieu en 1792, à une méprise assez curieuse. On réparait le chemin à la chute du rû de Pancy ; tous les Vassenisiens, en costume d'hiver, étaient à l'ouvrage. D'Artois, ancien maître d'école, vieillard octogénaire, regardait les travailleurs. Arrive une voiture de poste : au lieu d'écussons, les deux côtés de la voiture sont décorés de deux amples bonnets rouges, dits de la liberté. Deux représentants du peuple en mission dans ces parages y étaient leur importance. Ils aperçoivent toute une population affublée comme eux du bonnet de la liberté. Vite, ils descendent de voiture, et s'écrient : Bravo ! voilà de bons patriotes ! de véritables jacobins ! — Qu'appellez-vous jacobins, dit l'octogénaire d'un ton magistral ? Nous sommes de bons paysans, et non des jacobins, entendez-vous ? (Le texte dit : tueurs de rois). Et puis, les jacobins ne sont pas habillés comme nous. Les paysans stupéfaits de la sortie de D'Artois ne disaient mot. Heureusement, les deux représentants du peuple n'étaient ni Marat, ni Joseph Lebon ; sans cela D'Artois n'eût pas échappé aux mesures de salut public de ces grands régénérateurs. Ceux-ci, voyant qu'ils s'étaient trompés, eurent le bon esprit de rire de leur méprise, et remontèrent

en voiture. Les paysans les voyant sur le chemin de Braine, respirent. Il fut arrêté que, dès le lendemain, on quitterait le traditionnel bonnet rouge. Mais comment le remplacer ; on discuta longtemps, et on finit par adopter le bonnet de police sous lequel ils devaient avoir l'air assez peu guerrier.

« Rien n'est plus massif que la stature des femmes
« et des grandes jeunes filles pendant l'hiver. Elles
« portent une robe de tricot très épais qui les couvre
« depuis le cou jusqu'aux talons. Elles l'appellent
« chemisette longue. Leurs autres vêtements se met-
« tent par dessus ce tricot ; elles sont ridiculement
« arrondies. Leur bonnet est fait de simple toile,
« souvent neuve et jaune. »

En été, les hommes et les femmes sont en toile blanche de ménage, et pour les hommes le tricorne remplace le bonnet de laine. Ils protestaient que jamais ils ne changeraient ces usages. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Les vieillards portaient les cheveux dans toute leur longueur et épaisseur, comme les anciens francs ; ils les retroussaient sous leur bonnet ou chapeau ; à l'église, ils les laissaient pendants. Vingt vieillards qui occupaient les places du chœur avaient un aspect vraiment patriarcal.

La couleur grise était celle de tous les habits des hommes. Les simples dimanches, les hommes paraissaient à l'église en habit complet de belle ratine grise, et en bas de Chaumont blancs et à côtes. Aux fêtes, ils avaient l'habit complet en drap gris d'Elbœuf, et les bas de coton blancs. Aux plus grandes solen-

nités, ils portaient un jabot bien plissé, et des manchettes festonnées. Ils n'avaient aux souliers que des boucles de cuivre. Les vieillards se paraient d'une cravate dont les deux extrémités pendaient sur la poitrine en forme de rabat.

Les femmes, aux fêtes les plus solennelles mettaient un juste de drap-pagnon (de Sedan), brun ou noisette. Elles avaient le jupon de drap rouge, le tablier de coton broché en laine. La croix d'argent à lentilles était suspendue à un cœur. Les filles ne portaient pas de drap, mais des étoffes siamoises de couleur modeste. Elles ne portaient la croix qu'à l'âge de 15 à 18 ans.

Quelle simplicité ! s'écrie l'abbé Robert, quelle horreur de luxe chez ce peuple fortuné ! Là, aucun habitant ne prenait le pas sur un autre ; on n'avait de déférence que pour la vieillesse, et les vieillards ne laissaient que des souvenirs vénérables.

En 1789, une femme parut à l'église avec un bonnet rond qui valait bien trente sols. Au sortir de l'église, un vieillard lui dit : Voilà de la gloire qui convient peu à une mère de quatre filles. La femme fut huée et n'osa plus reparaitre avec son bonnet.

CHAPITRE IX.

MEUBLES.

Comme les habits, le mobilier était de la plus grande simplicité.

C'est *Brocheton*, le charpentier qui fabrique le long *coffret*, qui dans chaque maison de Vasseny se trouve au pied du lit. C'est lui aussi qui taille la *couchette*. Or, voici la description de ce lit de repos de gens dont plusieurs jouissent de 3,000 l. de revenu : c'est une sorte d'alcôve façonnée à la serpe, et qui cache en partie un bois de lit aussi artistement travaillé ; ce lit est garni de planches et forme une large boîte, dans laquelle sur un pied d'épaisseur de grande paille est posée une paillasse remplie de menue paille d'avoine ; le traversin est fait de la même manière ; sur le tout, une couverture en laine ordinairement verte ; l'alcôve est fermé par un rideau de serge verte qui vient tomber sur le coffret dont nous avons parlé ; celui-ci sert à ranger les habits des jours ouvriers et qu'on doit reprendre le lendemain.

J'ai vu, dit l'abbé Robert, les plus riches du village mourir sur ces lits que les soucis n'avaient jamais abordés.

Les jeunes gens à marier voituraient de Soissons, un bas de buffet, un porte-vaisselle (1), une hache,

(1) Ce porte-vaisselle était, il y a 40 ans, et même plus tard encore le plus bel ornement des maisons de la Thiérache ; c'est là que s'étaient et s'étaient encore quelquefois ces vieilles faïences à fleurs rouges et bleues, ces pots à boire décorés, tant recherchés de nos jours. Dans les maisons un peu plus à l'aise, on ajoutait des plats et des tasses en étain luisant et poli comme de l'argent. Chaque ménagère était fière de sa *potière*, et tous les samedis on nettoyait, on frottait et on remettait artistement en place. Les amateurs de vieilles faïences, collectionneurs plus ou moins enragés, ont dévasté ces porte-vaisselle,

des serpes, une pelle à four, un fourgon, des bèches, des hottes, des paniers, une sereine à battre le beurre, un touret neuf. Tel est l'invariable mobilier des habitants de Vasseny; les plus riches maisons n'en avaient pas d'autre.

CHAPITRE X.

JEUX ET FÊTES.

Les dimanches d'été, après le goûter, toute la population se rendait au Grand-Pré. Les hommes venaient sans habit à moins qu'il n'y eût salut le soir. Les anciens causaient ensemble; les plus jeunes jouaient aux cartes ou à la paume, les petits garçons au tamis, les filles aux quilles, les petites filles au palet, et les femmes causaient entr'elles.

Point de vin pour les joueurs sur la place; chaque partie perdue par quatre des huit joueurs, coûtait aux perdants une bouteille de vin qu'on allait boire chez l'un d'eux. Les petits garçons jouaient un sol par partie, les filles un liard. Au son de l'*Angelus*, tous quittaient la place, partie faite ou non, et rentraient lentement chez eux.

S'il devait y avoir salut, à 6 h. 1/2, le curé, qui ordinairement allait s'asseoir auprès des anciens, se levait, et chacun de le suivre, les hommes d'abord,

et aujourd'hui dans la plupart des ménages de nos campagnes la faïence à fleur a été remplacée par la vaisselle blanche qui cache son prosaïsme au fond des armoires et des buffets.

les femmes ensuite, et on ne retournait plus au jeu après le salut.

Le jour de la fête patronale (1^{er} lundi de juillet), il n'y avait pas de jeux non plus qu'aux fêtes notables. On se contentait d'aller sur la place s'entretenir des affaires de la communauté. Si un étranger, se mêlant aux groupes, venait à parler *politique*, on lui disait gravement : « nous, nous travaillons, nous payons nos charges, et nous nous taisons. » Heureux Vasseny !!

La magnifique place de jeux attirait la jeunesse des villes et des villages voisins ; beaucoup de gens *comme il faut* s'y rendaient. On y dansait. Mais les Vassenisiens, ignorant la danse, ne s'y mêlaient pas. Il semblait en ces jours de fête, que Vasseny n'était plus dans Vasseny, tant les habitants du village étaient rares sur la place. Si des élégantes et des élégants des villes voisines se moquaient du costume excentrique des Vassenisiens, ceux-ci, ennemis des querelles, se contentaient de montrer les durillons de leurs mains, et de dire d'un ton railleur ; « Ces mains savent gagner de l'argent, et les vôtres en dépenser ; il faut cela dans le monde. »

Les folies du carnaval étaient méprisées. Pour empêcher la jeunesse curieuse d'aller voir ces divertissements dans le voisinage, un nommé Thierry, maître d'école du village, fonda avant la révolution la prières des quarante heures. Le lundi gras tout le monde assistait aux premières vêpres de St-Druon, deuxième patron de l'église, et le mardi toute la commune célébrait solennellement la fête de ce saint.

Pendant la révolution, un moine allemand, chassé de sa patrie à cause de son inconduite scandaleuse, s'étant implanté dans la cure de Vasseny, annonça en chaire qu'il supprimait les prières des quarante heures, afin que les habitants, brisés de fatigues, puissent se reposer en se livrant aux divertissements des jours gras. Après la messe, un des anciens entre au presbytère, et dit à l'intrus : Monsieur, vous ferez les prières des quarante heures et la fête de St-Druon, ou bien le presbytère et l'église vous seront fermés. L'allemand dut se soumettre.

CHAPITRE XI.

ÉCONOMIE. — AVARICE.

Il y a cinquante ans, les gens de la campagne, et surtout ceux qui cultivaient la terre, étaient généralement très attachés à ce qu'ils possédaient ; ils avaient une sorte de culte pour leurs terres qui passaient de père en fils et se perpétuaient dans la famille. On méprisait le vendeur de l'héritage paternel. La pièce de terre était partagée en autant de parcelles qu'il y avait d'enfants, et de là vient le morcellement excessif de la propriété dans certains villages ; on y rencontre des pièces de terre d'un are et quelquefois moindres encore. Les économies servent à augmenter de quelques ares la terre de la famille.

Il en était ainsi à Vasseny ; la terre était sacrée. Il était difficile d'augmenter sa propriété particulière puisqu'il y avait rarement de la terre à vendre. Quo

faisaient donc de leurs économies ces paysans si laborieux, si sobres, si industrieux, propriétaires d'excellents fonds de terre, et qui, pendant tant d'années, avaient quelque chose à vendre, et presque rien à acheter ?

L'abbé Robert est réduit à un aven pénible. Il ne nie pas que ses paroissiens devaient amasser beaucoup d'argent, et son amour de la vérité le force à convenir qu'ils n'étaient pas exempts d'avarice. Il entre même dans des détails curieux que je vous demande la permission de citer parcequ'ils nous peignent bien les mœurs de ce singulier pays.

Quand les vieillards étaient assis, le dimanche au Grand-Pré, l'un disait à l'autre : — « A ma vue, tu as en coffre 9,000, 10,000, 12,000 livres, peut-être plus. » L'abbé Robert ajoute : comme ils ne voulaient pas passer pour riches, ils ne faisaient pas valoir l'argent en le plaçant à rente ; on le cachait.

Le curé était très utile aux héritiers d'un mourant ; c'est à lui qu'on déclarait où était caché l'argent.

En décembre 1789, la veuve Tangre est à l'agonie. Le curé appelé par les enfants pour visiter leur mère, insiste pour que la malade indique les endroits où est caché son argent. Elle nie en avoir. Le curé lui reproche son mensonge. Elle lui dit de prendre une chaise, il le fait ; mais il sent un courant d'air provenant d'un trou fait au plancher qui sépare le cellier de la maison d'habitation. Il va à la porte, prend une motte de terre fraîche avec laquelle il bouche ce trou.

— « Laissez, s'écrie la malade, laissez, Monsieur

« le curé, c'est là-dessous qu'est l'argent, et par ce trou je verrais si on entrerait pour le prendre. »

Là, en effet, se trouvait un pot de terre plein d'argent; elle avoue qu'il y en a un autre sous l'auge, dans l'écurie.

— Mais votre or, car vous en avez ?

— Oui, il vient de mon père qui l'a eu du sien; je n'y ai jamais touché.

— Où est-il ?

— Là.

Elle finit par indiquer ses cachettes. Quand elle vit le pot aux pièces d'or. — Ah ! donnez-m'en quelques-unes.

On lui donne trois louis, à l'effigie de Louis XIII. Elle se soulève, les baise, et les met sous sa tête. Le curé insiste pour qu'elle les remette avec les autres.

— Les enfants n'auraient pas été plus pauvres que moi, dit l'avare moribonde, je n'y ai jamais touché.

La vieille meurt; l'argent est déposé dans une armoire dont on confie la clef au curé; après l'inhumation, il est invité à venir faire le partage entre les enfants. Il fait des rouleaux égaux d'or et d'argent. Pierre Tangre qui venait de se marier, et qui n'avait jamais eu au gousset, étant garçon, plus de douze sols, ébahi, fixe sa part, et reste en extase si longtemps qu'on fut obligé de le secouer pour l'en faire sortir. Les écus étaient partagés, on allait prendre un verre de vin avant de se séparer. Une bru tire une nappe de l'armoire, et fait tomber quatre écus de six livres. Vite, on secoue tout le linge et on tire encore 200 livres. Le curé retournait chez lui, accompagné des enfants ;

en passant près de l'écurie, il dit : — Vous avez pris ce qui était ici ? — Non. On entre et on trouve encore un pot contenant 50 écus.

La perspicacité du curé de Vasseny, faillit le faire passer pour sorcier dans le village. Presque toutes les maisons sont sur des voûtes au-dessous desquelles se trouvent l'écurie et le cellier. On monte à la maison par un perron et la porte du cellier se trouve sous le perron.

Nous avons vu que le curé avait découvert chez la veuve Tangre, l'ouverture de la cachette aux écus. Ce fut pour lui une révélation. Aussi, ayant été appelé chez Michel Tangre pour visiter sa femme malade, il aperçut un trou au plancher, il dit à Michel : — « Vous avez de l'argent, mais il est mal caché. » — Michel de nier qu'il eût de l'argent. — « Il est là, dans ce trou, dit le curé, méfiez-vous des filous ; je connais votre cachette, d'autres pourraient la découvrir comme moi. » Le curé à peine sorti, Michel court chez Jean-Baptiste : — « Notre curé est sorcier, lui dit-il, il m'a indiqué l'endroit où est mon argent, et il sait à peu près ce que j'en ai ; il est honnête homme, mais comme il dit, un coquin peut deviner la cachette et me dévaliser. »

Peu après le curé entre chez Jean-Baptiste, il cherche le trou révélateur, et son regard s'y arrête. — Oh ! Monsieur, je ne pouvais croire ce que m'a dit Michel. — Eh bien, croyez-y, et changez de tactique, vous pourriez tous être volés en un seul jour.

Si les Vassenisiens, n'étaient pas usuriers, ils n'étaient pas non plus prêteurs. Un ancien curé du vil-

lage avait besoin d'une somme de 600 livres. Il va chez son paroissien le plus voisin, le père H..., lui demander cette somme à emprunter. Le voisin s'épuise en protestations pour persuader au curé qu'il n'a jamais possédé une si grosse somme. Le jour même un curé voisin entre chez le père H... pour affaires. Il aperçoit en entrant dans la cour, un pot à moutarde au fond duquel se trouvait un louis d'or. Il le donne à H... en lui disant : « La moutarde vaut mieux que le pot. » Son affaire terminée, il entre chez le curé de Vasseny ; il n'avait pas fini de raconter l'histoire du pot à moutarde, qu'entre le père H... — « Messieurs, je suis un homme volé, ruiné ; je mettais mon argent dans des pots à moutardes que j'enfonçais dans le mur de la cour entre deux pierres, et je fermais l'ouverture de manière à reconnaître la place. Je me rappelle qu'un tel est entré un jour pendant que j'achevais une de ces opérations ; il m'aura vu, et me voilà ruiné. — Combien vous a-t-on volé ? — 60,000 livres. — C'est impossible, dit le curé en riant, tout-à-l'heure vous n'aviez pas 600 livres, et on vous aurait volé 60,000 livres ! Au surplus, si vous aviez donné cet argent à vos enfants, ou prêté à un voisin, on ne vous aurait pas volé. On ne l'eût pas fait non plus, si vous aviez été plus prudent dans le choix de vos cachettes. Trente-six ans plus tard, l'argent se retrouva chez celui que le père H... avait soupçonné.

Les héritiers de Nicolas *Droux-Coliche*, déblayaient une écurie et voituraient les décombres dans une de leurs terres ; il plut la nuit suivante, et le lende-

main on aperçut des louis d'or luire sur la terre détrempée. On trouva également le sac de cuir qui les avait renfermés et que la pioche avait ouvert. La somme était considérable.

D'autre fois l'argent trop bien caché ne se retrouvait pas. Du temps de l'abbé Robert, on découvrit par hasard un pot de terre plein de pièces d'or « singulièrement taillées et frappées. » (C'était probablement des pistoles du Mexique qui ne sont que des lingots assez grossièrement frappés et irrégulièrement taillés.) M. de la Villeheurnois de Soupir en acheta en grand nombre ; et cette heureuse trouvaille permit au propriétaire de reconstruire en grand sa maison et toutes ses dépendances , de murer sa cour et son jardin et d'acheter de bons héritages.

CHAPITRE XII.

MARIAGES.

Les habitants, attachés à un sol qu'ils possèdent presque en entier, s'épousent entr'eux. Il faut de puissantes raisons pour agir autrement. Un nouveau venu est mal accueilli. Un ménage étranger qui viendrait s'établir chez eux, n'y séjournerait pas longtemps ; on le laisse dans l'isolement, et il ne rencontre que des gens qui passent près de lui sans fraterniser.

Le mariage se traite à Vasseny comme l'affaire la plus grave tant sous le rapport religieux que sous le rapport civil. La divine institution du mariage est

considérée sous son véritable aspect. Chacun connaît ces paroles de Tobie à son fils : *Nous sommes les enfants des Saints et nous ne devons pas vivre dans le mariage comme ceux qui ne connaissent pas le Seigneur.*

On ne voyait pas de mauvais ménage. La variété d'humeur ne les troublait pas, car la patience du plus raisonnable tempérerait les torts de l'autre; jamais on n'avait besoin d'apaiser les disputes entre mari et femme; jamais le public ne fut témoin de rixes de ménage.

S'agissait-il d'une alliance, le mari disait à sa femme : Voilà déjà cinq ans que Colinot *parle* à Madeleine, il est temps de penser à les marier. *Se parler*, c'était se promener sur la grande place, le dimanche, devant toute la paroisse réunie; jouer aux quilles, au tamis, aux barres avec sa future, la reconduire au milieu de toute la population jusqu'à la porte de ses parents. *Se parler*, ce n'était pas se dire des riens. Les jeunes gens prévoyaient les terres qu'ils auraient en mariage. Et c'était toujours les plus mauvais fonds qu'on leur donnait. On forçait ainsi la jeunesse à travailler pour améliorer ses propriétés. Aussi quelle industrie ne mettait-on pas en œuvre pour ne pas laisser un pouce de terre improductif. Les futurs se demandaient quelle terre ils transporteraient sur tel *larris*, quel *arrachis* ils feraient ici, quelle plantation ils essaieraient en cet autre endroit.

Cependant les parents parlaient sérieusement d'unir leurs enfants. Ceux-ci le devinrent parce qu'on les

envoie le même jour au même marché. Dans ce voyage ils sont toujours accompagnés de la moitié de la population.

Voici comment se fait le voyage. La demoiselle chargée d'une hotte de noix ou autres fruits, porte aussi un panier au bras, il contient dans une serviette bien blanche environ quatre livres de beurre; elle chasse devant elle le cheval chargé de pommes. Le garçon fait marcher de pair avec celui de sa fiancée un cheval chargé de la même manière. Il prend de temps en temps le panier de beurre, mais non la hotte, car ce serait une honte pour une femme de Vasseny d'entrer en ville sans sa hotte. Cette habitude est poussée si loin que souvent les femmes portent une hotte vide quand le cheval suffit à porter au marché toutes les denrées. Dans le voyage, point de paroles déplacées, encore moins de gestes et de jeux de mains. On ne parle que d'affaires d'intérêt, de chances de gain au marché; quelques railleries sur les demoiselles élégamment costumées qui viendront acheter une modeste demi-livre de beurre, un cent de noix, un quarteron de pommes. Le riche citadin est quelquefois *gens pessima gaudens*; mais ici quelle belle simplicité de mœurs !

Au bois, le futur pressait son ramier et courait offrir un coup de main au père de son amie; mais celui-ci ne parlait jamais de mariage avant le temps voulu.

Cinq semaines avant les fiançailles, le jeune homme entrait dans ce que l'on appelait les *longues*

semaines. Sérieux et même soucieux, il fuyait les jeux. Il cherchait à avoir un mot, un coup d'œil d'espérance des parents de celle qu'il recherchait. La jeune fille aussi était pensive; on lui avait dit : « Pour se marier, il faut un homme qui aime le travail, par exemple, un *tel* qui tient à cet égard de son père et de son grand-père qui avait bien *profité*. » On faisait l'éloge de plusieurs garçons sans marques de prédilection pour celui qu'on lui destinait. On leur disait à tous deux qu'il leur faudrait au moins *dix moissons* l'usage voulait que les jeunes mariés fissent la moisson pendant plusieurs années, afin d'épargner leur propre bien. On nommait au jeune homme des filles qui avaient des épargnes; chaque jeune fille avait en propre le salaire des journées faites en dehors de la maison paternelle. Une telle, disait-on, avait bien 200 livres; une autre 150, une troisième 100 livres d'épargne et il fallait cette somme pour se procurer les meubles de première nécessité.

Après tous ces pourparlers, afin de s'assurer du goût réciproque des jeunes gens, les parents s'abouchaient, à l'insu des enfants qu'on envoyait à un marché voisin. Tout pesé de part et d'autre et le mariage arrêté, le père, le dimanche qui précédait de cinq semaines celle du mariage, disait à son fils : « Vas ce soir chez le cousin Droux, tu sais pourquoi. » L'autre père attendait cette visite sans en avoir prévenu sa fille; elle allait se coucher à l'heure ordinaire, car le futur n'arrivait qu'à la nuit bien close. Le père et la mère entendaient un coup de sabot à leur porte, ils ouvraient. Le jeune homme entrait

vêtu en ouvrier, comme l'usage l'exigeait en pareil cas. »

« Quel sujet t'amène si tard ? lui demandait-on à demie voix. »

« Mon cousin et ma *cousaine*, vous savez ce que je demande de vous, je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. »

Cette visite se faisait et se recevait debout. Le père de la fille répondait :

« Cousin, ça ne se fait pas si vite ; nous en conférerons avec la famille ; tu reviendras dimanche. »

Le jeune homme se retirait aussitôt, rentrait chez lui sans bruit, et allait commencer sa semaine d'angoisses.

« Le dimanche suivant, il s'habillait de son mieux, et ses parents lui disaient : Va chez le cousin, si tu n'es pas rentré dans un quart d'heure, nous souperons sans toi. » Plus mort que vif, le jeune homme qui allait connaître son sort, gagnait sans bruit la maison de son amie. Il frappait ; on lui ouvrait. Mais qui ? sa future. La parole restait sur les lèvres ; de douces larmes coulaient. Le futur beau-père prenait la main du futur gendre, la mère prenait la main de sa fille ; on se dirigeait vers une table non encore servie. La fille ouvrait *la huche*, en tirait un jambon ; le père allait tirer du vin, et pendant que les femmes dressaient le souper, il versait du vin dans deux verres, en présentait un au jeune homme, et lui disait : « à ta santé, mon gendre. » Celui-ci embrassait le père, la mère et la fille. On se mettait à table ; la parole revenait et on soupaît gaiement.

« Demain les *accords*, et on soupera chez ton père. » C'est dans cette réunion qu'on convenait des articles que le notaire devait rédiger dans les vingt-quatre heures.

Le samedi suivant, on va à Soissons pour le marché et aussi pour demander, si cela est nécessaire, dispense de parenté. Les bans étaient enfin publiés, et dans l'intervalle, les jeunes gens commandaient leurs habits et leurs meubles.

Le futur achetait une croix d'argent qu'il offrait à sa fiancée.

On se préparait très religieusement à une union qui, dans ce pays fortuné, était généralement heureuse. On se connaissait, on s'estimait.

Quelques jours avant la célébration du mariage, les cloches annonçaient à la chute du jour la cérémonie des fiançailles. Les plus proches parents accompagnaient les jeunes gens à l'église ; ils y faisaient leur mutuelle promesse de mariage. On invoquait pieusement l'Esprit-Saint ; et les deux familles prenaient un repas commun. Le lendemain on faisait les invitations aux noces. Les jours suivants, on se procurait les provisions de bouche ; on n'achetait que la viande de boucherie, le reste on le trouvait chez soi. La veille du mariage, les futurs, revêtus de leurs habits de noces, faisaient la sainte communion. Le jour de la cérémonie, les futurs, à jeun, donnent à neuf heures le signal du départ. Le cortège sort de la maison de la jeune fille qui dit adieu à ses parents et les embrasse ; les larmes coulent, et le silence est l'imposante pompe qui accompagne cent personnes

en mouvement. La jeune fille, placée entre son père et son parrain, ouvre la marche. Vêtue de noir, elle est ceinte d'une serviette très fine dont les conducteurs tiennent chacun un bout. Le futur est conduit par sa mère et sa marraine. A l'entrée du chœur, les parents se placent à droite et à gauche, et laissent au milieu les jeunes époux. A la fin de la cérémonie, les deux parrains soutiennent sur la tête de leurs filleuls le voile, symbole de la pudeur, que doivent toujours et partout conserver les nouveaux mariés.

La messe terminée, on sort de l'église, et, sous le porche, le père et le parrain de la mariée dénouent la ceinture virginale qui est remplacée par un ruban à liseré. C'est dès lors son mari qui la conduit, jusqu'à la maison de ses parents qui cesse d'être la sienne.

Le cortège est devant la porte, et chacun des invités tient à la main le cadeau qu'il va faire aux mariés. Les pères et mères se tiennent près d'une grande table. La coutume dit ce que doit donner chaque parent à raison de son degré de parenté. Rien n'est spécifié quant aux présents des autres invités. Mais chacun doit faire le sien, et les pères jugent, d'après sa valeur, la place qu'ils doivent à table donner aux convives. A mesure qu'on dépose les cadeaux, on passe en embrassant les mariés, et les parents indiquent les places. Là, ni l'âge, ni le rang, ni la dignité, n'ont droit aux places d'honneur, celles-ci sont données au plus offrant. Et il n'y a pas de chapitre d'exception dans ce code de Vasseny.

Le curé n'était pas invité au repas de noces, car,

disait-on, des étrangers pourraient être libres en paroles à des noces, et il ne convient pas qu'un curé puisse y rougir ; mais avant de servir les tables, les mariés venaient au presbytère présenter au curé, quatre francs, un pâté chaud et deux tartes.

Un ancien qui mariait son fils déjà âgé voulut enfreindre l'usage, il invita le curé. Grand débat quand on aperçut le pasteur se dirigeant vers la saie du festin. Où le mettrait-on ? car n'étant ni parent, ni allié, ni parrain, ni étranger, on ne voit pas quel cadeau il doit faire, il n'en doit même pas ; et déjà tout le monde est placé selon l'importance du cadeau qu'il a fait. — Bel embarras ! dit le maire, (nouvelle dignité qui cependant ne le fit placer qu'à son rang d'oncle de la mariée), on dressera une table au milieu du fer à cheval, et M. le curé et les pères y seront seuls. On crie : bravo. Le curé pour ne pas déroger à l'usage offrit comme cadeau les honoraires qu'il avait reçus des mariés. — Gardez, gardez, monsieur, avec un pareil cadeau, la coutume vous placerait à côté du Ménétrier, c'est-à-dire à la dernière place, au milieu des gens qui font un cadeau de cinq ou six francs.

Quel était le menu d'un festin de noces ? Le bon curé ne nous le dit pas, mais la vérité le force à un aveu qui a dû lui coûter puisqu'il n'est pas à la louange de ses chers paroissiens. Voici comme il s'exprime :

« Il faut être témoin de la voracité des gens de la
« campagne pour croire à la quantité de viande que
« mangent aux noces des hommes qui sentent le

« besoin de s'en excuser en disant : nous n'en mangeons que là. C'est une profusion de mets qui apparaissent, disparaissent et sont aussitôt remplacés ; et ce pendant deux jours entiers. Le dessert en tartes est servi avec la même profusion. Mais par contre, ajoute le curé, on buvait peu à Vasseny, même aux repas de noces.

Parmi les pâtés chauds qu'on mettait sur la table, au second service, il y en avait un qu'on appelait le pâté de la mariée, et pendant qu'on le distribuait, avait lieu une danse particulière à Vasseny et qu'il est bon de mentionner.

Une femme du village, invitée à toutes les noces, avait le talent, qui se perpétuait dans sa famille de mère en fille, de ravir l'admiration. Elle tenait aussi haut que possible deux grands plats de fin étain. Elle sautait et tournait sur un pied avec une adresse singulière, en chantant trois couplets d'une vieille chanson à la louange d'un bon ménage, et en même temps, avec une dextérité dont elle avait seule le secret, elle frappait l'un contre l'autre ses deux plats pour accompagner son chant. Cette danse excentrique, ce bruit extraordinaire, l'exercice violent de la danseuse transportaient les assistants. On aurait pu s'imaginer voir et entendre « Un barde scythe ou gaulois. »

CHAPITRE XIII

NOURRITURE

Nous venons de dire qu'aux repas de noces, les Vassenisiens faisaient preuve d'un appétit dévorant

que l'abbé Robert compare à celui des compagnons d'Ulysse. En tout autre temps, ils étaient très sobres. Les plus pauvres, la femme veuve, le vieillard vivant seul, se nourrissaient comme les plus riches. Le père avait sa table servie comme celle du propriétaire qui jouissait d'un gros revenu (3,000 fr. ou 5,000 fr.) Un peu de lard, force légumes verts ou secs dans une grande quantité d'eau, tel était le pot au feu de chaque famille. A midi, soupe copieuse et le lard comme après soupe. Le soir, nouvelle soupe, et les légumes. Les jours maigres, rien après la soupe du soir, ou un simple crouton de pain. Pendant l'hiver, on boit au repas de la *piquette* faite d'eau qu'on a laissée fermenter avec le marc des raisins pressurés ; on ne fait jamais d'eau-de-vie d'afne. En été, il n'y a pas de vin au repas, mais les hommes seulement avant de partir pour l'ouvrage et au retour descendent au cellier, prennent une petite mesure de terre, l'emplissent et la boivent sur le lieu même. On ne cite pas une seule femme qui fasse la même chose quoiqu'elles en aient la faculté.

Le dimanche, on dîne au sortir de la messe vers 9 h. 1/2 ou 10 heures, parce qu'on va à la messe à jeun. Après les vêpres, on mange une omelette au lard en hiver, et en été, une salade. Ce petit repas se fait toujours en famille, et quelque nombreux que fussent les convives, il n'y avait jamais qu'une bouteille de vin.

L'omelette ou la salade étaient tellement dans les habitudes qu'on aurait été blâmé si on avait fait autrement. Le curé frappe un jour à une porte à

plusieurs reprises, et comme on n'ouvrait pas, quoiqu'il entendit du bruit dans la maison, il se nomme. La femme ouvre, mais on ne se voit à cause de la fumée qui emplit la maison. Le pasteur dit : goûtez donc, que je ne vous empêche pas. La femme pressée retire de dessous son lit la poêle dans laquelle elle avait fait rotir un morceau de porc salé ; elle s'excuse en disant que n'ayant pas voulu faire une omelette pour elle seule, elle avait, en entendant frapper, caché sa poêle dans la crainte de devenir la fable du pays si tout autre l'eût trouvée se distinguant ainsi.

Un jour dans l'année on dérogeait à ces habitudes. La veille de la fête patronale, premier samedi de juillet, les hommes quittaient l'ouvrage à six heures du soir. Chaque chef de famille, en veste propre, et le chapeau sur la tête, montait à cheval, un panier au bras. Cent chevaux ainsi montés gagnaient Braine au pas allongé et en revenaient de même. L'étranger qui eût vu ces cavaliers allant sans ordre, eût difficilement expliqué une pareille cavalcade ; elle n'avait d'autre motif que d'aller chercher le pot au feu, et le pain blanc en usage à la fête patronale de Vasseny.

Voici comment les femmes faisaient leurs provisions de beurre pour l'usage de leur maison. Avant de façonner leurs morceaux de beurre pour la vente, elles faisaient autant de boulettes grosses comme une noix, qu'il y avait de repas à faire au beurre jusqu'à la prochaine battue de la crème. Si on avait à offrir dans l'intervalle une omelette à un visiteur, on empruntait sur toutes les boulettes, lesquelles, quoique

diminuées de volume, devaient encore pourvoir à leur première destination.

La mort du porc que chaque famille engraisait chaque année était un grand évènement. La veille la femme allait à Quinquempoix acheter quelques livres de fine farine; elle servait à faire des tourtes destinées aux personnes à qui on faisait d'ordinaire présent de porc frais.

Les femmes de Vasseny étaient recommandées comme pâtissières. Elles faisaient aussi parfaitement le pain

CHAPITRE XIV

LANGAGE ET NOMS PROPRES

L'idiôme de Vasseny est plus pur que celui des petites gens des villes voisines. Il n'a de particulier que la prononciation de certaines lettres. Ainsi, ée = y; er = y. Journée se prononce journy; clocher, clochy. — On dit nô femme, nô homme; cousaine pour cousine; j'avons pour nous avons. Ce peuple qui a si peu de relations au dehors conserve ses usages et son langage. Il n'y a d'étranger que le curé. Un d'eux ayant essayé de modifier leur prononciation, on lui répondit: « nous ne voulons pas avoir l'air de bourgeois. »

Une fille avait dit à une de ses parentes de la ville, ma cousine; en même temps, passait Jean Claude, le plus zélé conservateur des usages antiques; sans s'arrêter, et sans regarder, il lui dit: « Vous vous distinguez; je crains que sous peu vous ne portiez des rubans. »

L'abbé Robert mentionne quelques-uns des noms des habitants de Vasseny, auxquels il assigne une étymologie plus ou moins vraisemblable et dont je lui laisse la responsabilité. Selon lui,

Foilliard, signifierait homme des bois,

Droux, adorateur sous le chêne,

Houssél, gardien du lieu de réunion,

Chardon, homme qui donne le mouvement aux opérations champêtres,

Tangre, mot défiguré, mais qui a sa racine dans l'initiale Tan.

Voilà les noms des principales familles, qui se divisent et se subdivisent par les mariages, Les sobriquets sont donnés aux descendants ; ainsi :

Droux-Coë, qui veut dire Droux des bois,

Tangre-Létocart, l'estocart,

Tangre sans quartier,

Le fils de Paul s'appelle *Paulotin*,

Celui de Houssel-Bouteille, s'appelle *Boutillot*,

De Chardon, on fait *Chardonnet*,

Il y a Droux-*Briquet*,

Droux-*Chiscaille*,

Droux-*Coliche*,

Foillard, le *Messenger boiteux*,

Chardon Nicolas a pour petit fils *Colinot*, etc,

D'autres surnoms et sobriquets sont pris sur la taille et de l'embonpoint. Ainsi on parle du Grand Rochard, du grand Simonet, du grand Robinet, du grand Chardon, du gros Michel, du gros Coliche, du grand Chambran, du gros Briquet.

Quelquefois les sobriquets sont donnés à la suite

d'infirmités ; ainsi le surnom de *Messager boiteux* avait été donné à Foilliard, parce que son infirmité le faisait marcher fort vite et qu'il était conteur de nouvelles. Ainsi Tangre fut surnommé l'*Estocart*, parce qu'il boitait en portant le corps en avant,

On était obligé, dans les actes, de distinguer, par leurs sobriquets les habitants de Vasseny. Ils étaient tellement habitués à ces surnoms que chacun avait le sien.

L'abbé Robert raconte que le curé qui l'avait précédé, passant le long d'une haie qui le dérobait aux regards, entend dire : pardi, le *Cloutier* a rendu là un grand service à X... ; comme lui seul avait rendu ce service, il se montra et demanda qui s'appelait le Cloutier à Vasseny ? — Vous, Monsieur. — Et d'où vient ce joli nom ? -- de ce qu'ayant une grosse voix on vous a comparé aux marchands de clous, qui ont aussi une grosse voix ; mais cela n'empêche pas le respect. Votre devancier aurait répondu si on eût crié : Monsieur le *Danseur* (car il marchait comme par sauts). Du reste les surnoms étaient utiles dans un pays qui ne renfermait que cinq ou six familles principales.

CHAPITRE XV

SOINS DES MALADES — FUNÉRAILLES

Les Vassenisiens avaient un soin touchant des malades, ils avaient devancé les Sociétés de secours mutuels qui établissent des membres visiteurs, et ils faisaient mieux ; quand l'un d'eux était malade, on le

CHAPITRE XVI

HÉRITAGES

Jamais de procès. On s'en rapportait aux décisions des vieillards. Quand une succession était à partager, les vieillards faisaient les lots, le maître d'école écrivait les billets de partage, on tirait les lots et on n'entendait jamais de plaintes sur ces arrangements. Si le curé disait que les défunts lui avaient confié leurs intentions, on ne faisait rien que de concert avec lui, et les héritiers ne contredisaient jamais les dispositions dernières de leurs parents.

Lorsque les parents ont des enfants établis, et que l'âge ou les infirmités les forcent à renoncer à leurs travaux, c'est l'usage de donner tous ses biens aux enfants, en se réservant une pension en nature, et un bout de terre que les vieux parents cultivent eux-mêmes.

Contrairement à cette coutume, Droux-Briquet qui né pouvait plus que gâter son bien, ne le partageait pas. On lui en fait l'observation : — Je sens bien, répondit-il à ses enfants, que je n'ai plus la force de faire valoir. — Eh bien ! Allons chez M. le curé. — On s'y rend.

— « Monsieur, dit le vieillard, à la grande stupéfaction de ses enfants ; je ne viens pas comme mes devanciers faire la bêtise de devenir le pensionnaire de mes enfants ; je vous prie seulement de nous faire un bail. Je promets cependant de ne jamais rien vendre, et de ne pas me remarier.

« Mais je ne veux pas non plus voir vendre mes biens
« de mon vivant. »

La chose parut étrange, on cria à l'innovation, on pria, on supplia, mais Droux-Briquet fut inflexible. Avait-il des raisons particulières ? Se défiait-il de ses enfants ? craignait-il de les voir faire de mauvaises affaires ? ou bien, était-ce seulement l'attache excessive à ces biens qu'il avait cultivés toute sa vie ? l'abbé Robert ne nous en dit rien. Il constate seulement cette dérogation à l'usage établi, et auquel jusque là tous s'étaient conformés.

C'est encore le curé qu'on chargeait des restitutions. — Un moribond disait à ses héritiers : — M. le curé vous dira à qui il faut donner telle somme, je la dois ; il vous importe peu pour quelle raison.

CHAPITRE XVII

VOYAGES

Personne d'aussi peu voyageur qu'un Vassenisien. Soissons, Fismes, Eraine, Vailly, Fère, voilà pour lui l'univers. Augy, distant de moins d'une demie-lieue de Vasseny n'est pas connu du quart des habitants de ce dernier village. On disait à Nicolas Droux, ancien soldat, tu n'as peut-être jamais vu Augy ? — Non, je n'y ai jamais eu d'affaires.

CONCLUSION

Je ne donnerai pas à cette notice d'autre conclusion que les paroles par lesquelles l'abbé Robert termine son récit.

« O vous, pères de famille de Vasseny ; comme
« moi vous futes témoins des faits que j'ai consignés
« dans ce mémoire ; vous vous souvenez d'autres
« faits que je n'ai pas vus et qui font honneur à votre
« paroisse. Souffrirez-vous de rester confondus avec
« tant d'autres qui ont dégénéré ? Lisez, méditez, et
« redevenez l'antique Vasseny. »

L'ABBÉ BATON.

UNE LECTURE A LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE LAON.

SOUVENIRS HISTORIQUES, ARCHÉOLOGIQUES ET LITTÉRAIRES.

Le projet de restauration de la porte *Soibert*, (1) ancienne porte Saint-Martin, de Laon, dont il est question dans le XXIII^e Bulletin de notre Société Académique, page 15, séance du 5 juillet 1878, m'a reporté au temps où, au lieu de travailler, en France, à la conservation des monuments historiques, on n'était occupé qu'à les détruire. La bonne pensée qu'a eue notre confrère, M. Midoux, de réclamer en faveur de l'un des derniers et des plus intéressants vestiges de notre architecture militaire le travail de réparation et de consolidation dont il a besoin, ne pouvait manquer de me remettre en mémoire un fait bien regrettable dont beaucoup de nos concitoyens ont souvent gémi, fait qui s'est passé il y a près de cinquante ans, et que je ne veux rappeler aujourd'hui que parce qu'il établit un frappant contraste avec le sentiment

(1) Un des premiers baillis nommés par Philippe-Auguste.

public actuel, parce qu'il tend à démontrer qu'un progrès réel s'est accompli depuis 1832, dans les idées, dans le bon sens général, en matière d'archéologie et d'art ; je veux parler de la démolition de la *Tour de Louis d'Outremer*. (1)

Qu'il me soit permis, chers confrères, à l'occasion de ce souvenir, d'en évoquer d'autres, et d'y joindre quelques impressions personnelles qui feront peut-être revivre avec plaisir dans le passé les rares contemporains d'une époque déjà lointaine.

Que de curieux monuments, intéressant à la fois l'art, l'archéologie et l'histoire, furent aussi anéantis par elle ! Que de richesses sculpturales et architecturales réduites en poussière ! Mais à côté, que de replâtrages inopportuns, que de restitutions incohé-

(1) Flodoart, contemporain de *Louis D'Outremer*, nous apprend que cette grosse tour a été bâtie par ce prince. Il est vraisemblable que ce fut dans les premières années de son règne, vers 938, et qu'elle fut destinée à fortifier la ville du côté de la citadelle qui appartenait alors au Comte de Vermandois.

En 1794, on entreprit de détruire la grosse tour, mais quand le couronnement fut démoli, les moyens manquèrent pour continuer l'ouvrage.

Cet ancien monument était un des principaux chefs-lieux de la mouvance royale. Le duché-pairie de Laon, les comtés de Soissons, de Marle, de Roucy et les plus grands fiefs du Vermandois, relevaient du Roi à cause de la grosse tour de Laon. Elle servait de prison et le gouverneur du palais auquel elle était contigue se qualifiait — Garde et châtelain de la tour de Laon.

(DAVISME)

rentes, plus perfides, plus dangereuses peut-être que la ruine, nous ont été octroyés pour nous consoler de la perte de si précieux trésors !

Ici, autour de moi, dans le canton même d'Aubenton, n'ai-je pas vu disparaître le gracieux castel de Beaumé, il y a quelques années ? Du prieuré de Bucilly, le grand et beau portail d'entrée était encore debout en 1878 ; en 1879, on a comblé par des mansardes grossières les vides de sa voûte élégante — toujours le sacrifice du dieu-beau au Baal utilitaire (1).

A quelques kilomètres d'Aubenton, sur les confins de l'Aisne et des Ardennes, l'ancienne abbaye de Bonnefontaine couvre le sol de ses ruines. Les troupeaux broutent tranquillement l'herbe dans la nef de son église, dont il ne reste plus que quelques colonnes brisées, avec le pan de mur que surmonte la rosace sans vitraux du chœur.

Le tombeau de Nicolas, « 1^{er} Seigneur de Rumi-gny et fondateur de céans, » comme dit son épitaphe qui date de 1175, ne tardera pas à s'effondrer

(1) La destruction de tous ces intéressants vestiges du passé semble continuer encore sur certains points de notre territoire, notamment en Bretagne, contrée pourtant réputée fidèle à ses souvenirs. Ainsi, à l'heure même où nous écrivons, un journal de Quimper annonce la vente des matériaux du cloître des Carmes de Pont-l'Abbé construit en 1383. — parfaitement intact, dit l'annonce, et classé comme monument historique — A quoi sert donc la Commission des monuments, instituée auprès des Ministères de l'Intérieur ou des Beaux-Arts ?

tout-à-fait, bien qu'il ait été, lui aussi, officiellement classé au rang des monuments historiques, avec la petite chapelle qui le renferme.

Comme introduction, je rappellerai tout d'abord que l'esprit d'alors était tellement dévoyé, à l'endroit des questions de conservation ou de réparations monumentales, qu'on se figurerait difficilement aujourd'hui les dispositions dévastatrices qui l'animaient. Une sorte de rage destructive s'était emparée du pays, sur la fin du règne de Charles X. Elle continua de sévir pendant quelques années encore sous Louis Philippe. Ce fut en plein épanouissement du romantisme, c'est-à-dire de 1830 à 1833, que l'on vit, ô contradiction bizarre ! le monde officiel — les préfets, les maires, les conseillers municipaux, et même les architectes imbus de préjugés classiques ou politiques, comploter et voter partout, sous prétexte d'utilité publique, la disparition des monuments du moyen âge.

A défaut d'une démolition complète qui, heureusement, ne put atteindre tous ces monuments, on fit subir à un nombre infini d'édifices communaux ou diocésains les outrages d'une restauration, nous ne dirons pas seulement inintelligente, mais ignoble ou grotesque.

Ainsi, à Blois, on transforma le château en caserne ; à Orléans, on abattit sans pitié le dernier pan des murailles défendues par Jeanne-d'Arc.

A Lyon et à Autun, on couvrit d'un affreux badigeon les deux belles cathédrales, la gloire et l'honneur de ces vieilles cités. A quelque distance de la

première de ces villes, on vit démolir le château de l'Arbresle.

A Nevers, deux églises remarquables du XI^e siècle servirent de refuge aux chevaux de la cavalerie, et les colonnes à chapiteaux d'une troisième église de cette même ville furent distribuées comme pierres de taille à des entrepreneurs de bâtisses bourgeoises.

Détruites également et disparues à jamais les antiques églises de Mauriac et de la Charité-sur-Loire.

Achetées et emballées pour l'Angleterre, les plus belles pierres sculptées de la splendide abbaye de Jumièges — sans doute pour figurer comme pendant à côté des frises du Parthénon, enlevées jadis d'Athènes, et qui forment aujourd'hui le plus bel ornement sacrilège du Musée de Londres. Bref : la nomenclature des dévastations de ce genre remplirait des volumes.

L'histoire du vandalisme national est, on le voit, véritablement lamentable. Ce vandalisme barbare fut le fruit des préjugés de la Révolution — qui eut aussi les siens : — l'absolutisme — l'intolérance — et l'iconoclastie.

Les passions dévastatrices de 1793, répercutées en 1830, n'ont laissé chez nous qu'une place relativement restreinte à ces solides annales de pierre, qu'avaient écrites les ancêtres pour servir à la fois d'instruction et de modèles à leurs descendants, mais dont la haine et la sottise ne pouvaient supporter plus longtemps la noble et glorieuse origine, car leur présence était un reproche pour leur indignité.

Le nombre des palais, châteaux, églises, prieurés, chapelles, tours et donjons qui disparurent dans l'espace d'un demi-siècle, est incalculable. Tout ce qui avait été construit depuis le commencement de la monarchie, fut plus ou moins violemment atteint par la pioche impitoyable des démolisseurs et des iconoclastes.

Au marteau de la Révolution succéda celui de sa fille, la *Bande noire*.

Tous les ans, au printemps, je viens faire à ce vieux monument de Nicolas I^{er}, mon pèlerinage archéologique, et j'y constate avec regret les dégradations successives du temps. J'avoue qu'il me serait pénible de le voir disparaître, car j'aime à rêver près du tombeau de ce souverain maître de la contrée au XII^e siècle ; j'aime à me rappeler ce haut-baron qui possédait le territoire à plusieurs lieues à la ronde, armait ses vassaux contre le roi Louis VII et rivalisait de puissance et d'audace avec ses fameux voisins, les Enguerrand, les Thomas de Marle, et les Sires de Coucy.

Il ne restera bientôt plus de toute cette gloire que quelques fragments informes de pierre, que quelques pincées de sable... — Nicolas est encore étendu, en statue, armé de pied en cap sur sa tombe : comme il dort d'un profond sommeil, à côté de sa femme, une héritière des Ducs de Guise ou de Lorraine ! Hélas ! l'ortie et le lierre ne tarderont pas à avoir raison de ce dernier signe de grandeur terrestre. J'assiste avec mélancolie à ce néant. Je vois les grandes herbes envahir et ronger cette

image, et rien ne saurait mieux me pénétrer de la pensée que « l'homme n'est qu'une ombre », comme dit Tertullien.

Antérieurement, lorsque j'habitais Laon, ma ville natale, n'avais-je pas assisté, sur son terroir même, à la ruine de son abbaye de Saint-Vincent — séjour de la pensée et de la vie contemplatives, aujourd'hui transformé en arsenal ? — Oui : je fus jadis personnellement témoin de bien des épisodes de cette débacle. Enfant (c'était vers 1820, si j'ai bonne mémoire), il m'arrivait de me glisser parmi les débris, sous les voûtes encombrées de travailleurs gagés par l'esprit des ruines. — Je voyais tomber les colonnes du temple et violer ses tombeaux...

J'emportais un indéfinissable sentiment de terreur de cet étrange spectacle. Il me semblait bien que c'était un crime, ou tout au moins une mauvaise action : ma répulsion contre tout ce qui ressemble à la destruction, à l'anéantissement et au sacrilège, est peut-être venue de là.

Ainsi disparaissent et s'effacent nos plus anciens souvenirs ; ainsi finissent les plus belles œuvres des hommes ; les monuments s'en vont ; les tableaux de la nature changent ; les fontaines elles-mêmes se tarissent...

A Laon, sur le plateau-ouest de la montagne, le château de Gaillot n'a pas laissé de traces, et la source qui portait son nom est épuisée.

Il y a quelques années, je voulus y boire en passant, comme je le faisais dans ma jeunesse. Il n'y coulait plus une seule goutte d'eau — de cette eau

abondante et claire, qu'on venait autrefois chercher des quartiers les plus éloignés de la ville, avec de grandes cruches de grès, dans des paniers portés par des ânes. — Je vois encore d'ici la file des bourriques affectées à cette industrie toute locale, qu'a remplacée avec succès le génie de nos architectes et de nos mécaniciens. L'eau nouvelle est-elle aussi bonne ? je veux bien le croire ; mais le côté pittoresque a disparu, et voilà ce qu'il faut regretter, en même temps que le vin clair et de la *cuve Saint-Vincent* hélas ! aujourd'hui renversée.

Quoiqu'il en soit, je devais payer mon tribut poétique à la fontaine Gaillot, de si douce mémoire ! Ce tribut je l'ai acquitté au moyen d'une élégie que m'a inspirée sa perte, et dont je me garderais bien de vous faire grâce :

LA NIADE MORTE.

J'étais venu, rempli de joie et d'espérance,
Ressaisir en ces lieux l'image des beaux jours
Où je ne connaissais ni soucis ni souffrance,
Où ma muse chantait à côté des amours.

J'ai revu le bassin où jadis une source
Abreuvait de ses flots mes lèvres de vingt ans ;
J'ai vu près de Vesper se lever la Grande-Ourse,
Et leurs étoiles d'or aux mêmes firmaments.

Mais la voix de la muse avait cessé de dire
Aux amours de vingt ans les secrets du bonheur :
Je n'ai plus entendu la naïade bruire...

La terre n'a montré qu'un visage moqueur ;
Le ciel seul, dans la nuit s'efforçant de sourire,
De ses rayons lointains a consolé mon cœur....

Fontaine Gaillot.

En songeant à l'effacement de tant de pages de notre histoire monumentale ou pittoresque, nous nous sentons pris d'une tristesse d'autant plus profonde que ce sont là des désastres irréparables, des pertes sans remède. Aussi m'écriai-je ici avec force et conviction : Honneur à vous, chers confrères, qui ne voulez pas rester indifférents aux ruines qui s'accumuleraient encore autour de nous si votre goût délicat, si votre attention permanente ne veillaient pas pour signaler à l'autorité les points sur lesquels doit se porter sa main protectrice — les vieux murs à relever — les monuments anciens à préserver — les curiosités archéologiques à collectionner — les œuvres d'art à garantir !

Certes, si votre Société académique, si éminemment libérale et généreuse, avait existé en 1831, elle n'eût pas laissé s'accomplir l'acte de vandalisme si énergiquement reproché aux édiles de ce temps-là. Elle se serait hautement opposée, ou tout au moins elle aurait officiellement protesté par un vote en contradiction avec celui du Conseil municipal d'alors, contre la destruction de la *tour de Louis d'Outre-mer* — et notre ville verrait peut-être encore s'élever aujourd'hui, du milieu de ses toits de tuiles et

d'ardoises, cette majestueuse construction du X^e siècle, qui formait au-dessus de ses remparts séculaires comme le plus imposant fleuron de sa couronne murale.

Combien, pour ma part, je l'ai regrettée cette grosse tour de Louis IV ! J'avais toujours eu pour elle une sorte de vénération instinctive, que commandait sa masse sombre et sévère. Je me rappelle encore l'abri qu'elle prêtait à nos jeux, l'ombre rafraichissante qu'elle répandait, en été, sur nos ébats. J'entends encore — en revenant le soir du Collège où j'étudiais comme externe — les croassements de ses corneilles, au plumage noir et luisant, les sifflements de ses martinets étourdis, les roucoulements de ses palombes amoureuses... — Pardonnez-moi ces détails — ils n'ont rien d'archéologique — mais je leur ai dû peut-être le premier sentiment d'attachement que je portais à ce vieux monument, et c'est ce sentiment qui éveilla plus tard en moi la manifestation d'opposition, le mouvement de colère dont j'ai consigné l'expression dans ma lettre à Victor Hugo, lettre désespérée qui nous a valu cet admirable cri de — *guerre aux démolisseurs* (1). jeté par le poète à tous les échos du sol français.

Mais quand nous vîmes tomber ce dernier vestige de l'architecture monumentale des rois de la seconde race, quand nous vîmes disparaître ces vieilles murailles, si parlantes dans leur vétusté : Adieu ! dimes-nous, feuillets à jamais anéantis de ce

(1) Voy. *Littérature et Philosophie mêlées* par Victor Hugo.

livre si longtemps ouvert sous nos yeux pour nous intéresser et nous instruire ! Adieu, vous qui nous rappeliez si magistralement l'importance de la cité royale et féodale, plus tard son affranchissement, l'initiative de son ancienne commune, et les événements les plus marquants de son histoire politique : adieu ! car c'en était fait des pages les plus éloquentes de notre vie laonnoise ! c'en était fait des émotions si vives, si poétiques qui avaient charmé notre enfance, des histoires merveilleuses dont on l'avait bercée, et entr'autres de cette gracieuse légende qui unissait dans l'imagination populaire la tour de Louis d'Outremer à la cathédrale ! (1)

(1.) Cette légende rapporte qu'à l'époque où fut bâtie la cathédrale, après l'incendie de 1112 « les ouvriers n'étaient occupés qu'à transporter pendant le jour, sur un pont de bois établi de la tour à l'église, les pierres que les anges avaient taillées et sculptées pendant la nuit. » (Voy : dans les *Leçons du Portique* le chapitre consacré à la cathédrale de Laon.) — Ce fut sans doute la rapidité avec laquelle s'éleva la cathédrale — terminée en 1114 — qui donna lieu à cette tradition légendaire. A la lenxur qui préside aujourd'hui aux travaux de restauration de ce monument, commencés il y a près de 30 ans, on voit bien que ce ne sont plus les esprits célestes qui sont chargés de les accomplir.

Quand donc nous sera-t-elle rendue, solidement rétablie sur ses assises de roche dure, notre splendide cathédrale gothique ? Quand pourrons-nous entendre comme autrefois sa belle sonnerie de 9 cloches en ut majeur : *Sol. fa, mi, ré — ! Sol. fa, mi, ré. do !* dont les voix sonores retentissent toujours dans nos oreilles et dans notre âme, bien qu'elles se soient tues depuis longtemps.. ? C'étaient elles

N'avions-nous pas le droit d'en vouloir à nos compatriotes abusés, d'avoir ainsi effacé d'un coup de pioche des souvenirs qui nous faisaient tant aimer notre pays ?

Désormais il n'en sera plus ainsi. Grâce à l'expérience du passé, grâce surtout à la sagesse des temps, une semblable barbarie n'est plus à craindre. La raison sauvera les œuvres matérielles, comme l'intelligence et l'esprit sauveront la raison. Désormais — espérons-le — quelque soit le régime qui détienne le pouvoir, quel que soit l'homme ou la fédération qui gouverne, tout monument consacré par l'art ou par l'histoire est sûr de vivre.

Vous n'étiez pas alors constitués en corps académique, chers confrères ; je ne vivais pas encore avec vous de cette vie intellectuelle et littéraire qui fait nos délices ; mais ne dois-je pas être un peu fier d'avoir en quelque sorte pressenti votre indignation, d'avoir traduit d'avance la révolte de vos esprits et les sentiments de vos cœurs ?

Je n'étais pas seul, du reste, à éprouver en ce moment-là l'émotion qui vous eût agités vous-mêmes. Elle fut alors partagée par un homme qui

qui nous accueillait à notre naissance, et qui plus tard pendant toute notre jeunesse, mêlaient dans l'air leurs joyeux éclats aux senteurs des jonchées de la rue et aux sourires de nos jolies compatriotes, penchées aux fenêtres du Bourg — les jours de Fête-Dieu ! Ces indéfinissables impressions ont un grand prix pour ceux qui se souviennent : Je suis heureux de les conserver en moi — comme on garde dans un vieux Sèvres un bouquet fané, mais toujours odorant.

devait devenir plus tard votre collègue, M. Thillois, homme simple et instruit dont il m'est doux de rappeler ici le nom, les mérites et les services. Nous échangeâmes nos impressions ; nous déplorâmes ensemble cet acte inouï d'autorité inintelligente, et nous nous séparâmes, lui, désolé de ne pouvoir lutter contre le parti-pris de ses concitoyens égarés, moi, bien décidé à lancer mon factum, que devait répéter et propager notre grand poète avec toute l'autorité de son nom, avec tout le prestige de son génie.

Oui, chers confrères, ce sera un des plus grands événements de ma vie littéraire et son suprême honneur d'avoir été comme frappé, dès 1831, de l'éclair de notre future confraternité, de m'être associé d'avance à vos saines doctrines, et d'avoir par mon cri d'alarme déterminé l'écrivain le plus autorisé de notre temps à prendre la plume et à poser lui-même le dogme, le principe sacré de la résurrection de l'art national par la conservation et l'étude de ses monuments.

L'admirable page d'éloquence de Victor Hugo, en raffermissant nos vieux monuments sur leur base, changea en effet instantanément le courant des idées subversives qui s'étaient si malheureusement fait jour. Elle rétablit d'une façon absolue et péremptoire l'unité du lien historique qui doit rendre les fils et les aïeux solidaires, en perpétuant parmi les générations le triomphe de leurs pensées les plus hautes, le souvenir de leurs actions les plus héroïques.

Si l'écrivain qui plaida si chaleureusement leur

cause en 1831, n'a pas toujours été fidèle aux saines traditions littéraires, il nous a du moins donné alors une preuve de la sûreté de son goût en matière archéologique ; nous lui en serons longtemps reconnaissants. Victor Hugo, nous en sommes convaincu, ne rétracterait pas aujourd'hui ses paroles d'autrefois. Partisan des doctrines de conservation et de restauration des monuments et des ouvrages d'art légués par les ancêtres, il serait encore au besoin leur défenseur.

Quant à la *tour de Louis d'Outremer* en elle-même, ils nous semble qu'elle aurait plus que jamais, si elle était encore debout, sa raison d'être maintenue -- à cause de sa propre signification politique. La prépondérance du suffrage universel de nos jours ne répond-t-elle pas au grand mouvement populaire de réforme et d'affranchissement qui signala l'époque qui suivit sa fondation ? A ce titre, on peut dire que l'arrêté qui prononça sa destruction fût aussi inconséquent qu'inopportun. Ce fut évidemment un énorme contre-sens, une contradiction flagrante de l'esprit démocratique, comme peuvent seules en commettre les foules aveugles et ignorantes, ou plutôt les malins qui les exploitent, d'avoir attaqué ce « monument de la *féodalité*, » cet « emblème du *carlisme*, » comme on l'appelait en 1831 et de l'avoir fait disparaître. En agissant ainsi, l'esprit public, c'est-à-dire l'esprit de parti, ou mieux, l'esprit *intransigeant* de ce temps-là, alla à l'encontre des idées révolutionnaires elles-mêmes, idées que représentait tout aussi bien la *grosse tour*,

cette prison d'état où avait gémi la royauté et d'où Louis IV était parti pour l'exil : ce qui prouve, en définitif, que les passions, quelles qu'elles soient, sont toujours mauvaises conseillères, et que les considérations d'art, d'archéologie et d'histoire, doivent rester en dehors de la politique, étrangères à toute question de parti, et inébranlables au milieu des événements, supérieures qu'elles sont — dans leur essence et leur but — à tout ce qui est transitoire et incertain.

EDOUARD L'HOTE.

Aubenton, le 1^{er} mars 1880.

LA SAINTE FACE DE NOTRE-DAME DE LAON.

La cathédrale de Laon possède une ancienne et bien précieuse relique, connue sous le nom de *Sainte Face de Notre-Seigneur* ou simplement *Sainte Face*. Au point de vue artistique, c'est une œuvre remarquable et une des rares peintures du XIII^e siècle qui soient parvenues jusqu'à nous; au point de vue religieux, cette image est des plus vénérables; en effet, non seulement elle représente le Sauveur des hommes, mais elle remonte à une haute antiquité, de nombreux miracles ont signalé sa présence parmi nous, elle fut le centre de pieuses confréries, le but de fréquents pèlerinages, et nos aïeux, pendant plus de six siècles, l'ont entourée de leur respect et de leur confiance.

Envoyée de Rome par Jacques Pantaléon, à sa sœur Sybille, abbesse du couvent de Montreuil-en-Thiérache, cette sainte image demeura habituellement dans ce monastère de l'an 1249 à 1636; elle passa à cette époque à Crépy-en-Laonnois, où les dames de Montreuil, chassées par les guerres, séjournèrent quelques années; puis à Laon, (1640), dans une maison de refuge de la prévôté de Chan-





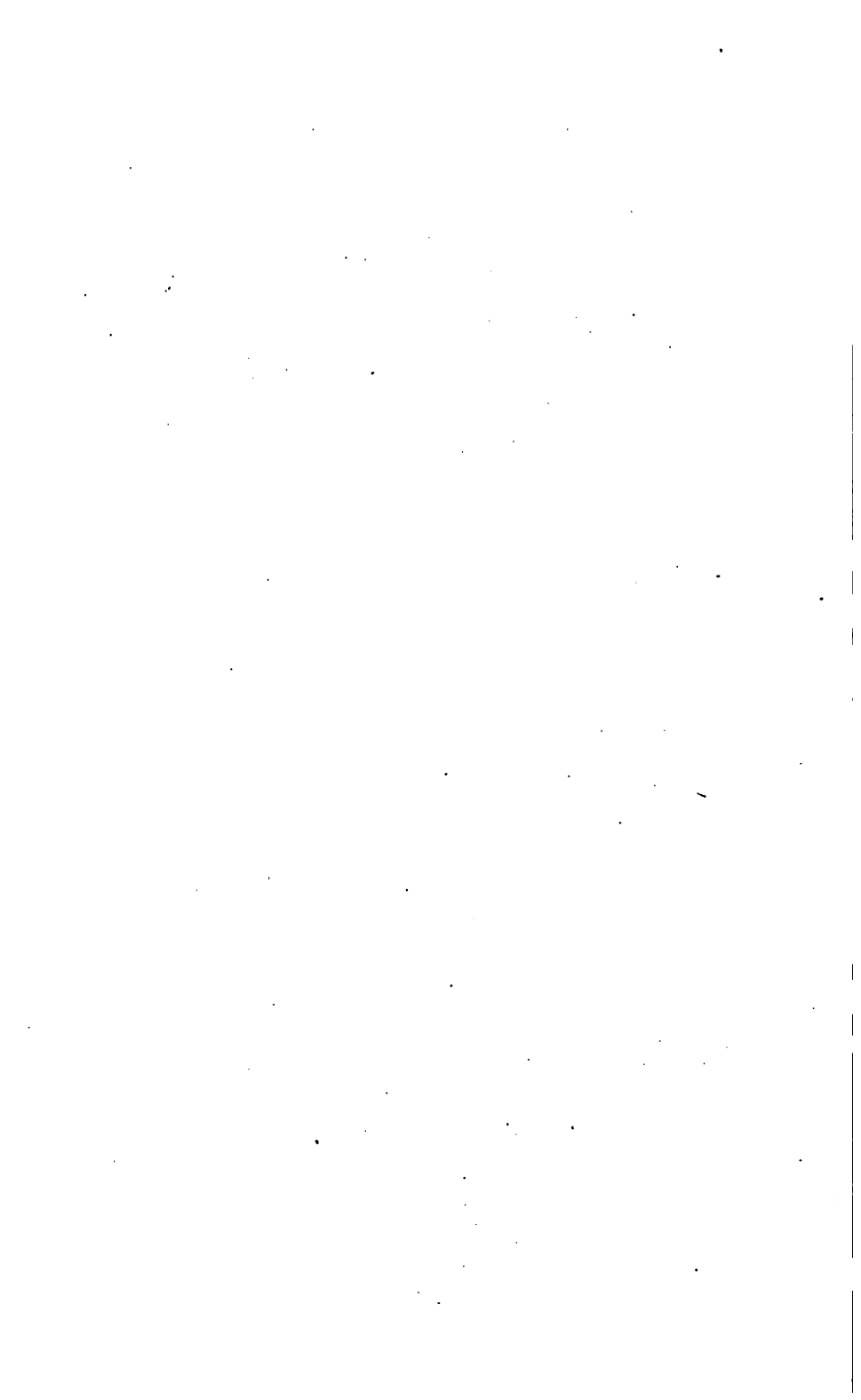


E MIDOUX DEL

HELIOG. DUJARDIN

111

Eudes imp Paris



trud (aujourd'hui la Manutention militaire); de là, (1650), au faubourg de La Neuville, où, grâce à la bienveillance de Monseigneur de Laon, César d'Estrées, les Religieuses se fixèrent et donnèrent à l'ancienne maladrerie de Saint-Ladre, le nom de Montreuil. En 1792, l'image de la Sainte Face fut transférée dans l'église paroissiale de La Neuville; enlevée le 22 novembre 1793, et portée au district de Laon, elle y fut soigneusement cachée par un administrateur du district, M. Lobjoy; réclamée dans la suite, elle fut placée le 7 décembre 1795, après les constatations et formalités nécessaires, derrière le maître-autel de la cathédrale où les fidèles la visitent et la vénèrent aujourd'hui.

I.

Sous l'inspiration de l'évêque Barthélemy de Vir, de nombreux monastères s'établirent dans nos contrées, et parmi les plus célèbres, l'histoire mentionne celui de Montreuil, fondé en 1136, pour de pieuses filles, sur les frontières de la Thiérache et du Hainaut.

D'après les chroniqueurs, Saint-Bernard fut chargé d'instituer parmi les nouvelles religieuses la règle de Clairvaux : règle vraiment austère et qui étonne la foi affaiblie des fidèles du XIX^e siècle. A la prière, au jeûne, aux mortifications, elles joignaient le travail manuel, maniaient même la hache et le hoyau (1); grâce à leur persévérante activité, le sol fut défriché, les bois abattus, les champs fertilisés. Les écrits

(1) *Herman, de Miraculis*, p. 551.

du temps nous vantent la foi vive, l'ardente charité de ces âmes d'élite, et en même temps leur grande régularité monastique. Pour entretenir leur zèle, elles recherchent avec empressement les reliques, les images pieuses et la contemplation de ces objets leur apporte joie, espérance et consolation.

Ainsi, au commencement du XIII^e siècle, les religieuses de Montreuil possédaient déjà un morceau de la vraie Croix, et en 1226, une de leurs abbesses, Alix, avait fait enchasser cette précieuse relique dans une croix d'argent richement travaillée. Leur dévotion, leur tendre piété demandait plus encore; elles savaient la vénération dont on entourait à Rome la sainte image du Sauveur. Les pèlerins *ad limina Apostolorum* rapportaient des médailles dites *Veronica* qui représentaient la Sainte Face; elle figurait également à cette époque sur les monnaies pontificales. (*Signum Veronicæ*).

Les souverains lui rendaient hommage. Innocent III, (1198), composait des prières en son honneur, prescrivait aux fidèles de les réciter devant la sainte image et y attachait des indulgences. En 1196, le roi Philippe-Auguste étant allé à Rome, le pape Célestin III, lui fit montrer la Véronique, c'est-à-dire, un linge que Jésus-Christ appliqua sur son visage et qui garda l'empreinte de ses traits divins.

Il est donc facile de comprendre les vœux des religieuses de Montreuil. Avec quel bonheur elles verraient au milieu d'elles l'image du Sauveur semblable à celle que possède le Vatican ! Leurs pieux désirs ne tardèrent point à se réaliser :

L'abbesse du couvent de Montreuil, Sybille, avait à Rome son frère Jacques de Troyes, dit Pantaléon, connu plus tard sous le nom d'Urbain IV.

Après avoir été enfant de chœur à la cathédrale, Jacques étudia à l'école du chapitre, devint archidiaque de Laon et, en 1249, nous le voyons chapelain d'Innocent IV. C'est à ce haut personnage que le vœu fut exprimé, et les faits nous montrent que la prière des religieuses fut accueillie avec empressement, car le 3 juillet 1249, la Sainte Face de Notre-Seigneur était envoyée à l'abbaye, et annoncée par une lettre dont l'original a été conservé jusqu'à la révolution dans les archives du monastère. Nous donnons en entier ce document :

« Venerabilibus et devotis Sororibus dilectis in Domino, Abbatissæ et Religiosis conventus Monasterioli, Jacobus de Trecis, archidiaconus Laudunensis, Sancti Patris nostri Papæ capellanus, salutem ac postmodum integram perfectamque fruitionem et claram visionem boni diu expetiti.

« Per relationem carissimæ sororis nostræ intelleximus quod ex ardenti affectu desideratis videre et apud vos habere faciem et figuram Nostri Salvatoris quam in nostrâ habemus custodiâ, cum quâ visus est in terris et versatus cum hominibus speciosus præ filiis hominum : quodque ex ejus contemplatione devoti affectus vestri magis accenderentur et intellectus vestri puriores redderentur.

« Nos igitur qui lubentissime volumus procurare ea omnia quæ possitis acquirere, gratiam Dei in hoc mundo et æternam gloriam in futuro, cupientes,

quantum in nobis erit, satisfacere sanctis desideriis supradictæ sororis dilectæ, mittimus vobis sanctam faciem superius memoratam.

« Neque attendite quod invenietis eam decolorem et flaccidam. Nam, ut ii qui semper resident sub aere temperate frigido et quiescunt continuo in locis amœnis, habent carnem albam et delicatam; et ii contra qui versantur perpetuo in agris habent perustam, nigricantem et alteratam : ita fuit hæc beata Facies sole et ardore tribulationum decolorata, ut habetur in Canticis, cum Dominus noster laboraret in agro hujus mundi pro redemptione nostrâ. Idcirco vos rogamus enixe, ut propter reverentiam illius quem repræsentat, recipiatis eam ut Sanctam Veronicam seu veram ipsius imaginem et similitudinem; tractetis eam pie, leniter et cum decore ut ex ejus contemplatione melius habeatis.

« Memores nostri estote in vestris sanctis precibus et meditationibus; et certo credite quod cum maximo honore et veneratione hic videtur; nobis ea quippe per sanctos viros concessa.

« Actum anno gratiæ 1249, 3^a die Julii die lunæ post festum sanctorum Petri et Pauli Apostolorum. »

En voici la traduction :

Aux vénérables et dévotes sœurs que je chéris dans le Seigneur; à l'abbesse et aux religieuses qui habitent le couvent de Montreuil, Jacques de Troyes, archidiacre de Laon, chapelain de notre Saint Père le Pape, salut ! Puissiez-vous jouir parfaitement de la claire vision du bien, objet de vos ardents désirs !

Nous avons compris, par la relation que Nous

en a faite notre très-chère sœur, que vous désirez instamment voir et posséder chez vous la Sainte Face de Notre-Sauveur, dont la garde Nous est confiée ; cette Face auguste qu'on lui a vue sur la terre alors qu'il vivait parmi nous, lui, le plus beau des enfants des hommes.

Vous souhaitez ce privilège, afin que la contemplation de ces traits divins embrase vos âmes et vos esprits et augmentent leur dévotion et leur pureté.

Nous donc, qui souhaitons de toute notre âme de vous procurer tout ce qui est de nature à vous donner la grâce de Dieu en ce monde et la gloire éternelle en l'autre, voulant accéder autant qu'il est en Nous, au pieux désir de notre chère sœur, Nous vous envoyons une reproduction de la Sainte Face. Ne vous désolez pas parce que vous la trouvez décolorée et flétrie. Il lui est arrivé ce qui arrive d'ordinaire en pareille circonstance.

Ceux qui habitent sous un climat frais et doux ont la peau blanche et délicate, tandis que ceux qui vivent dans les champs ont la peau brûlée, noire, et le teint altéré. Il en a été de même de cette Sainte Face : le soleil ardent des tribulations l'a décolorée, comme il est dit dans les cantiques, alors que Notre-Seigneur travaillait dans le champ de ce monde pour notre rédemption.

C'est pourquoi Nous vous prions instamment de recevoir cette image en toute vénération comme la véritable image du Sauveur dont elle reproduit le divin visage. Traitez-la avec piété, avec des soins délicats, avec amour et rendez-lui de grands honneurs

afin que cette auguste contemplation profite à vos âmes. Souvenez-vous de Nous dans vos saintes prières et dans vos méditations; et croyez fermement à ce Dieu que vous contemplerez en honorant et en vénérant cette sainte image.

Les personnages de qui nous la tenons sont des saints.

Fait l'an de grâce 1249, le 3 juillet, le lundi après la fête des saints apôtres Pierre et Paul.

Une importante question se présente : la Sainte Face de Laon est-elle bien le portrait envoyé par Jacques de Troyes ?

La réponse n'est pas douteuse; nous possédons une remarquable peinture du commencement du XIII^e siècle; nous sommes en présence de cette image décrite dans la lettre aux religieuses de Montreuil : « Ne vous étonnez pas de la trouver décolorée et flétrie ; » c'est bien là ce visage altéré, ce teint bronzé par le soleil ardent des tribulations, cette Face auguste qu'il faut recevoir en toute vénération et traiter avec amour et piété parce qu'elle reproduit les traits divins du Sauveur, alors qu'il vivait parmi les hommes.

Mais quel artiste habile a peint ce portrait ? Quel modèle lui a servi ?

Est-elle une image venue de l'Orient, œuvre de quelque moine ou de quelque artiste byzantin ? Cette tête est-elle l'interprétation des caractères généraux et typiques de la Véronique, de cette Véronique miraculeusement imprimée sur un linge par la divine figure du Sauveur, dans le douloureux trajet du pa-

lais de Pilate à la montagne du Calvaire ? Ou bien est-elle une copie d'un portrait spécialement vénéré à Rome et reproduisant, conformément aux traditions chrétiennes, les traits sacrés de Jésus-Christ ? Nous ne saurions rien affirmer.

La foi des peuples a entretenu une pieuse légende qui nous donne comme miraculeuse cette sainte image ; quelques historiens mentionnent cette origine.

M. Lequeux (dans les Antiquités religieuses du diocèse de Soissons et Laon) pense qu'elle « est une copie d'une ancienne figure du Sauveur qui se conserve à Rome dans l'église de la Scala-Sancta, près de Saint-Jean de Latran, » c'était en effet, nous dit-il, « au XIII^e siècle la » chapelle papale dont Jacques de Troyes avait la » garde. »

Quelle que soit l'origine attribuée, la cathédrale de Laon possède aujourd'hui une œuvre d'art précieuse à plus d'un titre. Nous allons en donner une exacte description.

La Sainte Face est une peinture à la cire ; elle est sur une tablette de sapin creusée en cuvette de forme carrée ; le cadre a de hauteur 0,445 m., de largeur 0,40, d'épaisseur 0,025.

Le fond uni est jaune clair. Le nimbe crucifère, l'inscription, les deux monogrammes, l'encadrement sont de couleur vermillon. En dehors du nimbe, le peintre a imité, d'une couleur bitumineuse transparente, un linge damassé avec semis d'annelets bleus, dont la partie inférieure est frangée de fils alternativement rouges et bleus, ce qui a fait croire à

quelques historiens que l'Image était peinte sur étoffe (1). En haut, à droite et dans un cercle de même couleur, se trouve le monogramme de Jésus (IC), faisant pendant à celui de Christus (XC).

Les trois branches de la croix sont pattées et ornées, à leur extrémité, d'une grande perle de corail cernée de petites perles d'émeraude. La figure se détacherait durement si elle n'était entourée d'un léger glacis qui en adoucit les contours.

La figure est peinte sobrement d'un ton monotone de terre de sienne naturelle, réchauffée pour la barbe et les cheveux, de sienne brûlée et d'un peu de brun pour les ombres. La bouche seule est faite d'un ton laqueux et froid; la moustache, les cils et les sourcils sont finement indiqués; les prunelles sont de la couleur des cheveux; les lumières sont obtenues par de minces coups de pinceau, empâtés de blanc.

La tête au-dessous de la grandeur naturelle est vue de face, le front est peu découvert, les yeux dont le regard est tourné vers la gauche sont bien fendus et pénétrants, le crâne démesurément développé, la chevelure longue et abondante est divisée, par le milieu, en deux larges bandeaux presque lisses le long des tempes et se termine en ondulant; la barbe de longueur moyenne est légèrement bouclée à son extrémité.

(1) Très-longtemps la Sainte Face a été entourée d'une gaze blanche très diaphane, ce qui a contribué à accréditer cette erreur.

Comme ensemble et comme expression, cette figure saisit et étonne ; les traits fins du type Oriental, la bouche petite, épaisse et sérieuse , les yeux profonds, la teinte uniforme qui modèle ce visage divin, tout donne à cette physionomie un caractère calme, grave, sévère même. Et si l'on s'arrête dans la contemplation de cette peinture, il est difficile de ne pas ressentir une profonde émotion.

Au-dessous du portrait est une inscription en langue Slave, motif de discussion entre savants au XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e. Après de longs débats et des explications fantaisistes, la vérité apparut. Un religieux Carme, le P. Honoré de Sainte-Marie, dans ses *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique* (Tome II), publia un mémoire sur la Sainte Face où s'appuyant du témoignage de deux médecins Russes, il soutient que l'inscription est en langue Slave ; mais leur autorité ne parut pas suffisante et le religieux fut malmené par tous ceux qui lui répondirent. On le traita de critique importun, d'homme naïf et facile à duper. La discussion continuait encore lorsque le czar Pierre-le-Grand vint à Paris (1717).

D'après l'abbé Expilly, le père Honoré de Sainte-Marie pria M. le maréchal de Tessé d'obtenir du prince Kourakin qui faisait partie de la suite du Czar, « de donner un coup d'œil sur l'image de la Sainte-
« Face, et qu'il voulût bien examiner si les caractères
« dont il s'agissoit, étoient slavons, et ce qu'ils signi-
« fioient. Ce prince, qui sçavoit le françois aussi

« parfaitement que sa langue naturelle , répon-
« dit par écrit qu'ils signifioient, *le portrait du*
« *Sauveur ou du Seigneur imprimé, sur le mouchoir,*
« *bandeau ou couvre-chef de la Véronique.* » (1)

« Le prince a, dit-on, ajouté au texte *de la*
« *Véronique*, pour marquer la tradition des églises de
« Russie, qui croient que Jésus-Christ allant au
« calvaire, laissa l'image de la Sainte Face sur un
« linge qui lui fut présenté par une femme nommée
« Véronique. M. Zeikan, gouverneur de deux princes
« Moscovites, que le père Honoré a consulté depuis
« l'impression de son livre, lui a répondu que l'ins-
« cription était Moscovite, et il l'a expliquée comme
« les deux médecins de Moscou. »

« Un religieux de Saint-Bazile, qui sert d'au-
« mônier aux princes de Nariskin, dont M. Zeikan
« est gouverneur, a dit qu'il y avait dans l'ins-
« cription : *Obraz Gospoden Naoubrous*; » (2)
termes qui signifient : *Imago Domini in linteo*.

Cette explication est la vraie. L'inscription de la
Sainte Face est composée de caractères Slavons et se
traduit par :

Imago Dominica in sudario, ou bien : *Imago Do-*
minica in linteo; Image du Seigneur sur suaire ou
sur linge.

Pour ne pas nous arrêter sur une question main-

(1) Dictionnaire géographique, historique et politique des
Gaules et de la France, par l'abbé Expilly. Amsterdam. 1766.

(2) Journal des Sçavans. 1718.

tenant éclaircie, citons seulement la simple analyse des quatre mots de l'inscription :

Obraz Gospoden na Oubrouse. (1)

Le mot *Obraz*, substantif au nominatif, signifie image, portrait; *Gospoden* est un adjectif en accord avec *Obraz*, se traduisant exactement par le mot latin *Dominicus*, qui ne trouve son équivalent en français que par ces mots : du Seigneur. *Na*, préposition qui gouverne l'accusatif ou le locatif, est ici employée avec ce dernier cas, et elle correspond à la préposition française *sur*, en latin *in*.

Le substantif masculin *Oubrouse* (*Ubruse*, car l'*u* ici se prononce *ou*), qui ne s'emploie que dans l'ancien Slavon, signifie *suaire*, *mouchoir*, en latin *sudarium*, de *sudare*, parce que le mouchoir sert principalement à essuyer la sueur du visage. Ce mot Slave est au locatif, régi par la préposition *na*; il se dit *Ubrus* au nominatif singulier.

On pourrait donc traduire la phrase entière par *Imago Dominica in Sudario* (seu) *in Linteolo*.

Image du Seigneur sur suaire ou sur linge. (2)

II.

Il est facile de comprendre la joie qu'éprouvèrent l'abbesse et les religieuses de Montreuil en lisant la

(1) M. l'abbé Marlier a bien voulu communiquer à la Société académique, une note sur cette inscription et en particulier sur le mot *Oubrous*.

(2) Cette explication nous a été donnée également par M. Alexandre Chodsko, professeur de langues orientales.

lettre de Jacques de Troyes, et quand vint le portrait du Sauveur, elles le reçurent, nous n'en pouvons douter, avec bonheur et profonde vénération. Ce pieux trésor ne devait pas longtemps demeurer dans l'obscurité d'un cloître ; en peu de temps, d'après les vues providentielles, il devait être en grand honneur et ce fut un événement fortuit qui le désigna à la dévotion de toute la contrée.

L'an 1262, treize ans après l'arrivée à l'abbaye de Montreuil de la Sainte Face, dom Thierry de Brabant, abbé cistercien du monastère des Dunes, en Flandre, invita Raoul, évêque de Thérouanne, (d'autres disent de Boulogne,) et Jean, évêque de Tournay, à la dédicace solennelle de sa nouvelle église abbatiale. Pour rehausser encore l'éclat de cette cérémonie, il pria l'abbesse de Montreuil de vouloir bien lui confier la Sainte Face afin de l'exposer pendant ces jours de fête ; ce désir de l'abbé nous montre en quelle vénération était près du peuple cet objet sacré.

Après les précautions nécessaires, et à la promesse que la séparation serait de courte durée, les religieuses y consentirent. Bientôt, cette nouvelle se répandit autour de l'abbaye des Dunes, et de tous les pays circonvoisins, l'on vint en foule plutôt pour voir et honorer la Sainte Face, dont probablement on connaissait déjà la pieuse légende, que pour assister à la solennité de la dédicace.

Le ciel récompensa la foi du peuple chrétien.
« Dans la nuit qui précéda la cérémonie, la Sainte
« Figure parut environnée d'une lumière miraculeuse
« qui resplendit au loin dans la contrée, et le len-

« demain, à sa seule vue, des malades et des infirmes
« furent tout-à-coup guéris. » (1)

Ces merveilles promptement divulguées augmentèrent l'enthousiasme des populations, le bruit des guérisons obtenues précéda en Thiérache le retour de la sainte image et lorsque celle-ci fut rapportée triomphalement à Montreuil, les fidèles accoururent pour la contempler. « Il se fit un si grand concours
« de pèlerins que les Religieuses furent obligées de
« rendre public un trésor qui était demeuré caché
« dans l'intérieur de leur maison. Elles firent exposer
« la Sainte Face sur le maître-autel pour satisfaire
« la dévotion des fidèles toujours plus nombreux à
« cause des prodiges que Dieu opérait en faveur de
« ceux qui venaient lui rendre hommage. » (2)

Des années s'écoulaient et la dévotion se propage. Plusieurs confréries furent érigées : les principales étaient celles de Mons en Hainaut, d'Avesnes, du Quesnoy, de Landrecies, de Soignies. La fête spéciale de la Sainte Face, solennisée par une messe et un office propres, fut fixée au dimanche qui suit l'octave des saints apôtres, Pierre et Paul, au commencement de juillet. C'était le temps vers lequel la sainte image avait été envoyée de Rome. Bientôt, l'affluence fut telle que pour satisfaire la piété des pèlerins, l'on dut joindre à la fête les deux dimanches suivants, appelés par le peuple les *Dimanches aux processions*.

(1) Dom J.-B. de Lancy. *Historia Fusniacensis cœnobii ordinis cisterciensis*, etc. Lauduni. 1671.

(2) Ibid.

A ces pieuses réunions, venaient les populations de la Thiérache, de la Flandre, du Hainaut, mues tout à la fois par un sentiment de reconnaissance pour les bienfaits obtenus et de confiance pour l'avenir. Malheureusement, au milieu de ces immenses concours, des abus se glissèrent et l'autorité ecclésiastique dut prendre de sages mesures. La maison ouverte à toutes sortes de personnes était profanée par une espèce de foire où régnait une licence peu compatible avec la sainteté du lieu.

« Le chapitre général de l'ordre, tenu en 1467, « voulant remédier à ces désordres, ordonna que par « la suite ces religieuses, sans ouvrir leurs portes, « se contenteroient de faire dans le cloître une « procession où l'on porteroit la Sainte Face, et qu'a- « près la cérémonie on exposeroit la relique à la « dévotion des fidèles. L'abbé de Cambron fut com- « mis pour tenir la main à l'exécution de ce décret, « et on lui enjoignit de le faire publier dans les lieux « circonvoisins, quelque tems avant le jour où devoit « se faire la procession ». (1)

L'arrêt du chapitre général dut mettre fin aux abus, et peut être ces rigueurs furent-elles adoucies lorsque les religieuses purent compter sur les officiers du duc de Guise pour empêcher tout désordre. Quoiqu'il en soit, la foi des populations fut toujours bien expansive, et nous en avons des preuves nombreuses aux jours de calamité et de malheur. Pendant les

(1) Dom Nicolas le Long. Histoire ecclésiastique et civile du diocèse de Laon, etc. Châlons 1783.

épidémies si fréquentes dans nos contrées, de même qu'on exposait les reliques des Saints et qu'on promenait solennellement leurs chasses à travers les rues, nous voyons l'image vénérée et protectrice, portée et exposée au milieu des villes envahies par le fléau ; en 1495, le 2 septembre, la Sainte Face est à Saint-Quentin ; de Saint-Quentin, transportée à Moy le 4, elle est déposée dans la chapelle du château où plusieurs guérisons s'opèrent. Le 5 du même mois, on la reçoit à La Fère et le 28 à Crépy-en-Laonnois. En 1496, Ribemont est atteint de la même contagion et la sainte image va porter aux habitants éprouvés la confiance et l'espoir.

Le voisinage des Pays-Bas exposa l'abbaye de Montreuil à de fréquentes incursions et aux contre-coups de nos sanglantes querelles avec l'Angleterre d'abord et plus tard avec la Bourgogne. (XIV^e et XV^e siècles.) Après un siècle et demi de lutte, la France respira un peu et le théâtre de la guerre fut transporté en Italie, mais ce repos ne fut pas de longue durée. On devine sans peine par quelles cruelles péripéties durent passer les religieuses pendant la longue suite des guerres de rivalité.

En 1552, les généraux de Charles-Quint viennent saccager la Picardie, et en particulier le pays de Thiérache, plus voisin de la frontière. Montreuil a sa part dans les maux qui affligent la contrée, Etréaupont « auoit esté brulé par le camp de la Royne de Hongrie et le chasteau qui estoit au milieu du village, tout ruiné. » L'ennemi (les Impériaux) « auoit fait calamiteux gast au plat païs, puis sestoit enclos dans

les villes ». Mais Henri II en personne prend sa revanche et « l'on leur fait quasi aussi beau feu en Henault, qu'ils auoient en Picardie, mais ce fut sans cruauté. » (1)

A quelques lieues de Montreuil furent enlevés et détruits les châteaux de Trelon et de Glageon. « Ce-
« pendant que le chasteau dudit Trelon flotloit entre
« desespoir de se defendre, et vouloir de tenir: les
« soldats François monterent avec eschelles et prin-
« drent la place, et pour l'indignation qu'ils auoient
« de la blessure du seigneur d'Estauges, tuerent grand
« nombre de ceux qui se trouuerent avec les armes.
« dedans ladite forteresse. » Trelon fut ruiné et rasé et
« son chasteau entierement mis par terre, et renuersé
« de fonds en comble : si bien qu'il n'y demeura
« corps de logis, n'y murailles debout que tout ne fust
« rasé, tant par mines que par feu : mesmement
« furent les murailles du chasteau iettées dedans les
« fossez, à force de pionniers et n'y demeura quasi
« pierre sur pierre... Au chasteau de Glasson (Gla-
« geon) fut le feu mis aussi, et se sentirent les plus
« proches de l'infortuné voisinage de Trelon. » Ce
même jour, 14 juillet, le roi Henri vint loger au
monastère. « Depuis le logis de Roquigny iusques
« au lieu où fut Trélon, ayant fait le Roy trois lieues,
« print résolution de se retirer, à cause des pluyes
« continuelles, qui auoient en telle sorte destrampé le
« païs, qu'il n'estoit possible à personne de se pouoir
« tenir à pied ferme : tant s'en falloit qu'il fust possible

(1) Guillaume Paradin. Continuation de l'histoire de nostre temps. 1550 à 1556. Paris 1575.

« d'y mener ces lourdes machines de l'artillerie. Ainsi
« partit ledit seigneur pour aller à Montreuil les Dames
« au giste. » (1) L'année suivante fut encore attristée
par les attaques des Impériaux furieux de leur échec
devant Metz, par les cruautés du comte de Rœux
qui prend et brûle quelques villes et près de 800
villages, cruautés suivies bientôt de représailles de
la part de Henri II et de ses troupes.

Nous avons voulu par ces détails d'un contemporain,
préciser le caractère de ces terribles luttes qui
amenaient la ruine et la désolation, laissaient dans un
dénuement complet les habitants des provinces
ravagées ; amis et ennemis étaient une lourde charge
et Montreuil dut souvent recevoir des visites bien
onéreuses.

Aux guerres de rivalité, succédèrent les fureurs de
la Ligue, et la contrée entière en ressentit les tristes
conséquences. La Capelle, Guise, Vervins, étaient en
butte aux attaques et recherchées comme places fortes.
Montreuil et les villages avoisinants sont tour à tour
pris et repris, ravagés, livrés au pillage. Cependant,
au milieu de ces rudes épreuves, les religieuses res-
tèrent fidèles dépositaires de la sainte image et nous
pouvons croire que ce précieux trésor fut pour elles
une sauvegarde dans leurs malheurs et une consolation
aux jours de l'exil. Plus de dix fois, dans le cours de
trois siècles, ces pauvres filles furent forcées de quitter
leur monastère et de l'abandonner au pillage et à
l'incendie.

(1) Guillaume Paradin. — Ibid.

« Ces désastres, ces exils continuels expliquent
« l'absence de tout renseignement sur leur existence
« jusqu'au 17^e siècle. Les seules pièces qu'aient
« recueillies les archives du département, ne consis-
« tent que dans des baux assez recents; mais point
« de chartes, point de titres de propriété. » (1)

La foi des peuples était-elle affaiblie dans ces jours de malheur ? Nous ne le pouvons croire.

« Jusques en l'année 1628, la feste de la Sainte
« Face se célébroit en grande pompe et solemnité en
« l'abbaye de Monstreuil-en-Tiérache; tous les
« confreres des villes de Monts-en-Hainaut, du Ques-
« noy, Avesne, Landrecy et Valenciennes y venoient
« processionnellement en grand nombre, car ils estoient
« les arc-boutans de la célèbre et ancienne confrérie
« érigée en laditte abbaye en l'honneur de notre
« Sauveur à cause du tableau miraculeux de la Sainte-
« Face. Ces confrères avoient chacun leur bannière
« sous laquelle ils marchaient en ordre, et accompa-
« gnoient ce riche tableau qu'on portoit en procession
« sous un dais porté par quatre prestres. On s'arres-
« toit sous un pavillon dans le cimetière où se faisoit
« la prédication, et la multitude et concours du
« peuple étoit si grand, que les officiers du duché de
« Guyse estoient obligés de s'y trouver pour empêcher
« le désordre, et à cette fin les anciennes abbesses
« et religieuses avoient abandonné la justice de
« Roquigny et de Monstreuil aux seigneurs de Guyse,

(1) Etude sur l'abbaye de Montreuil-sous-Laon, par Rouit
Bulletin de la Société académique de Laon. Tom II. 1853.

« afin de donner leur protection et main-forte à la
« ditte abbaye en toutes occasions, ce singulièrement
« pendant la quinzaine du pèlerinage, en sorte qu'il
« y avoit obligation aux dits officiers de s'y trouver
« les 3 dimanches de la ditte quinzaine, et d'y
« donner des gardes. Les guerres qui suivirent ne
« permirent pas de continuer la ditte procession. » (1)

La lutte de la France contre la maison d'Autriche, transportée par la politique habile de Richelieu sur un sol étranger, allait se dessiner plus nettement. Le temps était venu d'entrer à notre tour en campagne et de soutenir ouvertement la guerre. Bientôt, les Espagnols envahirent nos contrées, y portèrent le meurtre et l'incendie et vinrent mettre le siège devant La Capelle. (1636.) Le séjour de Montreuil ne fut plus possible et les religieuses durent se retirer à Crépy-en-Laonnois où elles possédaient une ferme. Elles y demeurèrent jusqu'en 1640, époque où Louise de Margival, leur abbesse, obtint du roi Louis XIII la prévôté de Chantrud, dépendante de l'abbaye St-Martin de Tournay. Cette concession leur fut accordée jusqu'à la fin de la guerre en retour de leur maison détruite par l'ennemi. La prévôté de Chantrud avait à Laon une maison de refuge, c'est là que vinrent se fixer les humbles Bernardines de Montreuil ; c'est là aussi qu'elles continuèrent leurs pieux exercices et leur vie mortifiée. La misère publique fut grande à cette époque, et durant une disette qui affligea le Laonnois,

(1) M S. Claude l'Eleu.

elles tombèrent dans le plus complet dénûment et furent réduites à ne vivre que de pain d'avoine.

La paix des Pyrénées, (1658) paraît avoir enlevé aux religieuses leur maison de refuge ; d'autre part, après les luttes et la destruction, l'abbaye de Montreuil n'était plus qu'un monceau de ruines et il fallait attendre que les réparations les plus urgentes fussent achevées. La pieuse famille fut recueillie provisoirement d'abord, à la maladrerie de La Neuville, située au bas de la montagne de Laon et la sainte image fut portée dans ce nouvel asile. La communauté devait s'y fixer ; en effet, un malencontreux événement vint enlever aux religieuses errantes tout espoir de reprendre possession de leur couvent ; l'imprudence d'un berger qui avait allumé du feu dans l'un des bâtiments en ruines, ayant réduit en cendres le peu qui restait debout. L'évêque de Laon, César d'Estrées, fut ému de compassion pour ces pauvres filles et leur concéda les bâtiments de la maladrerie de La Neuville, sous la condition que si la lèpre venait à reparaitre, elles fourniraient les logements nécessaires aux malades de la ville.

Grâce à cette générosité, les religieuses purent enfin, après tant d'années d'inquiétude, trouver quelque repos et se croire à l'abri de toute nouvelle épreuve. Leur résidence prit le nom de Montreuil-sous-Laon, nom que le peuple a souvent remplacé par celui de Sainte Face.

Exposée à la piété des fidèles, l'image du Sauveur fut de nouveau l'objet de la vénération générale et devint le centre de nouvelles confréries. Une des plus

remarquables abbeses de Montreuil qui, pendant 29 ans, gouverna la communauté, (1650-1679) Catherine de Longueval, « fit enchasser sur la fin de sa vie « laditte image dans un beau cristal où elle est « aujourd'hui, avec le tour de pierres précieuses et « d'argent façonné d'un ouvrage très délicat qui se « void à présent ; elle mourût sans avoir eu la consolation de le voir achevé, mais elle laissa un fond « pour cette despense à laquelle contribua Jacques « Blanchette, prestre chapellain de l'Église cathédrale « de Laon et chanoine de St-Pierre-au-Marché. (1) »

Les miracles et les pèlerinages continuèrent ; (2) ce culte fut encouragé par les souverains pontifes ; Alexandre VIII en 1681, Innocent XI en 1684, accordent de nombreuses indulgences. Comme autrefois à Montreuil-les-Dames, les offices se célébrèrent avec solennité ; avec la même confiance les fidèles accoururent surtout pendant les dimanches aux processions. Nous avons sous les yeux la messe de la Sainte Face et l'office complet, imprimés à Laon en 1719, avec des méditations pour les trois dimanches. « La fête de la Sainte-Face, est-il dit en tête du livre,

(1) M S. Claude l'Eleu.

(2) Ces miracles, d'après les histoires du 17^e et du 18^e siècle furent nombreux ; les procès verbaux, tableaux et autres monuments conservés dans l'église et le trésor de l'abbaye de Montreuil en fournissaient des preuves authentiques. Nous ne connaissons plus ces documents détruits à la révolution. L'historien de 1628 et celui de 1722 disent qu'il y eut peu d'années où on ne put constater quelques guérisons miraculeuses.

« se célèbre le dimanche le plus prochain d'après
« l'octave de St-Pierre et de St-Paul, et les deux
« autres dimanches ensuivans, où il y a indulgence
« plenièrè. » Cet office, à l'usage des dames reli-
gieuses de l'abbaye de Montreuil-sous-Laon et
approuvé par l'abbé de Cîteaux est entièrement
composé de passages de l'Écriture-Sainte, des Pères
et d'un office que l'on fait de Ste-Véronique à St-
Eustache de Paris. Les différentes éditions de cet
office renferment aussi les litanies de la Sainte Face
tirées également de l'Écriture-Sainte et que l'on
divisait en trois parties probablement pour les
processions. (1)

Le XVIII^e siècle continuait donc les pieuses pratiques
de nos pères. Rocquigny sur le territoire duquel avait
été le couvent de Montreuil-les-Dames, conservait
une assez pâle copie de la Sainte Face, et avec les
confréries voisines, maintenant les vieilles traditions
de cinq siècles, il témoignait toujours à l'image du

(1) A propos des publications sur la Sainte Face, l'autorité
ecclésiastique exerçait son prudent contrôle et ne laissait pas
s'égarer la foi simple et naïve de nos pères. En 1659, « un
particulier ayant composé un livret en l'honneur de la Sainte
Face, et s'étant qualifié curieux inventeur de choses concernant
la gloire de Dieu, ayant outre cela, supposé des approbations
de grans vicaires de l'Église de Laon, avec permission de le
faire imprimer, il en fut fort aigrement repris, et mandement
fut publié aux prosnes des paroisses, portant suppression dudit
livret avec défienses de le lire sous peine d'excommunica-
tion. » (2)

(1) M S. Claude l'Elen. — (2) Ibid.

Sauveur, et son profond respect et sa grande confiance ; dans le même temps, Montreuil-sous-Laon voyait venir dans sa chapelle de nombreux fidèles du pays Laonnois, de la Picardie, de l'Artois. Désormais aussi, deux pèlerinages sont unis dans la foi des populations ; les pèlerins qui viennent à Liesse invoquer Notre-Dame, s'arrêtent au pied de la montagne de Laon, pour contempler et vénérer l'auguste Face de Notre-Seigneur, et de nombreuses médailles, surtout depuis le XVII^e siècle, représentent d'un côté Notre-Dame de Liesse et de l'autre la Sainte Face.

Ce culte et ces pèlerinages continuèrent jusqu'aux jours néfastes de la révolution.

III.

Les jours d'épreuve sont revenus. Une tempête plus effroyable que celles du passé va bouleverser la France et plus que jamais il faut aux Dames de Montreuil une foi vive et une généreuse abnégation. A travers ces années de trouble et de confusion que vont-elles devenir ? Que va devenir ce trésor, cette Sainte Face qu'elles ont si longtemps et si pieusement gardée ?

Des décrets successifs ont mis les biens du clergé à la disposition de la Nation (2 novembre 1789). prohibé les vœux monastiques, supprimé les ordres et les congrégations religieuses (17 février 1790). Pendant quelque temps encore, les pieuses filles de Montreuil peuvent rester dans leur couvent et vivre

de la vie commune, mais c'est à peine si elles trouvent les moyens d'existence. « La nation avait pris les biens, mais ne payait point encore les pensions promises en compensation...

« Les religieuses de Montreuil-sous-Laon, privées de leurs revenus dont elles avaient fait un si noble usage pendant la disette cruelle de 1789, avaient épuisé le fonds de réserve commun, les ressources particulières de chaque sœur, une somme de dix mille livres que le marquis d'Havrincourt, parent de leur avant-dernière abbesse, avait laissée en dépôt au trésor du couvent, et enfin le produit d'un emprunt que chacune d'elles avait sollicité de sa famille. Elles furent enfin obligées de demander au département un secours provisoire qui les mit en état de subvenir à leurs dépenses quotidiennes, en attendant la fixation de leur traitement. Elles étaient quinze religieuses de chœur en comptant l'abbesse, plus neuf sœurs converses, et l'administration, « vu leur pressant besoin », leur accorda la maigre somme de seize cents livres à valoir sur leurs pensions futures. » (1)

Bientôt la vie de communauté n'est plus tolérée, même pour les femmes ; au nom de la liberté, les religieuses doivent quitter le cloître et rentrer dans le monde ; elles vont se disperser et de nouveau chercher un refuge, mais cette fois isolément, sans espoir de réunion et de retour. Herman disait au

(1) Ed. Fleury. Le clergé du département de l'Aisne, pendant la révolution. T. I.

XIII^e siècle que les Dames de Montreuil faisaient la gloire de l'Eglise de Laon ; nous ne voyons rien dans l'histoire qui puisse infirmer cet éloge ; pieuses, modestes, charitables, dans la paix et la prospérité, elles furent énergiques, patientes et résignées aux jours de malheur. Elles abandonnent leur chère solitude, les exercices de la vie monastique, leur joie et leur consolation ; les ornements sacrés, les objets chers à leur piété et en particulier cette Sainte Face du Sauveur si antique et si vénérée.

Qui maintenant va veiller sur la sainte image ? La foi du peuple chrétien. La dévotion dont l'avait entourée de nombreuses générations attirait l'attention et commandait le respect et le sentiment populaire va se manifester après la loi du 4 septembre et celle du 10 septembre 1792. Cette dernière loi rangeait les meubles et objets en or et argent employés au service du culte, parmi les choses de pure ostentation et ne convenant nullement à la simplicité qui doit accompagner le service ; de plus, elle déclarait que tous ces objets appartenaient incontestablement à la nation qui avait le droit d'en faire l'application réclamée par les circonstances. Un inventaire doit être fait de nouveau, avec plus de sévérité que précédemment. Cet inventaire doit détailler tous les meubles, objets, ustensiles d'or et d'argent qui se trouvent dans chaque église, oratoire ou chapelle, spécifier leur nature et leur poids, et le plus tôt possible, ces objets doivent être expédiés pour être convertis en monnaie. On comprend l'immense portée d'une telle loi et l'impression produite au sein de nos populations.

Aussi, quoique les temps soient mal choisis pour témoigner de ses sentiments de foi et pour montrer son attachement aux objets pieux, la vénération pour la Sainte Face était si grande et si profondément imprimée dans les cœurs qu'elle va être instamment réclamée et par toutes les voies possibles par la paroisse de Vaux, et par les paroisses de La Neuville et de St-Martin. Ici les faits sont éloquentes et les documents fournis par les archives si instructifs que nous les reproduisons en entier.

Dès le 16 septembre, une pétition est adressée aux administrateurs du district de Laon par les habitants du faubourg de Vaux.

Le même jour, avis et délibération du conseil général permanent de la commune de Laon.

Avis du conseil permanent du district de Laon.

Avis du conseil permanent du département de l'Aisne qui confirme la délibération par laquelle le conseil de la commune « ne voit rien qui puisse empêcher la translation de l'Image de la Sainte Face en l'Eglise de Vaux, et arrête que l'avis sera suivi et exécuté comme arrêté du département. »

L'acte suivant, fait en l'étude de M^e Demont, au cours du débat (2 novembre), réunit ces différentes pièces ; aussi, croyons-nous devoir le donner de suite *in-extenso*.

Aujourd'hui, 2 novembre 1792, avant midi,

Pardevant les notaires demeurant à Laon soussignés, en l'étude de Demont, l'un deux.

Sont comparus Félix Carlier, marguillier de l'Eglise et paroisse de Vaux, l'un des faubourgs dudit Laon,

demeurant audit Vaux ; Jean-François Lecat, Liévin Lecat, Louis Lefèvre et Jeau-Antoine Charpentier, tous quatre administrateurs. Lesquels ont apporté et déposé audit Demont, notaire, une pétition présentée à l'administration du directoire du district de Laon par les citoïens paroissiens et habitans dudit Vaux faubourg de cette ville de Laon, tendante à ce que la relique de Sainte Face de Notre-Seigneur existante à la ci-devant abbaye de Montreuil soit transférée en l'Eglise dudit Vaux ; en marge de laquelle pétition est un soit communiqué à la municipalité de Laon du 16 septembre 1792, signé Lebrun ; ensuite l'avis et consentement du conseil général permanent de la commune de Laon du même jour 16 septembre, l'avis du conseil permanent du district de Laon et l'arrêté du département de l'Aisne dudit jour 16 septembre, pour être la dite pétition et les dits avis, consentement et arrêté mis au rang des minutes du dit Demont de ce jourd'huy et en être par lui délivré toute expédition à qui il appartiendra : duquel dépôt les dits comparants ont requis le présent acte aux dits notaires qui leur ont accordé pour servir et valoir ce que de raison.

Fait et passé audit Laon, en la dite étude, les dits jour et an.

Lecture faite ont signé en la minute des présentes demeurée audit Demont, notaire, laquelle a été enregistrée à Laon le 3 novembre suivant. Reçu vingt sous. Signé Tirrion.

Suit la teneur de la dite pétition, des dits avis, consentement et arrêté.

A Messieurs Messieurs les administrateurs du directoire du dictict de Laon.

Vous exposez les citoiens paroissiens et habitants de Vaux, faubourg de cette ville. Qu'il existe à l'abbaye de Montreuil une relique de la Sainte Face de Notre Seigneur, ce qui occasionne un pèlerinage considérable. L'Eglise de la ditte abbaye était située sur le territoire de la ci devant paroisse de Saint-Marcel réunie à celle de Vaux, la maison abbatiale et conventuelle était située sur le terroir de La Neuville réuni à la paroisse de Saint-Martin de cette ville.

Pourquoi les susdits citoiens et habitants de Vaux demandent que la ditte relique soit transportée dans leur Eglise, fondé sur le droit d'égalité autant qu'il est possible.

Il y a dans l'Eglise de Saint-Martin le pèlerinage de Saint-Laurent de Saint-Hipolite, etc...

Il y a dans celle de Notre-Dame le pèlerinage de Saint-Gourgon, de Saint-Béat, de Saint Quirain, etc, en accordant la relique de la Sainte Face à la paroisse de Saint-Martin, ou à celle de Notre-Dame, ce serait entretenir et soutenir la supériorité que les curés de ville ont toujours cru avoir sur ceux des fauxbourgs à cause de l'affluence du peuple qu'ils attirent dans leur Eglise par la multiplicité de leur pèlerinage.

Les presbytères de Notre-Dame et de Saint-Martin sont éloignés de leur Eglise, ce qui nuirait beaucoup à la dévotion des pèlerins. Celui de Vaux tient à l'Eglise. D'ailleurs, le pèlerinage de la Sainte Face conduit à celui de Liesse, de plus les marchands et aubergistes de Laon profitent beaucoup de l'affluence du monde

que les administrations attirent en cette ville et ce serait une injustice de ne pas accorder aux citoyens de cette paroisse les moïens de profiter qu'ont ceux de la ville.

Signé Lefèvre, Legros, Delvincourt, curé ; Picard, Bergnier, Diepdal, Mailfer, Magrat, Lavacry, Delabarre, Vannerean, Couturier, Carlier, Clarot, Charles Carlier, Siné, Husson, Turquin, Félix Carlier jeune, François Lecat, thuillier ; Jean-Pierre Chevalier, Husson, J. Bleux, Talbot, Lavacry, Geffrin, Jean-Claude Carlier, Deliancourt, L'hotte, Raulain, Liévin Lecat, Jacques Détré, Jean-François Lecat, Méreaux, J.-F. Lecat, Simon Frion, Fromage, Derval, Juvigny-Canoel, Félix Carlier, marguillier ; Lemaire-Dupérier, Goyot, Simon Lecat, Charpentier, Méreaux, Fraillon, Juvigny, Watier, Chevalier, Besville, Rousseau, Dupérier, Jacques Watier, Louis Watier, Jacques Planchette, Desnoyers, greffier ; Charpentier, Frion, l'ainé.

En marge est écrit :

Soit communiqué à la municipalité de Laon, ce seize septembre mil sept cent quatre vingt douze Signé Lebrun.

Plus bas est écrit :

Le conseil général permanent de la commune de Laon, ayant entendu la lecture de la pétition des citoyens de Vaux et du soit communiqué du Procureur syndic du district et les conclusions de son Procureur, considérant que l'Eglise de la ci-devant abbaye de Montreuil où repose l'image de la Sainte Face se

trouve sur le territoire de la ci-devant paroisse de Saint-Marcel, réunie à celle de Vaux et qu'il est juste de compenser les avantages entre les différentes parties de la commune, *ne voit rien qui puisse empêcher la translation de l'image de la Sainte Face en l'Eglise dudit Vaux. En conséquence pour ce qui le concerne il donne son consentement nécessaire.*

Fait à Laon, en séance le 16 septembre 1792, premier de l'égalité, quatrième de la liberté.

Signé Suin, Ruzé, maire ; Bourdin, procureur de la commune ; Watier, Hibert, Duvivier, Huet, Ternier, Gally, Uzès, Régné, Tournant.

Vu la présente pétition, l'avis et le consentement du conseil général permanent de la commune de Laon de ce jourd'huy.

Le conseil permanent du district de Laon où le Procureur syndic, arrête qu'il y a lieu d'accorder à l'Eglise et paroisse de Vaux, faubourg de Laon, la relique contenant l'image de la Sainte Face.

Fait à Laon, en la séance du 16 septembre 1792, l'an 4 de la liberté et de l'égalité.

Signé Maillart, Courteville, Ancelot, Cottenest, Topin, Lebrun.

Vu la pétition, la délibération du conseil général de la commune de Laon, et l'avis du conseil permanent du district de la même ville, où le Procureur général syndic, le conseil permanent du département de l'Aisne arrête que le dit avis sera suivi et exécuté comme arrêté du département.

Fait à Laon. Séance du 16 septembre 1792, l'an quatre de la liberté et premier de l'égalité.

Signé. Tranchant, Leblanc, C. Caignart. J. - A. Cu villier, L. Lacan, P.-F. Aubry, Pottofeux, p. gl. s. Gallien, Demont. (1)

Après une telle délibération, les habitants de Vaux devaient se croire possesseurs de la sainte relique, mais il n'en fut rien. L'avis favorable est à peine rendu que les réclamations arrivent vives et fondées, de La Neuville d'abord, puis de la paroisse Saint-Martin, Dès le 17 septembre, il y a sursis prononcé à l'exécution de l'arrêté du 16. Nous ne verrons pas en détail les raisons alléguées de part et d'autre pendant les mois de septembre et d'octobre, mais l'extrait suivant de la séance publique du 30 octobre, va nous résumer ces débats et nous montrer la vivacité de la lutte.

Séance publique du 30 octobre 1792.

.
Vu l'avis du directoire du district de Laon du 15 septembre dernier, confirmé par l'arrêté du département du 16, qui autorise les habitants de Vaux à transférer dans leur Eglise les reliques existantes dans celle de Montreuil.

2° Le sursis prononcé par le département le 17 du même mois à l'exécution du dit arrêté sur la demande des habitants de La Neuville qui revendiquent la jouissance des dites reliques tant à raison de leur ancienne possession qu'à cause du dommage qui résulterait pour leur commerce de la privation des reliques ;

(1) Archives départementales de l'Aisne. L. 381.

3° La réponse des habitants de Vaux qui prétendent que la maison de Montreuil est enclavée dans le territoire de Vaux à cause de l'exposition de la principale porte de cette maison vers Saint-Marcel.

Que l'église de La Neuville est trop petite pour suffire au pèlerinage de Montreuil, et qu'elle est située dans un lieu trop écarté pour être préférée à l'église de Vaux qui aboutit à toutes les routes.

4° La réplique des habitants de La Neuville qui offrent de prouver que la maison de Montreuil a constamment fait partie de leur territoire, que leur église est plus grande que ne l'assurent les habitants de Vaux, et qu'enfin l'éloignement très peu considérable de cette ville ne peut en détourner la ferveur des pèlerins.

5° La pétition des paroissiens de Saint-Martin de Laon qui revendiquent les mêmes reliques pour leur église, parceque la maison de Montreuil est sise dans l'arrondissement de leur paroisse.

6° La réponse des habitants qui prétendent que l'omission de la mention de la maison de Montreuil dans le décret de la circonscription de la paroisse Saint-Martin, est une preuve qu'elle n'est pas comprise dans l'arrondissement de cette paroisse.

7° La réponse des habitants de La Neuville aux paroissiens de Saint Martin par laquelle ils exposent que relativement à la maison de Montreuil, la succursale de La Neuville doit être regardée comme église paroissiale, titre que n'a pu lui faire perdre sa réunion à Saint-Martin, puisque les fonctions curiales s'exercent pleinement dans la dite succursale, et celle

aux habitants de Vaux à qui ils opposent les registres du baptême, etc , dans leur église.

Vu enfin des observations du conseil général de la commune de Laon, sur toutes les pièces précédentes du 19 septembre dernier.

Le conseil général du district en permanence considérant 1° que les objections des habitants de Vaux, en preuve de l'enclavement de la maison de Montreuil dans leur territoire, sont futiles et dénuées de toute vraisemblance.

2° Qu'il est de fait que cette maison est située dans l'arrondissement de la paroisse de Saint-Martin.

3° Que le décret qui ordonne la translation des reliques d'une église supprimée dans l'église paroissiale de l'arrondissement, ne défend pas cette translation dans une église succursale qui est représentative de l'église principale et dont la desserte est soumise à la surveillance immédiate du curé.

4° Que les relations commerciales doivent seules conséquemment déterminer dans la question présente, l'opinion des corps administratifs qui ont une égale justice à rendre à tous les administrés.

5° Que les habitants de Vaux ni les paroissiens de Saint-Martin n'ont jamais joui des avantages de l'établissement qu'ils sollicitent, qu'en ne l'obtenant pas, ils ne pourront prétexter aucun dommage, tandis que la privation des reliques dont s'agit, nuirait infiniment aux habitants de La Neuville.

Considérant enfin qu'il est d'une sage politique de suivre entre les différentes parties du corps social, une juste distribution des établissements utiles de

manière à alimenter toutes les parties et à resserrer par le commerce leur réunion avec le tout.

Où le procureur syndic : estime qu'il y a lieu de rapporter l'avis du district du 15 septembre dernier et qui tendait à autoriser les habitants de Vaux à transférer dans leur église les reliques de la ci-devant abbaye de Montreuil et d'ordonner définitivement que ces reliques seront transférées et resteront déposées dans l'église de La Neuville, succursale de la paroisse Saint-Martin.

Fait en séance publique le 30 octobre 1792, l'an premier de la République.

Signé: Boulanger, Topin, Courtin, Antoine Bourdin, Moret.

Le lendemain, 31 octobre, le conseil permanent du département de l'Aisne, donne également ses conclusions.

Vu les pétitions des communes de Vaux, La Neuville-sous-Laon, l'avis du district du 15 septembre dernier, l'arrêté du département du 16 dudit mois et celui du 17, qui prononce le sursis à l'exécution de l'arrêté du 16 sur la pétition des habitants de La Neuville.

La conseil permanent du département de l'Aisne, son substitut du procureur général syndic entendu, a délaissé les habitants des communes de Vaux et La Neuville à se pourvoir devant le tribunal du district de Laon.

Fait en séance publique le 31 octobre 1792, l'an 1^{er} de la République française.

Signé : Decaisne, Caiguart, Huet, Desmorillon, Tocquemé, Regnault, président. (1)

Ces conclusions si différentes de l'avis donné au 16 septembre ne découragent nullement les habitants de la paroisse de Vaux. Non contents de faire valoir à Laon, près de l'administration, ce qu'ils regardent comme leur droit, ils vont aller plus haut et plaider habilement leur cause près de Roland, Ministre de l'intérieur. Au 2 novembre en l'étude de M^e Demont, notaire, est portée et déposée la pétition ci-dessus mentionnée, avec avis et arrêté du conseil de la commune, du conseil permanent du district, et du conseil général du département ; une copie authentique de cette pièce et des arrêtés qui en avaient été la conséquence est envoyée au Ministre, en même temps que l'adresse suivante :

A Monsieur le Ministre de l'Intérieur de la République Française.

Les curé constitutionnel, administrateurs de la fabrique de l'Eglise paroissiale de Saint-Fiacre et les habitants de Vaux, fauxbourg de Laon, qui ont souscrit au nombre de plus de soixante la pétition dont copie collationnée est ci-jointe.

Exposent que la maison des ci-devant Religieuses de Montreuil-sous-Laon étant abandonnée, l'image de la Sainte Face de Notre-Seigneur est restée dans le tabernacle du maître-autel de la chapelle de cette maison.

Cette chapelle est située sur le territoire de Saint-

(1) Archives départementales de l'Aisne. L. 381.

Marcel, autre fauxbourg dudit Laon, dont l'Eglise paroissiale a été supprimée et réunie à celle de Vaux.

Jamais les Exposants ne se seroient attendus à trouver la plus légère difficulté pour faire , dans leur Eglise, la translation de l'image de la Sainte Face: dans la cité de Laon comme dans toutes autres Villes de la République, les reliques et les images qui se trouvoient dans les Eglises ou chapelles des ci-devant couvents supprimés ont appartenu de plein droit à la paroisse à laquelle ces Eglises ou chapelles étoient réunies.

Cependant, amis de l'ordre, les exposans ont fait à l'administration du district de Laon une pétition tendante à être autorisés à faire de la chapelle de Montreuil, la translation de l'image de la Sainte Face dans leur Eglise. Cette pétition ayant été communiquée à la municipalité de Laon, elle a répondu qu'elle ne voyoit rien qui pût empêcher la translation de la dite image de la Sainte Face dans l'Eglise de Vaux: après quoi l'Administration du District a donné son avis portant qu'il y avoit lieu d'accorder à l'Eglise de Vaux l'image de la Sainte Face, et cet avis a été consacré par un arrêté conforme du département du 16 septembre dernier.

La translation de l'image alloit se faire, lorsque le desservant de la succursale du village de La Neuville près Laon et le curé de la paroisse Saint-Martin de Laon, ont prétendu chacun devoir obtenir cette Image pour son Eglise.

Les Exposants leur ont représenté :

1. Que d'après le décret de l'Assemblée nationale du

15 mars 1791, l'administration qui a mis dans la circonscription de la paroisse Saint-Martin le village de La Neuville, n'y a point compris la ci-devant abbaye de Montreuil, parceque cette abbaye ou du moins sa chapelle étoit située sur le territoire de Saint-Marcel, qu'ainsi la paroisse de ce dernier endroit étant supprimée et réunie à celle de Vaux, la chapelle de Montreuil se trouvoit comprise dans cette réunion de même que les maisons particulières construites en deçà de Montreuil au levant.

2^o Que le curé du village de La Neuville, lorsqu'il étoit chapelain de la ci-devant cathédrale de Laon, n'étant point censé résider à Laon, n'étoit point tenu plein pour les fruits de son bénéfice lors même qu'il assistoit à l'office de la cathédrale, au lieu que le desservant de la chapelle de Montreuil, qui étoit aussi chapelain de la cathédrale et qui résidoit habituellement à Montreuil, étoit tenu plein lorsqu'il assistoit au chœur de la cathédrale, et ce, parceque Montreuil faisoit réellement partie du fauxbourg de Saint-Marcel et non du village de La Neuville.

3^o Que l'image de la Sainte Face, ayant toujours été dans le bas de la montagne de Laon et dans un des fauxbourgs de cette ville, il ne seroit pas raisonnable de la transférer dans une des deux paroisses de la ville qui est située sur une haute montagne isolée, ou reléguée dans une succursale de village.

4^o Que dans le nombre des quatre paroisses de la ville et des fauxbourgs de Laon, celle de Vaux est la seule dans laquelle il convient de placer l'image de la Sainte Face, soit parceque la chapelle de Montreuil

se trouve dans son enclave, soit parceque l'église de Vaux est très-spacieuse, soit parceque le fauxbourg de Vaux est vaste et bien garni de bonnes auberges où les pèlerins ont coutume de descendre, soit principalement parceque les pèlerins qui se font honneur de visiter l'image de la Sainte Face vont de suite en pèlerinage à Notre-Dame de Liesse situé à trois lieues de Laon, où l'on ne peut aller qu'en passant dans le fauxbourg de Vaux, de sorte que si l'image de la Sainte Face étoit dans l'Eglise de Saint-Martin de Laon, les pèlerins qui viendroient la visiter seroient obligés de monter une haute montagne et de se détourner de leur chemin, comme ils s'en écarteroient, en allant la chercher dans la succursale du village de La Neuville.

5^e Enfin, que cette chose arrêtée en très-grande connoissance de cause par le département de l'Aisne, l'avis du Conseil général de la municipalité de la commune de Laon qui ayant certainement intérêt à conserver les droits de la ville, n'auroit pas manqué, si cela eût été juste et avantageux au public, de requérir qu'il fût dit que l'image de la Sainte Face seroit transférée en l'église Saint-Martin ou dans la succursale du village de La Neuville, et qui cependant a consenti que la translation s'en fit en l'église de Vaux.

Nonobstant ce, le curé de la paroisse de Saint-Martin de Laon et le desservant de la succursale du village de La Neuville n'ont point cessé de cabaler pour empêcher l'exécution de l'arrêté du département, et ils ont poussé les choses jusqu'à publier qu'ils

obtiendroient un nouvel arrêté qui renverroit les parties à se pourvoir au tribunal du district de Laon.

A ces causes, Monsieur, les exposans concluent à ce qu'il vous plaise, vue la copie collationnée de leur pétition, des avis et arrêté qui l'ont suivie concernant la translation de l'image de la Sainte Face, ordonner que par provision et sans préjudicier aux droits de qui il appartiendra, la dite translation sera faite incessamment en l'église paroissiale de Vaux-sous-Laon, et ce, dans la crainte que cette image ne soit profanée, le ci-devant couvent et la chapelle de Montreuil étant actuellement déserts.

Fait à Vaux-sous-Laon, le 3 novembre 1792, l'an premier de la République française.

Jean-François Lecat, Liévin Lecat, Lefèvre, Charpentier. tant en nos noms qu'en celui des dénommés en la copie collationnée de la pétition cy-jointe. (1)

Une demande si pressante et si habilement exposée fit impression sur le ministre qui écrivit à la date du 16 novembre, la lettre suivante :

Paris, le 16 novembre 1792. L'an 1^{er} de la République française.

Le Ministre de l'Intérieur aux administrateurs du Département de l'Aisne,

Les curé constitutionnel, administrateurs de l'Eglise paroissiale de Saint-Fiacre et les habitants de Vaux fauxbourg de Laon, réclament auprès de moi l'exécution de votre arrêté tendant à faire transporter dans

(1) Archives départementales de l'Aisne. L. 381.

leur Eglise, la relique de la Sainte Face existant à la ci-devant abbaye de Montreuil.

Ils m'observent qu'au moment où la translation de cette image alloit se faire, le desservant de la succursale du village de La Neuville, près Laon, et le curé de la paroisse Saint-Martin de cette ville, ont prétendu chacun devoir obtenir cette relique pour son Eglise.

Ces deux ecclésiastiques ont tort : la chapelle de Montreuil fait partie du fauxbourg de Saint-Marcel dont la paroisse supprimée a été réunie à celle de Vaux, et je ne vois point les raisons qui pourroient justifier leur opposition. Je vous envoie la pétition avec les pièces qui m'ont été adressées et vous recommande de faire exécuter votre arrêté. (1)

Roland.

L'administration ne parut nullement disposée à entrer dans cette voie ; le conseil du district a lui même réfuté et condamné dans la séance publique du 30 octobre, les raisons alléguées par la paroisse de Vaux ; le conseil permanent du département a délaissé les habitants de Vaux et de La Neuville à se pourvoir devant le tribunal du district ; et le procureur général syndic, sans entrer dans la question de droit, élude les conclusions de la lettre ministérielle par des considérations d'un ordre supérieur, et c'est au nom de l'humanité qu'il demande au ministre de n'avoir point à agir. Voici sa réponse au ministre :

(1) Archives départementales de l'Aisne. L. 381.

Laon, 26 novembre 1792. L'an 1^{er} de la République française.

Le Procureur général syndic du département de l'Aisne au Ministre de l'Intérieur.

L'administration a reçu votre lettre du 16 de ce mois et les pièces y jointes qui sont relatives à une Relique de Sainte Face.

Vous recommandez à l'administration de faire exécuter son arrêté : mais auparavant elle me charge de vous observer que l'exécution de cet arrêté fera infailliblement répandre du sang, parceque les citoyens des fauxbourgs de La Neuville et de Vaux sont trop acharnés pour avoir cette image. Le parti le plus prudent seroit peut être de ne la laisser ni à l'un ni à l'autre.

Je vous prie, citoyen, au nom de l'humanité, de vouloir bien tracer à l'administration la marche à suivre d'après l'observation que je vous fais, pour qu'un objet de si peu d'importance n'entraîne pas les suites les plus facheuses.

P. Pottotfeux. (1).

Tous ces délais devaient attrister les habitants de La Neuville qui souffraient de savoir près d'eux la vénérable image abandonnée dans un cloître désert. Pour en finir, ils prennent la seule voie qui leur reste, voie indiquée dans la réunion publique du 31 octobre par le conseil permanent du département de l'Aisne. Ne pouvant plus compter désormais sur les décisions de

(1) Archives départementales de l'Aisne. L. 381.

l'administration, ils s'adressent au tribunal du district. La cause est engagée le 14 décembre 1792.

Du 14 décembre 1792, an 1^{er} de la République française.

Entre Jean Louis, desservant de l'église succursale de La Neuville-sous-Laon, faubourg dudit Laon, y demeurant et tous les citoyens habitants dudit faubourg, y demeurant, demandeurs suivant les requête ordonnance et exploit de Trichet, huissier, des 3 et 5 décembre présent mois, enregistrés les 4 et 5, tendant à être les demandeurs autorisés soit provisoirement soit définitivement à transférer toutes les reliques, singulièrement celles de la Sainte-Face de Notre Seigneur Jésus-Christ qui se trouvent dans l'église ou chapelle du monastère supprimé de Montreuil-sous-Laon, en l'église du dit La Neuville, et ce, dans les trois jours de la signification du jugement à intervenir, en ce qu'à la dite relique de la Sainte-Face, à laquelle est attaché un pèlerinage que la dévotion des fidèles a rendu célèbre, lequel est interrompu par les scellés apposés sur la dite église ou chapelle depuis plus de deux mois, tendant aussi à ce que les défendeurs ci-après soient condamnés aux dépens de l'instance, sans préjudice et sous la réserve très expresse de tous leurs droits, moyens et conclusions à prendre et proposer par la suite si besoin est : Comparants par M. L'Eleu, homme de loi, défenseur officieux, assisté d'Etienne Théodore Courtin, leur avoué, qui a conclu à ce que sans s'arrêter ni avoir égard à la demande incidente des habitants de Saint-Martin, dans laquelle ils seraient déclarés non

recevables, ou dont en tous cas ils seraient déboutés : à ce que les conclusions de la requête ci-dessus visées leur fussent adjugées, avec défense aux défendeurs de les troubler dans la dite translation et avec dépens.

D'une part :

Et les citoyens, curé, fabriciens et paroissiens de l'Eglise paroissiale de Saint-Martin de Laon, défendeurs comparant par Charles Jules Philogome Laurendeau, leur avoué, qui a conclu à ce que les citoyens de La Neuville soient déclarés non recevables dans leur demande, subsidiairement à ce qu'ils en soient déboutés et que faisant droit sur celle incidente que les dits citoyens et paroissiens de Saint-Martin avaient formée par acte de Fouquet du 13 de ce mois, duement enregistré, contre les dits citoyens de La Neuville et les paroissiens de Vaux ci après parlé, ils soient autorisés à transférer la relique de la Sainte Face dans l'Eglise paroissiale de Saint Martin, que défenses leur soient faites de s'opposer à cette translation et de les y troubler, sous peine d'être poursuivis comme perturbateurs de l'ordre public, et qu'ils soient en outre condamnés aux dépens.

D'autre part :

Et les citoyens habitants et paroissiens de Saint-Fiacre de Vaux, défendeurs comparant par Amand Dequin, homme de loi, défenseur officieux, assisté de François Théodore Suin, leur avoué, qui a conclu à ce que sans approbation préjudiciable de la qualité des demandeurs et sous toutes réserves de ces attaques, la demande des citoyens de La Neuville soit déclarée

nulle et irrégulière, comme formée devant des juges incompetents, et à ce qu'ils soient condamnés aux dépens ;

Et quant à la demande des paroissiens de Saint-Martin, à ce qu'elle fût déclarée tout à la fois incompetente et nulle pour n'avoir pas été formée au domicile ni par la voie de l'intervention, encore d'autre part :

Et le commissaire national en ses conclusions :

Le tribunal, pour faire droit aux parties, ordonne qu'il en sera délibéré :

Et après en avoir délibéré avec le citoyen Carrieur Jules, l'un des juges suppléants et appelé en cette qualité pour lever le partage d'opinions :

Et considérant qu'il ne s'agit de prononcer quant à présent, que sur des exceptions proposées de la part des parties de Dequin, fondées tout à la fois sur des moyens d'incompétence et de nullité, et sur une fin de non recevoir.

Qu'il s'agit d'après ces exceptions de décider :

1^o Si le tribunal est compétent pour connaître de l'objet de la contestation, et que cette première question doit être décidée par l'affirmative, moins toutefois par la considération du renvoi à lui fait par l'administration du département, qui n'aurait pu par là le rendre compétent s'il ne l'était par la loi de son institution, que par celle de la nature de la contestation, où il n'est question de prononcer, ni sur un objet d'administration ou d'aliénation au profit de la Nation, ni sur un objet de police ; mais seulement sur un droit de préférence entre plusieurs contendants, pour

la translation d'une relique dans l'une ou l'autre des différentes paroisses ou l'Eglise succursale des contendants ;

2° Si la demande incidente formée par les parties de Laurendeau, tant contre celles de L'Eleu que contre celles de Dequin, est régulière vis à vis des parties de Dequin, quoique non formée par exploit à leur domicile ni dans la forme ordinaire d'une intervention, et que cette deuxième question doit être décidée de même pour l'affirmative.

Attendu que les dites parties de Laurendeau étaient parties comme celles de Dequin sur la demande des parties de L'Eleu, que d'ailleurs il ne manque, pour ainsi dire, aux conclusions de la demande incidente des dites parties de Laurendeau, que le mot intervention dont l'omission ne peut vicier leur demande, au moyen de ce que dans notre droit nous n'avons pas de formules pour les conclusions de chaque action dont on ne puisse s'écarter sous peine de nullité ;

3° Si la fin de non recevoir ou l'exception de la chose jugée que les parties de Dequin opposent tant à celles de L'Eleu qu'à celles de Laurendeau, et qu'il fonde sur un premier arrêté de l'administration du département qui avait ordonné la translation de la relique en question dans l'Eglise de Vaux, et dont ils prétendent, que l'administration n'a pas pu suspendre l'exécution par un arrêté postérieur et inadmissible, et ne permet pas au tribunal d'entrer dans l'examen du mérite du fond des contestations ; et que cette question doit encore être décidée contre la prétention des dites parties de Dequin ; Attendu qu'elle est un

vrai moyen d'appel contre ce dernier arrêté, ainsi que contre celui de renvoi au tribunal, et qu'il n'appartient qu'au pouvoir exécutif de prononcer sur les appels ou demandes en cassation des arrêtés des administrations du département, et que la lettre ministérielle dont les dites parties de L'Eleu ont excipé à l'audience, ne peut être considérée comme une décision légale émanant du pouvoir exécutif.

Le tribunal jugeant en premier ressort : Dit sans s'arrêter ni avoir égard aux moyens d'incompétence nullités et fins de non recevoir proposés par les parties de Dequin, qu'elles conclueront sur le fond pour ce fait ou à faute de ce faire, ordonner ce qu'il appartiendra, dépens réservés. (1)

Du samedi 15 Décembre 1792, l'an 1^{er} de la République Française.

A l'ouverture de l'audience, le jugement intervenu sur le délibéré, à l'audience du jour d'hier entre les curé, fabriciens et paroissiens de La Neuville-sous-Laon, d'une part, a été prononcé, et les pièces remises aux avoués des parties ;

Et, de suite, après avoir de nouveau ouï les avoués des habitants de La Neuville et des paroissiens de Saint-Martin, qui ont repris les conclusions visées dans le jugement rendu sur délibéré qui vient d'être prononcé, ensemble le commissaire national en ses conclusions motivées ;

Et considérant que les délais de l'assignation pour procéder sur le principal ne sont pas échus, et que

(1) Archives du Greffe de Laon.

les habitants de Vaux qui n'ont pas défendu au fond, ont refusé de conclure sur le provisoire comme sur le fond; que dans cet état de chose, il n'est pas possible de prononcer définitivement sur la contestation, qui est susceptible d'un jugement provisoire, et qu'il serait même injuste de le *refuser à la piété des fidèles qui ne doivent pas souffrir plus longtemps de la privation de la relique en question, par l'effet sur contestations des parties qui se disputent l'avantage de la posséder dans leur église*;

Que dans le fait, il paraît constant que la chapelle où cette relique se trouve sous les scellés, était située dans l'étendue de la paroisse de La Neuville convertie en succursale.

Que dans le droit et en partant de ce fait, qu'on doit regarder comme constant, les habitants de La Neuville sont fondés à argumenter à l'appui de leur prétention, tant de l'article 49 de la loi du 12 juillet 1790 qui porte, que la réunion qui pourra se faire d'une paroisse à une autre, emportera toujours la réunion des biens de la fabrique de l'église supprimée à la fabrique de l'Eglise où se fera la réunion; que de l'article 7 de la loi du 15 mai 1791, qui donne aux églises succursales, comme aux églises paroissiales, les biens meubles et immeubles dépendants des dites églises supprimées situées dans l'arrondissement des dites églises paroissiales ou succursales.

Que cette loi fournit en effet un moyen de décision en leur faveur, tant contre les paroissiens de Saint-Martin que contre ceux de Vaux, dès qu'il est reconnu par l'Administration, que la relique en

question doit être comme un objet de culte conservée pour continuer d'être exposée à la vénération des fidèles.

Le Tribunal donne défaut, faute de plaider, contre les habitants de Vaux et leur avoué qui n'a pas voulu conclure ni sur le fond ni sur le provisoire, après la prononciation du jugement de délibéré intervenu sur leurs moyens d'incompétence et de nullité, et de fins de non recevoir que présente la dite prononciation, et pour le profit : Ordonne qu'au principal les parties procéderont dans les délais de l'ordonnance, et cependant par provision sans préjudice des droits des parties au fond ; autorise les habitants de La Neuville, à faire transférer dans leur église succursale et avec les cérémonies usitées en pareil cas, l'image de la Sainte-Face et son reliquaire, et fait défense sous les peines de droit, tant aux paroissiens de Saint-Martin qu'à ceux de Vaux, d'apporter aucun trouble à la dite translation. (1)

Après ces longs débats, les habitants de La Neuville purent enfin voir leurs désirs réalisés, et vers la fin de 1792, l'image de la Sainte Face fut, en leur présence, solennellement transportée de l'abbaye déserte dans l'église paroissiale. Le malheur des temps ne leur laissa même pas une année entière la jouissance de cette relique vénérée ; bientôt elle va être enlevée à leur piété avec tout ce qui rappelle la foi et le culte catholique. Les jours sont de plus en plus mauvais ; l'aveuglement et la peur ont saisi les mas-

(1) Archives du Greffe de Laon.

ses ; les plus révoltantes idées sont subies par un peuple égaré ; chez de prétendus patriotes, la haine augmente contre tout ce qui est saint et sacré ; après la loi du 10 septembre 1792, bien des églises ont été fermées, vendues, détruites ; de nombreux objets d'or et d'argent ont enrichi le trésor public ; des richesses artistiques ont déjà disparu dans la tourmente, mais quelques églises ont été respectées. Dans ces églises on a conservé à grand peine le mobilier strictement nécessaire, et les objets que réclame le service religieux comme calices, ciboires, burettes, etc.

C'était encore trop, et un décret de novembre 1793 vient supprimer tout, et ordonne la vente immédiate de ce que possèdent encore les paroisses. La folie est arrivée à son paroxysme ; tous les objets consacrés au culte qui rappellent les croyances religieuses doivent disparaître ; les œuvres d'art, ornements, reliquaires, tableaux ou statues vont pour la plupart être brûlés ou brisés, tantôt sous les yeux d'une foule follement enthousiaste, tantôt en présence de fidèles impuissants et attristés.

Nous trouvons malheureusement à Laon même cette sauvage impiété, et les richesses de notre antique et chrétienne contrée sont vouées au feu et à la destruction par un acte de l'administration du district. Voici quelques lignes de ce triste et ridicule arrêté :

« Désirant faire disparaître, sans délai, tous les objets de fanatisme et de superstition qui offusquent encore l'œil républicain de cette cité.

« Arrête que toutes les *effigies des ci-devants anges*,

ci-devant christ, saints et saintes, grilles, dais, croix, chandeliers, lampes, calices, burettes, plats, patènes, vaisselle, ustensiles, ornements et tous les autres objets quelconques à l'usage du ci-devant culte dit catholique, qui se trouvent en or, argent, plomb, étain, cuivre, fer et autre métal, quel qu'il soit, seront enlevés dans les trois jours à compter d'aujourd'hui deux frimaire pour tout délai, des maisons dites ci-devant Notre-Dame, Saint Jean au bourg, Saint Martin, et autres consacrées au culte dit catholique, en présence d'un commissaire.

« Le citoyen Barofio est nommé commissaire à cet effet.
.

« Tous les tableaux existant dans les dites maisons seront pareillement enlevés des yeux des républicains qui s'indignent à la vue des apôtres du mensonge et de ces figures grotesques qui leur retracent des siècles d'esclavage et d'ignorance.

Les seuls tableaux reconnus par les artistes pour être des chefs-d'œuvre de l'art, seront conservés pour être déposés dans la bibliothèque nationale du département ou envoyés au Muséum français. A l'égard des autres, ils seront ou brûlés ou imprégnés de couleur, de manière à rendre invisibles toutes les effigies de l'imposture sacerdotale. »

. (1)

Cet arrêté s'exécute aussitôt ; c'est le dix-sept fri-

(1) Registre des délibérations du conseil permanent du département de l'Aisne.

maire que Baroffio, le commissaire du vandalisme se rendit à l'église de La Neuville pour accomplir cette œuvre inique et enlever les objets précieux jusqu'à respectés.

« La Neuville sous Laon, du 17 frimaire.

« Cejourd'huy, dix-sept frimaire, an second de l'ère républicaine, deux heures de relevé. Nous Paul Baroffio, citoyen demeurant à Laon, commissaire nommé par l'arrêté du département du deux frimaire, présent mois, à l'effet de nous rendre en la maison de l'église Saint-Nicolas, à La Neuville, faubourg de Laon, où étant, nous avons fait inviter le citoyen Charles Roger, administrateur de la ditte cy-devant église, étant rendu, nous l'avons interpellé de nous donner les clefs de la ditte cy-devant église, et aussitôt en sa présence et en celle du citoyen Grouzelle pris et nommé par l'administration du district pour secrétaire, nous avons opéré ainsi qu'il suit :

« Premièrement, le reliquaire de la Sainte Face que nous avons trouvé du poids de trois marcs, sept onces, argent doré 3^m, 7^o; 8^m, 6^o, 4 g. en argent.... ». (1)

Le reliquaire de l'auguste image fut donc détruit, le précieux métal fondu, les filigranes fins et délicats exécutés par les soins de l'abbesse Catherine de Longueval anéantis, mais l'image elle-même, préservée par sa glorieuse histoire et la vénération du peuple, fut traitée avec plus d'égards, et en présence de témoins portée au district de Laon. L'arrêté qui précède nous montre assez qu'elle n'était pas sauvée

(1) Archives départementales de l'Aisne, L. 118.

pour cela, et qu'un sérieux danger la menaçait encore; mais grâce à une main pieuse et vigilante, elle va passer en sûreté les plus mauvais jours. Pendant que de nombreux patriotes profitaient honteusement de ces tristes circonstances pour s'enrichir et cacher à leur profit, un administrateur du district, Monsieur Lobjoy, obéissant à un sentiment de haute intelligence et de profond respect, put soustraire aux regards des agents de destruction la relique vénérée; il la cacha sous des papiers au fond d'une armoire jusqu'au jour où il sera possible de l'exposer de nouveau et sans danger à la piété des fidèles. (1)

Ce jour désiré fut lent à venir; cependant une telle violence ne pouvait durer, une heureuse réaction fit peu à peu des progrès: on comprit toute la déraison de ce vandalisme haineux et la tyrannie des décrets de 1791 et de 1792.

L'administration elle-même est effrayée d'être si promptement et si complètement obéie, tellement est grand l'acharnement des vulgaires démolisseurs, et l'esprit de destruction qui brise et brûle tout; elle veut arrêter cette odieuse besogne; la Convention se préoccupe également de cette honteuse situation et bientôt les districts promulguent la loi du 14 fructidor et proposent des mesures conservatrices.

L'année 1795 apparaît un peu moins sombre; elle

(1) François Lobjoy, mort en 1807, membre du corps législatif. — D'après l'historien de Laon, Devisme, ce savant respectable aimait à dire que la Sainte Face de Laon devait son existence et sa conservation à deux enfants de chœur de la Cathédrale.

va répondre quelque peu aux désirs ardents des populations et ouvrir aux fidèles quelques-unes des églises conservées. A la fin de cette année, la Sainte Face est tirée de sa retraite et, à la grande joie des âmes pieuses, portée à l'église Notre-Dame et placée devant témoins, et après examen et constatations nécessaires, sous la grande rosace de l'abside, derrière le maître autel. Un procès-verbal fut dressé pour relater ces différents faits. Nous les trouvons tous résumés dans une ordonnance de Monseigneur de Beaulieu, du 8 août 1807 :

« Jean-Claude le Blanc de Beaulieu, par la miséricorde de Dieu et l'autorité du Saint-Siège apostolique, évêque de Soissons et Laon, etc.

« Vu la lettre en date du 5 Juillet 1249, de Jacques de Troyes, depuis pape sous le nom d'Urbain IV ;

« Vu le procès-verbal, en date du 3 Juillet 1807, fait par Monsieur Armand Mignot, curé-doyen de Notre-Dame de Laon, et archidiacre du Laonnois, duquel résulte :

« 1^{re} Que les Dames Religieuses de l'abbaye de Montreuil-sous-Laon, ayant été forcées de quitter leur maison en Septembre 1792, les habitants du faubourg de La Neuville obtinrent provisoirement que l'image de la Sainte Face que possédait ladite abbaye serait transférée dans leur église paroissiale : ce qui fut fait solennellement, du consentement de la municipalité de Laon, en présence de ses habitants ;

« 2^{de} Que le 22 Novembre 1793, le sieur Baroffio nommé par l'administration départementale pour faire le dépouillement des Eglises, prit l'image de la

Sainte Face dans ladite église de La Neuville, en présence des sieurs Demare, Duterne, Deville, Rogé et Marchand père, et la porta au district de Laon, où elle fut déposée, en présence des témoins sus-nommés ;

« III^e Que Monsieur Lobjeois, alors administrateur du district de Laon, et aujourd'hui membre du corps législatif, certifie qu'il l'a lui-même soustraite à la fureur révolutionnaire, en la cachant sous des papiers au fond d'une armoire, dans laquelle elle est demeurée jusqu'à ce qu'elle ait été réclamée, et par lui remise aux sieurs Moret, Coquillet et Fournier, pour être déposée en l'église de Notre-Dame, dans laquelle elle fut transportée, comme il conste du procès-verbal en date du 7 décembre 1795, et placée solennellement derrière le maître-autel, au-dessus d'un autel sur lequel elle est demeurée jusqu'à ce jour ;

« IV^e Que plusieurs Dames Religieuses professes de l'abbaye de Montreuil, savoir : Mesdames Souëf, de Proisy, Mignot, Denise, encore existantes, et qui toujours ont demeuré à Laon depuis leur sortie de l'abbaye, attestent que l'image aujourd'hui vénérée dans l'église Notre-Dame de Laon est la même que celle qui, de temps immémorial, était exposée dans la chapelle de l'abbaye de Montreuil ;

« V^e Que Madame de La Mire, dernière abbesse, a rendu non-seulement le même témoignage en présence de M. l'abbé Delaloge, grand-vicaire de Soissons, et d'un député du clergé de Notre-Dame de Laon, mais a mis ès-mains de ces Messieurs la lettre authen-

tique de Jacques de Troyes, secrétaire d'Innocent IV, en date du 4 Juillet 1249.

« Nous avons reconnu et reconnaissons *ladite image de la Sainte Face* de notre divin Sauveur pour sincère et authentique. Nous avons permis et permettons de l'exposer solennellement à la vénération des fidèles. Nous autorisons M. le curé-doyen, archidiaque de Laon, à faire solennellement l'office de cette sainte relique le dimanche qui suit l'octave de la fête des bienheureux Apôtres saint Pierre et saint Paul, ainsi que les deux Dimanches suivants, et de chanter solennellement un Salut avec exposition et bénédiction du Très-Saint-Sacrement, le premier de ces trois dimanches.

« Donné en notre hôtel, à Soissons, sous notre seing, le contre-seing de notre secrétaire, et le sceau de notre Evêché, le 8 du mois d'Août 1807.

« † J.-C., évêque de Soissons.

Par Monseigneur l'évêque de Soissons,
LÉVÊQUE, secrétaire. »

A partir de cette époque et conformément à l'ordonnance épiscopale, l'office de la Sainte Face fut célébré dans la cathédrale, mais le pèlerinage fameux d'autrefois ne fut pas rétabli, la confrérie de Montreuil enrichie d'indulgences publiées spécialement le 30 Juin 1685 et le 24 Septembre 1697, par les évêques de Laon, Jean d'Estrées et Louis de Clermont, ne fut pas reconstituée. Les rudes épreuves de la Révolution avaient affaibli les souvenirs et diminué les manifestations de la foi, et si la Sainte

Face ne fut pas oubliée, nous devons dire qu'ils étaient peu nombreux les fidèles qui continuaient à lui témoigner leur respect et leur confiance.

Pour relever et encourager cette dévotion, Mgr de Villèle, évêque de Soissons, dans une lettre du 8 Juin 1821, accorda une indulgence à toutes les personnes qui visiteraient pieusement l'image de la Sainte Face :

« Guillaume-Aubin de Villèle, par la miséricorde divine et la grâce du saint siège apostolique, évêque de Soissons ;

« Sur la demande à Nous faite, et dans la vue d'exciter la piété et d'augmenter la ferveur des personnes qui viendront visiter et honorer l'image de *la Sainte Face de Notre-Seigneur*, exposée en l'Eglise de Notre-Dame de Laon, à la vénération publique, d'après l'autorisation renouvelée par Monseigneur de Beau-lieu notre prédécesseur ;

« Nous avons accordé et accordons, par ces présentes, une indulgence de 40 jours en faveur des fidèles de l'un et de l'autre sexe qui visiteront dévotement la dite image.

« Donné à Soissons, en notre palais épiscopal, sous notre seing, le contre-seing de notre secrétaire et le sceau de nos armes, le 8 Juin 1821.

† G. A., Ev. de Soissons.

« Par mandement de Monseigneur l'évêque de Soissons.

GAILLARDON, ch^e secrétaire. »

On se rappelle à Laon que M. l'abbé Tévenart, archiprêtre de la cathédrale de 1838 à 1880, voulut tirer de son obscurité l'image vénérée pendant six siècles. En 1861, après un Triduum solennel, prêché par le R. P. Lavigne, il fut question de relever le pèlerinage, ou tout au moins d'entourer d'hommages mérités la rare et précieuse relique possédée par Notre-Dame de Laon. Ce projet n'eut pas de suites, mais l'avenir, nous l'espérons, réalisera ces justes et pieux désirs.

Rien de plus naturel, en effet, que de remettre en honneur une image admirée des artistes, que nous envient à bon droit d'autres églises, et de rendre à son ancienne splendeur un culte consacré par la foi des peuples, par de nombreux miracles, encouragé par les indulgences de plusieurs évêques, de plusieurs papes et en particulier d'Innocent XI.

Déjà, en 1880 et 1881, la procession, autrefois en usage dans la cathédrale de Laon, le dimanche qui suit l'octave de la fête de Saint-Pierre et de Saint-Paul, a eu lieu avec solennité au milieu d'un concours nombreux de fidèles, heureux de voir revivre cette ancienne coutume et de témoigner leur respect à la Sainte Face du Sauveur. (1)

(1) Lors de la guerre de 1870-1871, la Sainte Face, convoitée par les Prussiens, fut pendant quelques mois, soustraite à leur curiosité. Elle fut transportée à la maison de Justice, (ancien couvent de la Congrégation), où elle resta jusqu'à la paix sous la garde de M. l'abbé Degoix, aumônier de la prison et curé de Vaux-sous-Laon.

APPENDICE

OFFICE, MÉDAILLES, IMAGES ET CONFRÉRIES

de la Sainte Face.

Comme dans tout pèlerinage, les fidèles, pendant le cours de l'année, venaient individuellement ou par petits groupes, satisfaire leur dévotion et demander à Notre-Seigneur, en vénérant sa sainte Face, le soulagement dans leurs peines et quelquefois la guérison de leurs maux (1), mais l'époque solennelle était le mois de Juillet. Alors les pèlerins étaient nombreux, l'affluence considérable (2); c'était à pro-

(1) La Sainte Face était vénérée avec une confiance particulière par les personnes atteintes d'ophtalmie, ou maladie des yeux.

(2) La foule des pèlerins à Montreuil-sous-Laon, devait amener comme autrefois à Montreuil en Thiérache des marchands aux abords de l'Abbaye. Le 27 juillet 1779, un procès fut instruit à la requête de la communauté des maîtres patisseries et traiteurs de la ville de Laon contre « la nommée Carbonneau la cadette, fille majeure, marchande charcutière de cette ville avec sa sœur qui étoit installée avec une table formante une espèce de boutique à côté de la première porte d'entrée de la dite abbaye en entrant à gauche, sur laquelle table étoit exposé en vente une quantité de pâtisseries telles que pattés, brioches et autres ».

Archives de Laon. HH. 67.

prement parler la fête de la Sainte Face. Pour célébrer cette fête, nous avons vu que peu après l'arrivée de la sainte image, un office spécial avait été composé. Nous ne connaissons pas ce premier office. Celui que nous possédons et qui a été plusieurs fois édité au XVIII^e siècle date de 1719. Il a été approuvé par une lettre de l'abbé de Cîteaux du 17 Mai de cette même année. Composé avec soin, il est remarquable par ses hymnes, sa prose et par un heureux choix de textes de l'Écriture-Sainte.

L'Introït commence par ces mots qui caractérisent l'office : *Protector noster, aspice Deus, et respice in faciem Christi tui....* Regardez-nous, ô Dieu notre protecteur, et jetez les yeux sur la face de votre Christ. Ps. 83.

La cathédrale de Laon possède le chant de l'office tout entier.

Montcornet le possède également, en même temps que deux offices manuscrits sur velin : l'un très-soigné est le livre d'heures de Madame Marie-Thérèse de Beaufort, abbesse de Montreuil en 1721 ; l'autre porte la date de 1784, et le nom de Madame de Proisy.

Au XVII^e siècle et surtout au XVIII^e, de nombreuses médailles ont été frappées aux types réunis de Notre-Dame de Liesse et de la Sainte Face, pour affirmer l'union de ces deux pèlerinages (1). M. l'abbé Baton, archiprêtre de la cathédrale de Laon, possède au moins douze variétés de ces médailles.

(1) Etude sur les gravures et médailles de Notre-Dame de Liesse, par M. l'abbé Duployé. Bulletin de la Société Académique de Laon. Tome XIV. 1864.

M. Dancoisne, dans une étude sur *les médailles religieuses du Pas-de-Calais*, dit que les médailles de Notre-Dame de Liesse portant la Sainte Face au revers sont nombreuses et qu'il en possède bien trente variétés recueillies à Arras et dans les environs. « De plus, » ajoute le même auteur, « le culte de la Sainte Face était tellement cher aux populations artésiennes que la Sainte Face est représentée sur les médailles de Saint-Druon, de Carvin ; de Notre-Dame de Grâce, de Cambrai ; de Saint-Liévin, de Marck-Saint-Liévin ; de Notre-Dame-du-Bois, de Tilloy-les-Mofflaines » (1).

Des portraits de Notre-Seigneur, plus ou moins exacts, ont été copiés sur la Sainte Face. Après le départ des religieuses de Montreuil-les-Dames, Rocquigny conserva une image du Sauveur.

Le Journal des Savants en donna une copie dans le supplément de l'année 1707. Le même Journal nous apprend que le P. La Chaise, confesseur du roi, avait une magnifique reproduction de la Sainte-Face due au pinceau d'un religieux Prémontré. Le P. Mabillon copia l'inscription qui se trouve au bas du tableau et l'inséra dans l'un de ses ouvrages.

Basuel, au diocèse de Cambrai, canton du Câteau, possède aujourd'hui encore une Sainte Face de Notre-Seigneur : elle paraît être du XVIII^e siècle.

Montcornet qui, après la dispersion de 1792, donna asile à plusieurs religieuses de Montreuil, re-

(1) Mémoires de l'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras. Tome XI, 1880.

cueillit quelques reliques du monastère et en particulier une copie sur toile de la Sainte Face de Laon, la plus exacte que nous ayons vue : elle est au-dessus de l'autel d'une chapelle latérale où des tableaux rappellent également Notre-Seigneur souffrant et l'acte pieux de Sainte-Véronique (1).

On trouve assez communément depuis le XVIII^e siècle, des images de Notre-Seigneur, sur soie, avec invocation ou oraison à la Sainte Face. Ces images viennent de Montreuil ou de Laon, mais ne reproduisent point les traits du portrait vénéré.

En finissant, nous tenons à constater que malgré de bien tristes événements et des épreuves sans nombre, la dévotion de nos pères s'est perpétuée, et qu'à l'heure présente, il reste encore de précieux vestiges du culte antique.

A Basuel, une chapelle dite de Saint-Maurice et de la Sainte Face est le but de fréquents pèlerinages. Comme autrefois, les fidèles viennent dans les cas ordinaires y demander la guérison des maux d'yeux ; dans les circonstances plus graves, pour emprunter le langage populaire, ils se rendent à la *Grande Sainte Face qui repose à Laon*. L'on ne peut assigner d'origine à cette dévotion. La chapelle a été reconstruite en 1866 aux frais de la commune, mais on a conservé les ornements anciens, entre'autres l'autel sculpté avec rétable du XVIII^e siècle.

(1) Une autre copie, sur toile également, est conservée à Marle, dans la chapelle des frères Maristes (ancienne maison Pelletier).

Mons, en Hainaut, un des *arcs-boutants* d'autrefois, possède dans la paroisse de Sainte-Waudru, une chapelle dédiée à la Sainte Face avec confrérie et règlements anciens de 1656. La confrérie suit les anciens règlements et n'a pas reçu de nouvelle érection canonique depuis le Concordat.

Soignies (1) dans l'église de Saint Vincent, a une confrérie qui remonte dans son histoire jusqu'en 1561. Elle a été canoniquement rétablie en 1860, d'après les statuts de 1740. Chaque année, plusieurs de ses membres viennent en pèlerinage à Laon et apportent à la Sainte Face au nom de tous, le témoignage de leur respect et de leur fidélité. Avant de quitter Laon, ils se font délivrer par M. l'archiprêtre de la cathédrale, une attestation constatant qu'ils se sont acquittés de leur pieuse mission.

Ajoutons encore que pendant ces dernières années, la Sainte Face a reçu de plus solennels hommages. Des groupes nombreux de pèlerins ont fait renaitre les vieilles traditions. Depuis trois ans surtout, le pèlerinage annuel de Beauvais a eu cet honneur.

En 1879, 1880, 1884, cinq à six cents pèlerins quittaient de bonne heure le sanctuaire de Notre-Dame de Liesse, gravissaient la montagne de Laon, admiraient la vieille et magnifique cathédrale, et s'agenouillaient avec piété devant la Sainte Face solennellement exposée. Ces fervents pèlerins sont venus dire avec foi et fierté : Nous croyons ce que croyaient nos pères, nous aimons ce qu'ils aimaient, nous

(1) Ville de Belgique (Hainaut), diocèse de Tournay.

garderons intact cet héritage sacré. Honneur à ces phalanges dignes des anciens jours !

Leur exemple sera suivi, et l'avenir entourera de respect et d'honneurs la Sainte Face de Notre-Dame de Laon.

L'abbé A. LECOMTE.

LES VITRAUX DE LA CATHÉDRALE DE LAON

TROISIÈME CHAPITRE.

Cette lancette comprend cinq grands médaillons circulaires entremêlés de cinq autres quadrilobés tangents aux premiers par les lobes inférieurs et supérieurs. Ces médaillons sont entourés de cercles bleus et rouges, séparés par le cercle noir de l'armature. Les intervalles compris entre les grands et petits médaillons sont formés par une mosaïque de petits carrés bleus présentant au milieu une rose de même couleur et entourée d'un encadrement également bleu. A chacun des angles est figurée, comme pour mieux les accuser, une autre rose rouge. En outre, de distance en distance et faisant saillie sur la bordure, on remarque des quatre feuilles de couleur bleue au centre vert, se détachant sur un fond rouge et entourés de deux cercles, le premier blanc et le second bleu. La bordure de cette lancette consiste en feuillages courant sur un fond rouge et composés de feuilles bleues coupées au milieu par d'autres blanches au-dessous desquelles est inscrite une petite rose jaune.

La verrière que nous décrivons est de beaucoup la plus remarquable des trois lancettes. Placée au milieu du vaste chœur carré de la cathédrale, elle appelait plus spécialement les regards ; aussi a-t-elle été, à ce titre, plus particulièrement soignée dans son exécution. Les couleurs sont plus vives et en même temps plus fondues, plus harmonieuses, plus riches. La main est plus habile, plus sûre d'elle-même. Au premier aspect, on éprouve comme une sensation d'éblouissement, mais bientôt l'œil se fait à ces gammes de tons étranges et séduisants, à ces lumières, à ces ombres, à ces reflets, et on admire le faire si large et en même temps si étudié de ces artistes qui semblaient, si grande était leur modestie, s'ignorer eux-mêmes.

§ I.

Les deux premiers médaillons formant la moitié d'un grand cercle ainsi réduit par les dimensions mêmes de la lancette, représentent l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, cette ville alors parée de tous les signes extérieurs de la prospérité, décorée de tous les monuments fastueux d'Hérode et dont les rues étaient, à ce que raconte Joseph, pavées de marbre blanc. Le peuple faisait retentir l'air de ces acclamations qui devaient sitôt se changer en cris de mort : Hosannah, au fils de David, béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur ! La population déjà considérable de la ville était augmentée, doublée par les étrangers venus pour célébrer la

Pâque. En signe de réjouissance, on avait dépouillé les palmiers de leurs branches et la foule, composée d'éléments si divers, portait ces palmes et en jonchait le chemin, sur lequel un certain nombre avaient jeté leurs vêtements en guise de tapis, genre d'hommage usité pour l'entrée des rois et que les populations si démonstratives de l'Orient n'ont eu garde d'oublier même dans les temps modernes. L'enthousiasme éclatait de toutes parts. Les Phari-siens avaient bien essayé de jeter dans ce concert de louanges la note aigue de l'envie et de la haine et s'étaient trouvés scandalisés du titre de roi donné au divin visiteur, mais ils avaient été réduits au silence.

Ces médaillons ont été l'objet de restaurations importantes. Jésus et l'un des apôtres ont été entièrement refaits, deux autres personnages ont été également en partie restitués. La représentation de cette scène perd donc beaucoup de son intérêt. Jésus, dont la tête est ceinte du nimbe crucifère, est assis sur un âne recouvert d'un vêtement ou draperie, (1) sa main droite est levée et bénissante, un homme à demi-nu étend sur son passage l'habit dont il vient de se dépouiller. Ce personnage qui n'a subi aucun remaniement, est intéressant à étudier au point de vue du modelé. (Voir la planche ci-contre.)

Les disciples figurés au nombre de trois, nimbés, et dont deux portent des livres suivent, pieds nus, leur maître parlageant son triomphe. Des hommes placés sur le seuil d'une maison au péristyle en

(1) Luc. XIX. 35. — Marc. XI. 7. — Math. XXI. 7.







Hélios Dujardin, Paris.

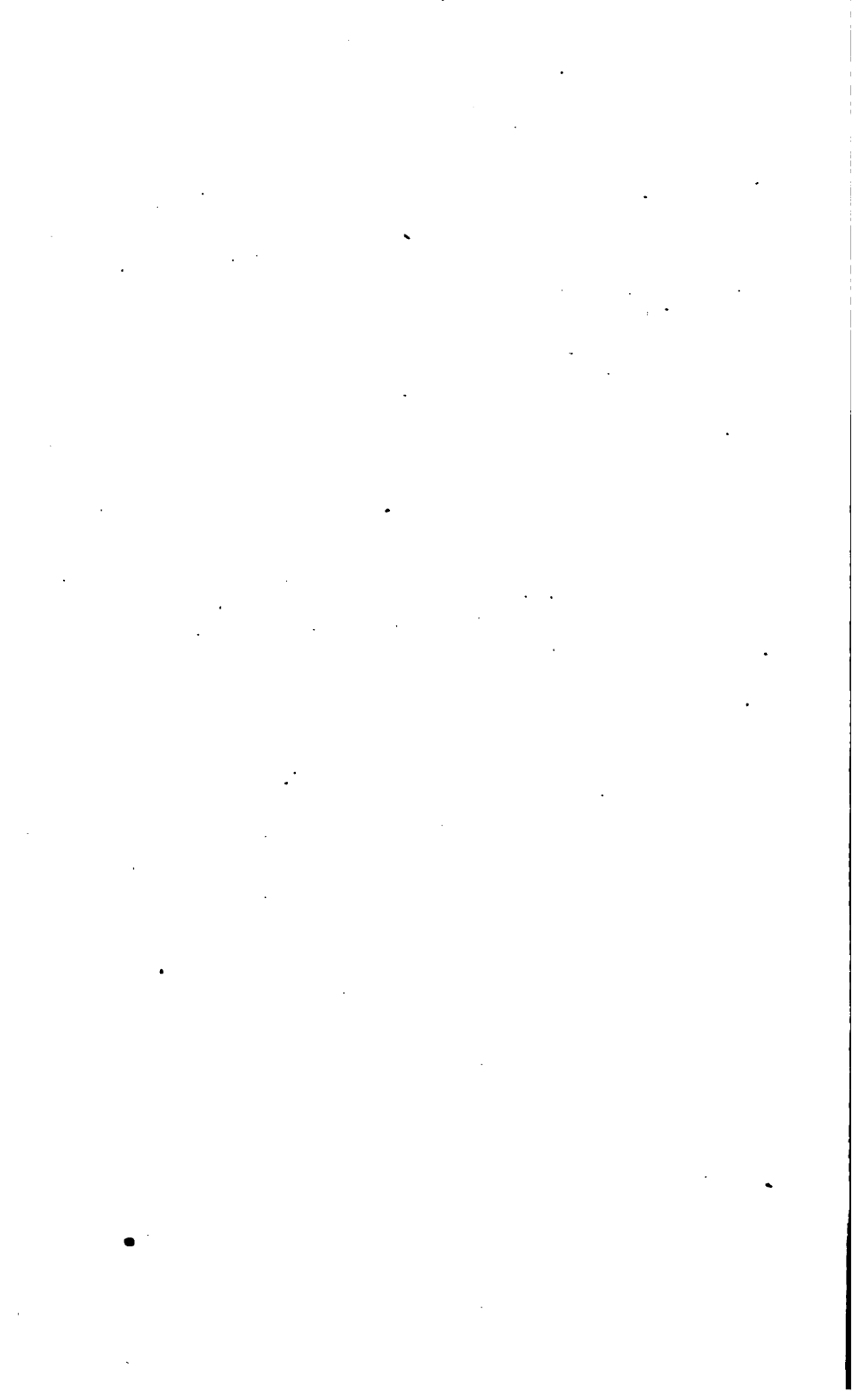




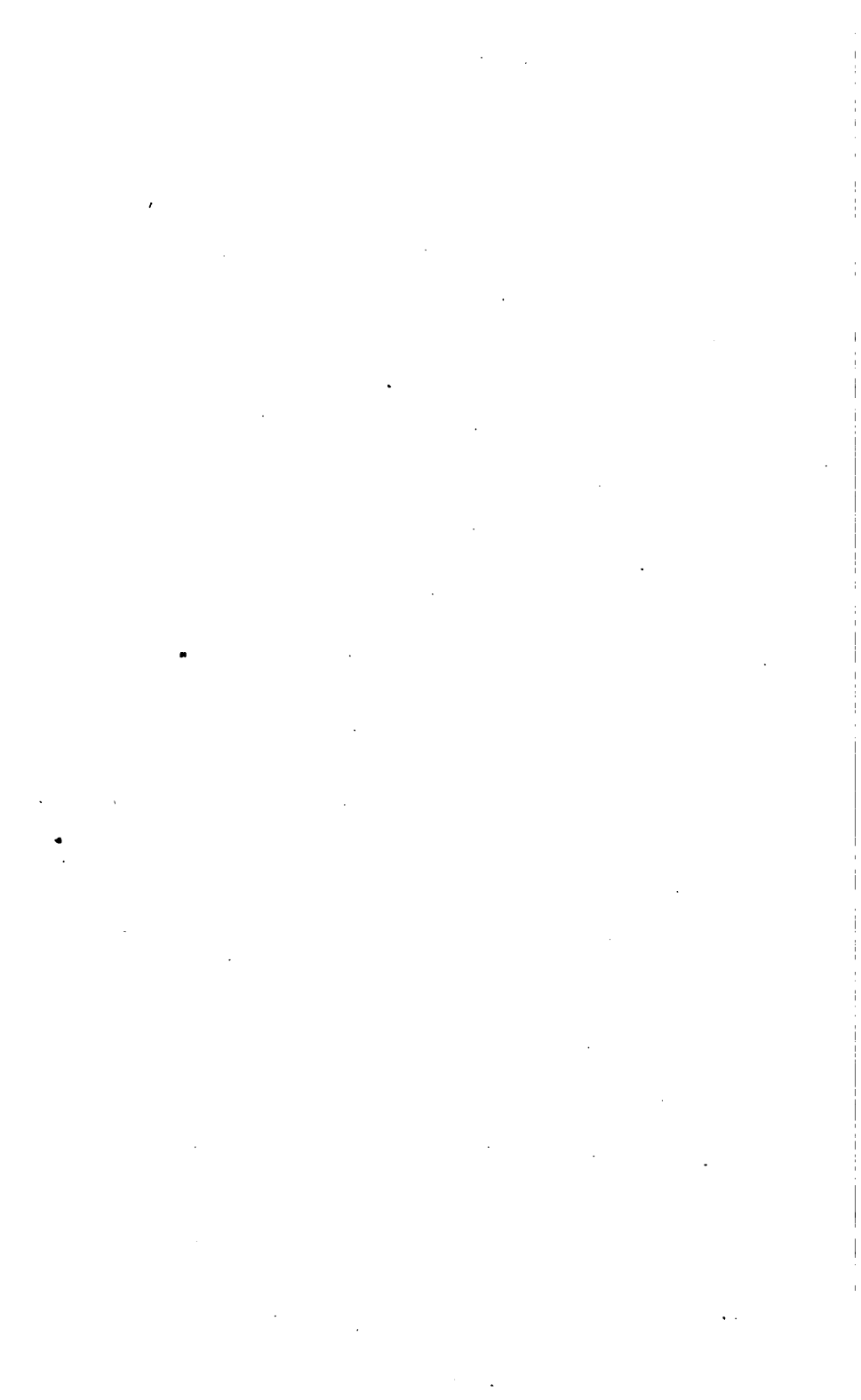
PLANCHE XVII





Henri Dujardin, Paris.

Imp. Eudes, Paris



pierres parementées et dont l'un tient une palme, échangeant leurs impressions et regardent avec admiration ce cortège si simple en lui-même, si grand par la spontanéité des suffrages qui l'accueillent. Les figures ont un ton chair et ambré. Un enfant regarde avec surprise, un autre est monté pour mieux voir sur un arbre d'une bizarre couleur jaune.

§ II.

Ce médaillon quadrilobé représente la Cène. La disposition, et nous n'entendons établir de rapprochement quelconque entre notre verrière et l'un des plus éclatants chefs-d'œuvre du XVI^e siècle qu'à ce seul point de vue, le groupement des personnages, ne saurait bien évidemment être comparée à la composition empreinte de tant de beauté et de noblesse de l'admirable fresque de Léonard de Vinci, elle n'est cependant pas dépourvue d'une certaine grandeur jointe à une grande simplicité, elle a un caractère véritablement touchant d'intimité et rend bien l'union si complète du maître et des disciples.

Dans le vitrail de Chartres, Jésus est placé au milieu de la table, ici il est assis à son extrémité droite sur une chaise haute, à dossier doré et ajouré, attitude contraire à la tradition juive, conforme en cela aux habitudes romaines, d'après laquelle on prenait les repas couchés sur des lits, le bras gauche appuyé sur un coussin et la droite libre pour prendre les mets. Une seule fois, dans une circonstance mémorable, on avait mangé l'agneau

pascal debout, un bâton à la main, dans l'attitude du voyageur prêt à se mettre en route. Mais, bien que les Hébreux eussent éprouvé depuis les amertumes de l'exil, ils ne célébrèrent plus jamais la Pâque de cette façon.

Dans la scène que nous décrivons, les pieds nus de Jésus reposent sur un coussin, il tient à la main une coupe en forme de ciboire et s'apprête à communier ses apôtres. Ceux-ci, au nombre de douze, se présentent debout un à un devant lui et dans une attitude respectueuse. Jean est couché à ses pieds, la tête appuyée sur ses genoux (1). Deux des disciples tiennent à la main des objets de forme un peu indécise, sans doute des pains. La table est au premier plan du tableau dont elle occupe toute la largeur, elle est couverte d'une nappe blanche descendant jusqu'au sol, tandis que, dans le vitrail que nous mettons en parallèle, elle laisse voir les pieds nus des convives. Elle est chargée de mets, parmi lesquels on remarque des poissons. Un homme porte la main à l'un des plats (2), en même temps que, de l'autre, il dissimule derrière son dos une bourse paraissant bien remplie. C'est Judas ici représenté, ainsi qu'il arrive souvent, comme on le voit notamment à Chartres, sans nimbe pour marquer sa dégradation (2). Il est assis au premier plan et séparé par la table du reste des convives. Dans la verrière de Chartres, le plat

(1) Joan. XIII. 23.

(2) Le personnage de Judas a été entièrement refait ainsi que les figures de deux des apôtres.

auquel il porte la main contient un poisson que l'on a peut-être représenté dans son sens symbolique, Jésus ayant été fréquemment figuré dans les premiers siècles de l'ère chrétienne sous la forme d'un poisson dont le nom grec rappelait celui du Christ. Les diverses parties du service, plats ou assiettes, ne méritent aucune mention particulière et se font seulement remarquer par leur très-grande simplicité.

§ III.

Ce second grand médaillon circulaire, évidemment interposé, est partagé en deux parties dont chacune représente une scène différente. Dans les deux compartiments inférieurs Jésus lave les pieds de ses apôtres. Il étend une main et semble parler à celui qui est devant lui et qui donne tous les signes d'une surprise mêlée de résistance, tout en levant cependant un pied déchaussé au-dessus du bassin placé auprès de son maître. Le peintre verrier a voulu rappeler ici le colloque entre Jésus et Simon Pierre. Ce dernier s'était écrié : « Vous ne me laverez jamais les pieds. » Mais Jésus ayant dit : « Si je ne vous les lave, vous n'aurez point de part avec moi », Simon Pierre répliqua en portant la main droite à sa tête : « Seigneur, non seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête. » L'autre main de Jésus soulève un linge attaché autour de ses reins et dont il doit se servir pour essuyer les pieds de ses disciples (1).

(1) Joan. XIII. 1-15.

Les apôtres sont au nombre de treize, (1) tous nimbés, ils forment des groupes mouvementés et échangent entre eux les impressions que leur cause une scène aussi extraordinaire. L'expression de leurs visages est très-variée. Ils portent tous un costume identique ne présentant de différence que dans la coloration très-riche et très-chaude.

Les deux compartiments supérieurs figurent la soirée passée au jardin de Gethsémani au mont des Oliviers. Les apôtres, toujours au nombre de treize, sont étendus, pour ainsi dire, les uns sur les autres, dans les attitudes diverses d'hommes que la fatigue ou l'assoupissement accablent et qui seraient tombés endormis sans choisir la place où ils devaient reposer. D'après l'Evangile, ce furent les trois apôtres Pierre, Jacques et Jean que Jésus vit s'abandonner au sommeil pendant son agonie du jardin des Oliviers (2). L'artiste a voulu donner sans doute plus d'importance à son tableau en augmentant le nombre des personnages et en figurant tous les apôtres qui, pour la plupart, étaient restés à l'entrée du jardin.

Sur la gauche de cette scène apparaît Jésus, ses

(1) En voici l'énumération : saint Pierre, saint André, saint Jacques (le majeur), saint Jean, saint Thomas, saint Jacques (le mineur), saint Philippe, saint Barthélemi, saint Matthieu, saint Simon, saint Thaddée, saint Matthias et Judas. Pour expliquer ce nombre de treize apôtres y compris Judas, il faut admettre que le peintre verrier aurait fait figurer, dès ce moment, Matthieu qui, après l'Ascension, remplaça le disciple traître dans le collège apostolique.

(2) Matth. XXVI. 37.

maines sont étendues dans un geste plein d'horreur et d'effroi, tout son corps fléchit. Il tourne la tête du côté des apôtres et son visage exprime sa surprise qu'ils n'aient pu veiller un instant avec lui (1). Un ange dont les ailes sont déployées, comme s'il venait seulement de se poser à terre, vient à sa rencontre. Il semble vouloir cacher des larmes (2). Des arbustes de forme et de couleur excentriques remplissent l'un des côtés du tableau pour rappeler les oliviers qui ont donné leur nom au jardin.

§ IV.

Ce médaillon quadrilobé nous fait assister à l'arrestation de Jésus. Judas scelle sa trahison du baiser du parjure. Jésus est entouré par la milice du Temple et les soldats romains dont l'habillement contraste singulièrement avec celui des légionnaires ou même des cohortes auxiliaires, et qui consiste en une espèce de tunique ou blouse ne descendant pas plus bas que le genou et serrée à la taille par le ceinturon supportant l'épée. L'un de ces hommes, vêtu d'une tunique blanche éclatante, a saisi Jésus par le bras et cherche à l'entraîner, un autre porte une hache, un troisième tient une torche qui éclaire d'une lumière sinistre cette scène de violence (3). Quelques apôtres, dont, pour plusieurs, la tête seule

(1) Matth. XXVI, 40.

(2) Luc, XXII. 43.

(3) Joan, XVIII. 3. — Luc. XXII. 47.

est visible, sont mêlés à la soldatesque et Pierre tire l'épée qu'il va, sur l'ordre de son maître, rentrer dans le fourreau (1). Cet épisode si connu est figuré à peu près de même dans les vitraux de la cathédrale de Chartres, avec cette différence toutefois que l'attitude, les gestes des personnages expriment une irritation plus grande encore. On a, sous un autre rapport, tenu davantage compte à Chartres de la couleur locale, ainsi les soldats portent le casque romain. D'autre part, saint Pierre est armé d'un coutelas au lieu du glaive mentionné dans l'Évangile.

Le médaillon de Laon est d'une grande richesse de coloration, le rouge, le blanc, le vert et le jaune aux reflets d'or se font valoir par une heureuse opposition et se détachent merveilleusement sur le fond blanc.

Une tête et un bras ont seulement été refaits.

§ V.

Ce grand médaillon se divise en quatre compartiments figurant quatre scènes différentes. C'est d'abord, dans le bas à gauche, le grand-prêtre reconnaissable à son bonnet conique, mais dont le reste du costume ne présente rien de particulier, il est assis sur un fauteuil ajouré, un pied sur un escabeau. Un personnage, vêtu seulement d'une robe de couleur brune sans manteau, que son nimbe crucifère fait reconnaître pour Jésus, lui est amené par deux gar-

(1) Joan. XVIII, 10 et 11. — Matth. XXVI, 51 et 52.

diens (1). Un diable entièrement rouge, penché vers l'oreille du pontife, semble lui souffler les questions de son interrogatoire. On comprendra que nous ne discutons pas ici si le peintre verrier a voulu représenter la comparution de Jésus devant Anne, précédemment investi pendant onze ans du souverain pontificat, et qui, tenant les fils mystérieux du complot ourdi contre Jésus, prit une si grande part à son arrestation, ou bien l'interrogatoire devant le gendre d'Anne, Caïphe, le grand-prêtre d'alors en exercice, lequel condamnant d'avance celui qu'il devait juger, avait donné ce singulier conseil aux Juifs qu'il peut être utile de sacrifier la vie d'un homme au bien du peuple. Une controverse de ce genre serait ici sans intérêt et nous pourrions dire, en l'absence dans la verrière de tout élément positif d'appréciation, sans application réelle.

§ VI.

Dans le compartiment inférieur de droite on voit la scène de la flagellation. Les dimensions de la verrière n'ont pas permis de figurer la comparution devant Pilate qui, du reste, n'est pas d'ordinaire représentée en vitrail simultanément avec la scène de l'interrogatoire du grand-prêtre.

Jésus est attaché à une colonne surmontée d'un chapiteau au décor de crochets. Habituellement le

(1) Matth. XXVI, 57-68. — Marc, XIV. 53-56. — Luc, XXII. 54.

condamné était lié par les bras à une colonne basse qui maintenait son corps incliné et le présentait plus complètement aux coups. Ici, comme à Chartres, il est littéralement suspendu et étroitement serré contre la colonne par des cordes qui lui compriment les pieds et les mains. C'est la même disposition que dans une miniature d'un très remarquable évangélaire du XII^e siècle inscrit à la bibliothèque de Laon sous le n^o 550 et que l'on croit avoir appartenu au chapitre de la cathédrale de cette ville. Le Christ, couronné du nimbe crucifère et dont le corps est marbré de taches rouges accusant la violence des coups, est cruellement fouetté de verges par un juif au visage farouche, coiffé d'un bonnet pointu, vêtu d'une sorte de tunique rouge et dont les jambes grêles se terminent par des pieds chaussés de la poulaine à bouts pointus.

A Chartres, le corps du Christ a été plus étudié sous le rapport anatomique qu'il ne l'est à Laon. Au lieu d'être serré contre la colonne, il la déborde et il se tord sous les coups redoublés qui l'accablent. La tête est ceinte de la couronne d'épines qui n'a pas été reproduite à Laon. Dans la verrière que nous décrivons, deux bourreaux, dont les pieds sont chaussés de grands brodequins rouges et verts frappent Jésus avec une ardeur sauvage de verges longues et fortes semblables à celles figurées à Chartres et que l'on a souvent remplacées, comme à Amiens, dans la verrière placée derrière l'autel de la Vierge, par des fouets, instrument de supplice plus cruel encore. Le fouet des romains était, en effet, formé de lanières

ou cordes tortillées et terminées par des boulettes ou des lamettes de fer ou de plomb, ainsi qu'on le voit dans la verrière d'Amiens. On l'employait à châtier les esclaves et il déchirait si cruellement le patient, souvent aussi attaché à une colonne (1), qu'on le désignait sous les noms de *lora horrida* et d'*horribile flagellum* ; il donnait parfois la mort (2).

Tout le monde sait que Pilate, qui, au fond, voulait sauver Jésus, crut apaiser la fureur du peuple en infligeant ce supplice à celui qu'il regardait comme innocent, expédient aussi odieux qu'inutile, les concessions faites à une multitude passionnée et qui a conscience de sa force, ne servant qu'à la pousser à de nouvelles et plus dangereuses revendications (3). Il ne faut pas oublier, du reste, que la flagellation précédait toujours le supplice de la croix et qu'ainsi le proconsul romain, si soucieux de ne pas irriter la populace, ne faisait, au cas où cette première expiation serait trouvée insuffisante, que suivre les errements habituels des exécutions.

Ce sont d'abord les bourreaux parmi lesquels s'en

§ VII.

Les deux compartiments supérieurs représentent la marche de Jésus du prétoire au Calvaire.

(1) Adducite hunc fortiter intro atque adstringite ad columnam (Plaut).

(2) Juv. VI. 478. — Hor. Sat. 1. 2. 41 — Dig. 10. 19. 48.

(3) Joan. XIX, 1-13. — Matth. XXVII, 26. — Marc. XV. 15,

détache un, sans doute leur chef, qui porte un bonnet de forme conique. Il donne des ordres avec un geste d'autorité et il tient dans l'autre main plusieurs clous énormes. Non loin de lui, un de ses satellites porte une échelle et un autre un grand marteau. Puis viennent plusieurs femmes qui donnent les signes d'une vive douleur (1). Le peintre verrier a bien certainement voulu figurer parmi elles la Vierge, la tradition ayant, à défaut d'un texte précis, toujours associé la mère de Dieu à cette douloureuse marche de son fils allant à la mort. Un peu plus loin, sur la droite, on voit Jésus chargé de sa croix, un homme aide à la soulever, c'est Simon-le-Cyrénéen. A Bourges, Jésus, reconnaissable à son nimbe et n'ayant qu'une draperie autour des reins, porte, sur son épaule nue, la croix dont une femme, placée à gauche, non nimbée, soutient une extrémité, tandis, qu'à droite, un homme en soulève l'autre. Le condamné était tenu de porter l'instrument de son supplice, mais, Jésus dont les forces étaient épuisées succombant sous le poids, les bourreaux obligèrent, à titre de réquisition militaire, le premier passant à s'en charger. Celui-ci obéit et bien lui en prit, car on lui eût fait sans doute et sur le champ une nouvelle application de ce mot d'Arrien : accepte sans résistance ni murmure la corvée que le soldat te commandera, si tu ne veux être roué de coups (2). On a discuté sur le point de savoir si ce furent de véritables soldats

(1) Luc, XXIII 27-32.

(2) Arr. IV. 1.

qui conduisirent Jésus au calvaire. Le texte évangélique les désigne sous ce nom et parle de cohorte et de centurion (1). Mais on a de fortes raisons de croire qu'il s'agissait ici tout au plus d'hommes appartenant à une cohorte auxiliaire. Les romains, dont la sensibilité n'était pourtant pas la vertu dominante, répugnaient à verser eux-mêmes le sang des condamnés et le bourreau était à Rome l'objet du mépris général (2). Il est difficile d'admettre que des légionnaires aient exécuté la sentence portée contre Jésus et se soient ensuite partagé ses dépouilles (3). Que ces soldats aient parfois massacré des populations, cela ne saurait être contesté ; mais, dans la scène de la Passion, il ne s'agissait pas de sédition à réprimer, d'intimidation à exercer sur des nations vaincues, cherchant à seconner le joug. Il n'était question que du supplice d'un perturbateur politique et de deux vulgaires criminels. Il est plus vraisemblable que les bourreaux du Christ appartenaient à cette classe d'agents subalternes qui, sous les dénominations de licteurs, d'écrivains, d'esclaves publics, entouraient le proconsul et qui étaient spécialement chargés d'assurer l'exécution de ses sentences en tant qu'elles touchaient à la fortune, à la liberté ou à la vie des individus de sa province. Cette expression même de « milites Præsidis » dont

(1) Math. XXVII. 27 et 54 — Marc. XV. 16-39. — Luc. XXIII. 47.

(2) Cic. pro Rabinio, 5.

(3) On trouve dans les auteurs latins (v. notamment Suétone, Caligula, XXXII) la trace d'exécutions confiées à de véritables soldats, mais ce furent là sans doute des exceptions.

se sert l'évangéliste se prête parfaitement à cette interprétation.

§ VIII.

Ce médaillon quadrilobé forme le milieu de la lancette. Jésus est arrivé à la fin de la voie douloureuse qui menait au Golgotha, cette colline aride et dépouillée de toute végétation alors située hors de la ville et où se faisaient les exécutions. On conçoit qu'un supplice aussi prolongé que celui du crucifiement fût infligé à une certaine distance des cités populeuses où il aurait pu produire une trop vive émotion ou provoquer des troubles. C'est pour la même raison que, jusqu'à une époque rapprochée de nous, il existait, près de la plupart des villes, un terrain spécial aux exécutions dont témoignent encore les désignations de lieux dits.

C'est sans doute pour rappeler cet emplacement ordinaire des supplices et donner plus de couleur locale à la scène du crucifiement que beaucoup de peintres ont figuré des ossements sur les pentes de l'escarpement. Peut-être aussi ont-ils voulu symboliser par là la victoire de Jésus-Christ sur la mort ou encore la sépulture d'Adam qui, d'après un certain nombre des Pères de l'Eglise, aurait été enseveli à ce même endroit.

Nous n'avons pas trouvé de trace dans la loi mosaïque du supplice de la croix. Si les Nombres (chap. XXV, 4) et le Deutéronome (chap. XXI, 22) parlent de la suspension des criminels au poteau, on peut penser, comme sans doute aussi avec le livre

de Josué (Chap. VIII, 29), qu'elle devait suivre le supplice et qu'elle avait pour objet de flétrir le cadavre. Ce furent les derniers princes Asmonéens qui introduisirent le crucifiement en Judée où il fut pratiqué sous la dynastie Hérodiennne et pendant la durée de la domination romaine.

Dans les premiers siècles du Christianisme, il y eut une vive répulsion à représenter Jésus sur le bois réputé infâme de la croix. C'est qu'en effet de pareilles images pouvaient ébranler la foi encore naissante des nouveaux convertis ou prêter aux railleries des partisans de la religion détrônée. Aussi commençait-on par représenter la croix mais sans le divin crucifié (1). La prudence, dût-on se priver d'une source puissante d'émotion, commandait en pareille matière une grande discrétion dont on ne s'est pas départi avant le V^e ou VI^e siècle. Ce ne fut même que dans le siècle suivant que les scènes de crucifiement, très-rares jusque là, furent souvent figurées.

La croix était le supplice des esclaves (2) — qui inspiraient assez de crainte pour qu'on usât envers eux de tous les raffinements de tortures, — des assassins, des voleurs de grand chemin et des séditeux. Ce fut sous cette dernière qualification que Jésus fut dénoncé au procureur romain. Le crucifiement était donc de tous les supplices le plus long et le plus cruel en même temps que le plus ignominieux. (3)

(1) Didron, hist. de Dieu, p. 241.

(2) Horatius ep. XVI. v. 48. — Val. Max, VIII. 4, 2 — Suetonius, Galba IX.

(3) Maledictus qui pendet in ligno. Deuteron. XXI. 22 et 23,

Suétone, voulant louer la modération de Jules César « naturellement doux, même dans ses vengeances » rapporte que son héros, s'étant emparé des pirates dont il avait été autrefois le captif, et qu'il se plaisait alors à menacer du supplice de la croix, les fit étrangler avant de les y faire attacher (1)!

Aussi craignit-on longtemps que la vue de la potence aux deux bras ne troublât la croyance des catéchumènes ou n'inspirât une invincible répugnance aux Gentils. On se contenta donc d'images symboliques. Ce ne fut que lorsque la foi parut solidement implantée dans tous les cœurs que l'on sortit de cette réserve prudente.

L'hémorrhagie causée par le percement des pieds et des mains s'arrêtait d'elle-même et avant une très-grande perte de sang : la mort résultait de la tension extrême des membres qui, à la longue, causait d'horribles souffrances ou amenait des lésions intérieures, ou bien encore de l'épuisement des forces vitales. L'agonie des crucifiés se prolongeait parfois pendant deux ou trois jours et il y en eut qui succombèrent seulement aux étreintes de la faim (2). Dans leur épuisement, les malheureux cloués sur l'horrible gibet cédaient parfois au sommeil et étaient pris de délire ou devenaient le jouet de visions. La soif les tourmentait sans relâche et ce fut ce dur aiguillon qui arracha à Jésus agonisant un cri d'angoisse.

Jésus, dans le médaillon représenté dans la planche

(1) Suet. J. Cæsar, IV et LXXIV.

(2) Tac. ann. XV, 44. — Plin. H. N. XIV, 3.

ci-contre, est sur la croix déjà élevée dans les airs, les bras sont étendus horizontalement, la tête entourée du nimbe crucifère est penchée sur l'épaule droite. Le bois auquel le Rédempteur est attaché affecte la forme de la croix « immissa », c'est-à-dire d'une croix dont la hampe dépasse la traverse. C'est en même temps une croix latine, car, à la différence de ce qui existe pour la croix grecque à quatre branches égales, sa partie inférieure est plus longue que les bras et le sommet. Elle n'a pas été figurée ici sous la forme d'un tronc d'arbre brut, ainsi qu'on en trouve d'assez nombreux exemples dans l'iconographie chrétienne, notamment dans la verrière du bon Samaritain à Bourges, elle se compose de deux traverses de bois équarri. En cela, elle est plus conforme aux traditions et à l'histoire. On conçoit qu'en cas d'exécution en masse, de massacre de toute une population, on se servit de simples poteaux, voire même de troncs d'arbres, mais, lors de la Passion, ni le temps, ni les ouvriers ne manquaient, et il ne dut pas être difficile de trouver pour trois condamnés des instruments de supplice moins grossièrement façonnés.

La croix n'était pas habituellement très-haute et les pieds du crucifié touchaient presque la terre. Il n'a pas été, dans la verrière de Laon, dérogré à cet usage. Les bras de Jésus sont ici largement et horizontalement étendus, embrassant ainsi le monde entier. Ce ne sera que bien plus tard, et sous l'influence de ses idées exclusives et rigoureuses, que le Jansénisme les fixera à la croix presque verticalement pour indiquer le nombre restreint des élus.

Le Christ porte autour des reins une grande draperie qui descend jusqu'aux genoux ainsi qu'on le remarque dans les vitraux de Chartres et dans la verrière de la Nouvelle Alliance à Bourges. Primitivement, le divin crucifié est revêtu d'une longue robe qui l'enveloppe entièrement, au XI^e siècle ce vêtement devient une tunique laissant voir les bras et les jambes, tunique qui se raccourcit successivement pour ne plus être aux XII^e et XIII^e siècles que la draperie dont nous venons de parler. Plus tard, au XV^e et surtout au XVI^e siècle, ce vêtement s'écourta encore et ne fut plus qu'un linge étroit roulé autour des reins. On sait, qu'à l'époque de la renaissance, les sculpteurs et les peintres, pris d'une véritable passion pour le nu, dépouillèrent leurs personnages, même dans les scènes religieuses, de presque tous leurs vêtements.

Les pieds reposent sur le « suppedaneum » ou tablette fixée à la croix et sans laquelle la déchirure immédiate des pieds et des mains aurait rendu le crucifiement plus difficile. Parfois les criminels, et c'est ce qui arrivait en cas d'exécution improvisée, étaient seulement fixés à la croix par des cordes, mais ici les bourreaux s'étaient munis de tous les instruments du supplice et le peintre verrier a, comme dans toutes les représentations de la mort de Jésus, figuré les clous. Dans le médaillon que nous étudions, les pieds ne sont pas superposés et l'emploi des quatre clous s'est trouvé nécessaire, c'est le mode de représentation le plus généralement admis, le plus conforme aux usages des Romains dans les exécutions par crucifie-

ment. (1) Dans la verrière de Bourges, un seul clou traverse les deux pieds. Il y a, au XIII^e siècle, des exemples aussi fréquents de l'un que de l'autre de ces deux modes de fixation à la croix.

Les exécutions étaient alors assez fréquentes pour qu'il ne fut pas inutile d'indiquer aux passants le nom du supplicié et la cause de sa condamnation. Cette inscription sommaire était appelée *titulus*. Elle est ici clouée à mi-partie de la traverse et du haut de la hampe. On y voit le monogramme du Christ suivi des mots : Nazarenus rex Judeorum. Ce *titulus*, qui avait pour objet d'établir un contraste dérisoire entre les prétentions supposées de Jésus à une royauté temporelle et sa fin misérable, ne fut pas également compris par tous. Il y en eut qui trouvèrent, dans cette rédaction, quelque chose de blessant pour la nationalité juive et les princes des prêtres s'en plaignirent à Pilate qui ne tint, cette fois, aucun compte de leurs observations (2).

Le défaut de place n'a pas permis au peintre verrier de figurer les deux larrons qui furent crucifiés auprès de Jésus. Deux personnages seulement se trouvent auprès de la croix. A droite (nous entendons par là le côté de l'Evangile, la droite liturgique) la Vierge debout dans l'attitude de la douleur, à gauche le disciple bien-aimé également debout tenant un livre, celui de la nouvelle loi que lui et les

(1) Ego dabo ei talentum, primus qui in crucem excucurrerit, sed eâ lege, ut adfingantur *bis pedes*, *bis brachia*. Plaute. *Mostellaria*, 357.

(2) Joan. XIX. 19-22.

autres apôtres vont répandre dans le monde entier. Ce n'est pas sans intention que, dans cette verrière comme dans beaucoup d'autres, la Vierge occupe la droite. La prééminence de ce côté sur l'autre, aussi ancienne que le monde, a été toujours affirmée par les livres saints et une tradition qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Jacob nomma le second fils de Rachel Benjamin, c'est-à-dire le fils de la droite (1), parce que c'est dans la droite que réside la principale force et aussi parce qu'il devait être le plus tendrement aimé de ses enfants (2). Plus tard, le même patriarche, accablé de vieillesse, bénit ses petits-enfants, il étend sa main droite sur la tête d'Ephraïm, le plus jeune, et en donne cette raison que celui-ci est appelé à de plus hautes destinées que son frère (3). Quand les Hébreux, après avoir traversé la mer Rouge et avoir vu s'engloutir l'armée de Pharaon, entonnent les louanges du Dieu qui les a sauvés de l'oppression : « votre droite, s'écrient-ils, s'est signalée, et elle a fait éclater sa force ; votre droite, Seigneur, a frappé l'ennemi. (4) » Le psalmiste dit à son tour : « la reine s'est tenue à votre droite,

(1) . . . Pater vero appellavit eum Benjamin, id est filius *dextræ*. Gen. xxxv. 18.

(2) Et filium *dextræ* nominavit quia robur præcipuum in *dextra*. Vocatus etiam est filius *dextræ*, quia fuit patri charissimus, utpote natu minimus, et in senectute genitus. Menochii commentaria.

(3) Gen. xlviii, 13-20.

(4) Exod. xv. 6.

« ayant un habit enrichi d'or (1). » Le cœur du sage, dit l'Ecclésiaste, « est dans sa main droite, et « le cœur de l'insensé est dans sa main gauche (2). » Enfin ce vitrail lui-même ne montre-t-il pas Jésus expirant la tête inclinée à droite ?

Le groupe, que nous venons de décrire et qui est identique à celui figuré à Chartres, fut ainsi représenté dans les premières scènes de crucifiement et il ne fut tout d'abord dérogé à cette disposition iconologique qu'au profit du porte-lance, du porte-éponge, de l'Eglise et de la Synagogue. C'est ainsi que, dans les vitraux de Bourges, la croix est accompagnée de ces deux dernières figures symbolisant la nouvelle et l'ancienne loi, la première dans une attitude triomphante et recevant, dans une sorte de calice, le sang qui s'échappe en abondance du côté droit du divin supplicié, la seconde, la tête baissée et laissant échapper son diadème, tenant d'une main les tables de la loi ; à droite et à gauche le soleil et la lune.

Un autre personnage fut plus tard associé à cette

(1) Ps. XLIV, 10.

(2) Cap. x. 2. On en peut citer bien d'autres exemples : Sed *dextera tua* et *brachium tuum*... Ps. XLIII. 4. — *Salvum fac dextera tua*, et *exaudi me*. Ps. LIX. 7 et CVII. 7 — *Adhæsit anima mea post te ; me suscepit dextera tua*. Ps. LXII. 9 — *Ut quid avertis manum tuam, et dexteram tuam de medio sinu tuo in finem ?* Ps. LXXIII. 11 — *Dexteram tuam sic notam fac*... Ps. LXXXIX. 12 — *Dixit Dominus Domino meo : sede a dextris meis*. Ps. CIX. 1 et 5 — *Dominus custodit te, Dominus protectio tua, super manum dexteram tuam*. CXX. 5 — *Et vidi in dextera sedentis supra thronum, librum scriptum*... Apo. v. 1 — *Matth. xxv. 33* — *Marc. xiv, 62*.

scène dramatique. Ce fut Marie-Madeleine, acceptée par la croyance populaire comme la personnification de la pénitence chrétienne. Ce fut, à partir du milieu du XIII^e siècle où l'on crut avoir découvert ses restes à St Maximin, près de Toulon, que la Madeleine acquit une grande popularité, laquelle s'accrut encore au siècle suivant. Qui l'introduisit dans l'iconographie du crucifiement ? On en a attribué la première idée au Giotto. Cette image, d'une beauté si pathétique, a vivement frappé l'imagination des artistes. Tour à tour, on vit, comme dans la célèbre toile de Rubens à Anvers, la pécheresse convertie entourant la croix de ses bras, ou de face comme dans le tableau de Van Dyck ou soutenant la Vierge ployée sous le poids de sa douleur.

On trouve, dans un manuscrit du XIII^e siècle portant le numéro 228 du catalogue de la bibliothèque de Laon, une miniature représentant, comme dans le vitrail que nous étudions, le Christ en croix ayant à ses côtés la Vierge et saint Jean. Toutefois le peintre miniaturiste a figuré Jésus-Christ ayant les pieds superposés, la croix sans titulus et la présence simultanée du soleil et de la lune (1), qui sont comme les témoins de ce drame sanglant.

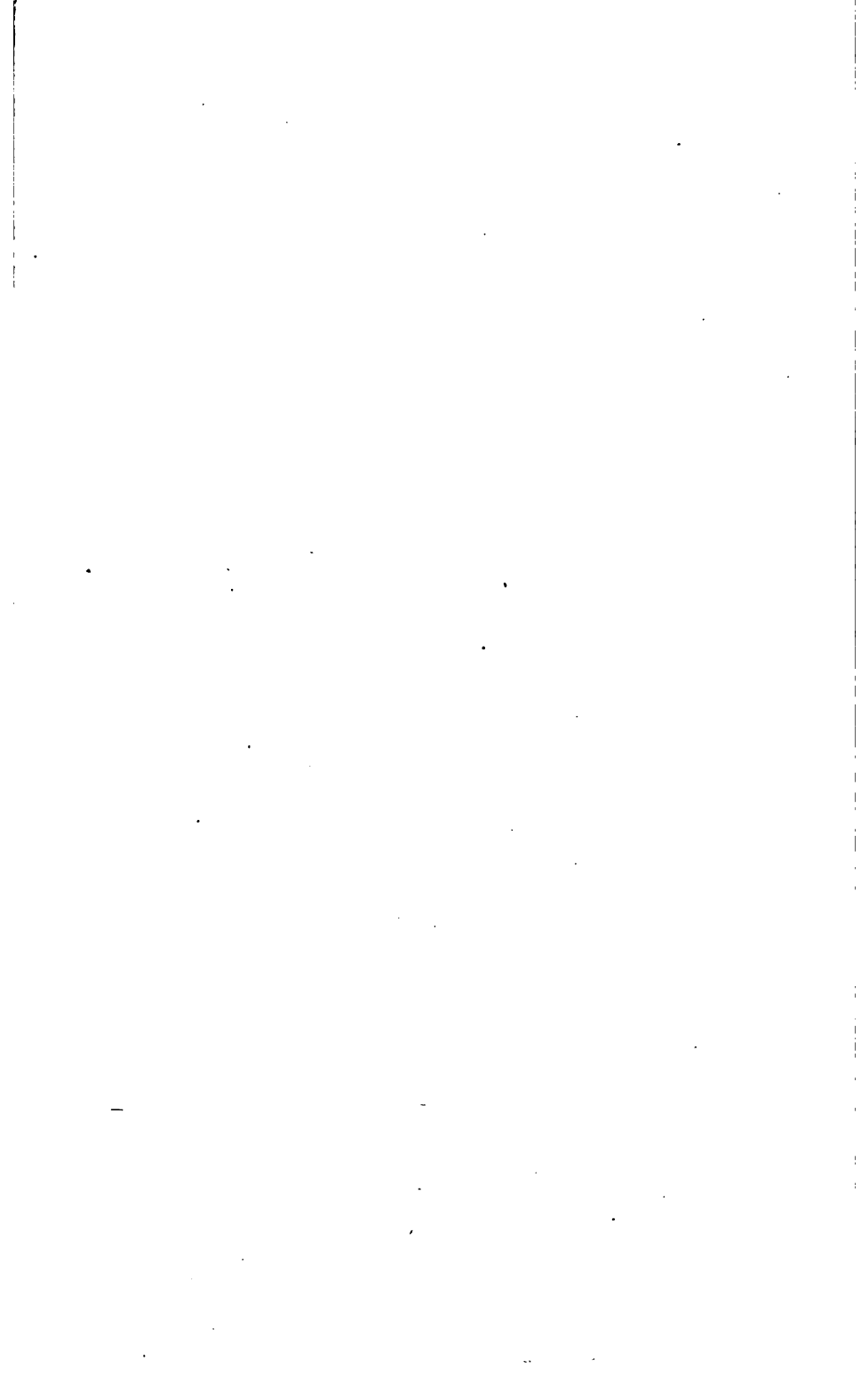
Dans un autre manuscrit de la même bibliothèque, celui-là du XII^e siècle, catalogué sous le n^o 238, une miniature figurant le sacrifice de la messe fait voir Jésus attaché à la croix, les pieds juxtaposés, ayant autour des reins une large draperie. A droite, l'offi-

(1) Ainsi qu'il est dit dans le Rational. L. I. c. III. f^o 6.









çant debout devant un autel approche du côté droit du divin crucifié le calice dans lequel coule son sang, à gauche l'accolyte tient une sorte de cierge.

La planche ci-contre fera bien comprendre tout le sentiment artistique dont était animé le peintre verrier. Si le corps du Christ n'est pas irréprochable au point de vue anatomique — ce qui n'a rien de surprenant à une époque où les études de dissection étaient interdites — on ne saurait trop admirer la double idée du sacrifice et de l'abandon si fortement empreinte dans les traits du visage. Il est à noter que la souffrance est ici, pour ainsi dire, seulement rendue par l'expression douloureuse de la tête qui traduit éloquemment le complet épuisement causé par de longues et cruelles tortures. Le corps n'a que légèrement fléchi, on n'y remarque aucune contorsion, aucune tension des muscles. Faut-il y voir une preuve de l'insuffisance du peintre, ou bien n'a-t-il pas craint, en donnant au corps du Christ toutes les défaillances de notre misérable nature, de diminuer le respect, de faire trop oublier le Dieu en accusant trop la faiblesse de l'homme ? Les deux explications nous paraissent convenir au sujet. Cette réserve n'est-elle pas après tout préférable, au point de vue religieux sainement entendu, à ces tiraillements, à ces contractions, à ces jeux des muscles, à ces palpitations de la chair nue et pantelante, à tout ce rendu plastique enfin trop souvent acheté par la vulgarité des types. Sans doute, et nous l'avons déjà dit, la science anatomique n'avait pas encore, à vrai dire, d'adeptes au XIII^e siècle, mais

n'eut-il pas été possible, après tout, de s'essayer dans ces représentations de la force corporelle aux prises avec la douleur ? Il n'était pas besoin pour cela de l'art consommé de Michel-Ange. Pour être gauche, l'expression n'en eut pas moins été réelle. Non, l'artiste du XIII^e siècle était spiritualiste, il ne s'est pas représenté le Christ comme un patient ordinaire, et il a voulu, jusque dans l'abjection, jusque dans la mort, l'élever au-dessus de l'humanité. Son œuvre se distingue toujours par la simplicité de la composition, la douceur et le calme des expressions et la sobriété parfaite de l'exécution. Ce sont moins les formes palpables du corps qu'il s'attache à reproduire que le sentiment immatériel, que l'âme qu'il veut faire paraître sous la chair, voile épais qu'il voudrait rendre transparent. Ses efforts ne sont pas restés stériles et il a su communiquer à son œuvre, en apparence si imparfaite, le sentiment qui débordait de son cœur de croyant. Sans doute, le Christ flagellé ou mis en croix ne peut éblouir ses bourreaux de l'éclat de sa divinité, mais ne peut-on, en respectant en lui son caractère de victime expiatoire, le différencier du criminel, affolé de peur et hurlant de douleur ? On a vu des hommes, des femmes même à l'organisation plus frêle, plus délicate, animés par un sentiment noble et généreux, conserver jusque dans les plus affreux tourments, une figure sereine et impassible sur laquelle le tyran lisait sa défaite. Et l'on voudrait que le Christ-Dieu, même chargé du poids de nos fautes, fut plus accablé et plus défaillant devant ce supplice auquel il s'est volontairement soumis ! A

partir du XIV^e et surtout du XV^e siècle, les artistes ont surtout eu en vue d'exciter la pitié des fidèles, mais n'y sont-ils pas trop souvent arrivés au prix de l'affaiblissement du caractère divin. Pas d'exclusivisme dans l'art, tout ce qui est beau, tout ce qui est grand a droit à notre admiration. Ne peut-on dire, sans être réputé contempteur du réalisme, qu'il est l'un des éléments, mais non le fondement unique de l'esthétique ?

Le peintre verrier de Laon a voulu figurer le moment même de la mort et il paraît avoir suivi sur ce point le récit de saint Jean : « Jésus ayant pris le « vinaigre, s'écria : tout est accompli, et baissant la « tête, il rendit l'esprit (1). » Et, en effet, la tête est inclinée sur l'épaule droite, les yeux sont fermés ainsi qu'on est convenu de les représenter après la mort et il y a, dans tout le corps, un affaissement caractéristique. C'est le calme de la mort, mais d'une mort exempte de secousses violentes et de convulsions. A ce corps du Christ, descendu de la croix, tout raidi par la mort, l'artiste du XIII^e siècle a donné une expression surhumaine et comme un reflet de la divinité.

§ IX.

Ce grand médaillon circulaire se divise en deux parties. Celle du bas représente la mise au tombeau. Joseph d'Arimathie a obtenu de Pilate la remise du corps de Jésus. Le plus souvent, lorsque la famille ou

(1) Cap. XIX. 30

les amis des suppliciés réclamaient aux prêteurs ou proconsuls romains leurs restes mutilés, cette requête avait besoin, pour être accueillie, d'être appuyée d'une somme d'argent. Cette fois, comme l'indique clairement le mot « donavit » de l'Evangile, (1) on se départit de cette tyrannique exigence. Ce fut, vers le soir, que Joseph et Nicodème, suivant exactement les rites d'ensevelissement des Juifs, enveloppèrent le corps de Jésus de bandelettes et l'entourèrent d'aromates.

Au milieu et sur le premier plan d'un édifice, dont les arcades sont soutenues par des colonnes à chapiteaux de couleurs variées et à crochets, on voit le Christ étendu sur une sorte de dalle bleuâtre au soubassement de pierres rouges parementées, percé de distance en distance d'ouvertures cintrées. Le corps du Christ, reconnaissable au nimbe crucifère, repose sur un linceul ou drap blanc, recouvrant la dalle. Ses bras sont repliés sur la poitrine nue, le reste du corps à l'exception des pieds est caché par une draperie pourpre foncée. A la tête du Christ se tient debout un personnage à la tête nue, non nimbé, ayant un linge replié sur le bras, une fiole sur ce même bras serrée sur la poitrine et un autre vase à la main. Au milieu du tableau, un autre personnage, vêtu d'une robe rouge et coiffé d'un bonnet jaune or, à la forme conique, verse sur l'épaule du Christ le contenu d'une fiole, quelque parfum sans doute. Le peintre verrier a peut-être voulu représenter ici

(1) Marc. xv. 45,

Nicodème, ce juif qui avait apporté environ cent livres d'une mixtion de myrrhe et d'aloès (1) ?

Un troisième personnage, vêtu d'une robe verte et d'un bonnet de même forme, soulève légèrement le corps. Derrière lui est une femme non nimbée dont l'attitude exprime la douleur. Plus sur la gauche, un homme vêtu d'une robe d'un rouge éclatant ornée dans le bas d'un large galon parsemé de perles et de cabochons, s'avance vers la dalle funéraire, la tête découverte, non nimbée, ayant sur l'épaule et sur les bras un linge ou draperie de couleur or. Il porte également un vase en forme de coupe. Sa démarche témoigne de son profond respect. Enfin, tout à fait sur la gauche, une femme vêtue d'une robe blanche sur laquelle est jeté un manteau brun, partagé par un large galon vert, se dirige vers le sépulcre, paraissant essuyer ses yeux avec le pan de son manteau. Quoiqu'aucun des évangélistes ne mentionne la présence de la Vierge à cette scène, l'usage, constamment suivi par les artistes, l'y a placé de tout temps. Elle figure dans cette vaste composition du vitrail de Laon, dont elle occupe l'extrémité droite ; elle est nimbée de rouge, vêtue d'une robe verte et d'un manteau jaune or qui lui recouvre le haut de la tête ; elle s'avance, les mains tendues vers le corps de son Fils, et montre tous les signes de la plus vive douleur.

Cette partie de la verrière que nous venons de décrire se fait remarquer par une très-riche coloration

(1) Joan. xix. 39.

et par les poses variées et naturelles des différents personnages. La composition de cette scène est bien plus large que celle similaire de Chartres où les personnages, dont plusieurs, également coiffés de la mitre conique, sont trop rapprochés les uns des autres.

§ X.

Dans la deuxième partie supérieure droite du grand médaillon circulaire que nous étudions, Jésus, reconnaissable à son nimbe crucifère, apparaît à une femme nimbée qui n'est autre que Madeleine à laquelle le Christ se manifesta d'abord après sa résurrection (1).

Tout dans l'attitude du Christ, qui semble s'écarter d'elle, exprime clairement ce mot que Jean met dans sa bouche et qui est, du reste, inscrit au-dessous de cette scène, dite du jardinier : *noli me tangere*. De la main gauche, il tient une banderole.

§ XI.

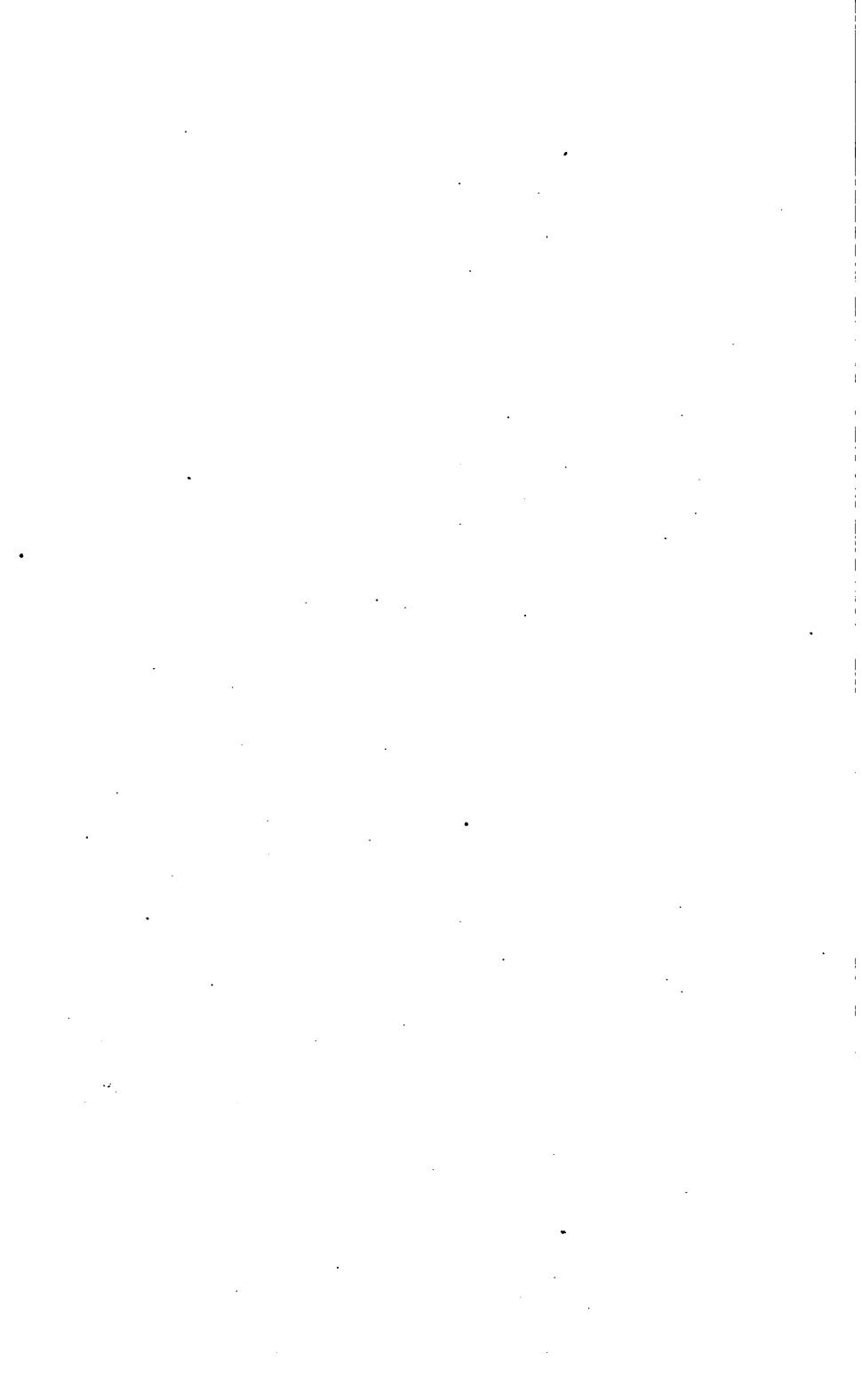
Dans la deuxième partie supérieure gauche, les saintes femmes pénètrent dans le sépulcre. Un ange est assis sur le couvercle de pierre, un sceptre fleurdelisé dans la main. Les femmes l'interrogent et ses mains étendues leur indiquent que Jésus est sorti du tombeau (2). A ses pieds on voit les gardes endormis.

(1) Matth. xxviii. 9 — Marc. xvi. 9 — Joan xx. 14-17.

(2) Marc. xvi. 5 et 6.







Cette scène présente la plus grande analogie avec celle de Chartres. A Bourges, dans le vitrail de la Nouvelle-Alliance, Jésus sort du tombeau tenant à la main une croix à deux branches. Deux anges sont agenouillés tenant l'un un flambeau, l'autre un encensoir, dans le bas aussi les gardes plongés dans le sommeil.

§ XII.

Cette scène, que nous reproduisons également ci-contre, est figurée dans un médaillon quadrilobé. On y voit un édifice reposant sur une voûte parementée en plein cintre et fermé par des arcades cintrées soutenues par des colonnes à chapiteaux à crochets. Une lampe est suspendue à l'une de ces arcades. Il s'agit encore ici du tombeau. Des femmes nimbées montrent à un homme également nimbé la pierre et les linges de la sépulture. Ce troisième personnage est profondément courbé et il approche de ses yeux le linceul du Christ. C'est Pierre. Saint Luc raconte, en effet, que cet apôtre, averti par les saintes femmes venues les premières au tombeau, n'avait voulu s'en rapporter qu'au témoignage de ses yeux (1), mais alors ses doutes disparaissent et bientôt il annoncera lui-même aux Juifs la résurrection (2).

§ XIII.

Ce grand médaillon circulaire est divisé en deux parties distinctes. Il représente dans le compartiment

(1) Luc. xxiv. 12 — Joan. xx. 6.

(2) Act. ii. 23 et seq.

inférieur de droite Jésus-Christ, reconnaissable à son nimbe crucifère, debout, appuyé sur un long bâton. Deux hommes le suivent pourvus de bâtons semblables. Ce sont les pèlerins d'Emmaus (1).

§ XIV.

Cette scène est figurée dans le même grand médaillon circulaire dont elle occupe la deuxième partie inférieure gauche. Elle est le complément et l'explication de la scène précédente. Cléophas et son compagnon assis de chaque côté d'une table viennent de reconnaître Jésus à la fraction du pain. L'artiste a peint le moment où les deux disciples voient le Seigneur disparaître à leurs regards (2).

§ XV.

Le compartiment supérieur du grand médaillon que nous décrivons forme un grand tableau dont Jésus-Christ s'élevant au Ciel dans la gloire, la croix à la main, occupe le centre, deux anges de chaque côté tenant des banderoles l'adorent; au-dessous la Vierge et les apôtres le contemplent, les yeux et les bras levés vers le ciel. Le personnage de Jésus a été en grande partie restitué.

§ XVI.

Enfin, au-dessus du Christ, dans les deux derniers médaillons, sont deux anges encenseurs.

(1) Luc, xxiv. 13 et suiv.

(2) Id. 30 et 31.

LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE LAON

BUREAU

Président honoraire : *M. Séblin* (*), Préfet du département de l'Aisne.

Président : *M. Combier* (*), Président du Tribunal civil de Laon.

Vice-Président : *M. Ed. Fleury* (*), propriétaire à Vorges.

Secrétaire-Général : *M. de Florival*, Juge au Tribunal civil de Laon.

Secrétaire des Séances : *M. A Cortilliot*, Directeur du *Journal de l'Aisne*.

Bibliothécaire-Archiviste : *M. E. Midoux*, Artiste Peintre à Laon.

Trésorier : *M. Filliette*, Econome des Hospices de Laon.

MEMBRES HONORAIRES

MM. *Bauchart* (Quentin) (O *), ancien président de section au Conseil d'Etat, ancien membre du Conseil général.

Boitelle, (O *), ancien préfet du département,
ancien sénateur.

Bretagne (*), directeur des contributions directes
à Nancy.

Barthélemy (de), auditeur au Conseil d'Etat.

Castaing (C. *), ancien préfet du département.

Champfleury (*), conservateur du musée de la
Manufacture nationale de Sèvres.

Dégieux (*), ancien membre du Conseil général
à La Fère.

Desmaze (O. *), ancien conseiller à la Cour
d'appel de Paris.

Desilve, curé de Basuel.

Déy, ancien conservateur des hypothèques, à
Château-Thierry.

Ferrand (O. *), ancien préfet du département.

Gomart (*), propriétaire à Saint-Quentin.

La Tour-du-Pin (comte de), à Bosmont.

Laisné (C. *), ancien membre du Conseil
général à Sissonne.

Nieuwerkerke (comte de) (C. *), ancien sénateur,
ancien surintendant des Beaux-Arts.

Mathey, bibliothécaire de Laon.

Séblin, préfet de l'Aisne, président honoraire.

Ed. Turquet, député.

Vallès (*), ingénieur en chef à Paris.

Wimpfen (F. de) (G.-O. *), général de division
en retraite.

Waddington, sénateur, ancien ministre des affaires
étrangères.

MEMBRES TITULAIRES

MM. *Baton* (abbé), archiprêtre, curé de Notre-Dame de Laon.

Baudemant, pharmacien à Laon.

Brismontier, directeur d'assurances à Laon.

Canon, juge au Tribunal civil de Laon.

Caron, ancien principal du collège de Laon.

Combier, (*), président du Tribunal civil de Laon.

Cortilliot, directeur du *Journal de l'Aisne*.

D'Ersu, propriétaire à Laon.

Dollé, photographe à Laon.

Ermant, architecte départemental à Laon.

Filliette, économe des hospices de Laon.

Fleury (Edouard) (*), propriétaire à Vorges.

Florival (de), juge au Tribunal civil de Laon.

Glinel, journaliste à Laon.

Harduin, juge au tribunal civil de Laon.

Hidé, propriétaire à Bruyères.

Journal, docteur en médecine à Laon.

Lemaître, avocat à Laon.

Marlier (abbé), aumônier de l'Ecole normale de Laon.

Menche de Loisne, ingénieur en chef des ponts et chaussées à Laon.

Rol, pharmacien à Laon.

Rousseau, adjoint au maire de Laon.

Sars (de) (Alphonse), propriétaire à Laon.

Taiée (*), Inspecteur d'Académie en retraite à Laon.

Turquin, propriétaire à Laon.

Vinchon (*), propriétaire à Laon.

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM. *Callay*, instituteur à Sissonne.

Charpentier (abbé), vicaire honoraire à Sissonne.

De Marsy (le comte), bibliothécaire de la ville de Compiègne.

Duployé (abbé), à Montigny-en-Arrouaise.

Gauguet, Elie, libraire-éditeur, 36, rue de Seine, Paris.

Gillet (abbé), curé de Neufchâtel.

Lalouette-Fossier, propriétaire à Marle.

Lambert (abbé), vicaire de Notre-Dame-des-Victoires à Paris.

Lecocq (Georges), avocat à Amiens.

Lecomte (abbé), professeur à Liesse.

Lempereur, élève de l'Ecole des chartes à Paris.

Leroux, docteur en médecine à Corbeny.

Letellier, ancien Inspecteur d'Académie du Calvados, à Caen.

L'Hôte, ancien Inspecteur des douanes, à Aubenton.

Matton, aîné, propriétaire à Vervins.

Matton (Auguste), archiviste du département de l'Aisne.

Midoux, artiste peintre à Laon.

Mien, directeur des postes à Pontarlier.

Montier, instituteur à Mons-en-Laonnois.

Palant (abbé), curé de Cilly.

Papillon, propriétaire à Vervins.

Perin, juge honoraire à Soissons.

Piette, contrôleur des contributions directes,
en retraite à Soissons.

Piette (Ed.) (*), propriétaire à Vervins.

Piette, ancien juge de paix à Craonne.

Pilloy, agent-voyer d'arrondissement à Saint-
Quentin.

Plonquet, docteur en médecine à Ai (Marne).

Poissonnier, ancien notaire à Chauny.

Poquet (abbé), curé-doyen à Berry-au-Bac.

Senneville (G. de), auditeur à la Cour des
Comptes, à Paris.

Souillac-Boileau, correspondant du ministère
de l'instruction publique pour les travaux
historiques, à Château-Thierry.

Vernier (abbé), curé de Lemé.

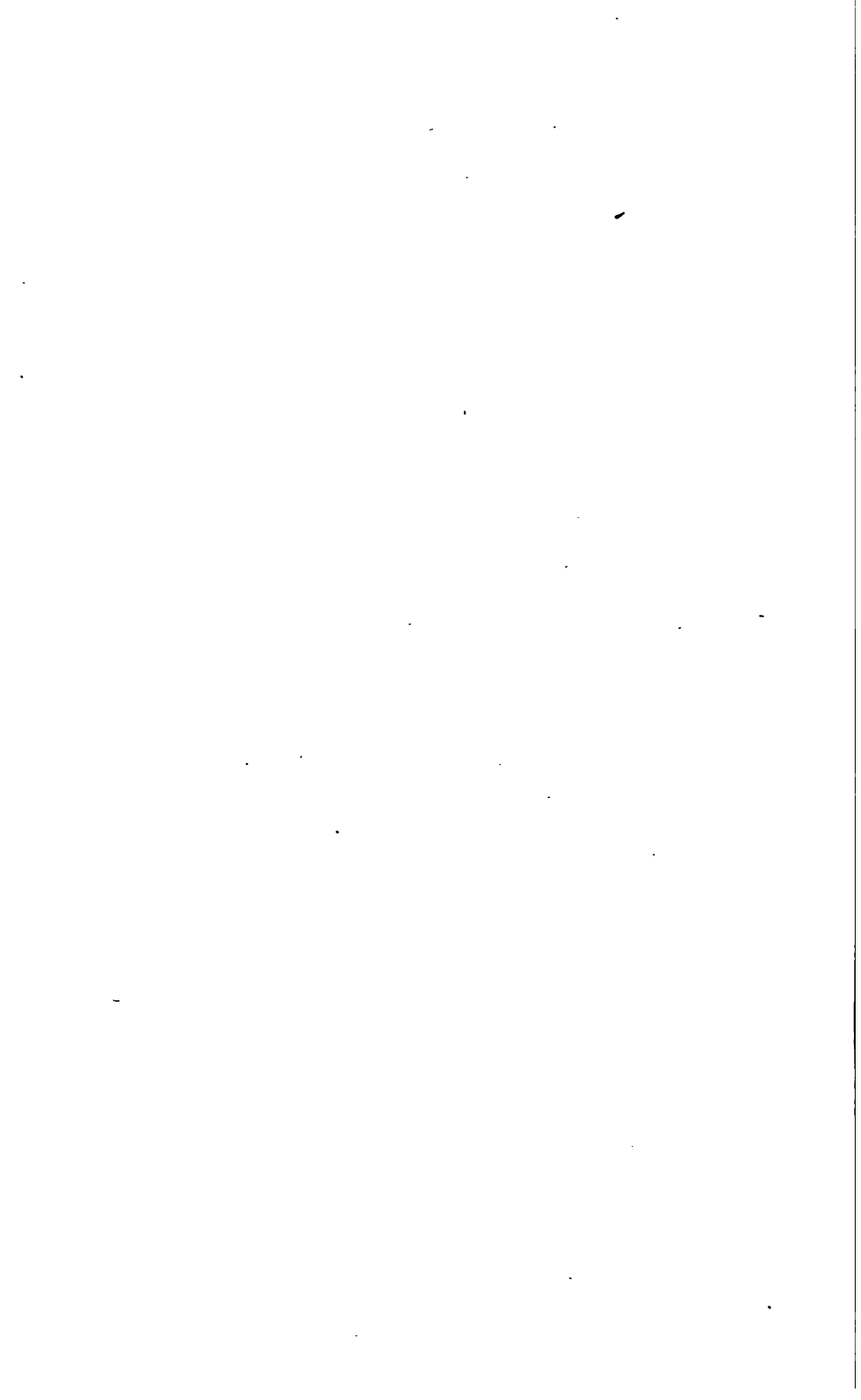


TABLE ANALYTIQUE

Abréviations :	{	R. Rapport de M. de Florival sur le présent Bulletin.
		P. Procès-verbaux des séances.
		M. Mémoires communiqués.
		A. Annexe : Rapport de M. Cortilliot sur les antécédents et les travaux de la Société académique de Laon depuis sa fondation, et sur sa situation en 1882.

A

- Abbaye St-Vincent, pierre tombale, P. xv.
Agriculture, A. 5, P. xxiv.
Alsace (Revue d'), P. vii.
Antiquités et monuments du département de l'Aisne, par M. Fleury, P. xv.
Archéologie, A. 5.
Archives. — Ecclésiastiques de l'Aisne, P. vii.
— du greffe de Laon, P. xxviii.
Art préhistorique, P. xxxx.
— chrétien, P. xxxxi.

B

- Baton (M. l'archiprêtre).
Communication à faire sur la Société géologique du Nord, P. v.
Chapitre de Soissons et Religieux de St-Crépin, R. 12 P. xviii.

- Musée de Laon, P. xi.
Notice sur Vasseny, P. xxxiii, xxiv, M. 92, R. 8.
Travaux divers, A. 39.
Beauvillé (de), décès, P. i
Beaux-arts, circulaire, P. xix.
Bibliothèque. — Travaux, P. xxii et xxiii.
Bibliographie. — D. Mabillon, M. 16.
— Tibesard, M. 33.
Bretagne. — Musée de Laon, A. 39.
Bulletin, mode d'envoi, P. xix.
Bureau de 1879-80, P. xxxvii.

C

- Cathédrale de Laon, P. iii, iv, v, xxx; M. Une porte de la cathédrale, 13; Ste-Face, R. 10, M. 158; Vitraux, R. 11, M. 222.
Cathédrale de Reims. — Travaux. M. Menche de Loisine, P. i.
Caranda, P. xviii.
Chapelles de la cathédrale de Laon, P. v.
— du palais de justice, Musée, P. xi.
Cimetière de Loisy, P. xv.
Combier. — Musée d'archéologie au Palais de justice, P. xi et xiii.
Livres de Raison laonnois, R. 12, P. xiii.
Le Palais de justice de Laon, R. 8, M. 55.
Rappel de l'étude sur les travaux de la Société académique de Laon, A. 4.
Commission d'archéologie de l'Aisne, A. 5, 15.
Commission impériale archéologique de Russie, R. xxxxi.
Comptes de 1878, P. iii.
Concours, P. xxxxi.
Conférence littéraire et scientifique de Picardie, P. xii.
Congrès archéologique de Laon, A. 33.
Corblet (l'abbé), A. 34, P. xxxxi.
Cortilliot. — Rapport sur les antécédents et travaux de la Société académique de Laon, A. 3, R. 13.

- Cotte. — Société d'agriculture, A. 12.
Coucy-le-Château, Enguerrand 7, R. 7, P. xxviii, M. 41.
— La dame de Fayel, P. xxviii.
Coupe (Don d'une), P. xxviii.
Crèvecœur (de), préfet. — Société d'archéologie, A. 17.
Cuissy, P. xxxi, xxxii.

D

- Defer, de La Hérie. — Dons au Musée, P. xxx.
Delisle (Léopold), P. xxxvi.
Desmazes, A. 40, P. xxxviii.
Desmonceaux de Givré, préfet. — Commission d'archéologie,
A. 15.
Dessins. — Verrière, R. 11, 12, P. iv
— Eglise de Nanteuil-la-Fosse, xi.
— Loisy, cimetière, xv.
— Saint-Michel en Thiérache (*photog.*), xxxvi.
— Porte de la cathédrale de Laon, M. 13.
Dons d'objets divers faits à la Société par MM. Damour,
Defer, Midoux, Millon, Noullet, Peigné Delacour et
Turquet, P. xix, xx, xxviii, xxx, xxxiii.
— d'ouvrages, par les Sociétés savantes et leurs auteurs,
P. ii, iii, iv, v, vii, viii, x, xii, xiv, xvi.
Duchange, A. 24, 29.
Dumas, Alexandre, P. xxviii, xxxviii.

E

- Ecussons, P. xvi.
Eglises. — Margival, P. xxviii.
— Nanteuil-la-Fosse, xi.
— Saint-Michel de Laon, xvi.
— Saint-Michel-en-Thiérache, xxxvi.
— Trucy, xxiv. (*V. le mot Cathédrale*).
Enguerrand 7, R. 7. P. xxviii, M. 41.
Epitaphe de Jean Boucher, M. 19.

F

Fayel (la dame de), P. xxxvi.

Filliette. — Comptes de 1878, P. iii.

Ses travaux, A. 40 et table.

Flamin (abbé), P. xxxii.

Fleury (Edouard). — Antiquités et monuments du département
de l'Aisne, P. xv.

Indiscontinuité et unité de plusieurs
"grandes sépultures, P. xxxvi, M. 1, R. 1.

Ses travaux, A. 29, 30, 41 et table.

Florival (de)

Etudes sur les verrières de la cathédrale de
Laon, R. 11. P. iii, xxx, M. 222.

Une porte de la cathédrale, R. 3, M. 13.

Ses travaux, A. 41 et la table.

Rapport sur le 24^e Bulletin, R. 1.

François, recteur, A. 25.

G

Gautier. — Eglise Saint-Michel, P. xxxvi

Glinel. — Présentation et réception, P. xv, xvii.

Notice sur Alexandre Dumas, P. xxviii, xxxviii.

Godelle, archéologue, A. 16.

Gouge, ses travaux, A. 11.

Guise, plan, P. xix.

H

Hidé. — Ses travaux, A. 41 et table.

I

Indiscontinuité et unité des sépultures, R. 1, M. 1.

Inscriptions, chapelle de la cathédrale de Laon et autres,
P. vi, xii.

Soissons, M. 36.

J

- Jadart. — Les relations de D. J. Mabillon avec le pays
Laonnois, R. 4, P. xxxi, M. 16.
Journal. — Notice sur M. Tibesard, R. 6, P. xxiv, M. 33.
Justice (palais de), M. 55.

L

Laon.

- Cathédrale. — Verrières, R. 11, P. iii, iv, xxx, M. 222.
Peintures, R. 3, M. 13.
Portes, R. 3, M. 13.
Chapelle, P. v.
Citadelle. — Sceau, P. xx.
Chapelle des Templiers, P. xxxxi.
Cloches, P. xxii.
Dessins, P. xxiv.
Musée, P. ix, xi.
Palais de justice, M. 55.
Plan, P. xviii.
Portes : Royer, P. ix ; Soibert, M. 143 ; Soissons, P. viii.
Ruelles : Rouge, P. xiv ; A la Vaute, peintures, P. xx
Sainte-Face, R. 10, P. xxvi, M. 158.
Saint-Martin-au-Parvis, P. xxxxi.
Sépulture à la Vilette, P. xxxviii.
Société académique, ses travaux et ses antécédents, A. 3.
Laonnois (Relations de Mabillon avec le pays), R. 3, P. xxxxi,
M. 16.
Lecomte (M. l'abbé). — La Sainte-Face de Notre-Dame de
Laon, R. 10, P. xxvi, M. 158.
Lecoq, Georges. — Conférences littéraires et scientifiques de
Picardie, P. xii, — Saint-Quentin, xxxxi.
Lecture à la Société académique de Laon, par M. Lhote,
R. 9, M. 163.
Lemaître, avocat, présentation et réception, P. v, viii.
Le Nain, peintre, P. xx.

- Lhote (Edouard). — Une lecture à la Société académique de
Laon. R. 9, M. 143.
Livre de Raison Laonnois, R. 12, P. xiii.
Loisy, cimetière, P. xv.
Longchamp. — Plan de Laon, P. xviii.
Louis d'Outremer, R. 9, M. 144.

■

- Mabillon. — Ses relations avec le pays Laonnois, R. 4,
P. xxxi, M. 16.
Mangin, R. 7, P. xxi. — Notice sur Enguerrand 7 de Coucy,
P. xxviii, M. 41.
Manuscrits sur Cuisay, P. xxxi
Marchal. — Manuscrits, P. xvi.
Margival, église, P. xxxii.
Marquette. — Ecusson, P. xvi.
Matton.
Archives ecclésiastiques de l'Aisne ;
Fond du chapitre de Saint-Quentin, P. vii ;
Agriculture du Soissonnais, P. xxiv ;
Société d'agriculture, A. 5.
Ses travaux, A. 42 et la table.
Meilhaud (l'intendant de). — Société d'agriculture, A. 7.
Melleville, A. 42 et la table.
Menche de Loiane. — Cathédrale de Reims, P. 11.
Millon, curé de Trucy, P. xxxiii.
Midoux.

- Architecture, rue Veschef aujourd'hui Sérurier
P. xvi ;
Art chrétien, P. xxxi ;
Bibliothèque, P. xxi ;
Cathédrale de Laon, chapelles, verrières, dessins,
R. 3, P. iii, iv, v, M. 13 ;
Chambre des notaires, P. xxi ;
Chapelle des Templiers, P. xxxi ;

Cimetière de Loisy, P. xv ;
Cloches des paroisses et couvents de Laon, P. xxii.
Communications nombreuses, R. 11, 12. (V. procès-verbaux et la présente énumération.)
Dessins : église de Nanteuil-la-Fosse, Saint-Martin-au-Parvis, Saint-Pierre-aux-Marchés, St-Martin, Portes et remparts de Laon, portes de la cathédrale, Sainte-Face, vitraux, R. 3, 10, 11, P. xi, xxiv, xxxii, M. 13, 14, 158, 222 ;
Eglises de Margival, P. xxxii, de Trucy, xxiv ;
Histoire de l'abbaye de St-Jean-des-Vignes, P. xxxiii ;
Inventaire des pierres sculptées transportées dans les chapelles du Palais de justice, P. xxiii ;
Monnaies, P. xvi, xxvi, xxxiv ;
Musée du Palais de justice, P. xxix ;
Objets offerts par M. Defer, P. xxx ;
Ossuaire, P. xxxvi ;
Peintures murales, P. xix ;
Pentures, R. 3, M. 13 ;
Pierre tombale, P. xv ;
Plan de Guise, P. xix ;
Porte Soibert, M. 143 ;
Portrait de l'abbé Flamin. P. xxxii ;
Propositions diverses, P. viii, ix ;
Ruelle Rouge, à Laon, P. xiv ;
— A la Vaute, P. xx ;
Sainte-Face, R. 10, P. xxvi, M. 158 ;
Sculpture polychrome du 14^e siècle, P. iv ;
Sépulture franco-mérovingienne, P. xxxviii ;
Silex, P. xvii ;
Travaux divers, A. 41, 42 et la table ;
Vitraux de la cathédrale de Laon, R. 11, P. xxx, M. 222.

Militaires, documents historiques, P. xviii.

Monnaies, P. xvi, xxvi, xxxiv.

Musée d'archéologie du Palais de justice, P. xi, xiii, xxiii.

Musée départemental, A. 29, 31.

Musée de Laon, ix, xi, xxix.

N

Nanteuil-la-Fosse, église, P. xi.

Nizy-le-Comte, A. 30.

Noms et travaux des membres de la Société académique de
Laon, A. 65.

Notaires (chambre des), P. xxii.

Noyon, Comité historique, P. xviii.



Ossuaire, P. xxxvi.

Ouvrages offerts, P. ii, iii, iv, v, vii, viii, x, xii, xiv, xvi,
xxxiii, xxxiv, xxxvii.

P

Palais de justice. — Musée d'archéologie, P. xi, xiii, xxiii,
xxix ; — Notice, R. 8, M. 55.

Paris (famille). Ecusson, P. xvi.

Peintures murales à Laon, P. xix.

Peintures, R. 3, M. 13.

Petit, trésorier-payeur général. — Présentation et réception,
P. xxii.

Photographies, P. xxxvi.

Picardie. — Conférence littéraire et scientifique, P. xii,
xxxviii.

Pierre tombale. Saint-Vincent, P. xv.

Piette. — Commission archéologique, A. 15, 16, 19.

Plan de — Guise, P. xix.

— Laon, xvii.

Portes — Laon, R. 3, P. xxv. — Royer, ix.

— Soissons, viii.

— Soibert, M. 143.

Préfet de l'Aisne. — Administration des monuments histo-
riques. P. vii, viii ;

Documents historiques militaires, xviii ;

Président honoraire de la Société, xii, xxvii.

Président honoraire de la Société académique, M. Séblin,
préfet de l'Aisne, P. xii.

Pulny. — Art préhistorique, P. xxxx.

R

Racine, P. xxxviii.

Rapport sur le présent Bulletin de la Société, R. 1.

Rapport de M. Cortilliot sur les travaux de la Société, A. 1.

Reims (cathédrale de), P. i.

— Testament de saint Remy, xxxviii.

Religieux — Soissons, P. xviii.

Remparts de Laon, P. xxiv.

Revue d'Alsace, P. viii, xxxiii.

Rouit — Société d'agriculture, A. 5.

Ruelle — Rouge, P. xiv ; A la Vaute, xx.

Russie — Commission impériale archéologique, P. xxxxi.

S

Saint-Martin-au-Parvis, P. xxxxii.

Saint-Quentin, — Chapitre, — Archives, — Ville, P. vii,
xxxviii, xxxxi.

Sainte-Face de Notre-Dame de Laon, R. 10, P. xxvi, M. 158.

Saint-Jean-des-Vignes, P. xxxiii.

Saint-Pierre-au-Marché, P. xxxxii.

Saint-Remy — Testament, P. xxxviii.

Sars (de), Musée de Laon, P. ix. xi.

Sceau, P. xx.

Sculptures, P. iv, ix, xi.

Séances annuelles, A. 27, 28.

Séblin (M. le Préfet de l'Aisne), Président honoraire de la
Société académique de Laon, P. viii, xii, xxxiii.

Sépultures. — (de l'Indiscontinuité et unité de plusieurs
grandes), par M. Fleury, R. i, P. xxxvi, M. 1.

Franco-mérovingienne, P. xxxviii.

Silex, P. xvii.

Société académique de Laon.

Ses antécédents et ses travaux depuis sa fondation, A. 3.

Sa fondation, ses ressources, 20, 21, 22, 24, 44.

Ses travaux et noms des auteurs, 29, 32, 36, 37, 38, 66, — R. 13.

Société académique. — Saint-Quentin, A. 25.

— Soissons, 5.

Société d'agriculture de la généralité de Soissons, A. 5 et suivantes.

Société archéologique de l'Aisne, A. 17.

Société géologique du Nord, P. v.

Société philotechnique. — Concours, P. xxxxi.

Soissons. — Agriculture, P. xxiv ;

Religieux, xviii ;

Société académique, A. 5.

Soissonnais. — Vasseny, R. 8, M. 92.

Sorbonne. — Réunion de 1879, P. vii, x.

Soulié. — Etude sur Racine, P. xxxviii.

T

Taïée. — Rapport sur les Antiquités et Monuments du département de l'Aisne, par M. Fleury, P. xv.

Templiers (chapelle des), P. xxxxi.

Testament de saint Remy, P. xxxviii.

Thenailles (abbaye). Epitaphe de Jean Boucher, M. 29.

Thibesard (Notice sur M.), R. 6, P. xxiv, M. 33.

Tissier (Ange). Tableau du Sacré-Cœur, P. viii, xi.

Tour de Louis d'Outremer, M. 144.

Travaux de la Société académique de Laon, A. 3.

Trucy. — Eglise, P. xxiv.

Turquet, sous-secrétaire d'Etat. — Réunion de Sorbonne, P. x.
Don au Musée de Laon, P. xxviii.

V

Vandalisme, M. 143 et suivants.

Vasseny. R. 8, P. xxiii, xxiv, M. 92.

Verrières de la cathédrale de Laon, R. 11, P. iii, iv, xxx,
M. 222.

Versigny, P. xxxiv.

Village du Soissonnais (Vasseny), R. 8, P. xxiii, xxiv, M. 92.

Villette (La), Sépulture, P. xxxviii.

Vitraux de la cathédrale de Laon, P. iii, iv, xxx, M. 122.

TABLE GÉNÉRALE

	Pages.
Rapport de M. de Florival sur l'ensemble des travaux de la Société en 1879	1
PROCÈS-VERBAUX.	
(Voir la <i>Table analytique</i> qui rappelle toutes les com- munications constatées dans les procès-verbaux). . .	I à XL
MÉMOIRES.	
De l'indiscontinuité et de l'unité de plusieurs grandes sépultures du département de l'Aisne par <i>M. Fleury</i> . . .	1
Une porte de la cathédrale de Laon, par <i>M. de Florival</i> . . .	13
Les relations de Dom Jean Mabillon avec le pays Laon- nois, par <i>M. Jadart</i>	18
Notice biographique sur M. Thibesard, par <i>M. Journal</i> . . .	33
Enguerrand VII, Sire de Coucy. (Pièces inédites, con- cernant son départ pour la Hongrie et sa mort), par <i>M. Mangin</i>	41
Le Palais de Justice de Laon, par <i>M. Combier</i>	55
Un village du Soissonnais à la fin du dernier siècle. — Vasseny, ses mœurs, ses habitudes, par <i>M. l'archi- prêtre Baton</i>	93
Une lecture à la Société académique de Laon, par <i>M. L'Hôte</i>	143
La Sainte-Face de Notre-Dame de Laon, par <i>M. l'abbé Lecomte</i>	158
Vitraux de la cathédrale de Laon (lancette centrale), par <i>MM. de Florival et Midoux</i>	222
Liste des Membres de la Société Académique de Laon. . .	253
Table analytique	259
Annexe : Rapport de <i>M. Cortilliot</i>	273

LISTE DES PHOTOGRAVURES

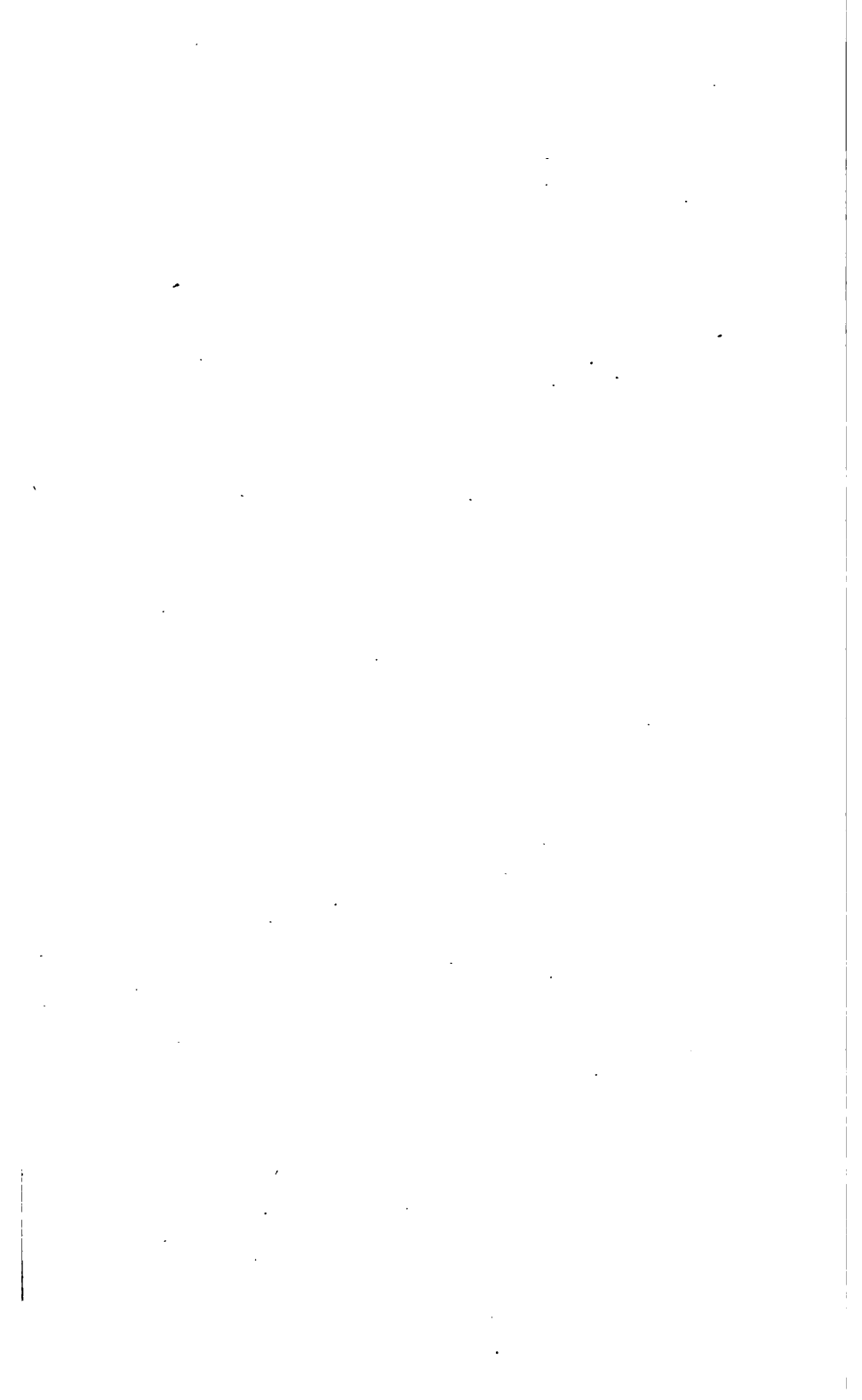
VITRAUX DE LA CATHÉDRALE DE LAON

(Lancette centrale).

	Pages.
1° Personnage de l'entrée de Jésus à Jérusalem . .	224
2° Autres personnages id.	225
3° Le crucifiement	245
4° Saint Pierre au tombeau du Christ	251

La Société n'entend pas prendre sous sa responsabilité, les opinions émises par ses membres dans les publications par elle autorisées.





LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE LAON

SES ANTÉCÉDENTS, SES TRAVAUX DEPUIS SA FONDATION,

SA SITUATION EN 1882

EXTRAIT

du procès-verbal de la séance du 22 juillet 1884.

M. le Président, après avoir fait connaître à ses collègues les envois récents parvenus à la Société, leur signale deux circulaires qui viennent de lui être adressées par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

La première circulaire, en date du 11 juillet, a pour but d'inviter chaque Société savante à faire parvenir à M. le Ministre, dans le plus bref délai possible, les renseignements les plus exacts sur sa situation actuelle, sur ses origines et sur son passé. Dans ce travail serait compris un historique de la Société qui la rattacherait aux siècles précédents.

M. le Président informe ses collègues qu'il a accusé réception de cette circulaire à M. le Ministre. Il a signalé, à cette occasion, le tome V, de notre Bulletin, qui renferme une notice de MM. Rouit et Matton, sur la Société d'agriculture de Laon, dont la création remonte à 1761 et qui a fonctionné jusqu'en 1790 ; et le tome XXII du même Bulletin, dont les vingt-quatre premières pages ont été consacrées par M. le Président à résumer les travaux accomplis par notre Société, pendant les 36 premières années de son existence.

Sur la proposition de M. le Président, M. Cortilliot est chargé par tous ses collègues du travail d'ensemble, demandé par M. le Ministre.

EXTRAIT

du procès-verbal de la séance du 3 mars 1882.

La parole ayant été donnée à M. Cortilliot, il achève la lecture de la monographie de la Société Académique de Laon, pour la période accomplie depuis sa fondation, en 1851, jusqu'à l'heure actuelle. L'assemblée, qui veut bien faire à ce travail un accueil très-favorable, décide qu'il sera ajouté comme annexe au volume actuellement en préparation, et que des mesures devront être prises, pour que le Conseil général, dans sa session d'avril, puisse être utilement saisi d'une demande de subvention, qui lui sera alors adressée, et à l'appui de laquelle la monographie de M. Cortilliot pourra venir utilement.

LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE LAON

Ses antécédents, ses travaux depuis sa fondation,

sa situation en 1882

MESSIEURS,

Aux termes d'une circulaire dont notre honorable président nous a donné communication dans notre séance du 22 juillet dernier, M. le ministre de l'Instruction publique demandait à chaque Société savante, sous forme de rapide monographie, l'histoire de sa fondation, de ses transformations successives et l'invitait à présenter l'état de sa situation actuelle, tant au point de vue moral qu'au point de vue financier.

Traçant lui-même le plan du travail qu'il réclamait ainsi de chaque Société, M. le ministre ajoutait :

« Je voudrais qu'une partie de ce que j'ai appelé
» la monographie de la Société savante, comprit l'énumération entière, mais nette et rapide de toutes les
» dates, de tous les faits, de tous les renseignements
» qui constituent l'état civil de la compagnie et résument sa situation présente ».

Vous m'avez fait, messieurs, le grand honneur de me désigner pour préparer et vous présenter les éléments d'une réponse au ministre ; et quelque peu autorisé que je fusse à me charger d'un travail de ce

genre, puisque je me trouve encore l'un des derniers venus parmi vous, et trop ignorant, je dois le confesser, de votre passé laborieux comme de vos traditions, je n'ai pas cru devoir me soustraire à la mission de confiance qu'il vous plaisait de m'attribuer et je me suis mis à l'œuvre.

J'avais espéré, je dois le dire tout de suite, qu'un appel publiquement adressé, au concours bienveillant, aux souvenirs personnels, à la bonne volonté de tous nos compatriotes de l'Aisne, serait entendu et que d'un peu partout me viendraient de précieux renseignements que j'étais tout prêt à utiliser dans un intérêt commun; de sympathiques avis, compensant heureusement mon insuffisance personnelle. Cette espérance a été trop complètement déçue, et ma voix s'est perdue, j'ai regret de vous le faire connaître, dans ce désert d'indifférence qui se fait malheureusement chaque jour plus large autour de nous.

Je courais donc grand risque de m'égarer à la poursuite de vos antécédents historiques, et je m'étais exposé à ne vous présenter qu'une sèche analyse des bulletins de votre Société, si je n'avais eu pour diriger et je puis dire pour inspirer mon premier travail, une étude rétrospective due aux recherches consciencieuses et à la haute compétence de notre président, M. Combier.

Embrassant toute la période des 26 premières années de votre existence et rappelant les sources auxquelles il pouvait être utilement puisé pour connaître la vie, si éphémère qu'elle ait pu être, des Sociétés qui avaient précédé la vôtre, cette excellente

étude répondait par avance aux principales questions de la circulaire dont je vous rappelais tout à l'heure les termes. Elle fixait les dates, énumérait les travaux, nommait leurs auteurs, suivant le vœu exprimé par le ministre. Elle constituait donc cette monographie rapide, mais nette et précise qui vous était demandée, et il devait suffire, pour la rendre tout à fait actuelle, de la compléter dans quelques unes de ses parties : je n'ai pas d'autre prétention que d'avoir essayé de le faire.

Mais avant de nous occuper de ce que nous sommes aujourd'hui nous avons à rechercher ce qui s'est fait avant nous, et à suivre aussi exactement que possible, dans ses péripéties diverses, l'existence de nos devanciers.

I.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE. — COMMISSION ET SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE DU DÉPARTEMENT DE L' AISNE.

Nous n'aurons pas à remonter, messieurs, aussi haut dans le passé que la circulaire ministérielle le faisait entrevoir, et nous n'aurons à évoquer pour le département de l'Aisne, ni les souvenirs du président Molé, ni le grand nom de Colbert, ni à plus forte raison, l'ordonnance de 1582. C'est en 1761 (1) que se place en effet la première tentative ayant pour but

(1) Il n'est ici question, bien entendu, que des Sociétés se rattachant par un lien direct, à la Société académique actuelle de Laon. — La Société académique de Soissons est en effet bien antérieure à cette date : elle remonte à 1694.

de réunir à Laon, non pas les savants — le mot n'était pas encore prononcé — mais toutes les personnes dont les connaissances spéciales, les travaux et les recherches pourraient contribuer au développement et au progrès de l'agriculture régionale.

L'idée, ai-je besoin de le dire, n'émanait pas alors de l'initiative privée; elle venait comme toujours, à cette époque, du pouvoir central, et c'est le contrôleur général Bertin qui l'appliqua le premier en provoquant par toute la France, la création de Sociétés d'agriculture, définissant ainsi et spécialisant de la façon la plus absolue les limites dans lesquelles les nouveaux sociétaires auraient à se mouvoir.

La Société spéciale à la généralité de Soissons qui comprenait alors la ville de Laon, fut fondée par arrêt du Conseil d'Etat en date du 7 septembre 1761, et l'exposé des motifs porte expressément que « nombre » de personnes de cette généralité qui y possèdent ou » cultivent des terres, distinguées dans leur état et » occupées d'augmenter la culture des terres dans » cette province, n'attendent que la permission de sa » Majesté, pour se former en Société et travailler de » concert à cet objet. »

Déjà, messieurs, dans le tome V du bulletin de votre Société, une étude fort intéressante a été consacrée par MM. Matton et Rouit à la Société d'agriculture de la généralité de Soissons, et je ne pourrais mieux faire que de renvoyer, pour le détail, à ce travail très consciencieux et très complet. Il m'a semblé toutefois, qu'il était bon de vous donner ici un rapide aperçu de l'organisation, des études, de

l'existence sociale en un mot, de cette aïeule plus que centenaire de notre compagnie.

L'arrêt du Conseil d'Etat de 1761 qui créait la Société d'agriculture de la généralité de Soissons avait eu bien soin de stipuler dans son article 1^{er} que « la » Société ferait son unique occupation de l'agriculture, » sans pouvoir prendre connaissance d'aucune autre » matière. »

Je n'ai pas besoin d'insister sur le mobile politique de cette restriction absolue, pas plus que sur les préoccupations qu'elle décèle déjà de la part d'un gouvernement qui paraît précisément chercher, dans des études spéciales et techniques, un dérivatif aux spéculations philosophiques et, qui prend soin d'indiquer à l'intelligence et à l'activité humaines la voie qu'elles devraient suivre pour arriver le plus vite et le plus sûrement à ce double résultat : la richesse du sol et, par la richesse du sol, celle de ses habitants.

En dehors de ce règlement, commun d'ailleurs à toutes les Sociétés du même genre, la Société de Soissons à peine constituée, se hâta de préparer un règlement spécial, fixant en onze articles statutaires, l'ordre de ses séances, la composition de ses deux bureaux de Soissons et de Laon, le programme de ses assemblées publiques annuelles, « où l'on distribuerait les prix que le roi jugerait à propos d'établir, ou que des citoyens zélés voudraient donner, » etc, etc, . »

La première réunion du bureau de Laon, eut lieu le 1^{er} Novembre 1762, à l'hôtel de ville, sous la présidence de M. de Meilhand, intendant général de la

province. La monographie de MM. Matton et Rouit, nous fait connaître les noms des 20 membres qui composaient la Société. Je me bornerai à dire ici que le scrutin auquel il fut procédé pour l'élection d'un président, d'un secrétaire perpétuel, et plus tard, d'un trésorier, appela successivement à ces fonctions, MM. Lerebours de Vaumadeuc, chanoine de la cathédrale, Gouge, procureur du roi et Marchant de Cambronne.

Je crois également utile de consigner ici, comment s'établit la répartition des travaux de la Société en neuf commissions, répondant chacune à une spécialité et ainsi dénommées.

- 1° culture des terres, instruments de labourage ;
- 2° engrais de toutes espèces et mélanges de terre ;
- 3° légumes et arbres fruitiers ;
- 4° abeilles et vers à soie ;
- 5° prairies naturelles et artificielles, bestiaux de toutes espèces ;
- 6° vignes et bois ;
- 7° plantations d'arbres qui ne portent pas de fruits ;
- 8° défrichements de terres, dessèchements de marais ;
- 9° houilles et cendres de toutes espèces.

Cette nomenclature, si brièvement présentée, suffit cependant, messieurs, à nous faire très-exactement apprécier l'état dans lequel se trouvait alors, au point de vue du sol et de la production, le département de l'Aisne ; et elle pourrait servir de base, pour établir, à cent ans de distance, d'intéressantes et peut être d'utiles comparaisons. Elle nous montre que non seulement le département de l'Aisne comptait alors parmi les départements vignobles de France, privilège qu'il

a à peu près perdu aujourd'hui ; mais qu'on y cultivait aussi et sur une assez grande échelle, l'abeille et le ver à soie, puisqu'une commission spéciale doit ne s'occuper que de ces deux éléments de recherches et d'informations. Or le ver à soie a complètement disparu, non pas du département mais de la région ; et quant à l'apiculture, elle y paraît tomber dans un tel discrédit, que, depuis bientôt trois ans, j'ai vu une seule fois nos comices agricoles avoir à s'occuper d'un rucher et être appelés à examiner ses produits.

Je n'ai pas besoin d'insister, sur le vaste champ d'études pratiques que le programme résumé ci-dessus ouvrait aux membres de la Société d'agriculture : il appartenait au gouvernement d'élargir encore ce champ déjà si vaste, et d'unir pour les sociétaires la pratique à la théorie, en les consultant sur des questions qui, discutées en 1761, n'ont pas encore de nos jours, cessé d'être tout actuelles. C'est la lutte qui commence entre les doctrines économiques du libre échange et de la protection ; et il serait certainement bien hardi de prétendre qu'il a été répondu à cette heure, d'une façon satisfaisante, aux questions suivantes que je relève parmi celles que le contrôleur général Bertin adressait aux Sociétés qu'il avait fondées.

- « Convient-il de limiter ou d'affranchir la circulation des blés, leur exportation, leur importation ? »
- » Y aurait-il avantage à permettre la libre entrée aux bestiaux de l'étranger ? »

Les controverses établies alors sur ces questions

n'ont pas encore pris fin et à la formule un instant triomphante de Quesnay, *laissez faire, laissez passer*, il semble aujourd'hui que l'expérience tende à opposer une autre formule, plus égoïste peut-être mais plus pratique aussi, celle du *primo mihi* qui donne à tout Etat le droit strict de favoriser d'abord sur ses marchés les produits de son sol et ceux de son industrie, ou tout au moins de n'en pas permettre l'accès aux produits étrangers sans leur imposer certaines compensations.

Parmi les questions adressées par Bertin aux sociétés agricoles, il en est d'autres encore qui dénotent l'inquiétude provoquée déjà dans la seconde moitié du siècle dernier par les conditions assurément défavorables sous lesquelles apparaissait le mouvement de la population en France. — « La population dit » le contrôleur général, ne répond ni à l'étendue ni à » la fertilité possible du territoire. Par quelles mesures en favoriser l'accroissement? »

Enfin, je vous signalerai cette dernière question de laquelle il résulte que si l'unification de notre système de poids et mesures appartient à un autre régime, c'était là et depuis longtemps une réforme dont se préoccupaient les ministres et les conseillers de l'ancienne monarchie. Le peut-on nier, lorsqu'on entend le même Bertin demander à ceux dont on voit qu'il se plaisait à recueillir les avis : — « Quels » seraient les résultats de l'uniformité des poids et » mesures pour tout le royaume? »

Vous voyez par là, messieurs, combien au début, les travaux de la Société d'agriculture de Soissons et

Laon furent tout à la fois variés et considérables. Ils reçurent d'ailleurs du secrétaire perpétuel, le procureur du roi Gouge, une très vive impulsion et l'on peut dire que de 1761 à 1776, ce fut entre les sociétaires, et entre les membres correspondants une noble émulation de travail, de recherches, d'expériences, se traduisant en communications, en mémoires, se formulant en propositions diverses dont nos archives départementales ont recueilli la majeure partie.

L'inventaire qui en a été si judicieusement fait par notre collègue M. Matton, ne nous montre en effet pas moins de 24 dossiers ou liasses de pièces relatives à la première Société d'agriculture, et ce serait évidemment faillir au but proposé que de ne pas nommer ici les membres zélés dont les travaux se classent dans cette période de 1761 à 1776. MM. Matton et Rouit m'ont rendu d'ailleurs le travail facile et c'est encore à leur monographie, complétée par le dépouillement des archives départementales, que je vais emprunter la nomenclature suivante.

A la tête des travailleurs, les dirigeant, les inspirant, les animant de son zèle, apparaît tout d'abord Gouge dont les importantes communications se classent dans l'ordre suivant :

Compte rendu sur l'emploi des terres pyriteuses comme amendement ;

Mémoires, lettres et renseignements concernant les expériences faites sur les terres pyriteuses de Fauoucourt, Suzy et Mauregny-en-Haie ;

Les bêtes ovines ;

Le dépérissement des bois ;

Les maladies des grains.

Je citerai encore, d'après l'inventaire des archives :

De la nécessité du bornage des terres par le chanoine Brucelle ;

De l'agriculture en général, par Mennechet, cultivateur ;

De l'entretien des chemins publics et de l'abolition de la corvée par M. Sellier ;

De l'emploi du fenouil pour la destruction des souris des champs par M. Sibille, maître en chirurgie ;

Et enfin l'établissement de prix proposés pour le meilleur semis de muriers aux environs de Soissons.

De 1776 à 1785, la Société dont vous venez de voir les laborieux débuts, ne paraît plus guère exister que de nom. Elle a perdu M. Gouge, son secrétaire perpétuel, et avec lui semblent avoir disparu tout zèle, toute émulation, toute ardeur au travail. Non-seulement les documents se font rares, non seulement les communications diminuent de nombre et d'intérêt ; mais les séances elles mêmes s'espacent de si loin en si loin qu'on n'en compte que deux en 1779 et une seule en 1785.

Mais en 1786, l'oratorien Louis Cotte revient de sa cure de Montmorency pour se fixer à Laon et avec lui va s'ouvrir pour la Société une seconde période de travail actif et suivi, d'études locales intéressantes et de recherches fécondes. La Société semble renaitre de ses cendres et les adhésions lui arrivent en foule. Cette même année lui apporte celle de Mgr. de Sabran évêque de Laon ; de l'abbé de Prémontré, de l'abbé de Bucilly, des ducs de la Trémoille et de Coigny. En

1876 encore, le duc de Charrost fonde des prix annuels à décerner à l'auteur du meilleur mémoire sur l'une ou sur l'autre des questions mises au concours. Il ne me paraît pas inutile, précisément au point de vue de la détermination très exacte de la situation de notre département à cette époque, de rappeler ici quelques unes de ces questions :

En 1786. — Quels sont les avantages qui résulteraient du dessèchement des marais du Laonnois et quels sont les graines, les plantes, les arbres les plus propres à être cultivés dans les terrains desséchés ?
Lauréat : M. Crété de Palluel, de Dugny.

En 1789. — De la position la plus avantageuse des terres à vignes ; des terres qui conviennent le mieux à la vigne de provins et à la grosse vigne ; — des moyens de préserver la vigne des ravages qu'y fait le *Mars*, insecte connu dans le pays sous le nom de mulot et le *gribouri*, espèce de scarabée, vulgairement appelé pointrelle. Lauréat ; M. de Beffroy de Chevreigny.

En 1789 — Quelles règles doit-on suivre dans la taille de la vigne ? De quelle manière la doit-on provigner ? Dans quel terrain la greffe de la vigne convient-elle et dans quel temps faut-il opérer ?
Lauréat pour la seconde fois, M. de Beffroy, de Chevreigny.

C'est dans cette seconde période, de 1786 à 1790, qu'il faut placer encore les travaux suivants :

Le dessèchement des marais ; grave question, traitée successivement par MM. d'Hennezel et Billaudel.

Le commerce des grains, par M. Carlier.

Les terrains défrichés, par Guillaume et Cotte.

L'insuffisance des engrais et des bestiaux, par Godard, doyen du chapitre de Laon.

Culture des pommes de terre, de la patate et du topinambour, par Parmentier.

Culture des blés et augmentation des récoltes, par Brongniart.

Instruction sur la culture et les avantages de la betterave champêtre, d'après l'abbé de Commerelle.

Puis encore l'ouverture d'un cours gratuit de botanique à Laon ; le projet d'une carte du Soissonnais ; la visite des pépinières de Laon, par MM de Cambronne, Caignart du Rotoy, et Rossignol ; des questionnaires sur les effets de la gelée et les moyens d'en préserver les arbres, la vigne, les légumes, les animaux, etc., etc.

Ces travaux et bien d'autres dont la nomenclature vous paraîtrait peut-être trop longue, occupent la seconde période de 1786 à 1790.

La Société disparaît alors et, après MM. Matton et Rouit, je ne saurais trouver de plus justes causes à cette disparition que dans les paroles de son Directeur, M. l'abbé Godard, qui disait le 8 janvier 1790 : « On ne peut se le dissimuler, les » temps sont orageux et personne n'ignore que l'é- » tude et la science ont besoin du calme et de la » tranquillité. »

Voilà, messieurs, et je crois, en aussi peu de mots que possible, ce que fut la première Société savante de notre département à laquelle se rattache par un lien direct celle qui existe aujourd'hui à Laon.

Pour arriver à une seconde création de ce genre il faut franchir cinquante années ; et, pour retrouver ce calme et cette tranquillité dont l'abbé Godard disait avec une si haute raison que l'étude et la science avaient surtout besoin, arriver d'un bond à l'année 1840.

Alors le département de l'Aisne était administré par un préfet, M. Desmousseaux de Givré, qui, dit M. Piette, au cours d'une communication faite en 1852, et citée par M. le président Combier dans l'intéressante notice dont je vous ai parlé tout à l'heure, « conçut l'heureuse pensée d'organiser au » chef-lieu du département une Commission archéo-
» logique chargée particulièrement de la conserva-
» tion des monuments, de diriger les découvertes
» d'objets d'art, de provoquer les mesures néces-
» saires pour en conserver les produits, d'arrêter
» le plan d'une statistique monumentale du départ-
» tement et d'en poursuivre l'exécution, enfin de re-
» cueillir tous les éléments qui pourraient se rattai-
» cher à l'histoire de la contrée. »

C'est bien là, Messieurs, une Société scientifique dans toute la force du terme ; mais c'est encore une Société qui, née de la conception d'un homme, doit presque fatalement disparaître avec lui. De même que nous l'avons vu tout à l'heure pour la Société d'agriculture, il ne s'agit cette fois encore que d'une réunion d'hommes choisis par le représentant de l'autorité souveraine ; recevant de lui leur mandat ; tenus par conséquent dans une dépendance effective ; agissant sous son impulsion, tant que cette im-

pulsion s'exerce ; mais cessant d'agir aussi dès qu'elle cesse elle-même de se faire sentir.

Et l'événement le prouva. — Lorsque M. Desmousseaux de Givré quitta le département de l'Aisne, la Commission qu'il avait formée cessa, presque naturellement, de fonctionner et de ses travaux, qui n'ont pas été imprimés, il ne reste aujourd'hui que quelques dossiers, des renseignements donnés par M. le comte de Melun sur l'église et le château de Marizy-Saint-Mard, sur l'église et le château de Lesdins, et un rapport de M. Lemasle, sur les monuments historiques du département.

Il faut dire aussi qu'à la perte de M. Desmousseaux de Givré étaient venues s'ajouter deux autres pertes non moins sensibles : celle de M. Amédée Piette, que des exigences administratives éloignaient du département, et celle de M. le docteur Godelle, archéologue infatigable qui, au jugement de ceux qui l'ont connu « emportait dans la tombe le secret de » ses découvertes imprévues, de ses spéculations » historiques où d'ingénieuses hypothèses se mêlaient » si souvent à une vaste érudition. »

Cependant, le successeur de M. de Givré, M. de Crèvecœur, se montra touché de cette disparition sans cause apparente, sans secousse et sans bruit, d'une réunion d'hommes auxquels on pouvait évidemment demander un concours utile et de précieux services. Il voulut donc essayer de faire revivre l'œuvre de son prédécesseur ; mais il comprit que cette œuvre serait d'autant plus efficace que ceux qui seraient appelés à y participer deviendraient plus

indépendants, et, au lieu de chercher à recommencer purement et simplement la Commission administrative de M. Desmousseaux de Givré, il laissa à la réunion nouvelle sa parfaite autonomie ; il voulut même n'accepter que le titre de président honoraire de la *Société archéologique de l'Aisne*, dont les statuts furent rédigés le 11 juillet et sanctionnés le 31 juillet 1843.

Aux termes de ces statuts, la Société se recrute elle-même au moyen de présentations faites par deux membres et d'admissions prononcées à la majorité des suffrages. — Chaque sociétaire doit payer une cotisation annuelle de 15 fr., plus, au moment de sa réception, un droit de diplôme de 10 fr. — Le bureau est constitué d'un Président, de deux Vice-Présidents, d'un Secrétaire, d'un Vice-Secrétaire et d'un Trésorier. — Aucune de ces fonctions n'est rétribuée. — Il est décidé, en outre, que la Société tiendra séance tous les deux mois, qu'elle publiera tous les ans un Bulletin et des Mémoires, dont une Commission spéciale aura voté l'impression.

C'est sur de telles bases que fut fondée la première Société savante indépendante du département de l'Aisne — et son bureau fut définitivement constitué par l'élection de :

M. le comte de Sade, président ;

MM. le vicomte de Courval et Van Cleempute,
vice-présidents ;

T. Caron, secrétaire ,

Thillois, vice-secrétaire ;

Melleville, trésorier.

Les procès-verbaux des séances tenues par cette

Société ont été imprimés jusqu'à la date du 5 septembre 1844 ; — ils nous montrent que l'activité déployée au début par plusieurs membres ne se communiqua malheureusement pas à la masse des sociétaires et que l'indifférence ne fit que trop tôt place au zèle des premiers jours. Et quand j'aurai cité un mémoire de M. Melleville, sur l'ancien diocèse et les évêques de Laon ; une communication du même, sur des squelettes trouvés à la porte Saint-Martin ; une notice historique et archéologique sur l'abbaye de Chézy, par M. l'abbé Poquet ; des recherches sur le passage de l'Aisne par César, et les événements qui précédèrent la bataille de Pontavert où fut vaincu Galba, par le docteur Leroux ; des recherches sur Bibrax et Noviodunum et sur le camp romain de Saint-Thomas, encore par M. Melleville ; une notice sur une crypte de l'ancienne abbaye de St-Médard-lès-Soissons, par M. l'abbé Poquet ; un mémoire, toujours de M. Melleville, sur l'étymologie des noms de villes et villages dans le département ; quand j'aurai cité, dis-je, les études de quelques hommes pleins de science et de zèle, j'aurais à peu près fait passer sous vos yeux la nomenclature des travaux de la Société archéologique de 1843 à 1844.

A partir du 5 septembre 1844, on ne trouve plus trace de l'existence de cette Société qui paraît s'être éteinte, comme je l'ai dit pour sa devancière, sans cause apparente, sans secousse et sans bruit. — En tous cas ce ne fut certainement pas sa situation financière qui motiva sa disparition ; car à la dernière séance dont il soit rendu compte, se trouve précisément repro-

duit l'état des recettes et dépenses de sa première, — sa seule — année d'existence.

Il résulte de cet état que sur 29 membres, 20 seulement avaient règlementairement acquitté les droits de diplôme et les cotisations prévues par les statuts. — La recette s'élevait donc à 500 fr. — D'autre part, l'impression des Bulletins et l'achat d'un carnet pour le trésorier n'ayant occasionné qu'une dépense de 414 fr. 65, on voit que la seconde année s'ouvrait avec un excédent de recettes.

Cette situation, relativement prospère, n'empêcha pas la Société de disparaître au cours de l'année 1845. Elle cessa de vivre, dit M. Piette, et c'est la seule expression qui convienne, en effet, à ces sortes de fin, qui font passer presque sans transition d'une longue somnolence au sommeil définitif de la mort.

S'il m'était permis de rechercher ici les causes de ces trop rapides disparitions de deux Sociétés faites pour vivre et pour être utiles, je dirai que l'indépendance manqua à la première et que les éléments d'action manquèrent à la seconde.

Créée par l'autorité administrative, placée directement sous sa surveillance, agissant sous son contrôle immédiat, la première Société pouvait donner un bon avis lorsqu'elle était consultée ; mais elle n'était libre que théoriquement, et ses études, ses travaux, ses recherches devaient se ressentir de la tutelle qui lui était imposée. Ce qu'elle gagnait en protection, elle le perdait en initiative et l'événement a prouvé qu'il n'y avait là ni juste équilibre ni compensation.

La seconde Société eut le tort de se spécialiser dans

les études archéologiques. Elle limita ainsi et assez étroitement, le champ de son action et de ses travaux. Elle ne devait pas trouver à recruter facilement des membres auxquels le titre même de la Société imposait l'obligation d'être des « archéologues » c'est-à-dire des savants voués à l'étude d'une science spéciale.

Ce ne fut pas la liberté qui manqua cette fois, ce ne fut pas non plus la bonne volonté ; mais pour s'être volontairement enfermée dans un cadre trop restreint, la Société y étouffa. Elle s'était interdit de faire autre chose que de l'archéologie et s'éteignit faute d'éléments d'étude, ou faute d'hommes pour les mettre en œuvre.

Ces indications ne devaient pas être perdues lorsque fut fondée, en 1850, notre Société académique actuelle à laquelle j'arrive maintenant.

II

LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE LAON.

J'essayai, Messieurs, d'indiquer en terminant la première partie de cette étude, celle qui concerne les Sociétés qui ont précédé la vôtre à Laon, par quelles raisons elles me semblaient avoir été vouées à une impuissance presque fatale, et je vous disais que l'expérience du passé ne devait pas être perdue lorsqu'il s'agirait, en 1850, de constituer une Société nouvelle. Nous verrons, en effet, ses promoteurs s'attacher à lui donner l'indépendance qui avait manqué à la Société d'agriculture de 1776, et la dégager non moins soigneusement du cercle étroit dans lequel la

Société d'archéologie de 1843 avait limité son action. Cette fois il ne s'agira plus de tutelle administrative, pas plus que de telle ou telle spécialité d'études : le champ sera libre, ouvert à toutes les bonnes volontés, à toutes les activités intellectuelles ; la moisson n'en sera que plus abondante.

L'initiative de la création nouvelle revient à vingt-six de nos concitoyens qui, en décembre 1850, s'entendirent pour jeter les bases d'une association à laquelle ils donnèrent le nom de *Société académique de Laon*, et qui, dans la séance du 30 décembre, adoptèrent des statuts et un règlement dont je vous demanderai la permission de vous dire tout d'abord quelques mots.

L'article premier des statuts votés à cette séance préparatoire du 30 décembre 1850, est ainsi conçu :

« La Société académique de Laon est constituée
» dans le but de contribuer au développement des
» sciences, belles-lettres et arts, de décrire et de con-
» server les monuments que l'antiquité et le moyen-
» âge ont laissés dans le département de l'Aisne, de
» recueillir et de publier les matériaux qui peuvent
» servir à l'histoire de la contrée, enfin d'encourager
» les publications utiles par des récompenses an-
» nuelles. »

C'est bien là, Messieurs, le programme d'une Société académique, dans toute l'acception du mot, d'une Société à laquelle rien de ce qui intéresse le développement de l'esprit humain ne saurait rester étranger, qui doit cultiver les belles-lettres, encourager les arts, suivre le progrès des sciences, éclairer

le passé de notre histoire locale, mettre en relief les travaux qui lui paraîtront répondre à ce double but : Instruire les hommes et les rendre meilleurs.

Et ce n'est pas seulement un programme, une sorte de *desideratum* que nos prédécesseurs ont formulé dans les termes que je viens de vous rappeler. Non. Ils ont voulu, au contraire, que l'effet répondit à la cause, et après avoir ainsi exposé ce que devait être la Société, ils ont cherché par quels moyens pratiques les résultats souhaités pourraient être atteints.

La première question qui se présente est naturellement celle des ressources pécuniaires ; pour primer des ouvrages utiles, pour publier ceux de ses membres, pour acquérir des collections et entretenir un musée, la nouvelle Société devait chercher à se créer des ressources. On se flatta, témérairement peut-être, de les trouver dans le paiement d'une cotisation de 20 fr., spéciale aux membres titulaires ; dans un prix d'abonnement de 10 fr., imposé aux membres correspondants ; enfin, dans un droit de diplôme qui figure aux statuts comme au règlement, sans toutefois que son *quantum*, soit traduit en chiffres. Nous allons voir tout de suite que ces ressources ne devaient pas être jugées suffisantes.

Dès le mois de novembre 1851, en effet, la Société, sur la motion de M. Ch. Gomart, et à l'exemple des Sociétés de Saint-Quentin et de Soissons, prenait à sa charge un tiers des dépenses occasionnées par l'impression des *inscriptions*, *épitaphes*, *ex-voto* remarquables des églises de l'Aisne avant 1789 ; et l'un

des motifs de sa coopération à cette publication considérable était que « cette coopération dans un tel travail lui ferait très probablement obtenir une subvention du gouvernement. » — Et cependant, à cette date la Société comptait vingt-neuf membres titulaires, vingt-huit membres correspondants, et le budget de ses recettes atteignait, s'il ne dépassait pas 900 fr.

La subvention dont on trouve ainsi le premier désir, presque naïvement exprimé dans la séance du 4 novembre 1851, ne devait pas trop se faire attendre, puisque le 4 août suivant le président pouvait communiquer à ses collègues une décision ministérielle du 27 juillet 1852 allouant à la Société une somme nette de 500 fr. La même année, M. de Caumont, président de la Société française pour la conservation des monuments historiques, donnait de son côté 200 fr., pour aider aux fouilles de Nizy-le-Comte.

Le budget se trouvait ainsi porté à un minimum de 16 à 1700 francs et, si j'entre dans ces détails spéciaux, c'est afin de vous montrer que nos prédécesseurs furent assez heureux pour trouver de toutes parts l'aide dont ils avaient besoin, et pour établir que leurs débuts furent exempts de ces difficultés financières avec lesquelles il nous faut, hélas ! compter aujourd'hui.

Rassurés de ce côté, ils purent donc tourner toute leur activité vers le but moral qu'ils s'étaient proposé et se livrer sans préoccupation d'aucune sorte, à ces études attrayantes de lettres, de sciences, d'art et d'histoire locale, dont ils avaient fait, sans réserve, le domaine de leur académie. Mais, instruits par l'ex-

périence et sachant ce qu'il y a de trop éphémère dans les enthousiasmes des premiers jours, ce qu'il y a de fragile dans l'ardeur des commencements, ils cherchèrent, dès le début, à se prémunir contre des défaillances, contre les lassitudes, contre cette indifférence au milieu de laquelle avaient sombré les Sociétés précédentes ; et ils voulurent s'imposer à eux-mêmes non pas seulement le devoir moral, mais l'obligation effective du travail. C'est ainsi qu'en vertu de l'article 9 du règlement tout membre titulaire était tenu de présenter chaque année, au moins, un travail écrit sur un sujet à son choix — et que faute par lui de remplir cette condition pendant deux ans, il était d'office considéré comme démissionnaire.

Cette mesure, tombée aujourd'hui en trop complète désuétude, avait cependant d'incontestables avantages : non-seulement elle forçait au travail, non-seulement elle excitait l'émulation et entretenait l'ardeur des sociétaires, mais elle avait encore pour excellent résultat d'apporter à l'ensemble des travaux de la Société la plus heureuse variété. C'était l'époque où M. Duchange lisait à ses collègues des poésies de sentiment délicat et d'élégante facture, où, à côté d'études plus sévères d'histoire, de géographie et d'archéologie, on trouve de bonnes dissertations philosophiques, d'agréables morceaux de littérature, de la critique littéraire et de la critique d'art, des esquisses de mœurs et coutumes, des chroniques judiciaires, des légendes où l'imagination se mêle heureusement à la science.

A ce point que le 1^{er} septembre, moins d'un an

après sa fondation, M. François, recteur, président de la Société, assisté de M. Odilon Barrot et de M. Corbin, préfet du département, en s'adressant à une assemblée composée des membres du Conseil général, des fonctionnaires, de toutes les personnes notables de la ville spécialement invitées à cette première séance publique, disait non sans un légitime orgueil :

« La ville de Laon est enfin devenue l'égal de
» Saint-Quentin et de Soissons dont les productions
» scientifiques ne défieront plus impunément notre
» trop longtemps stérile orgueil de chef-lieu qui ne
» savait que donner des ordres et transmettre des
» dépêches ; nos numismates, nos archéologues, nos
» agronomes, nos savants et nos littérateurs travailleront et produiront à l'envi des leurs ; une louable
» et féconde émulation stimulera les esprits ; cette
» rivalité fraternelle profitera à la science et notre
» contrée chaque jour plus explorée, plus fouillée,
» plus étudiée, n'aura plus besoin que des auxiliaires
» du dehors viennent lui révéler ses richesses et lui
» ressusciter son passé si glorieux et si plein. »

M. François était certainement fondé à tenir un tel langage alors que M. Rouit, secrétaire-général, rendant compte des travaux accomplis dans ce premier espace de six mois énumérait :

En littérature : les Remarques, de M. Tarbé de Vauxclairs, sur J.-J. Rousseau ;

L'Etude littéraire sur Béranger, de M. Géraudet ;

L'Etude sur *Organé*, poème inconnu de la jeunesse de Saint-Just, par M. Ed. Fleury ;

Les Considérations sur la littérature et la société, de M. Chantrel ;

En économie politique : Les deux Mémoires de M. Tilorier, intitulés : Matérialisme et économie politique, — l'étude du même, sur J.-J. Rousseau considéré comme économiste ;

Dans les sciences : Le Mémoire de M. Millet, sur un phénomène de mirage observé à Laon en janvier 1851 ;

En poésie : Des œuvres que le rapporteur qualifie de « délicates et légères », dues à M^r. Duchange, Lecointe, Salmon, Tarbé de Vauxelairs et Chantrel ;

En histoire : Le tableau des civilisations arabes, par M. François, — deux fragments d'une étude de M. Ed. Fleury, sur Saint-Just ;

En archéologie : Un aperçu de M. Matton, sur les chartes manuscrites du diocèse de Laon ; une notice, de M. Piette, sur la Thiérache ; des notices de MM. Rouit et Bretagne, sur des inscriptions et médailles, — un mémoire de ce dernier sur l'utilité de la création d'un musée départemental à Laon, etc.

Etait-ce là, Messieurs, un semestre rempli ? Et ne devons-nous pas trouver dans de tels débuts à la fois le meilleur des modèles et le plus puissant des encouragements ?

Et le programme si vaste, que comporte l'article 1^{er} des statuts tel que je vous le lisais tout-à-l'heure, n'a-t-il pas été fidèlement et complètement exécuté.

Il faut déclarer tout de suite hélas ! que cette scrupuleuse fidélité n'aura pas de lendemain. Je n'aurai plus à vous faire assister à l'une de ces séances

publiques annuelles que le règlement prévoit ; et s'il est fait encore, chaque année, un compte-rendu des travaux, ce sera devant les membres de la Société seulement, entre initiés pourrait-on dire, que le secrétaire-général en donnera lecture. Je crois qu'il faut le regretter. Nous vivons peut-être un peu trop entre nous, loin des regards de ce public que l'on traite volontiers de profane, mais qui est en définitive le grand juge de toutes choses, le juge aujourd'hui sans appel — qui ne s'intéresse ni à nos travaux, ni à nos séances ; qui ne nous aide ni de près, ni de loin ; qui ne sait même guère si nous existons, parce que nous avons pris l'habitude — permettez-moi de dire, Messieurs, la mauvaise habitude — de le tenir absolument étranger à ce que nous faisons.

Je vois, tout près de nous, une Société dont le nom est le même que le nôtre, dont le programme est le nôtre, trouver au contraire, dans cette vie au grand jour, dans un perpétuel contact avec le grand public des éléments de force et de vie, et les sources de la plus féconde activité. A Saint-Quentin, non-seulement la séance publique annuelle — (celle qui n'a eu lieu chez nous qu'une fois en 1851), — est de rigueur ; mais chaque année aussi des concours sont ouverts, des prix sont décernés, et les œuvres des lauréats soumises au public avec un éclat incomparable, ainsi que je l'ai vu en 1878, pour le poème de mon confrère, M. Delière, *Don Juan et Haydée* (prix de poésie), mis en musique par le prince de Polignac (prix de cantate). C'est beaucoup pour le travail, pour l'émulation, pour la vie utile ; il a paru cependant aux membres

de cette Société que ce n'était pas assez et nous les voyons aujourd'hui se transformer les uns après les autres en conférenciers et convier le public — un public qui se fait de jour en jour plus nombreux et plus sympathique — à des réunions où tous les sujets sont abordés, traités avec goût, présentés de façon simple et claire, rendus d'intelligence facile et de facile assimilation.

Je crois, Messieurs, que c'est être là dans la véritable voie ; je crois que plus on se mêle au public, et plus l'avantage se manifeste pour tous : on travaille d'un côté, on acquiert de l'autre ; on apprend à se mieux connaître, à se plus justement apprécier ; bien des préventions s'effacent et l'on pratique ainsi la meilleure, la seule véritable égalité.

J'émettrai donc ici un vœu : C'est que l'usage des séances publiques annuelles puisse être repris parmi nous — c'est qu'une fois par an, nous puissions convier tous nos concitoyens à l'exposé de nos travaux, de nos études, au compte-rendu de nos séances, à la lecture de quelques-unes de nos œuvres. Je ne veux pas dire que nous en serons plus laborieux ; mais peut-être serons-nous mieux jugés.

Je me hâte de revenir à l'objet spécial de la présente étude, après cette digression à laquelle vous me pardonnerez de m'être laissé entraîner.

La Société académique, ayant mené un an l'existence laborieuse que je viens de vous signaler, perdit son président, M. François, nommé recteur dans un département de l'Ouest. Elle reconstitua immédiatement son bureau en appelant, le 29 novembre 1852,

M. Duchange, l'un de ses fondateurs, à la succession de M. François. Ce fut à la même époque qu'elle se préoccupa tout particulièrement de la création d'un musée départemental et qu'elle eut communication d'un projet que M. Ed. Fleury venait de soumettre à l'autorité municipale. Il s'agissait, à l'exemple de ce qui s'était fait avec grand succès pour les musées de Toulouse et d'Amiens, de chercher dans une loterie les ressources nécessaires à la construction d'un bâtiment à destination de musée et de bibliothèque. Le don généreux fait par Madame Millon, née de Martigny, le 25 août 1836, devait rendre inutile cette conception dont l'utilité générale et la pratique facile avaient tout d'abord séduit vos prédécesseurs.

Cette année 1852 fut encore signalée par les plus intéressants travaux historiques. Je citerai le manuscrit de M. Piette, sur la *Commission des antiquités départementales*, et cette *Société archéologique de l'Aisne* dont je vous ai résumé la trop courte existence et les communications ;

De M. Demilly, sur le rôle joué par la ville de Laon dans les incidents qui ont marqué la chute des Carlovingiens ;

De M. Thillois, sur les anciens cartulaires de l'évêché de Laon ;

De M. Ed. Fleury, sur le peintre Colart ; sur la formule de prestation de serment des maires de La Fère ; sur le catalogue de M. Joursenvault ;

De M. Vinchon, sur les coutumes de l'ancien Vermandois.

Il faut encore mentionner à part la notice sur

Nizy-le-Comte, de M. Bryois ; — le récit des désordres dont le canton de Marle a été le témoin de 1635 à 1655 ; — le tableau hydrographique de l'Aisne, dressé par M. Demilly ; — le procès-verbal d'enquête faite en 1596 au nom du clergé du diocèse de Laon, constatant qu'il est hors d'état de prendre aucune part à la contribution de 1,300,000 francs, imposée par Henri IV à tout le clergé de France ; — la notice sur l'abbaye de Montreuil, par M. Rouit ; — une légende laonnoise à propos de la chanson de Roland, par M. Duchange ; etc.

En même temps les travaux archéologiques se poursuivent avec activité et avec un rare bonheur, à Marle, à Aubenton, à Guise et surtout à Nizy-le-Comte. Je lis, à ce sujet, dans le rapport de l'année 1852 : « M. Ed. Fleury a complété par la discussion » et par les faits cette opinion émise en 1851 que là, » pendant l'ère gallo-romaine, s'était élevée une cité » florissante. En réunissant tous les curieux débris » qui l'attestent, en les offrant aux yeux, fidèlement » traduits par son crayon, il a rendu à l'antique Ven- » nectum ses lettres de naturalité. Ces preuves irré- » cusables du succès de vos prévisions et de vos tra- » vaux semblent une garantie de l'intérêt que voudra » bien leur continuer le ministre auquel il en sera » rendu compte. »

Vous le voyez par ce court extrait, non-seulement la Société travaillait dans son pays et pour son pays, mais ses travaux attiraient l'attention du monde savant et lui valaient de la part de l'autorité supérieure des témoignages non équivoques d'intérêt et d'encouragement.

Pouvait-il en être autrement lorsque, dans le cours de l'année suivante on disait : « Les fresques de Nizy, » moins anciennes évidemment que celles d'Herculanum et de Pompeïa sont plus remarquables par » leurs dimensions, puisqu'on y voit des personnages » de grandeur naturelle ; et l'art moins grec peut-être, n'y paraît pas inférieur quant à l'exécution, » qui est pleine de hardiesse et de fermeté. »

Pendant ce temps naissait notre musée , provisoirement installé dans les salles de la mairie ; et le secrétaire-général de la Société pouvait dire à ses collègues : « C'est grâce a votre initiative que la ville » de Laon possède les éléments d'un musée. Dans » les salles que la mairie a si gracieusement ouvertes » à vos séances, vous aviez déjà rassemblé les précieux débris tirés par vos soins de la vieille terre » de Nizy-le-Comte. Bientôt sont venus s'y joindre » les dons volontaires de quelques citoyens, animés » des mêmes sentiments que vous, et les curieuses » antiquités que possédait la ville dans la riche bibliothèque. Sur la demande des députés de l'Aisne, » l'Etat s'est empressé d'accorder au musée naissant » quatre tableaux qui figuraient avec honneur à l'Exposition de 1852 ; et, de son côté, la direction des » beaux-arts l'a choisi comme le lieu le plus digne » de recevoir en dépôt la belle toile du *Siège de Calais*, acte de justice peut-être, mais témoignage » assurément d'affection et d'estime pour notre cité, » pour une de ses gloires

» Enfin le Conseil général a voulu ajouter une allocation généreuse au secours que vous accordait

» la bienveillance d'un ministre protecteur naturel de
» tout ce qui intéresse la science. Il a pensé que des
» fouilles plus largement réparties sur l'emplacement
» de l'antique Vennectum pourraient amener de nou-
» velles découvertes et donner enfin la solution d'un
» problème qui intéresse à un si haut degré l'histoire
» du département.

» Vous le voyez, Messieurs, ajoutait l'honorable
» rapporteur, ni le succès, ni l'appui ne manquent
» à votre Société. Elle puisera dans cette conviction
» le zèle qui rend utile et la persévérance qui fait
» vivre. »

Et elle vivait si bien, en effet, cette Société, que
dès l'année 1854 elle comptait parmi ses membres
honoraires, le comte de Niewerkerke, directeur des
musées, conseiller général de l'Aisne, M. le comte
de Mérode, M. Odilon Barrot, M. Beauchart, conseil-
ler d'Etat, membre du Conseil général ; M^{gr} l'Evêque
de Soissons et Laon , le Préfet du département, deux
anciens préfets, le Maire de la ville, d'autres person-
nages justement connus dans le monde des lettres,
des sciences et des arts. Ses membres titulaires
étaient au nombre de trente-deux — elle avait
trente-trois correspondants.

Les études se complètent et les travaux se suc-
cèdent ainsi jusqu'en 1859. M. Fleury a donné ses
signatures parlantes, — le mystère de la passion de
Monsieur Saint-Quentin, — son chapitre inédit de
l'histoire du diocèse de Laon pendant la Fronde ;

M. Vinchon, l'histoire des anciennes Assemblées
générales tenues dans les pays qui forment le dépar-

tement de l'Aisne, — l'histoire des commanderies des chevaliers du Temple et de Saint-Jean-de-Jérusalem dans le Laonnois ;

M. Melleville, sa notice sur les seigneurs de Sinceny et de Montchâlons ; ses recherches sur la composition géologique de la montagne de Laon ; son histoire de Pierrepont ;

M. Matton a lu le Mémoire de Giles Thorel contre l'abbé de Saint-Vincent ; son essai historique sur l'autorité des évêques de Laon sous les Mérovingiens et les Carlovingiens ;

M. Piette a fait son rapport sur les monnaies trouvées dans la montagne de Vaux ; il a continué ses études sur les voies romaines dans le département de l'Aisne ;

M. Desmazes a formulé ses modifications proposées au Code d'instruction criminelle ;

M. Duchange a résumé sous le titre : *la Plaine* et les événements qui s'y sont accomplis, l'histoire de cette partie du plateau de Laon où s'élève aujourd'hui la Citadelle ;

M. Hidé a consacré un mémoire à l'église de Vorges et à son enceinte fortifiée ;

M. Rouit a fait du dernier prieur de Benay l'objet d'une curieuse étude biographique, etc., etc.

Nous pourrions redire ici avec le poète : J'en passe et des meilleurs — pour arriver tout de suite à cette année 1859 qui doit marquer dans l'existence de notre Société.

C'est en effet en 1859, le 31 août, que s'ouvrit à Laon un congrès archéologique auquel prirent part,

non-seulement les membres de la grande Société des antiquaires de Picardie, mais ceux de notre Société académique, les délégués des Sociétés savantes du département, et le représentant officiel de l'Institut de France, M. de Saulcy.

C'est la Société académique qui fit à tant d'illustres hôtes les honneurs de son domaine : M. Duchange, son président, prononça des paroles de bienvenue que le volume spécialement consacré au compte-rendu de ces assises scientifiques nous a transmis et auxquelles M. l'abbé Corblet, président de la Société des antiquaires de Picardie, répondit en ces termes :

« Votre Académie, Messieurs, nous a invités à
» choisir la ville de Laon pour le siège de notre se-
» cond congrès. Que de raisons de reconnaissance
» pour accepter avec empressement votre cordial
» appel. Nous y étions conviés tout à la fois par la
» beauté des monuments qui enrichissent vos con-
» trées, par les souvenirs historiques qui y abondent
» et surtout par la légitime et rapide renommée qu'a
» su conquérir votre Académie naissante.

» Vous avez déjà décrit un grand nombre de vos
» monuments ; vous avez déjà éclairci beaucoup de
» points obscurs de vos annales. Depuis le 30 dé-
» cembre 1850, date de la première séance de votre
» Académie, vous avez porté vos investigations sur
» toutes les époques de votre histoire. Vous avez
» étudié la question si controversée de la position
» de Bibrax, le tracé de vos voies romaines, l'origine
» de vos abbayes, le caractère de vos chartes, la si-
» gnature parlante de vos artisans, les pavages

» émaillés de vos églises, les nombreux incidents
» dramatiques de l'établissement et de la ruine de
» votre commune. Par les fouilles fructueuses de
» Nizy-le-Comte vous avez ajouté une page de plus à
» l'histoire de la civilisation gallo-romaine ; vous avez
» déchiffré des monnaies inédites de Quierzy, de
» Coucy, de Laon ; vous avez précisé l'importance
» et la durée de l'autorité épiscopale sous les Méro-
» vingiens et les Carlovingiens. Vous avez fourni un
» précieux document à l'histoire des origines de la
» langue française et de notre art dramatique natio-
» nal en publiant le mystère de la Passion de Saint-
» Quentin. Vous avez aussi retracé la vie des sei-
» gneurs de Montchâlons, des châtelains de Coucy,
» des peintres Berthelemy et de la Tour et de plu-
» sieurs hommes célèbres, à divers titres, qui ont pris
» naissance dans vos contrées. »

Voilà, Messieurs, comment une autorité, assurément compétente, appréciait les travaux de nos devanciers pendant les huit premières années de leur existence. Je ne pouvais assurément mieux faire que de reproduire, pour la monographie de l'Académie de Laon, ces lignes autorisées qui résument tant de travaux, les précisent et les jugent de la façon la plus favorable.

Quelle part prirent à ce Congrès scientifique de 1859, les membres de l'Académie de Laon ? Le résumé ci-dessous va vous permettre de vous en rendre compte. Il faut dire tout d'abord que parmi les dix-neuf questions successivement mises en discussion, il n'y en eut pas une qui les trouva incompetents :

La question des armes, des instruments, des monuments celtiques fut traitée par M. Ed. Fleury dont elle mit en relief la vaste et solide érudition d'archéologue ; M. Melleville eut toute autorité pour parler de la géographie ancienne du département de l'Aisne, de la condition civile et politique des serfs ; M. Poquet retraça les origines du christianisme ; M. Matton raconta l'histoire locale de la royauté des braies et celle du jury médical de Laon ; M. Mouret présenta un mémoire sur les maladreries et léproseries ; M. Alphonse de Sars consacra une note importante à l'église de Novion-le-Vineux ; M. l'abbé Palant communiqua ses recherches sur les pèlerinages anciens de la contrée ; M. Vallet de Viriville rappela l'usage qui permettait à une jeune fille de sauver un condamné à mort en l'épousant ; MM. Prionx, Pecque et Delacourt discutèrent sur les chapiteaux de Braine et le théâtre de Champlieu. Enfin M. de Marsy retraça les péripéties de plusieurs procès faits à des cadavres de suicidés, dans les anciens bailliages de Ribemont et de Marle.

C'est vous dire, Messieurs, que si le Congrès archéologique eut un caractère d'intérêt scientifique régional, votre Société, par la part personnelle qu'elle y sut prendre, par la publication spéciale qu'elle fit du compte-rendu des séances, est en droit de le revendiquer, sinon comme son œuvre propre, du moins comme un de ses mérites et comme une de ses gloires.

L'année 1861 vit une nouvelle reconstitution du Bureau. M. Vallès, qui avait succédé à M. Pellet comme vice-président, est remplacé par M. Ed.

Fleury ; et M. Rouit, secrétaire-général, a pour successeur M. Hidé. — L'année suivante M. Ed. Fleury devient président ; M. Melleville est élu vice-président ; M. Filliette devient trésorier à la place de M. Vinchon. — En 1863, nouvelle transformation : M. de Villevivaud, directeur des domaines, est président ; M. Fleury, secrétaire-général ; M. Piette cumule les fonctions de vice-président et d'archiviste. — L'année 1864 voit M. Ed. Fleury disparaître du Bureau de la Société où il a pour successeur, comme secrétaire-général, M. Taïée, ancien inspecteur d'académie. — En 1867, la présidence échoit à M. Piette. — En 1868 enfin, M. Combier, notre président actuel, est élu Président et nous nous félicitons de le voir occuper encore, à quatorze ans de distance, des fonctions auxquelles le désignaient certainement ses nombreux et importants travaux d'érudition, non moins que la haute estime et la sympathique confiance de ses collègues.

C'est vers cette époque encore, en 1869, que la Société entreprenait et menait à bonne fin une publication importante : les Mémoires d'Antoine Richart, sur la Ligue dans le Laonnois, œuvre considérable, qui montre l'une des époques les plus tourmentées de notre histoire sous plus d'un aspect nouveau, en même temps qu'elle porte sur certains points encore discutés la plus précieuse lumière.

Je ne crois pas devoir entrer ici plus avant dans le détail des travaux de vos prédécesseurs et de vos travaux personnels, (car la Société est alors à peu près composée comme elle l'est aujourd'hui),

ce serait dépasser de beaucoup les limites de la monographie demandée par le Ministre de l'Instruction publique. Cependant il ne faut pas oublier que la circulaire à laquelle la présente étude pourra répondre, si vous l'en jugez digne, demande de signaler ceux qui, parmi les membres des Sociétés savantes, auront le plus contribué au développement des connaissances utiles, au progrès des sciences, et se seront distingués au milieu de tant de travailleurs émérites et consciencieux.

J'ai étudié, dans ce but, les vingt-trois volumes que vous avez publiés depuis 1851 et n'y ai pas relevé moins de quatre-vingt-sept noms d'auteurs, chiffre considérable, et qui suffit bien à montrer avec quel empressement les travailleurs recherchaient vos suffrages et la sanction de votre autorité. Peut-être trouverez-vous avec moi, qu'il serait bon de faire figurer à la fin de cette étude, la liste alphabétique de ces membres qui ont tous, à divers titres et avec des succès divers, donné à la Société une part de leur activité et de leur intelligence, en même temps que l'indication des *Mémoires*, *Communications*, *Notices*, *Rapports* dont ils sont les auteurs. Ce serait, à mon avis, la meilleure manière de faire embrasser d'un seul coup d'œil, l'ensemble et la nature des travaux accomplis depuis vingt-deux ans. J'ai préparé cette table et je pense que non-seulement elle répondrait à 'un des désirs du Ministre, mais qu'elle serait encore utile à beaucoup d'entre nous, aux nouveaux venus surtout, qu'elle initierait tout de suite aux travaux antérieurs et dont elle pourrait diriger les recherches au milieu de publications déjà nombreuses.

Mais vous m'en voudriez, Messieurs, et je n'aurai certainement répondu que très imparfaitement à votre confiance si, pour quelques-uns de nous, je m'en tenais à cette trop sommaire nomenclature. Il est de ces concours dévoués, de ces collaborations précieuses qu'il importe de mettre en lumière et c'est d'ailleurs l'instruction formelle du Ministre.

C'est pourquoi, suivant l'ordre alphabétique de la table dont je vous parlais tout à l'heure, je m'arrêterai d'abord sur le nom de M. l'abbé Baton. — Sociétaire depuis 1858, M. Baton doit compter parmi les membres les plus actifs de notre association : son nom figure aux tomes XI, XV, VII, XXIX et XXII de nos annales et il a successivement publié : Une réclamation contre la vente projetée des rétables de la Flamengrie ; un mémoire sur les fêtes de Laon à l'occasion de la paix d'Aix-la-Chapelle ; des détails sur les fêtes données en l'honneur de M^{sr} de Rochechouart, évêque duc de Laon, en 1741, 1761, 1762 ; une notice sur le séjour de Louis XV à Laon, et deux biographies de Mathieu Beuvelet et de M. A. d'Hangest. Je crois pouvoir ajouter encore que le prochain volume en cours de publication contiendra de M. l'abbé Baton une intéressante étude sur le village de Vasseny, sur les mœurs et coutumes, particulièrement naïves et pures de ses habitants.

M. Bretagne vivra surtout dans le souvenir de votre Société par son initiative en faveur de la création d'un musée à Laon : ce fut un travailleur zélé, un savant numismate.

Je relève au nom de M. Combier les travaux sui-

vants : Etude sur une erreur judiciaire à Laon ; un délit de chasse en 1727 ; rapport sur les travaux de la Société pendant vingt-six ans ; divers cahiers de doléances des Etats-généraux de 1789 ; étude sur les plumitifs du grand bailli de Vermandois. Ce ne sont pas là, vous le savez, Messieurs, les seuls ouvrages de notre honorable président ; mais ce sont les seuls sur lesquels il me soit permis d'insister à propos de la Société académique de Laon.

Nos annales doivent à la collaboration de M. Desmazes d'intéressantes notices sur Pierre Ramus, sur le pastelliste de la Tour, sur la ville de Laon devant le Parlement de Paris, sur le testament de Madame de Pompadour.

M. Filliette a donné une biographie de notre président, M. Duchange ; une note sur les institutions de charité qui ont précédé à Laon la fondation de l'hôpital général ; une autre note sur la translation du cimetière de l'hôpital, en 1783. Je rappellerai que M. Filliette est depuis 1861 le trésorier de la Société et je n'aurai pas à insister auprès de vous sur les services qu'il a rendus et qu'il rend tous les jours, en cette qualité.

J'arrive, Messieurs, toujours par ordre alphabétique, au plus fécond de nos collègues, à celui qui, dans les vingt-trois volumes déjà publiés par vos soins, n'a pas donné moins de quatre-vingt-neuf communications diverses, qui a été tour à tour historien, numismate, archéologue, biographe, qui s'est occupé de toutes les questions, se les est toutes assimilées avec la plus merveilleuse facilité et reste encore au-

jourd'hui, après avoir été l'ouvrier de la première heure, l'un des membres les plus actifs de notre Société. J'ai nommé M. Ed. Fleury dont vous écoutiez tout récemment les savantes recherches sur les origines de l'art théâtral dans la province ecclésiastique de Reims ; dont tout le monde savant connaît les beaux travaux sur l'Histoire des Antiquités et Monuments dans le département de l'Aisne ; dont le nom est mêlé à tout ce qui, depuis plus de cinquante ans, s'est fait d'utile autour de nous. La nomenclature des communications faites par M. Fleury à l'Académie de Laon suffit à édifier sur son incessante activité, sur son œuvre féconde, sur la variété et sur l'étendue de ses connaissances : je me bornerai ici à y renvoyer pour plus de détails.

M. de Florival, notre secrétaire-général actuel, a déjà publié une étude sur le cimetière gallo-romain de Sissonne, — Barthélemy de Vir, évêque de Laon, étude historique sur le ^{xiv}^e siècle, — une visite à Floigny. — Avec la précieuse collaboration artistique de M. Midoux, il travaille encore à cette heure à une œuvre de longue haleine et du plus haut intérêt : les vitraux de la cathédrale de Laon, qu'une lecture en Sorbonne a fait connaître au monde savant et dont elle a en même temps assuré le succès.

Du tome II au tome XIII des Bulletins, il est peu de volumes qui ne contiennent soit des notices, soit des dessins de M. Ch. Hidé. L'église de Vorges, l'église de Bruyères, celle de Novion-le-Vineux ont été minutieusement décrites par lui. On lui doit aussi une intéressante monographie sur la fête des Innocents et le Pape des fous à Laon.

M. Matton a été, comme je le disais tout à l'heure de M. Flenry, l'un des ouvriers de la première heure — l'un des meilleurs assurément. Son nom figure sans interruption du premier au vingt-troisième volume de vos annales. Elles lui doivent les plus curieuses recherches d'histoire locale, d'exactes biographies, des travaux toujours marqués au coin du savoir et de la conscience. Ils ont valu à M. Matton, dans plusieurs concours publics, à Saint-Quentin notamment, les plus honorables encouragements et des distinctions qui n'ont étonné aucun de ses collègues.

J'ai déjà cité plusieurs fois le nom de M. Melleville ; il doit revenir ici, parmi ceux qui ont particulièrement honoré notre Société académique et ont le plus utilement contribué à son développement. La nomenclature de ses travaux nous le montre, en effet, chercheur actif et érudit, écrivain disert et, dans ses comptes-rendus, juge impartial.

J'arrive à un nom sympathique et cher à tous ; celui de notre collègue M. Midoux. S'il est des sociétaires auxquels l'Académie de Laon doive beaucoup, dans le passé, il n'en est pas auquel elle doive plus dans le présent. Il n'y a pour ainsi dire pas de séance qui ne nous mette à même d'apprécier le zèle, le dévouement de M. Midoux, égalés, surpassés je devrais dire, encore par sa modestie. La Société académique n'a pas de membre plus actif ; personne de nous n'a jamais trouvé collègue plus complaisant, et puisque je dois, pour obéir au Ministre et à vous-mêmes, Messieurs, signaler les mérites d'après les œuvres et les services rendus, vous m'approuverez

j'en suis certain, d'avoir fait ici violence à la modestie de notre collègue et vous ne pourriez, je crois, me reprocher qu'une chose, c'est d'être resté, dans mon appréciation au-dessous de la vérité.

Vous me blâmeriez avec trop juste raison, de ne point appeler l'attention sur les noms et sur les œuvres de M. Piette, de M. l'abbé Poquet, de M. Rouit, de M. Taïée, de M. Vinchon, qui furent également dévoués à notre Société, qui lui apportèrent le concours de talents éprouvés, de vives intelligences et de sûrs jugements. Vos Bulletins portent le témoignage de leur zèle et vous vous étonneriez de ne pas voir ces travailleurs érudits, figurer ici parmi les meilleurs d'entre vous.

C'est grâce à ces dévouements que je viens de vous signaler, Messieurs ; c'est grâce à ce zèle et à ce concours d'intelligences d'élites et d'infatigables bonnes volontés que notre Société doit de vivre encore, — de vivre avec utilité sinon avec éclat. Il ne faut pas nous le dissimuler, en effet, nous avons perdu en nombre, nous avons perdu en ressources, nous avons perdu en production. Peut-être avons-nous trop oublié les termes de l'article premier de nos statuts et avons-nous négligé le côté littéraire, artistique et scientifique de notre programme pour nous attacher trop spécialement aux études d'histoire locale et d'archéologie ; peut-être, ainsi que je me suis permis de le dire plus haut, nous sommes-nous trop repliés sur nous-mêmes et n'avons-nous pas été assez franchement à l'opinion publique, pour qu'à un moment donné l'opinion publique nous soit une ressource et nous devienne un appui.

Je viens de prononcer le mot de ressources ; — c'est une des questions qu'il me faut aborder. Hélas ! nous sommes loin de ces budgets qui, en 1852, dépassaient 1700 fr. Celui de l'année 1881 se solde par une maigre recette de 743 fr. 75 c., recette insuffisante pour assurer la publication régulière de votre Bulletin, et encore faut-il compter dans cette recette, une subvention du ministère de l'instruction publique.

Jusqu'ici, cette subvention de 500 fr., d'abord, tombée bientôt à 400, puis à 200 fr., n'a pas fait défaut ; elle est cette année plus urgente que jamais.

Le Conseil général a malheureusement, depuis trop longtemps, supprimé celle qu'il accordait autrefois sur les fonds départementaux. Si l'Etat supprimait la sienne, nous nous trouverions livrés à nos seules ressources, — alors que nous voyons, au contraire, non loin de nous, des Sociétés similaires qui reçoivent des encouragements de toutes sortes : et de l'Etat, et du département et des municipalités, — vous trouverez certainement qu'il y a lieu d'appeler sur une telle situation, tout l'intérêt, toute la bienveillance des autorités compétentes.

Ce serait nous renfermer dans un cercle très vicieux que de nous dire de produire, de publier, dans le but d'obtenir *plus tard* des subventions, si l'on nous refuse dès aujourd'hui le secours matériel qui seul peut nous permettre précisément de publier et de produire. Il faut espérer que nous ne passerons pas par cette trop douloureuse épreuve et que nous n'aurons point adressé un vain appel à ceux qui peuvent rendre notre existence présente moins précaire et desquels dépend en quelque sorte notre lendemain.

En tous cas, nous pouvons, Messieurs, revendiquer à bon droit ce qui, pendant plus de trente ans, a été fait par cette Société pour l'archéologie, pour l'histoire locale ; nous pouvons mettre sous les yeux du Ministre et du Conseil départemental la longue liste de nos membres les plus actifs, l'édifiante nomenclature de leurs œuvres et dire :

« Voilà ce que la Société académique de Laon a » produit, est-ce le moment de la mettre dans l'im- » possibilité de produire encore ? »

Et à ce point de vue, Messieurs, il se pourra que cette étude, si rapide qu'elle soit, si incomplète que j'ai dû vous la présenter pour ne pas trop sortir d'un cadre imposé ; il se pourra, dis-je, que cette étude, en rappelant des services rendus, des œuvres utiles, des travaux importants, vaille à la Société qui les a provoqués, qui les a encouragés, quelque regain de sympathie et quelque réveil d'intérêt.

Je serai personnellement heureux de pouvoir l'espérer.

A. CORTILLIOT.

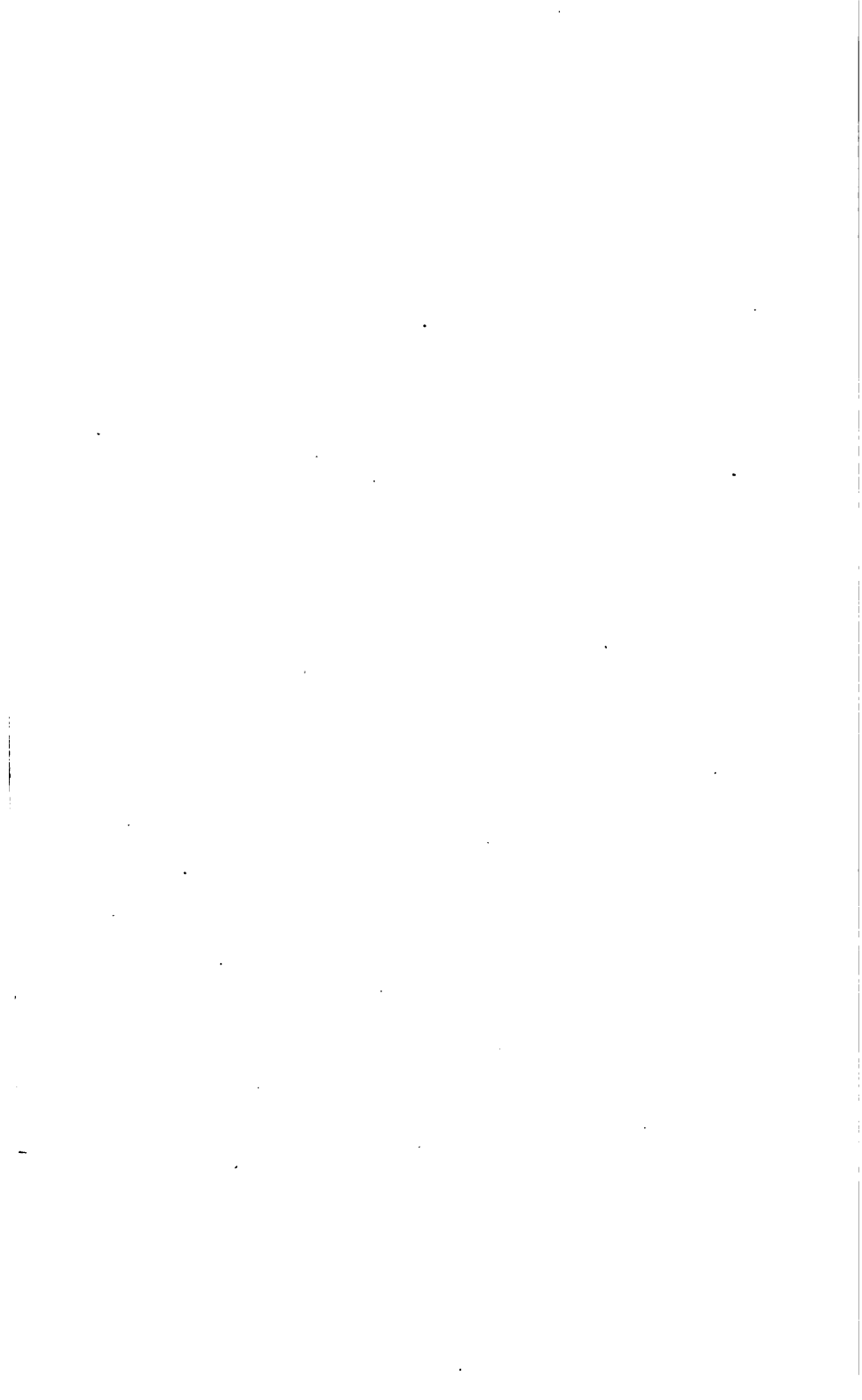


TABLE RÉCAPITULATIVE
DES
TRAVAUX PUBLIÉS
Dans les 23 Bulletins
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE LAON
1851-1880



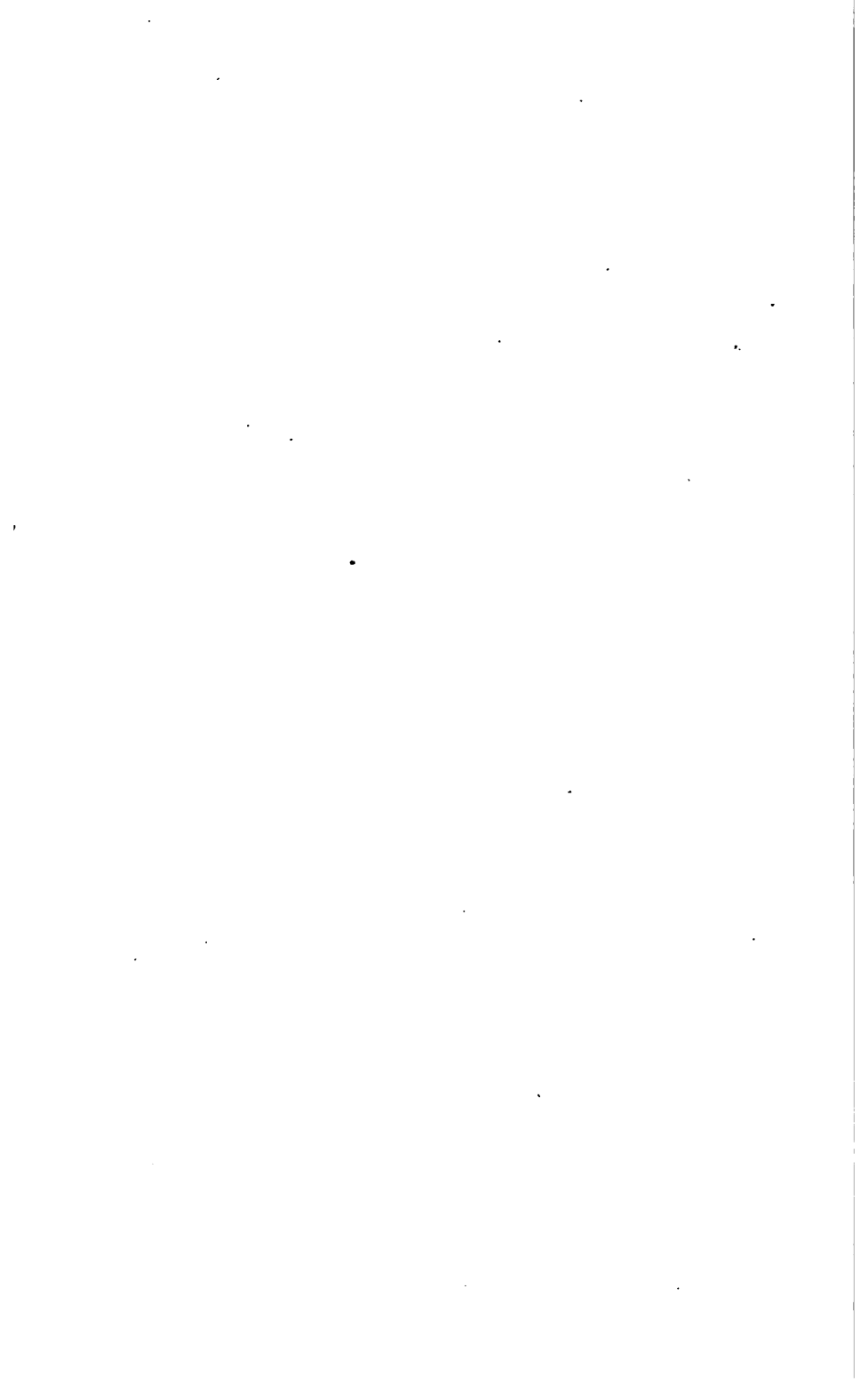


TABLE RÉCAPITULATIVE
des Travaux publiés dans les 23 bulletins de la
Société académique de Laon
1851-1880

	Tomes
D'AVEZAC. — Globe terrestre antérieur à la découverte de l'Amérique, trouvé à Laon . . .	12
L'abbé BATON. — Réclamation contre la vente projetée des retables de La Flamengrie . . .	11
Les Fêtes de Laon pour la paix d'Aix-la-Chapelle en 1749	15
Détails sur les Fêtes données à Laon en 1744-1764-1762 en l'honneur de Mgr de Rochechouart, évêque-duc de Laon	17
Louis XV à Laon	19
Notice sur Mathieu Beuvelet	19
Notice sur L.-A. d'Hangest	22
DE BEAUVILLÉ — Note sur des inexactitudes contenues dans le plan de la ville de Laon. .	18
Les questions et les querelles de préséance .	20
Le château d'Anizy et le cardinal de Rochechouart	22

	Tomes
Pierre BÉNARD — Les peintures murales de la collégiale de St-Quentin	9
BEULÉ. — Rapport dans le bulletin des Sociétés savantes sur les fouilles de Nizy-le-Comte. . .	7
BOURENNE. — Fragment de borne tumulaire de l'abbaye de Longpont	18
BRETAGNE. — Statère de Lutèce	1
Projet de Musées à Laon	1
Monnaie inédite de Coucy	1
Renseignements sur une trouvaille de mé- dailles à Aubenton	2
Croix de l'abbé Hugues	2
Statuette en bronze de Cilly	2
Notice sur un denier frappé à St-Médard au nom de Henri 1 ^{er}	3
Communication sur l'architecte Vincent de Laon	3
Notice sur une monnaie de Robert II . . .	3
Denier frappé à Laon par Charles de Lorraine.	6
BRYOIS. — Mémoire sur Nizy-le-Comte. . . .	2
Notice sur le bailliage de l'ancien Comté de Roucy	5
CALLAY. — Cippes mortuaires de Sissonne . .	21
CAPAUMONT. — Les Tombes franques de Cau- mont	13
CHAMPFLEURY. — Contrat de vente où figurent les frères Lenain	6

	Tomes
Notes sur Collart de Laon, peintre du XV ^e siècle	40
Nouvelles recherches sur l'œuvre des frères Lenain, peintres Laonnois.	12
Lettre du peintre La Tour à M ^{lle} de Zuilen. .	13
CHANTREL. — La littérature et la société . . .	4
DE CHAUVENET. — Liste des bannis de Saint- Quentin	5
COCHERIS. — Les hommes célèbres nés à Laon .	9
COMBIER. — Etude sur une erreur judiciaire à Laon	18
Un délit de chasse en 1727.	18
Rapport sur les travaux de la Société pendant 26 ans	22
Etats généraux de 1789. Divers cahiers de doléances . . :	22
Les Plumitifs du grand bailli de Vermandois .	23
L'abbé CORBLET. — L'architecture du moyen-âge jugée par les écrivains des deux derniers siècles.	9
DAMERY. — Le degré de pureté des eaux de la montagne de Laon	40
DEMILLY. — Les Voies de navigation dans l'Aisne.	3
Plan d'un code administratif	6
Le curé DESILVE. — Analyse d'un cartulaire de l'abbaye de Valroy	22

	Tomes
DESMAZE. — Pierre Ramus	2
La vie, les ouvrages, les fondations du pastel- liste La Tour	3
Suicides dans l'arrondissement de Laon de 1826 à 1853	4
Le Chatelet et sa procédure	4
Modifications proposées au code d'instruction criminelle	5
La ville de Laon devant le Parlement de Paris	22
Testament de M ^{me} de Pompadour	23
J. DESMAZURES. — Document sur Nicole de Vervins.	14
DÉY. — Lettre inédite de Voltaire. — Lettre inédite de Rousseau	15
Compte-rendu du tome 16 ^e du bulletin de la Société académique de Laon.	16
Compte-rendu du tome 17 ^e du bulletin de la Société académique de Laon.	17
Controverse archéologique sur les Origines de l'église de Chivy.	18
Racine, sa noblesse, ses armoiries, son testa- ment, sa mort, son épitaphe, sa statue	22
BRUYANT. — Plan du camp de Mauchamp. — Dessin	13
DUBOIS. — Abrégé de l'histoire de Ribemont et de ses Comtes	15

	Tomes
DUCHANGE. — Le Remords (conte)	1
La jeune femme mourante.	1
Départ et retour (poésie)	1
Homme et fleur (poésie).	2
Une Légende laonnoise à propos de la chanson de Roland.	2
Biographie du peintre Berthélemy	3
La Plaine et les événements qui s'y sont accomplis	6
La situation du corps médical à Laon au dernier siècle.	8
Les vins d'honneur à Laon.	10
 L'abbé DUPLOYÉ. — Gravures et médailles de Notre-Dame de Liesse	14
 ERMANT. — Note sur les fragments d'archi- tecture relevés dans une maison de la Ruelle Rouge à Laon	22
 FALLUE. — Le passage de l'Aisne par César	14
 FILLIETTE. — Rapport sur une brochure de M. Corblet, <i>les Arbres de Jessé</i>	12
Notice sur M. Duchange, ancien président de la Société	17
Notice sur les institutions de charité qui précé- dèrent à Laon la fondation de l'Hôpital général	17
Note sur la translation du cimetière de l'Hô- pital en 1783	18

	Tomes
EDOUARD FLEURY. — Dupin (de l'Aisne) . . .	1
Etude sur le catalogue de Joursenvault. . .	2
Notice sur les fouilles de Nizy-le-Comte. . .	2
Projet d'un musée à Laon, lettre au maire de la ville	3
Rapport sur les fouilles de Nizy-le-Comte. . .	3
Collart le Voleur	3
La Pierre tombale de Harcigny	3
Communications sur les peintures murales de Coucy-la-Ville	3
Rapport sur les fresques de Nizy-le-Comte. . .	3
Les Statuettes ou Dieux lares d'Aubenton . . .	3
Rapport sur les fresques de Nizy-le-Comte. . .	3
Les peintures murales de Saint-Privat à Cou- vron	3
Inventaire du trésor de Liesse	4
Le carrelage de couleur et émaillé dans le département de l'Aisne.	4
Compte-rendu des fouilles de Nizy-le-Comte . .	4
Rapport sur les fouilles de Nizy-le-Comte . . .	4
Le Geay des Maulx-Prouffitants	4
Tête de facture <i>A la ville de Laon</i>	5
Croix de Saint-Quentin en l'Isle	5
Un mur romain dans l'enceinte de l'ancien Evêché de Laon.	5
Fin des fouilles de Nizy-le-Comte	5
Les signatures parlantes d'artisans	5
Le Mystère de la Passion de M. Saint-Quentin.	5

	Tomes
Notice bibliographique sur une vieille histoire.	6
Les procès faits aux suicidés au dernier siècle.	6
Note sur la levée des pierres tombales de la cathédrale de Laon.	6
Un chapitre inédit de l'histoire du diocèse de Laon pendant la fronde	7
Note sur une sépulture dans la cathédrale de Laon (en collaboration avec M. Hidé)	7
Peintures murales dans l'ancien grenier de la cathédrale de Laon.	8
Un souvenir de la sorcière de Ribemont . .	8
Rapport sur la mosaïque trouvée à Blanzky .	9
Le Tombois de Barbonval et la carrière de Colligis.	9
Pierres tombales. — Collection de dessins. .	9
Compte-rendu des volumes 7, 8 et 9 du bulletin de la Société.	10
Les fouilles de Blanzky	40
Introduction à un catalogue de dessins et de gravures sur le département de l'Aisne . . .	40
Plan des forêts de l'Ile-de-France, Brie, Picardie	40
Etude sur les peintures murales dans les églises du Laonnois	40
Les Peintures murales de l'église de Pargnan. — Dessins.	10
Médailles en plomb et enseigne de Notre-Dame de Liesse	10
Note sur des objets antiques trouvés dans la Vesle et offerts par M. Barbier	10

	Tomes
Les travaux de la Porte de Coucy	41
Notice sur le protestantisme dans le département de l'Aisne	41
Rapport sur une mosaïque romaine découverte à Bazoches	41
Sur l'extraction de la mosaïque de Bazoches .	41
La Mosaïque de Reims. — La Mosaïque de Vailly	42
La civilisation et les arts des romains dans la Gaule Belgique	42
Note sur une vente d'autographes d'hommes célèbres appartenant au département de l'Aisne .	42
Rapport sur un livre de M. de Beauvillé. — Documents inédits sur la Picardie	42
Fragment d'une statue de bronze trouvé à Bucilly.	42
Restauration de la mosaïque de Blanzly . .	42
Fragment d'Autel à Bacchus, dessiné et lithographié.	42
Fragment de Bucilly. — Gravures sur bois .	42
Fouilles à Mauchamp	43
Note sur une statuette de Bronze trouvée à Nizy-le-Comte	43
La sépulture mérovingienne. — Nouvelles trouvailles à Nizy-le-Comte	43
Le camp de César à Mauchamp. — Nouveaux détails sur le camp de Mauchamp	43
Visite de l'Empereur au camp de Mauchamp .	44
Derniers travaux faits au camp de Mauchamp .	44

	Tomes
Chapitre inédit de l'histoire locale du procès des Templiers	14
Lettres majuscules au XII ^e siècle. — Dessins. — Litographie de M. Papillon.	16
Miniatures du XV ^e siècle. — Dessins. — Lito- graphie de M. Papillon.	16
Miniature du XIV ^e siècle, des mêmes. . . .	16
Compte-rendu du 48 ^e bulletin de la Société académique de Laon.	18
Les chapiteaux mérovingiens de l'église de Chivy	18
Etude sur la Noblesse du département de l'Aisne pendant la révolution.	18
Compte-rendu des travaux contenus dans le XIX ^e volume.	19
Guillaume Dupré, graveur et statuaire. . . .	19
Les peintres Collart de Laon et Collart-le- Voleur	19
Compte-rendu des travaux contenus dans le tome XX ^e	20
Etude sur le recueil : <i>La Romania</i>	20
Les vins du Laonnois et l'académicien Conrard.	20
Excursion archéologique aux villages souter- rains de Comin, Paissy, Neuville.	20
L'église primitive de Chivy.	20
Chapiteaux. — 2 Chapiteaux à Chivy ; 2 bases de piliers à Chivy. — Dessins.	20
Plan du village souterrain de Comin. — Un groupe de Creuttes à Comin. — Dessins. . . .	20

	Tomes
Comparaison des tracés proposés pour la voie romaine de la Barbarie	20
Rapport sur l'ensemble des travaux de la Société pendant les années 1873-74 et 1874-75 .	21
Creuttes de Comin, Vailly, Chêret, Saint-Mard.	21
Silex de Sauvrezis et Comin. — Silex et Creuttes de Berry-au-Bac	21
Les Stations souterraines de Baye (Marne). .	21
Le Château Métreau et les stations souterraines de Geny	21
Découverte dans le canal de l'Aisne. . . .	21
Les fouilles de Caranda	21
Les Stations à Silex de Hargicourt et Vaden-court	21
La peste dans les diocèses de Laon et Soissons.	21
Une épisode de la chute des Carlovingiens. .	21
Rapport sur les travaux de la Société en 1876-1877.	22
La Nécropole mérovingienne d'Arcy-Sainte-Relitue	22
Rapport sur les travaux de la Société en 1878-1879.	23
DE FLORIVAL. — Cimetière gallo-romain de Sissonne	21
Etude historique sur le XII ^e siècle. — Barthelémy de Vir, évêque de Laon	22
DE FLORIVAL et MIDOUX. — Les Vitraux de la Cathédrale de Laon.	22

	Tomes
Une visite à Foigny	22
Les Vitraux de la Cathédrale de Laon, chapitre II, les lancettes.	23
DE LA FONS, baron DE MELICOCQ. — Documents inédits sur Laon, Crépy et Guise.	8
Documents inédits sur Laon, Crécy-sur-Serre, Crépy et Berry-au-Bac.	41
FRANÇOIS. — Discours d'ouverture de la séance publique	1
Etude sur Dupleix	1
Le comte DE GALEMBERT. — Notice sur l'église de Chevregny.	8
GAUTHIER. — Notice sur l'Eglise de Nouvion-le-Vineux	14
GENAUDET. — De la peine de mort	2
Le duel et ses rapports avec la législation	4
GEOFFROY. — La Congrégation de Notre-Dame de Laon	21
L'abbé GILLET. — L'ancienne Communauté de la Providence de Laon.	21
GOMART. — Inscription du VII ^e siècle trouvée à Saint-Quentin	2
L'authentique manuscrit sur Saint-Quentin	4
Les Bannis de Saint-Quentin	6
Introduction historique aux rues anciennes et modernes	7

	Tomes
Les Pierres levées du Vermandois	8
Cimetière mérovingien de Vendhuile . . .	9
Dictionnaire des rues anciennes et nouvelles, places, etc, de Saint-Quentin.	41
La Chapelle des Endormis de Sissy	43
Le Jardin-Dieu de Cugny	43
Pierre tombale de Nicolas Desfossés, sei- gneur de Sissy. — Dessin.	43
Croix fleuronnée dans l'Eglise de Sissy. — Dessin	43
Le Jardin-Dieu, vue, vases, armes, plaques, bijoux. — Dessins	43
Le Châtelet et ses sièges	44
Siège de La Fère par Henri IV	45
Fac-Simile de la gravure du siège de La Fère de Claude de Chastillon	45
Vue de la ville de Laon au commencement du XVIII ^e siècle	46
Le siège de Soissons en 1647	47
Notice sur l'abbaye Saint-Martin de Laon. .	48
Sièges de La Capelle et de Laon.	20
Le Siège de La Fère. — Le siège du Câtelet.	21
GRÉGOIRE. — La Tête d'une des neuf Preuses de Coucy	5
Rapport sur les oubliettes du Château de Coucy	5
Note sur le tremblement de terre ressenti à Coucy en 1855	5

	Tomes
Notice sur plusieurs monnaies.	6
Notice sur les fouilles faites à Coucy.	6
La porte militaire de Coucy et ses dangers de destruction.	7
La restauration du donjon de Coucy	8
Découverte d'une Pierre tombale à Nogent- sous-Coucy	8
Découverte d'une médaille dans un jardin de Coucy	8
Note sur la restauration du Château de Coucy	11
 GRELLET. — Notice sur Luce de Lancival. . . .	 2
Notice biographique sur M. de Théïs	4
 GUILLON. — Jean Rousset de Missy.	 4
Le P. Cotte et ses travaux de météorologie .	4
 HIDÉ. — Sceau de la commune de Bruyères . .	 2
Notice sur un sceau commun aux chapitres de Saint-Pierre-au-Marché et de Saint-Jean-au- Bourg	3
Notice sur l'église de Bruyères	4
Notice sur un dessin représentant Bruyères au XVI ^e siècle	6
Note sur une découverte d'objets gallo-romains faite à Barenton-Cel.	6
L'Eglise de Vorges et son enceinte fortifiée .	7
Une inscription dans l'Eglise de Nouvion-le- Vineux	8

L'administration et la juridiction municipale de la commune de Bruyères du XII ^e au XVIII ^e siècles	11
Peintures murales de l'Eglise de Bruyères.	11
Compte-rendu du X ^e volume du bulletin de la société académique de Laon	11
Compte-rendu du volume XI du bulletin de la Société académique de Laon.	12
Rapport sur le tome XII de la société archéolo- gique de Soissons.	12
Cimetière franc à Vorges	12
Trouvailles d'objets francs à Vorges	12
Rapport sur les travaux de l'armée 1861-62	13
Fêtes de l'évêque des Innocents et du patriarche des fous.	13
Méreaux des fêtes des fous de Laon. — Dessins.	13
HUGOT. — Note sur la translation de la mosaïque de Bergheim	2
HUSSON. — Plusieurs débris de sculpture prove- nant de Saint-Remy de Laon	4
JANNETAZ. — Essai sur les comédies de Demous- tier	11
D ^r JOURNAL. — Notes de topographie physique et médicale, sur le département de l'Aisne.	22
L'abbé LAMBERT. — Notice géologique sur le chemin de fer de Saint-Gobain.	13
Silex travaillé antédiluvien de Viry.. . . .	13

	Tomes
Constitution géologique de la montagne de Laon	14
G. LECOCQ. — Beffroy de Reigny.	20
LECOMTE. — Notice généalogique sur Racine . .	10
LEFÈVRE. — Mécanisme du télégraphe électrique.	3
Rapport sur les travaux de Nizy-le-Comte. . .	3
Observations sur les orages de 1853. . . .	3
Observations météorologiques faites à Laon en 1854.	4
Murailles romaines dans les remparts de Laon.	4
DE LONGUEMAR. — Note sur les peintures mu- rales de Nizy-le-Comte.	5
LOY. — Deux chapiteaux de Prémontré. . . .	21
MANGIN. — Les Octrois de Laon.	21
Notice sur Jacques de Monchy, seigneur Dine- san, gouverneur militaire de la ville de Laon .	22
MARCHAND, instituteur à Septvaux. — Rapport sur les fouilles du cimetière mérovingien de la ferme d'Aumont, à Coucy-la-Ville.	17
L'abbé MARLIER. — L'Université royale de Nor- wège, à Christiania.	22
DE MARSY. — Le denier d'argent de Sainte- Marie de Laon.	9
Procès faits à des cadavres.	9

	Tomes
La Chartreuse du Val Saint-Pierre. . . .	14
Notice sur la prise de La Fère en 1589 . . .	45
L'union de la Manse abbatiale de Saint-Jean de Laon à l'école militaire.	22
MARTIN. — Fouilles du tumulus de Brunehamel.	11
Fouilles du tumulus d'Aubenton.	43
Relation du siège d'Aubenton sous Philippe VI.	44
MARVILLE. — Mémoires sur le monastère de Saint-Paul-aux-Bois	14
Etude sur les lieux où s'est arrêté Charles-le- Chauve en 867	45
Chartes d'affranchissement de Selens, Saint- Aubin, Juvigny.	47
MATTON. — Chartes du Diocèse de Laon. . .	1
Communication d'une enquête de 1596 sur la situation du clergé dans le diocèse de Loan. .	2
Le collège de Laon et ses bienfaiteurs. . .	3
La Société d'agriculture de Laon (avec M. Rouit)	5
Le bureau d'agriculture de Soissons (avec M. Rouit)	5
De l'autorité des Evêques de Laon, sous les Mérovingiens et les Carlovingiens.	5
Mémoires de Gilles Thorel contre l'abbé de Saint-Vincent.	5
Note sur la reproduction de la charte de 867.	6
Note sur le bailliage de Marle (avec M. Rouit).	6

	Tomes
De l'autorité des évêques de Laon au moyen- âge	7
Le jury médical de Laon et les léproseries .	9
La royauté des Braies.	9
Un almanach de 1537.	10
Prières du XIII ^e siècle.	10
Acte de naissance de François Blondel. . .	10
Extraits des comptes de la ville de Laon, sur la royauté des Braies	11
De l'autorité des évêques de Laon. . . .	11
Communication sur une chanson composée par Claude Rohault, curé d'Holnon. . . .	13
Lettres sur le siège de Guise en 1650. . .	14
Les revenus des prébendes en 1756. . . .	14
Formation du département de l'Aisne et de ses arrondissements.	14
Guérison miraculeuse de Marie Courjean. .	15
L'épidémie de 1668 et la chambre de santé de Laon	15
Notice sur la commune de Laon au XIII ^e siècle.	16
Canalisation de l'Oise et de la fausse Sambre sous Louis XIV.	16
Rapport sur le 1 ^{er} volume du bulletin de la Société archéologique de Seine-et-Marne. . .	17
Note sur des objets gallo-romains, découverts à Chalandry	17
Le protestantisme à Remigny de 1698 à 1699.	17
Compte-rendu aux représentants Lejeune et	

Leroux sur les moyens de défense employés contre l'ennemi dans le département de l'Aisne, et sur la formation du camp près de la ville de Réunion-sur-Oise, le 5 octobre 1793. . . .	17
Notice sur la prévôté de Ribemont. . . .	18
Note sur les obligations verbales, le lot, les présents, le chasse et les chiens dans le Nord de la France.	18
Les enseignes et les lavages de Saint-Firmin de la Fère.	18
Le bailliage de Ribemont.	19
Communication sur Collard de Laon	21
Note sur le bailliage de Chauny	22
Aulnois	23
MATTON et MIDOUX. — Etude sur les filigranes de papier employés en France au XIV^e siècle et XV^e siècles	16
Tableaux des filigranes des papiers employés au XV ^e siècle dans le midi de la France . . .	17
Nomenclature des mêmes	17
MELLEVILLE. — Notice historique sur Clacy. . .	3
Notice sur la commune du Laonnois	3
Usage au moyen-âge de sauver un criminel en permettant à une jeune fille de l'épouser . .	3
Les Orgues de la Cathédrale de Laon	4
De la fabrication des vases romains trouvés à Laon	4
Raoul de Presles.	4

	Tomes
Une femme vassale appelée <i>homo mea</i> . . .	4
Jugements rendus contre des animaux . . .	4
Les Châtelains de Coucy	4
Notice sur les seigneurs de Sinceny	5
Notice biographique sur les seigneurs de Montchâlons	5
De la composition géologique de la montagne de Laon	6
Travail historique sur Pierrepont	6
Bibliographie historique du département de l'Aisne	8
Notice historique et généalogique sur les comtes de Roucy.	8
Mémoire sur la géographie ancienne du dé- partement de l'Aisne	9
De la condition civile et politique des serfs .	9
Réponse à M. de Saulcy sur le passage de l'Aisne par César.	40
Les silex travaillés des départements de l'Aisne et de la Somme.	42
Recherches sur l'Oppide de Bibrax. . . .	42
Note sur les objets anciens trouvés à Mon- taigu	42
Pluie d'étoiles filantes à Laon.	42
Détails sur la boule de craie de Montaigu. .	43
Discussion sur le camp de César, à Mauchamp.	43
Le camp de Mauchamp n'est pas romain (2 ^e partie).	43

Gabrielle d'Estrée et le testament de Nicolas d'Armeval.	19
MIDOUX. — Sceau et contre-sceau de la ville de Laon. — Dessin et lithographie.	46
Types des filigranes de papier employés en France au XIV ^e siècle.	46
Objets gallo-romains trouvés à Chalandry. (Dessin)	47
Types des filigranes de papiers employés en France au XV ^e siècle.	47
Eglise de Chivy, dessin — Chapiteau de l'église de Chivy, dessin	48
Un sceau du chapitre de Notre-Dame de Laon	21
Une pierre sculptée dans un mur de l'église de Vaux-sous-Laon.	21
MILLET. — Urnes cinéraires de la forêt de Saint-Michel	2
MOURET. — Les maladreries et léproseries.	9
NOURRY. — Lettre sur l'arquebuse offerte à Henri IV par la ville de Laon. (Collection de Courval)	41
Manuscrit écrit par un Soissonnais, trouvé à Stockholm	42
L'abbé PALANT. — Les Pèlerinages.	9
PAPILLON. — Les Antiquités franco-mérovingiennes de Voyenne et de Wimpy	41

	Tomes
Les hachettes en silex trouvées près de Vervins.	13
Essai de pierres lithographiques découvertes dans les environs de Vervins.	15
Château de Bray, (dessin)	15
PARMENTIER et BERHAULT. — Fauoucourt	23
PIETTE. — Notice sur la Thiérache	1
Notice sur un canon trouvé à Guise.	2
Le Terrier de Vervins	3
Enguerrand de Bournonville	4
Inscription pharmaceutique sur un cachet romain trouvé près d'Hirson	4
Rapport sur les monnaies trouvées dans la montagne de Vaux	5
Les voies romaines dans le département de l'Aisne	5
La voie romaine de Reims à Bavay	6
La Chaussée romaine de Bavay à Beauvais	6
Les voies romaines de Reims à Arras et de Reims à Amiens.	7
Les Chaussées romaines dans le département de l'Aisne.	8
Les haches de silex brut de Blérancourt	8
Les voies romaines	10
Les voies romaines dans le département de l'Aisne.	11
Chaussées romaines dans le département de l'Aisne	12

	Tomes
Fragment d'autel à Bacchus trouvé à Aubenton.	42
Chaussées romaines	43
Retranchements de Maquenoise, d'Aubenton, de Cambron. — Dessins	43
Carte pour servir à l'histoire des Itinéraires gallo-romains	43
Notice sur Tellier, député à la Convention, né à Laon	48
PILLOY. — Les Antiquités franques	43
Hachettes celtiques. — Dessins	43
Plan, armes et bijoux de la sépulture méro- vingienne de Brie. — Dessins	43
Les Antiquités franques de Verly. — 6 plan- ches.	43
Le cimetière de Lizy. — Fouilles	44
Objets trouvés au champ des Lusiaux de Lizy. — Dessins	44
Médailles romaines découvertes à Cessières .	45
Fouilles du cimetière franc de Lizy.	45
Objets trouvés dans le cimetière franc de Lizy.	45
Les manuscrits à miniatures de la bibliothèque de Laon. — Compte-rendu de l'ouvrage de M. Ed. Fleury	46
Découverte de monnaies romaines à Mont- bavin	19
Les buttes des environs de Laon et leurs ins- truments en silex	20
Découverte d'objets francs à Remies	20

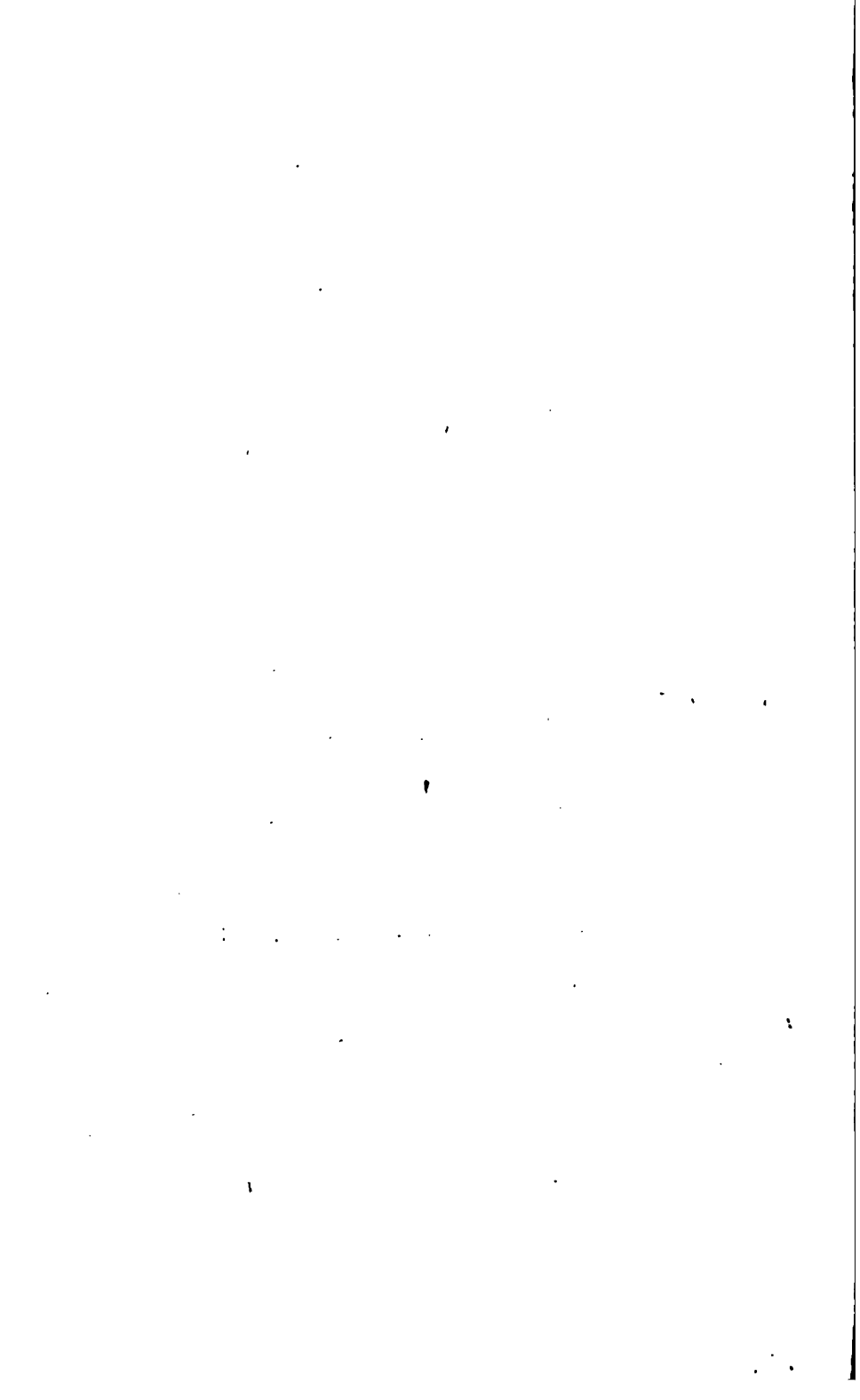
	Tomes
Note sur un lambeau de calcaire grossier dans le canton de Wassigny	20
Fac simile d'un autographe du cousin Jacques.	20
PLONQUET. — L'observation au point de vue médical et de l'utilité des Sociétés savantes . .	8
POISSONNIER. — Notes sur la Fère	15
Abbés POQUET, CORBLET et M. TAILLIART. — Discussion sur l'époque de l'introduction du christianisme dans le département de l'Aisne .	9
Abbé POQUET. — Rapport sur l'excursion ar- chéologique faite dans les environs de Laon. .	9
De l'époque probable de l'introduction du christianisme dans nos contrées	9
Notice sur l'abbaye de Longpont. — Compte- rendu de l'excursion que la Société académique à faite le 9 Juin 1867 aux ruines de St-Lambert et de St-Nicolas-aux-Bois.	18
Etude sur La Ferté-Milon	19
S. PRIOUX. — La villa d'Ancy.	7
Dépenses des terrassements faits sur la porte de Coucy en 1551	7
Recettes médicales du 14 ^e siècle	8
Notice-biographique et bibliographique sur Jardel, antiquaire	8
Les bans d'Aoust, ordonnances et deffenses politicz	8
Le théâtre de Champlieux	9

	Tomes
Le chapiteau mérovingien de Braisne	9
Le miracle du vrai Corps-Dieu	9
Les treize maîtres maçons de Braisne	9
Peintures dans l'église de Limé	9
Notice sur de vieilles médailles de Liesse.	10
Le tumulus de Limé.	12
Monstres, rolles et revues à St-Quentin, Chauny etc	12
Inventaire des chartes acquises par le départe- ment de l'Aisne à la vente de M. Clerc, de Landresse	14
Le grand de Laleu, sa vie, ses travaux	15
ROUIT. — Compte-rendu des travaux de l'année	1
Inscriptions de Beaumont	1
Notice sur les ruines gallo-romaines de Nizy-le-Comte (avec M. Bretagne)	4
Réponse à M. de Vuillefroy, sur le proscé- nium de Nizy-le-Comte (avec M. Bretagne).	2
Etude sur l'abbaye de Montreuil-sous-Laon.	2
Rapport sur la communication de M. Hugot	2
Lettres patentes accordées par Henri II aux habitants de Moulins	3
Compte-rendu des travaux de la Société pen- dant l'année 1852-53	3
Extrait du poliptique de St-Remy, dénombre- ment d'Aguilcourt	3
Cirques et gladiateurs	3

	Tomes
Compte-rendu des travaux de la Société en 1853-54.	4
Du commerce de St-Quentin au 18 ^e siècle.	4
Compte-rendu des travaux de la Société pendant l'année 1854-55	5
Rapport sur l'année 1855-56	6
Rapport sur une discussion en MM. Grégoire et Bretagne à propos d'un denier	6
Le dernier prieur de Benay, étude biographique	7
Compte-rendu des travaux de la Société pendant la session 1856-57.	7
Nouveaux documents sur la maladrerie de La Neuville	8
Note sur Ducarne de Blangy, d'Hirson	8
Jean Meschinot dit le Banny de Liesse.	8
ROUSSELLE. — Les corporations et les communautés de la Ville de la Fère.	40
DE SAINT-MARCEAUX. — Les silex travaillés de Quincy-sous-le-Mont	12
ALFRED DE SARS. — L'église de Novion-le-Vineux.	9
TAIÉE. — Compte-rendu du tome XIV du bulletin de la Société académique.	14
Compte-rendu du tome XV du Bulletin de la Société académique de Laon.	15
Compte-rendu de divers Bulletins de Sociétés savantes	16
Etude sur l'abbaye et sur l'ordre de Prémontré	19

	Tomes
Etude sur Prémontré. — 2 ^e partie. . . .	20
L'Abbaye de Saint-Jean de Laon. . . .	21
Rapport sur les Antiquités et les Monuments du département de l'Aisne, de M. Fleury. . .	22
L'enseignement secondaire à Laon. . . .	23
TAILLIART. — De la paierie de Laon. . . .	9
TARBÉ DE VAUCLAIR. — Etudes sur Jean-Jacques Rousseau	1
THILLOIS. — Les cartulaires du diocèse de Laon.	2
Bouchard d'Avesnes.	3
Etude biographique sur Guillaume de Haroi- gny	6
La maison de refuge des prêtres pauvres et infirmes, fondée à Laon par Jean d'Estrées. .	8
Monnaies frappées à Laon.	9
Prière en vers, du XIV ^e siècle	10
Rapport sur Bodin, extrait du V ^e volume des Mémoires de la Société Académique de Maine- et-Loire	12
Colart, de Laon.	12
Notice sur dom Bugniâtre, religieux bénédic- tin de la Congrégation de St-Maur, historien de Laon	16
Dissertation sur l'ancienne ville de Bibrax et le camp de César	19
VALLÈS. — Observations thermométriques . .	4
De l'aluminium	4

	Tomes
Observations météorologiques faites à Laon pendant le 2 ^e trimestre 1854	5
Observations météorologiques sur l'ensemble de l'année 1854.	5
Travail météorologique sur l'ensemble de l'année 1855.	6
Observations météorologiques faites à Laon en 1856.	7
Résumé des observations météorologiques faites à Laon en 1647.	8
VALLET DE VIRIVILLE. — Lettres de rémission accordées à un assassin, qu'une jeune fille de Parfondeval demande à épouser	6
Notes sur Colart, de Laon, peintre du XV ^e siècle	8
Communication sur l'usage qui permettait à une jeune fille de sauver un condamné à mort en l'épousant.	9
DE VILLESTIVAUD. — Origines et armoiries. .	15
VINCHON. — Notice sur le Vermandois et ses coutumes	3
Des droits seigneuriaux dans le Vermandois.	4
Les anciennes assemblées générales tenues dans l'Aisne	5
Les commanderies des Chevaliers du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem dans le Laonnois.	6
DE WIMPFEN. — Liste des dons fait au Musée de Laon	6



BULLETIN.

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE LAON.

TOME XXIV.

(Année 1879-1880.)

ON SOUSCRIT :

À LAON, chez tous les Libraires.

PARIS :

Librairie de DUPONCEL, Quai des Augustins

1879





Extrait du Règlement de la Société.

ART. 7. — Les membres titulaires seuls, sont admis à prendre part aux élections et à délibérer dans les affaires d'administration les membres honoraires et correspondants, présents aux séances ont voix délibérative dans toutes les questions qui concernent le travail de la Société.

ART. 8. — La cotisation annuelle due par les membres titulaires est fixée à vingt francs; elle sera acquittée dans le mois de janvier. Les membres nouvellement élus la paieront dans le mois qui suivra leur admission.

Les membres correspondants ne seront pas admis à la cotisation annuelle; mais ils devront s'abonner aux publications de la Société, le prix de cet abonnement ne pourra, dans aucun cas, dépasser dix francs.

ART. 9. — Les membres titulaires sont tenus de donner tous les ans, au moins, un travail écrit sur un sujet à leur choix.

ART. 10. — Les membres correspondants sont invités à transmettre à la Société leurs travaux et les fruits de leurs recherches.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

HISTOIRE DE LA LIGUE DANS LE LAONNOIS.

Par M. A. RICHART.

Contrôleur en répartition de Laon

Un fort volume in-8°, orné de gravures.

Prix : 7 fr. 50.

BAILLIAGE DU VERMANDOIS

ÉLECTIONS

DES ÉTATS-GÉNÉRAUX DE 1789.

Par Ed. FLURY.

Un fort volume in-8°.

Prix : 7 fr. 50.

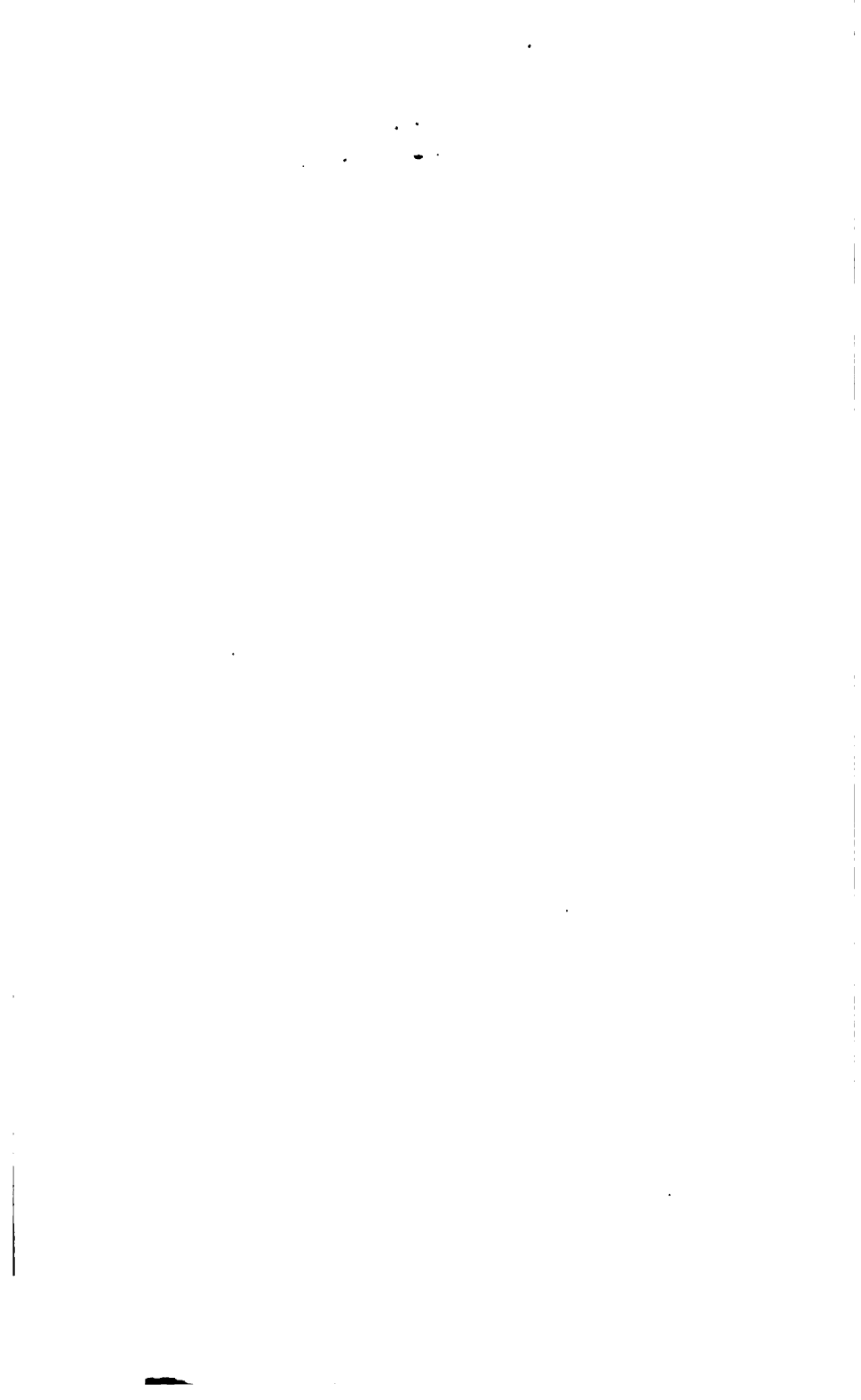
ANALYSE D'UN CARTULAIRE DE L'ABBEY DE LA VALMÉE

par L. DESILVE, curé de Valméc.

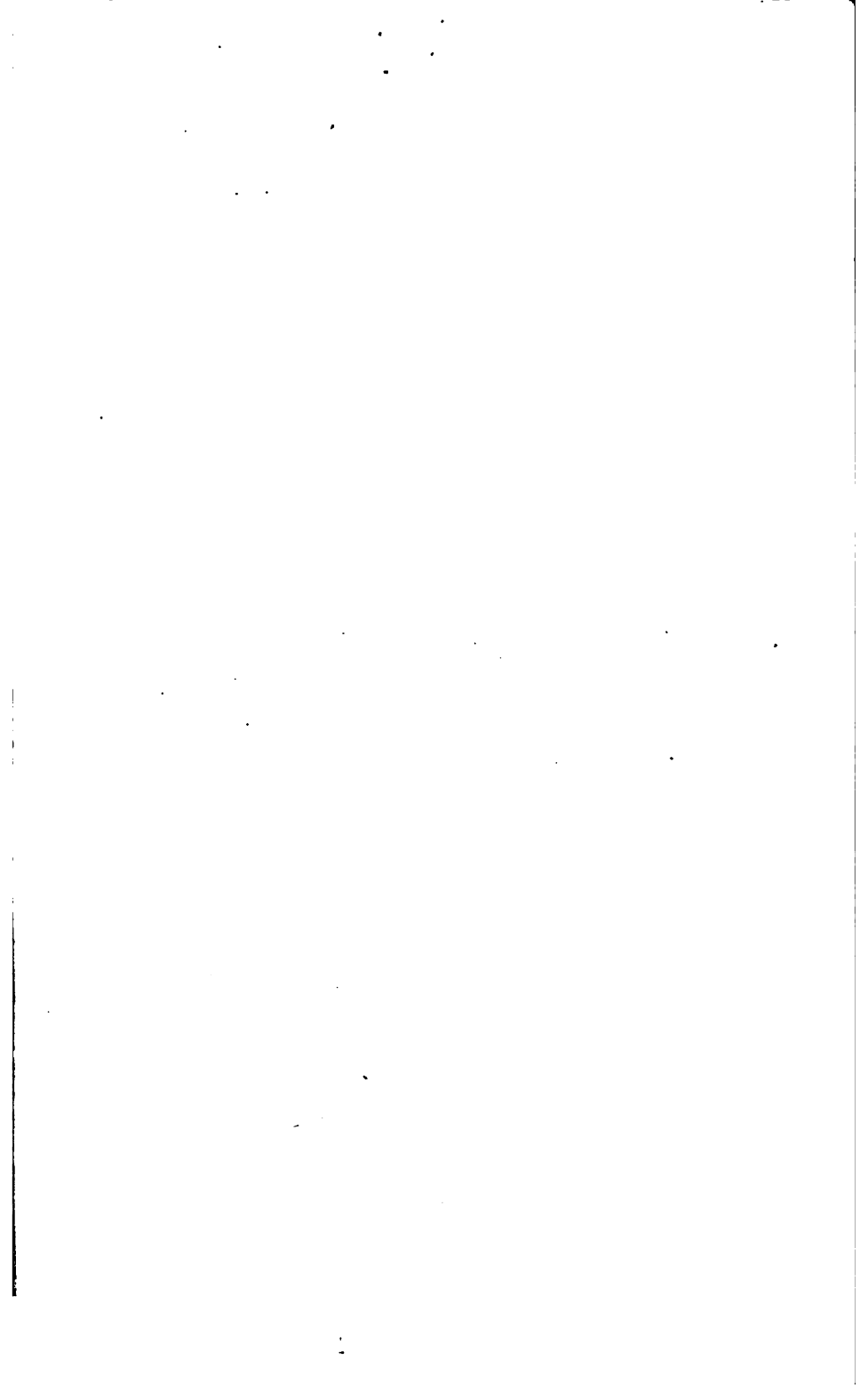
1 vol. 3 fr. 50.

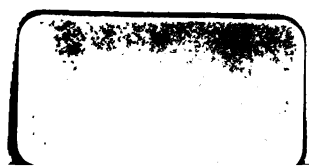
Laon — Imp. A. COUTILLET, rue de Valenciennes, 22











Extrait du Règlement de la Société.

Art. 7. — Les membres titulaires seuls, ont droit à prendre part aux élections et à délibérer dans les affaires d'administration; les membres honoraires et correspondants, présents aux séances, ont voix délibérative dans toutes les questions qui concernent les travaux de la Société.

Art. 8. — La cotisation annuelle due par les membres ordinaires est fixée à vingt francs; elle sera acquittée dans le mois de janvier. Les membres nouvellement élus la paieront dans le mois qui suivra leur admission.

Les membres correspondants ne seront pas admis à la cotisation annuelle; mais ils devront s'abonner aux publications de la Société; le prix de cet abonnement ne pourra, dans aucun cas, dépasser dix francs.

Art. 9. — Les membres titulaires sont tenus de donner tous les ans, au moins, un travail écrit sur un sujet à leur choix.

Art. 10. — Les membres correspondants sont invités à communiquer à la Société leurs travaux et les fruits de leurs recherches.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ.

HISTOIRE DE LA LIGUE DANS LE LAONNOIS.

Par M^r A. RICHART.

Contrôleur en l'Élection de Laon.

Un fort volume in-8°, orné de gravures.

Prix : 7 fr. 50.

BAILLIAGE DU VERMANDOIS

ELECTIONS

DES ÉTATS-GÉNÉRAUX DE 1789.

Par Ed. FLEURY.

Un fort volume in-8°.

Prix : 7 fr. 50.

ANALYSE D'UN CARTULAIRE DE L'ABBAYE DE LA VALNOT

par I. DESILVE, curé de Bassoul.

1^{er} vol. 3 fr. 50.

Laon. — Imp. A. COUTILLIER, rue Scribe, 22.